

29,752¹

COURS
DE LÉGISLATIONS
COMPARÉES.



IMPRIMERIE DE MOUQUET ET COMP.
Rue de la Harpe, 20.

COURS
DE LÉGISLATIONS
COMPARÉES

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
Rue de la Harpe, 90.

COURS D'HISTOIRE

DES

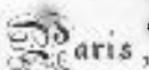
LÉGISLATIONS

COMPARÉES,

PROFESSÉ, AU COLLÈGE DE FRANCE,

PAR M. LERMINIER.

DROIT INTERNATIONAL. — ÉPOQUE ROMAINE DEPUIS AUGUSTE
JUSQU'À LA FIN DE COMMÈDE. — PÉRIODE DE 193 ANS.



G. ANGÉ ET C^{IE}, ÉDITEURS,

RUE GUÉNÉGAUD, 19;

A. CHEREST, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

MÊMES RUE ET N^{OS}.

BIBLIOTHEQUE CUJAS



D

060 554834 7

COURS D'HISTOIRE

LEGISLATIONS

COMPARÉES

PROFESSEUR AU COLLEGE DE FRANCE

PAR M. LERMINEIER

LE DROIT INTERNATIONAL — ÉPOQUE ROMAINE DEPUIS AUGUSTE
JUSQU'À LA FIN DE CONSTANCE — ÉPOQUE DE 193 ANS



PARIS ET C^{ie} ÉDITEURS

13, RUE DE LA HARPE

A. CHEREST, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE LA HARPE

STÉNOGRAPHIE
DES COURS.

SEMESTRE D'ÉTÉ.

ANNÉE SCOLAIRE 1835—1836.

COURS D'HISTOIRE
DES LÉGISLATIONS COMPARÉES.

M. LERMINIER, PROFESSEUR.

PREMIÈRE LEÇON.

19 avril 1836.

MESSIEURS, n'est-il pas sensible aujourd'hui que, dans les transactions les plus ordinaires de la vie, nous sommes ramenés à toutes les questions d'économie publique et domestique, et qu'il nous faut parcourir toute l'échelle des problèmes de la sociabilité. Dans un morceau de sucre, vous trouvez des questions de travail, de salaire, de classes inférieures, de classes moins riches, de classes plus riches, des questions de colonies, d'affranchissement des noirs, de population. Le

grainde sel est presque aussi fécond en problèmes sociaux que le morceau de sucre. Il est certain, aujourd'hui, que pas une question, si minime ou si vulgaire qu'elle paraisse, ne peut être traitée sans l'intelligence complète de tous les problèmes sociaux. Voilà ce qui prouve le sérieux des spéculations qui nous occupent ici et nous donne ce témoignage que nous n'avons jamais ici exagéré l'importance du droit international.

• Au point où nous en sommes arrivés de l'histoire, il est important de bien préciser où nous nous sommes arrêtés.

C'est alors que nous pourrons mieux marcher devant nous, que nous pourrons mieux nous arrêter long-temps dans la vie des hommes, des nations et dans leurs rapports, parce que nous serons convaincus que le long séjour que nous ferons dans les détails et dans les époques particulières, ne nous obscurcira jamais le génie de l'ensemble et l'intelligence du tout.

Messieurs, l'homme est personnel, et il a raison de l'être; c'est quand l'homme a véritablement conscience de lui-même, quand sa personnalité s'est développée dans ses qualités naturelles, organiques, c'est alors qu'il est homme. La famille est personnelle, car elle se sent comme agrégation d'individus supportant des rapports vis-à-vis les uns des autres; la famille a donc sa personnalité comme l'individu. L'Etat est personnel et jamais une société n'est forte que lorsque l'Etat est investi de sa personnalité intelligente et guerrière, pacifique et militante; alors la société ressemble à un

homme en possession de toutes ses puissances et de toutes ses facultés; elle se sent investie d'une force complète et dit : *L'Etat c'est moi.*

Ce n'est pas assez; nous pouvons dire aujourd'hui que le monde est personnel ou qu'il travaille à constituer cette personnalité, à l'asseoir, et qu'il y aura un Etat du monde où le genre humain dira : *Moi*; et le dira, non pas simplement comme une chimère, une utopie, mais comme un fait puissant et réel.

Personnalité de l'individu, personnalité de la famille, personnalité de l'Etat, personnalité du monde, tels sont les divers degrés par où passe le genre humain, et où il est obligé de marcher de progrès en progrès. Mais cette personnalité n'a pas été l'affaire d'un jour, et elle s'est lentement établie. Je vais, par exemple, prendre le monde avant Alexandre. Certes, il y avait eu des mouvemens de peuples les uns sur les autres, il y avait eu des envies de conquêtes et de domination momentanément satisfaites, mais il n'y avait pas eu réunion de peuples, ou elle n'avait duré qu'un instant sous une même main, et dans un même esprit. Sans doute, avant Alexandre, l'Asie avait eu la fantaisie de se jeter sur la Grèce, et la Grèce avait résisté. Avant les voyages et les fuites de Xercès et de Darius, vous avez dans l'Asie des mouvemens intérieurs, vous avez l'épée de Cyrus qui soumet une partie de l'Asie; en Egypte, vous avez Sésostris qui en sort et promène l'esprit égyptien, d'ordinaire si sédentaire, loin de ses limites ordinaires. Voilà bien des migrations, des

contacts, des visites mutuelles de différens peuples, mais il n'y a pas encore cette fusion du monde dans un homme, cette réunion de différentes nations sous une même main. Ce n'est qu'avec Alexandre que commence ce mouvement. Alors paraît en caractères lumineux cette loi historique que d'époque en époque le monde fait un travail de concentration dans une unité, et qu'une fois les résultats obtenus, il s'éparpille de nouveau dans une variété féconde, jusqu'à ce qu'un nouveau travail le ramène sous une unité ultérieure plus forte et plus productive encore pour le genre humain. C'est sous Alexandre qu'un premier travail de concentration s'est opéré; nous avons, en détail, reconnu l'héroïsme brillant et divin qui l'a marqué d'un sacré caractère; nous avons constaté combien son œuvre fut fatale; et en même temps, nous avons dit pourquoi cette œuvre dura peu, et pourquoi le monde fut l'épithète de son tombeau, mais jamais son véritable héritage, jamais la propriété de ceux qui vinrent après lui. Mais la tentative avait un instant prévalu, mais le héros avait brillé, et ce serviteur couronné de l'humanité avait fait tomber la distinction du Grec et du Barbare, avait mis après les Macédoniens, les Spartiates et les Athéniens; lui, sorti de la petite ville de Pella. Alexandre a résumé tous les caractères, toutes les qualités de l'humanité: fils de Jupiter, et fils de Philippe, divin et terrestre, idéal et positif.

Après Alexandre, il y a des souverains, des successeurs d'Alexandre en Syrie, il y en a en Macédoine, mais le monde n'est pas macédonien, mais

le monde n'est pas alexandrin, et il retrouve sa variété après le despotisme passager de la gloire d'Alexandre. Aujourd'hui nous allons assister à un autre spectacle; le même fait de concentration de l'univers sous une même main se reproduit avec plus de puissance et de vérité, et cette fois avec plus de durée.

Nous avons reconnu quelle différence profonde séparait César d'Alexandre; César est l'homme de 56 ans, c'est l'homme de la réflexion, de l'attente, de la patience et de la ruse italienne; c'est l'homme qui s'assoira sur le trône du monde après avoir long-temps attendu, après avoir été l'ami et le compagnon de plaisir de Catilina, l'adversaire de Caton, le rival de l'avidé Crassus et de cette dupe éternelle qui s'appelle Pompée; c'est l'homme qui arrive à l'empire du monde criblé de blessures, de vices, de mécomptes, de douleurs, et qui couvre ses fatigues et ses chagrins d'une vaste sérénité. Il a tout oublié, il est vainqueur, il jette au monde pour dernière preuve de la supériorité de son génie une universelle amnistie, il a tout oublié, et il meurt victime de tant d'oubli. Après sa mort, voilà un peuple cette fois, une chose publique, une république arrivant aux derniers efforts de sa forme politique, et étant obligée de se transformer pour garder le monde qu'elle avait mis 7 siècles à conquérir. Voyez la différence! ce n'est plus la Syrie, l'Égypte, l'Asie mineure qui s'en vont, qui se détraquent, c'est un corps compact et solide. Le monde durera pendant 4 siècles ainsi que l'a façonné César; à l'encontre de l'œuvre d'Alexandre qui n'a eu qu'une lueur d'un jour, le monde ro-

main durera formé dans son apogée et dans son faite par le grand César ; il aura pour frontières , au nord le Rhin et le Danube, à l'orient l'Euphrates et le Caucase, au midi l'Égypte, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas, à l'occident la mer d'Espagne et des Gaules ; ainsi formé il durera 4 siècles, il durera à travers des conjonctures que nous ne saurions examiner avec trop de détails et qui feront l'objet du cours de cet été.

La différence est donc notable. Avant de nous engager dans l'enquête et dans l'investigation des faits, voyons quels sont les principaux caractères de l'époque qui s'ouvre devant nous.

L'empire romain formé par César est géré par Octave sous le nom d'Auguste ; cet homme a des successeurs de la maison de César ; quand la maison de César est épuisée , la maison de Flavia arrive au trône ; après cette maison, le trône impérial est occupé par de grands hommes appartenant à la philosophie, puis il est ballotté de hasard en hasard , de factions en factions , jusqu'à ce qu'enfin on le coupe en deux , qu'on le mette en lambeaux , et qu'on en garde un morceau à Rome et qu'on en porte un autre à Constantinople ; après ce partage arrivent les Barbares , et un monde nouveau s'installe sur les ruines de l'ancien. Gardons-nous de dire que le monde expire et que l'humanité meurt ! non , et nous espérons bientôt faire disparaître maints lieux communs sur cette époque avec la clarté et le témoignage des faits.

Que se passe-t-il donc dans cette période de l'humanité ? D'abord , les empereurs romains nous of-

frent une succession d'hommes inégaux , singuliers , affreux , grands ; misérable spectacle ! grands efforts pour soutenir la situation ! c'est un mélange de courage , de vices , de tempéramens effrénés , de résolutions fortes , de caractères stoïques. Nous verrons combien d'hommes politiques , combien d'administrateurs , combien d'habiles hommes d'état ont duré dans cette situation qui demandait toutes les ressources de l'esprit ; car il fallait soutenir l'empire romain. Beaucoup d'industrie politique , beaucoup de talent , beaucoup de pureté personnelle ont été dépensés à cet ouvrage , et nous mettons comme un des élémens qui constituent cette époque , le génie politique et administratif des empereurs et des hommes d'état dont ils se sont servis.

. La difficulté de gouverner l'empire était immense. Vous avez vu avec quelle précipitation Sylla a déposé sa puissance ; dégoûté de tout , peut-être ne sachant pas comment il s'y prendrait à gouverner ce qu'il avait conquis , et témoignant par son abdication de l'impuissance de l'aristocratie.

César meurt , après avoir vécu entre les applaudissemens et les périls , entre le trône et les coups de poignard. L'empire resta donc à Auguste ; c'était la première fois que les Romains avaient à gérer le monde après l'avoir conquis ; ils ont mis 7 siècles à le conquérir , ils en mettront 4 à le gouverner , à réparer les brèches , à conserver l'empire et à l'entretenir dans un *statu quo* qui alors était toute l'espérance des vainqueurs du monde. Jusqu'à Constantin , hors quelques révolutions ex-

térieures que nous verrons, le monde romain est à peu près resté le même : conserver et ne pas mourir, telle était toute l'ambition des Romains.

Ainsi, pour premier élément, vous trouvez le talent politique et le génie administratif des empereurs et des hommes d'état.

Sous cette administration impériale le génie de l'antiquité se développait, le génie philosophique et littéraire de la société antique jetait son dernier éclat, et dans une situation difficile on vit de beaux talens, de notables efforts, des chefs-d'œuvre imparfaits. La pensée antique donna ses dernières batailles. Nous verrons des philosophes, des historiens, des littérateurs, des poètes, chercher à raviver l'esprit de la société antique. Ainsi, dans la société administrée par les Césars, nous constaterons les derniers développemens du génie philosophique et du génie littéraire.

Mais quand on s'arrête on recule ; quand l'esprit humain se borne à être honorablement stationnaire, cette situation lui est impossible ; camper sans marcher, c'est reculer. Les philosophes, les poètes, les littérateurs qui cherchaient à donner à l'antiquité ses derniers chants, à ce tableau son dernier encadrement, tous avaient devant eux quelque chose de pétulant, de révolutionnaire, dont ils avaient horreur, qu'ils faisaient égorger, ne pouvant parvenir à le vaincre, et l'immolant sans pouvoir le comprendre.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà les plus grands esprits, les raisons les plus cultivées, les intelligences les mieux développées en lutte contre

des hommes obscurs et d'une simplicité rebu'tante! Messieurs, dites-moi si, dans cette société ainsi faite, l'esclave, l'homme malheureux, l'homme indigent avait grand plaisir à lire Sophocle ou Virgile? s'il avait grand attrait à méditer Platon? s'il était bien moralement reconforté, quand on lui parlait des bibliothèques, des écoles, des disputes de l'Académie, des questions et des controverses entre Epicure et Zénon, ou même des schismes entre certains disciples d'Epicure et certains disciples de Zénon, et des différentes subtilités, des réponses, des dissertations des cours académiques? Que lui importait? en quoi cela pouvait-il le restaurer et le fortifier? Il y avait dans le sein de la société populaire des sentimens nouveaux, des espérances nouvelles; à côté des vices, à côté de la misère, des hommes du peuple détournaient les yeux, regardaient en haut, et espéraient!..... à côté du libertin qui se couronnait de roses, il y avait l'homme grave, l'homme soucieux, qui pensait au ciel!..... à côté de l'homme qui foulait son semblable par un luxe tyrannique, il y avait l'homme qui demandait si son semblable, si son voisin, obéissait à la charité, aux devoirs et aux lois de l'humanité! Toutes ces pensées se développaient sous la consécration d'une espérance de vie future, et de croyances à l'immortalité; on ne croyait plus mourir, mais vivre d'une existence plus large et plus forte; alors on détournait la tête des voluptés et de la tyrannie, et l'on se contentait de proclamer une doctrine éminemment révolutionnaire, éminemment novatrice.

Au sein de la société païenne, on parlait, on prêchait ; la société s'inquiétait, et elle envoyait aux bêtes ces hommes qui prêchaient de nouveaux principes, mais ils prêchaient toujours et donnaient dans l'arène même des preuves de leur foi par la mort et par le martyre. Cet élément sacré a reçu de l'histoire le nom de Christianisme, et il était en lutte avec le génie politique des empereurs, avec le génie philosophique et littéraire de l'antiquité.

Il y a un quatrième élément qui arrive ; ce sont les Barbares, ce sont des hordes nouvelles, qui viennent se jeter dans la société antique avec une complète fraîcheur de mœurs, d'âme et d'esprit ; qui n'ont rien fait, qui sont prêts à tout recevoir, avec toute l'aptitude de l'ignorance la plus docile et la plus naïve. Ce sont les races barbares qui, passant le Rhin et le Danube, dont les empereurs avaient voulu faire des frontières de l'empire romain, viennent se ruer sur cette civilisation ; écoutent la fois, après les avoir vaincus, le païen et le chrétien, regardent le temple de Jupiter et quelques nouveaux temples qui n'ont pas encore de nom ; écoutent ceux-ci et ceux-là, et qui enfin se sentant plus de penchant et de tendresse pour ce qui est nouveau, que pour ce qui est ancien, mettent du côté du Christ leur épée, et ôtent à la religion des Césars sa puissance et son autorité.

Le génie politique et administratif des empereurs ; le génie philosophique et littéraire de l'antiquité, le spiritualisme nouveau et populaire ; la race nouvelle, les tempéramens nouveaux appor-

tés par les Barbares , tels sont les quatre élémens sur lesquels l'époque que nous étudions aujourd'hui s'appuie comme sur quatre colonnes inébranlables.

Il est un changement qui nous attend, que nous ne pouvons ne pas relever sur-le-champ. Vous savez que cet hiver nous avons fait l'histoire du droit international, l'histoire générale du monde, des rapports extérieurs des peuples entre eux depuis l'origine des sociétés, ou depuis ce que nous pouvons en savoir jusqu'à la mort de César. Ce droit international auquel nous avons donné toute son étendue, ne vous a-t-il pas toujours paru comme quelque chose d'instinctif dont les peuples n'avaient pas conscience au moment même où ils s'en servaient, au moment où ils le pratiquaient. N'avez-vous pas reconnu que dans la société asiatique, dans les législations tant à leur origine, que dans leur réforme, dans la législation de Zoroastre, dans les législations aristocratiques, qui n'ont pas de nom, dans les constitutions de la Phénicie et de Carthage, dans la législation aristocratique de Sparte, il y avait là un instinct, quelque chose de naïf dénué de réflexions. Le législateur prêtre, roi, ou peuple, fait la loi spontanément, comme un arbre qui porte son fruit.

Cependant, après le législateur, après le tribun populaire qui fait des lois, viennent des hommes qui spéculent sur les lois : ainsi Platon, ainsi Aristote ; ils viennent après les législateurs mêmes, ils viennent après Zoroastre, ils viennent après Moïse ; ce sont des hommes d'intelligence réflé-

chie, écrivant sur les choses au moment où les choses vont tomber; et la société antique commence à se comprendre elle-même, au moment où elle se défait, où elle s'en va.

Ainsi, nous arrivons à une époque de réflexion, après l'époque spontanée et instinctive des lois et des législations. Voyez par exemple : les Grecs ont un droit des gens empreint d'un caractère profond de nationalité; vous avez vu les prescriptions qui avaient lieu pour tempérer l'ardeur de la guerre, pour en atténuer les inconvéniens; ce droit est instinctif. De même la législation spartiate est instinctive dans son absence de lois écrites : dans la démocratie plus oratoire, plus explicite et un peu rhétoricienne d'Athènes, la législation non plus n'a pas conscience d'elle-même; au contraire Platon et Aristote donnent à la loi le caractère de la réflexion.

A Rome vous avez le même spectacle; le droit romain, soit le droit civil, sorti des droits patriens et dont les plébéiens ont forcé le partage, soit le *jus* du préteur, soit le *senatus-consulte*, soit le plébiscite; ce droit est instinctif et repose surtout sur la coutume et les mœurs. La république meurt, l'empire s'installe, et au moment où le droit instinctif est sans puissance, le droit réfléchi arrive. Le droit antique a devant lui un formidable ennemi, la spiritualité chrétienne; et nous assistons au duel entre les idées nouvelles et les vieilles lois; jusqu'à ce que les idées nouvelles, après avoir détrôné l'ancien droit, tantôt de vive force, tantôt en s'infiltrant dans ses prescriptions, de-

mandent à leur tour à devenir des lois. Alors vous avez un droit nouveau, chrétien, qui s'installe et règne dans le moyen-âge, tantôt dans les formes du droit antique, tantôt sur ses ruines.

Cet état ne dura pas dans sa simplicité, et veuillez bien saisir ce spectacle ; c'est que si l'église a eu ses théologiens jurisconsultes, si elle fit pénétrer ses maximes dans le conseil des rois et dans l'organisation civile de la société et les fit triompher surtout par la Papauté ; si cette grande époque catholique est l'expression la plus pure et la plus juste du moyen-âge, incontinent au milieu de ce triomphe même, des formes et des lois nouvelles, sous leur protection, le génie moderne ouvrit une nouvelle ère pour les jurisconsultes et les publicistes ; la loi moderne ne releva plus seulement de la religion, mais elle se mit à relever de la philosophie. Alors vous avez ce spectacle de la loi catholique régissant avec affirmation et avec profit pour les peuples au profit de la loi païenne ; et puis l'esprit moderne philosophique, nouveau, idéaliste, cherchant la raison des choses, les principes de la société, et sous le patronage des autorités reconnues, marchant à de nouveaux résultats. On vit ainsi, pendant deux siècles, sans se connaître, sans se soupçonner, et puis, enfin, il arrive qu'on se trouve face à face, on se distingue et on est obligé de reconnaître et de proclamer toutes les différences. Alors, la philosophie a ouvertement ses jurisconsultes et ses publicistes comme le christianisme après la ruine de l'antiquité.

Ce mouvement se continue jusqu'à ce qu'enfin

L'esprit moderne et nouveau ait la puissance de produire sa législation, ses lois et ses révolutions; il ne se développe pas comme contraire au christianisme, mais comme mouvement nécessaire de l'humanité. L'esprit moderne, par sa réflexion, au milieu du mouvement de la société, vient innover, changer la législation, les esprits des peuples, et travailler à l'amélioration de leur condition. Il y a là une certaine ressemblance avec l'époque d'Aristote et du droit romain, époque où le droit est réfléchi, intelligent, se replie sur lui-même; mais il y a cette différence que la réflexion moderne ne vit pas sur des ruines; elle est le plus noble attribut et la vie de notre siècle, il faut le reconnaître; et si l'on veut détourner les yeux de ce spectacle, le nier, loin d'accélérer l'époque de la solution, on la retarde, on l'embrouille: il faut voir les faits dans leur clarté et dans leur évidence.

La fin des Grecs et le commencement de l'empire romain sont l'introduction de cette société moderne née d'hier; l'esprit grec, l'esprit romain, c'est nous-mêmes; et nous pouvons le dire: comme monde moderne nous sommes des enfans, nous naissons à la vie! L'histoire est à la fois vieille et nouvelle. Vieille, elle nous montre un grand tableau des expériences humaines, elle nous montre le jeu des passions et des idées et en même temps les ressources de l'humanité qui se sent douée d'une éternelle jeunesse. Nouvelle, car nous ne sentons pas le passé comme un obstacle à l'originalité du présent et de l'avenir; l'histoire, c'est nous, c'est la vie même dans le passé, c'est avec elle qu'on est

fort, qu'on est véritablement muni, et qu'on peut accepter toutes les difficultés de son époque, et travailler à les résoudre.

Pouvoir religieux, pouvoir social, droit et religion, union de la religion et du droit, du ciel et de la terre, voilà les bases sur lesquelles l'esprit humain peut s'asseoir avec une véritable confiance.

Telle est l'étendue naturelle du sujet qui nous occupe, qu'il comprend la constitution des peuples, qu'il implique la connaissance de leurs lois et de leurs mœurs; la connaissance de leurs rapports extérieurs, de leurs rapports généraux et de l'histoire du monde. C'est dans cette vue juste que nous plaçons l'unité de notre sujet.

Nous avons traité pendant deux ans l'histoire du pouvoir législatif. C'était l'histoire du centre même, l'histoire du peuple dans son foyer, l'histoire des peuples dans les idées centrales qui les constituent; maintenant, nous faisons depuis cet hiver l'histoire du droit international; c'est l'histoire de la circonférence. Nous devons montrer les mouvemens internes et les mouvemens externes, les mouvemens d'un peuple avec lui-même, et des peuples vis-à-vis les uns des autres.

Quel est le peuple qui n'a pas l'obligation de répondre à ces deux idées, se connaître lui-même, travailler à l'amélioration de sa sociabilité et de sa constitution, et avoir l'œil toujours ouvert pour savoir la nature des rapports qu'il doit soutenir avec les autres? Il est impossible aux nations,

dans la situation où elles sont placées de fermer l'œil une minute sur les rapports qu'elles soutiennent mutuellement. Aussi, voyez l'état du monde, tout travaille à une vaste solidarité. A-t-on jamais davantage parlé de l'Amérique? on s'enquiert de ses affaires comme des nôtres. A-t-on jamais plus parlé de l'Orient? on en parle comme de Berlin, de Vienne ou de Paris.

Entre Constantinople et Philadelphie, entre New-York et le Mexique, nous Français, qui avons une histoire, nous Européens, nous sommes placés au centre du monde, et nous sommes les acteurs de cette personnalité dont je parlais au commencement.

Nous mettrons beaucoup de temps à tout constater, à tout reconnaître; je ne sais si nous pourrions aller jusqu'à Charlemagne; mais je désire parcourir en détail cette époque dont je viens d'énoncer les principaux caractères; époque où l'on voit l'ancien monde et les idées nouvelles se heurter, lutter ensemble; où le génie politique de l'antiquité est en lutte avec l'esprit nouveau qui devait instituer la société moderne. J'ai voulu établir d'une manière forte cette personnification du monde, qui fait notre existence, à nous peuple, à nous individus. Car nous ne sommes pas venus au 19^e siècle pour vivre de la vie d'isolement, d'indifférence, mais pour vivre de la vie de tous, de la vie du monde.

DEUXIÈME LEÇON.

2 avril 1836

Alexandre a conquis le monde, il s'agit aujourd'hui de le gouverner ! mot profond qui appartient à Auguste et qui montre comment il comprenait toute la grandeur de sa position et de son devoir. Octave, dès qu'il se connut et qu'il eut acquis la conscience de ce qu'il était, comme neveu de César, résolut de se porter et de devenir l'héritier de César ; il le sera. Il ignore comment il reproduira pour lui-même la prospérité et la puissance du dictateur, mais enfin il a décrété d'être l'héritier de César. De bonne heure, cet homme crut à sa fortune, excellente manière de la faire ! De bonne heure, il ne s'embarrassa pas dans l'incrédulité sur ses destinées ; toujours confiant, habile, audacieux, prudent, il marchait d'événemens en événemens, ne laissant rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par la raison et par le conseil ; se servant des hommes, les comprenant, traitant avec eux habilement, ayant des inimitiés qui n'étaient pas implacables, et des amitiés pouvant se tourner en soupçon à la moindre occurrence ; modèle achevé du caractère italien.

Il avait si bien le sentiment de sa destinée, qu'un jour étant dans sa retraite d'Apollonie avec Agrippa (dont il devait si loin pousser la fortune politique), ils se mirent, ces deux hommes, à consulter l'astrologue Théogène. Agrippa commença d'abord à se faire dire la bonne aventure, et l'astrologue lui prédit des destinées magnifiques; Octave ne voulait pas que Théogène lui prédit, à lui, sa future fortune, parce qu'il craignait qu'elle n'égalât pas celle de son ami; mais l'astrologue s'acharna, au contraire, à lui prédire une fortune plus grande encore; il se prosterna devant lui et l'adora. Cette aventure augmenta la confiance d'Octave en sa destinée, et il donna une grande publicité à la prédiction de Théogène.

Quand il arriva à Rome pour recueillir la succession de César, Octave avait devant lui Cicéron, Antoine et les républicains; il se servit de Cicéron pour battre en ruine l'autorité trop entière d'Antoine; il se servit d'Antoine pour combattre l'opposition irréconciliable de Brutus et de Cassius; quand il se fut suffisamment servi de Cicéron, il put le sacrifier; et quand, par Antoine, il eut vaincu les républicains Brutus et Cassius, il se trouva en face de lui, mais déjà le monde n'était plus qu'une question de partage entr'eux deux.

Je ne parle pas de l'imbécille Lépidus qui se trouvait là pour arrêter l'impétuosité des deux rivaux, aujourd'hui amis, plus tard ennemis; cet homme n'a pas de valeur dans l'histoire; il aura la honte de végéter sous la longue dictature d'Auguste, qui se donnera même le plaisir de le tirer

de sa campagne pour l'obliger de siéger au sénat, et l'humilier de plus près, dans de petites choses.

Mais attachons-nous à cette situation, Antoine et Octave. Nous l'avons dit, César était représenté par ces deux hommes qui s'étaient partagé chacun une moitié de leur devancier ; Antoine, c'était le César de l'Orient, c'était l'homme extérieur, l'homme présentant dans son ame et dans son esprit toutes les révolutions de passions et d'idées qui se faisaient jour dans le monde. Octave, c'était la partie italienne et romaine de César ; c'était sa politique, son habileté ; il était fatal que la partie italienne dût battre la partie orientale, et que dans cet antagonisme des deux héritiers de César c'était l'italien, l'habile, le persévérant qui devait l'emporter. Nous avons vu, à la fin du cours de l'hiver, l'histoire des luttes d'Antoine et d'Octave, nous n'y reviendrons pas ; nous sommes à la bataille d'Actium, nous avons vaincu Antoine, et nous délibérons sur l'empire du monde.

Alexandre a vaincu le monde, il s'agit aujourd'hui de le gouverner : remarquez la nouveauté de la situation ; ce n'est pas un roi qui succède à un roi, ni une autorité transmise par les lois constitutionnelles d'un état ; c'est une victoire, victoire dont il faut profiter ; c'est une autorité nouvelle, sans antécédent, sans lois, sans principes, sans analogue.

Dion nous raconte qu'après la bataille d'Actium, Octave délibéra entre Mécène et Agrippa pour savoir s'il garderait la puissance, ou s'il l'a déposerait. Il nous raconte encore qu'à la moitié de son

règne, Octave renouvella cette délibération, tant avec lui-même qu'avec ses amis. Sans doute il faut faire la part de la rhétorique dans les paroles que Dion met dans la bouche de Mécène et d'Agrippa, paroles reproduites et fortifiées par Corneille. Mais il n'y avait pas moins d'excellentes raisons pour délibérer sur la question de savoir si Auguste laisserait le monde à lui-même ou s'il prendrait la responsabilité et la peine de l'administrer. Le poignard qui avait tué César n'était pas loin des regards d'Octave, et l'abdication de Sylla n'était pas si reculée qu'on ne pût vouloir l'imiter. Gouverner cette association de nations, cette *colluvies* du peuple romain revêtu de sa *majestas*, tout cela était nouveau; il fallait du courage pour gérer le monde; cependant Octave le gouverna et ne le donna à personne. Il le gouverna 44 ans, c'est un laps honnête dans la vie et le pouvoir; il a vécu 76 ans, et au rebours de son maître et oncle César qui n'a gardé le monde que six mois, lui le gardera 44 ans; voyons comment il l'a gouverné.

D'abord cet homme ne sera pas infidèle, après la victoire, à ce qui la lui a procurée, c'est-à-dire à l'intelligence et au respect profond de la nationalité romaine; toute la force d'Octave est là; il est romain et comprend les Romains mieux que personne, il ne les blessera pas plus dans les plus petites choses que dans les plus grandes; il respectera la forme des mœurs et les superstitions nationales, et Romain, toujours Romain, alors même qu'il sera roi de fait, il sera tribun, il sera proconsul, censeur des mœurs, souverain pontife,

enfin, par les vieilles formes il inaugurerà l'ordre nouveau.

Octave était prudent et ne se heurtait pas de gaieté de cœur contre des difficultés sérieuses, contre lesquelles il faut trouver la chute ou la victoire. Or, il comprit sur-le-champ que pour gouverner Rome et le monde, pour bien gouverner l'un et l'autre, il ne pouvait les gouverner qu'avec le secours et l'appui du sénat. Mais ce sénat, il faut le dire, était singulièrement dégradé par les gens qui y étaient entrés à la faveur des troubles civils. César avait obéi à sa situation, à la nécessité de sa position nouvelle, cosmopolite, en accueillant dans le Sénat ces Gaulois qui étaient obligés d'en demander le chemin, et excitaient les railleries des Romains. Le sénat présentait un mélange d'hommes illustres, d'hommes obscurs, d'hommes de talents, d'hommes stupides et indignes. Il fallait nécessairement faire un *tri*, épurer le meilleur instrument de la république, et comme dit Suétone : *Senatorum affluentem numerum deformi et inconditâ turbâ (erant enim super mille et quidam indignissimi, et post necem Cæsaris per gratiam et præmium ullecti, quos Orcinos vulgus vocabat)*. La première grande action d'Octave fut d'épurer le sénat par deux élections : *Ad modum pristinum et splendorem redegit duabus lectionibus : prima ipsorum arbitratu, quo vir virum legit; secunda, suo et Agrippæ*. D'abord, il permit au sénat de s'épurer lui-même; ensuite lui et Agrippa achevèrent de l'épurer.

Voilà le pouvoir arbitraire pris avec audace , mais pris à propos. Il était certain que si , après s'être battu , on voulait respirer , si on voulait bâtir quelque chose de convenable , de solide , et de digne , sur les débris des désordres civils , il fallait arriver à avoir un Sénat égal à la fortune de Rome ; un sénat , que les rois d'Orient pussent venir haranguer sans trop se compromettre.

Ainsi , voilà Auguste qui avec l'assistance d'Agrippa se mit à épurer le sénat qui s'était déjà épuré lui-même : *Quo tempore existimatur lorica sub veste munitus , ferroque cinctus præsedisse , decem valentissimis senatorii ordinis amicis sellam suam circumstantibus.* Voici comment se faisait l'opération , elle avait ses dangers : Octave avait une cuirasse sous son vêtement et une épée , dix de ses amis entouraient sa chaise curule , ceux dont on connaissait la force physique et le dévouement. Cependant , il fallait tempérer la force par l'habileté et des ménagemens particuliers ; ainsi , Octave fit prendre à part ceux qu'il voulait expulser du sénat , leur fit considérer que le sénat n'était pas leur place , que s'ils voulaient de l'argent on leur en donnerait. Beaucoup prirent de l'argent pour leur chaise curule. Cette corruption judicieuse ayant épuré le sénat , on força les autres , par le fer ou la menace , d'en sortir , et le sénat put présenter encore une élite digne de la situation de Rome vis-à-vis le monde. Octave établit que le sénat tout entier ne se réunirait pas plus de deux fois par mois ; mais ensuite il institua un comité,

une espèce de conseil d'État, avec lequel il traita des affaires, et deux fois par mois on présentait ces affaires ainsi élaborées au sénat, qui votait.

Octave, dans ses soins d'un gouvernement nouveau, n'oublia pas de créer de nouvelles charges pour donner de nouvelles occupations aux Romains, et un aliment à l'ambition qui devait se déplacer : *Quoque plures partem administrandæ Reipublicæ caperent, nova officia excogitavit* : il créa des charges nouvelles pour donner un aliment à l'activité politique qu'il forçait à une autre application. Nous voyons la même chose lors du consulat et de l'empire français ; nous voyons dans un rapport de M. de Portalis au premier consul les avantages exposés de créer des occupations qui appellent des hommes jeunes dans des carrières, qui les détournent du trouble et du souvenir des effervescences politiques ; la situation est absolument la même.

Après, on vit encore Octave s'empresse d'ouvrir l'entrée du sénat aux enfans des sénateurs, et leur préparer une éducation politique qui, instruisant la nouvelle génération, éloignait les anciens souvenirs et rendait possible un gouvernement nouveau. Quant au peuple, il le traita avec bonté et avec fermeté ; il avait soin de ses plaisirs, de son bien-être, mais il ne se faisait pas esclave de ses caprices ; surtout il le voulait propre ; il vit un jour en entrant au théâtre des Romains vêtus d'une mauvaise cape brune ; il fut indigné que la toge romaine fût dissimulée par cet indigne vêtement, et il s'écria :

Romanos rerum dominos gentemque togatam !

Voilà ces maîtres du monde ! cette race *togata*, qui a voulu faire régner la toge sur le diadème des rois ! Il fut avare du droit de bourgeoisie ; Tibère eut peine à l'obtenir pour un de ses protégés, et fut obligé de venir lui-même le demander à l'empereur.

Il embellit la ville, et dit qu'après lui cette Rome de briques serait de marbre. Il l'orna non-seulement par ses propres constructions, mais il engagea, et ses prières étaient assez écoutées, il engagea le principaux de Rome à construire des bâtimens dans les plus beaux quartiers.

Ce n'était pas tout, et les plaisirs des Romains étaient une grande affaire pour Octave. Quand on veut gouverner les gens, il faut s'inquiéter du soin de les amuser. Je vous assure que la maison d'Autriche s'occupe de l'Opéra de Milan et des moyens de distraire la Lombardie. Octave prodigua les spectacles, les embellit et les orna ; il ne voulait pas céder à l'insolence des comédiens, des histrions, mais il les ménageait. Par la loi ancienne, les magistrats avaient en tout temps et en tout lieu le droit de punir les acteurs, Auguste le leur ôta, excepté pour ce qui se passait aux jeux ou sur la scène.

Les plaisirs, l'administration, l'embellissement de Rome, tout occupait Octave, et vous voyez avec quels détails et avec quelle industrie il fallait gouverner ces Romains. D'un autre côté, il se gardait bien de heurter les intérêts des particuliers, et malgré son désir de rendre Rome aussi belle que possible, il s'arrêtait devant le respect des propriétés particu-

lières; il rétrécit le forum (*forum angustum fecit*) parce qu'il n'osa empiéter sur elles. Il n'avait pas encore des idées aussi arrêtées que nous sur l'expropriation en matière d'utilité publique.

L'Italie était florissante, elle respirait, s'administrait municipalement, et s'épanouissait sous l'unité nouvelle qui présidait au Capitole et à Rome, aux destinées de Rome et du monde. L'Italie était heureuse; les provinces l'étaient aussi, et les provinces préféraient de beaucoup le gouvernement nouveau (je ne l'appelle pas encore gouvernement impérial, le temps n'est pas encore venu; songez que la bataille d'Actium a 15 ans, 30 ans si vous voulez, mais nous sommes dans les formes, les souvenirs et les traditions de la république; seulement, c'est une pensée représentée par un seul homme qui gouverne le monde). Les provinces préféraient de beaucoup le nouvel ordre de choses à l'ancien, j'en ai pour témoignage Tacite: « *Neque provinciæ illum rerum statum abnuebant, suspecto senatûs populique imperio ob certamina potentiam, et avaritiam magistratum; invalido legum auxilio, quæ vi, ambitu, postremo pecunia turbabantur.* Le nouvel ordre de choses ne déplaisait pas non plus aux provinces qui avaient tant de défiance pour le gouvernement du sénat et du peuple à cause des guerres, des grands et de l'avarice des magistrats, et attendaient peu de sûreté de lois impuissantes contre la force, la brigue et la corruption. »

Le nouvel ordre de choses, la nouvelle forme

des choses romaines , ne trouve pas d'obstacle dans les provinces. Il est plus avantageux aux provinces de l'Asie-Mineure , à l'Espagne , à la Sicile , d'être administrées par un gouvernement revêtant la forme une et monarchique , que par un gouvernement qui change aux caprices des factions de la place publique ; ce ne sont pas les révoltes des provinces qui renverseront l'empire romain ; Rome ne sera ébranlée que par des peuples barbares , et non par des peuples connus , historiques , accoutumés au joug romain depuis deux ou trois siècles ; ce ne seront pas des hommes de l'Orient qui feront invasion sur les Romains , ce seront des hommes nouveaux qui passeront le Rhin et le Danube , qui arriveront , ne sachant rien , ne connaissant rien , voulant la terre , la vie , le sang des vaincus et les jouissances du vainqueur. Quant à l'univers connu , étranger , loin d'être un obstacle au gouvernement , il lui était un secours et un appui. Pour ces provinces , dont il fallait , le plus rapidement possible , connaître les nouvelles et la situation , Auguste institua un système de postes. D'abord , ces postes étaient de jeunes coureurs qu'il établissait de distance en distance ; il préféra ensuite des chevaux et des voitures pour avoir des courriers venant de toutes les provinces et les faire parler , pour avoir des rapports plus intelligens. Ainsi avec lui commence , comme avec Cyrus en Perse , et Louis XI en France , le système des postes et des communications.

Octave rendait assiduellement la justice , dit Suétone ; il passait une partie du jour sur la place pu-

blique et sur son tribunal; il s'y faisait porter même en litières, quand il était trop faible pour marcher; il augmenta le nombre des juges et des audiences, s'appliquant à rendre plus faciles, plus commodes, les transactions civiles. La chose est naturelle, il fallait créer aux Romains des affaires et des occupations nouvelles. La bataille d'Actium n'a que quelques années, la république n'a disparu que depuis quelques momens et déjà la vie privée devient plus large.

Les jurisconsultes sont partagés en deux parties. Labéo et Capito; Labéo a gardé d'anciens souvenirs, et Octave affecte de lui donner des déplaisirs en lui préférant Capito plus facilement monarchique; il y a entre Labéo et Capito dissidence politique et rivalité de profession.

On s'intéresse aux questions de droit civil : l'éloquence des avocats prend une plus grande importance depuis que l'éloquence des orateurs politiques, depuis que la tribune est muette. La vie se transforme peu à peu, elle se dédouble.

Il y avait un autre soin qui préoccupait Octave, c'était de subvenir à la population et d'empêcher que le célibat exagéré, égoïste, ne tarît les sources de la population romaine; de là cette fameuse loi *Julia Popæa* qui se proposait deux choses : d'arrêter le célibat et d'enrichir le domaine public.

Vous voyez l'ensemble du système d'Octave : la population, l'administration de la justice, la rapidité des communications entre les provinces; provinces heureuses et contentes, nouveaux réglemens, Italie florissante, spectacles toujours nou-

veaux et brillants ; car Suétone raconte que lorsqu'il venait quelque chose dans Rome, de grands éléphants, des serpens, une grosse bête, quelque chose d'inconnu, sur-le-champ Auguste les faisait exposer sur la place publique ; veillant aux distractions et aux plaisirs des Romains, traitant le peuple avec bonté, mais avec fermeté. Un jour le peuple lui dit qu'il lui avait promis une distribution de blé, c'était faux, Octave ne la donna pas ; une autre fois, il en donna le double. Il faisait un heureux mélange de fermeté et de condescendance.

Pour soutenir le nouvel ordre de choses Auguste créa donc de nouvelles charges, réforma le sénat et traita les chevaliers avec considération. Quel était cet ordre de choses ? Pouvez-vous le définir et le nommer ? Voilà toute une constitution, voilà toute une ancienne république qui reposent sur un seul homme, et remarquez avec quels soins, avec quels ménagemens Auguste exerce le pouvoir ! Il est consul, cependant, à la moitié de son règne, il se dispense de se faire nommer consul ; il est tribun, et il se choisit toujours d'époque en époque des collègues dans le tribunat ; souverain pontife, censeur des mœurs, enfin *imperator*, empereur. Il est *imperator* !-mais c'est un mot connu ; vous savez que les soldats en saluaient leur général victorieux. Enfin, il n'y a pas de mots nouveaux, pas de formes nouvelles : c'est ce qui rend si vraie l'opinion de Napoléon, que vous avez vue dans le dernier cours, qu'il ne pouvait pas tomber dans la tête de César, plus nouveau qu'Octave, d'ins-

taller dans Rome les formes asiatiques; car, nous voyons Octave, qui gouverne après la bataille d'Actium, user de ménagemens, de transaction, de dissimulation, délibérer s'il rendrait ou s'il ne rendrait pas le pouvoir. Tant il est délicat de gouverner ce peuple monstrueux, qui avait ses souvenirs encore puissans! Tant ce peuple souverain pouvait un jour se retrouver susceptible et rejeter avec fureur le joug royal qui lui était imposé! C'était un arbitraire nouveau, de l'inconnu, qui n'avait pas encore de nom. C'est ici que nous trouvons le sens de cette loi *Regia* dont les jurisconsultes nous ont parlé avec de fausses idées. Il n'y a pas eu de délibération pour donner d'emblée le pouvoir royal à Auguste; mais, dans certaines circonstances, comme Auguste, qui affectait les formes de l'ancienne république, ne pouvait pas faire certaines choses et s'abstenait de certaines autres, comme ces formes étaient gênantes, alors le sénat fit un décret par lequel Auguste pouvait faire ce qui lui conviendrait et ne pas faire ce qui ne lui convenait pas; c'était une espèce de délivrance qu'on lui donnait, de dispense des anciennes formes de la république, dont il avait la bonté de vouloir bien se servir encore; on en était reconnaissant, on ne voulait pas que sa condescendance lui fût une gêne; c'était un échange de bons procédés; et plus il se montrait soumis au passé, plus le sénat était empressé à rejeter cette soumission. Ainsi, les formes romaines ballotées entre l'hypocrisie du nouveau dictateur, et les prévenances du sénat, vivaient à condition de n'être plus puissantes, de

n'être plus impérieuses ; on les laissait durer, mais sans une véritable autorité, et la force substantielle leur était refusée. Voilà comment il nous faut entendre ces paroles de Dion qui nous montrent quelle était l'espèce de puissance donnée à Auguste ; qu'il fit ce qui lui convenait et ne fit pas ce qu'il ne voulait pas faire ; ce qui n'a rien de commun avec la prétendue loi *Regia* , qu'on a voulu faire passer comme un acte en bonnes formes.

C'était l'arbitraire offert au Dictateur, au Consul, au Tribun, au Censeur, au Citoyen Romain. Et cependant la multitude semblait le solliciter au despotisme ; car il y a quelquefois dans les multitudes une avidité singulière de soumission et de dépendance. Un jour, au théâtre, l'acteur ayant prononcé ces mots : « O bon Maître ! » sur-le-champ, voilà le peuple, qui faisant l'application de ces paroles, se retourne vers lui ; Auguste rejeta le mot et l'allusion avec horreur, et dit qu'il n'était pas maître des Romains. Il comprend trop bien la nationalité romaine ; il ne veut pas du nom, il a la chose, c'est assez.

D'un autre côté, il s'interdit à lui-même et défendit à ceux de sa famille d'appeler les soldats *Commilitones* : il ne voulait plus de cette camaraderie, elle lui paraissait trop ambitieuse, mais il voulut seulement qu'on les appelât *Milites* ; il mettait une distance entre César, ceux de sa famille et l'armée. Voilà pour Rome.

Quant aux rapports avec le monde, Octave eut

une idée persévérante : tout garder, tout conserver, et ne rien acquérir. Nous verrons dans notre prochaine réunion le système politique des relations étrangères de l'Empire ; aujourd'hui nous poserons seulement cette politique d'Octave, dont il était l'âme, l'intelligence, l'esprit, et dont il prenait les instrumens dans Drusus, dans Agrippa, dans Tibère. Il n'aimait pas beaucoup à combattre lui-même ; il avait un courage incertain, qui n'était pas de tous les jours. De loin il dirigeait les opérations avec intelligence, et faisait mouvoir les bras de ses capitaines, leur indiquant où il fallait porter les forces ; lui-même s'abstenait des camps le plus qu'il pouvait. C'était le système de paix dont il était le représentant, qui lui fit fermer trois fois le temple de Janus. Italien, Romain, il avait néanmoins l'intelligence du Monde, et de la situation où se trouvait cette Rome qu'il gouvernait, pour la première fois seul. Aussi c'est avec un art infini qu'il évitait toutes les difficultés et toutes les luttes violentes qui auraient pu donner à son nouveau gouvernement des chocs trop vifs. *Regnorum, quibus belli jure potitus est, præter pauca aut iisdem, quibus ademerat, reddidit, aut alienigenis contribuit* : il laissa, la plupart du temps, les royaumes de ceux à qui il avait été obligé de faire la guerre, à leurs anciens possesseurs. *Reges socios etiam inter semetipsos necessitudinibus mutuis junxit, promptissimus affinitatis cujusque atque amicitie conciliator et fautor* : lui-même se donnait la peine de pratiquer des alliances entre les rois alliés, conciliateur ardent et toujours infatigable. *Nec ali-*

ter universos quam membra partesque imperii, curæ habuit. Rectorem quoque solitus apponere ætate parvis ac mente lapsis, donec adolescerent aut resipiscerent : ac plurimorum liberos et educavit simul cum suis et instituit. Suétone nous montre Octave s'occupant des rois du Monde et de leur alliance ; s'occupant même des mineurs, et de ceux qui avaient perdu la raison, leur indiquant les moyens de gouverner leurs propres affaires. Ailleurs Suétone nous fait voir les rois environnant Octave (*reges amici*). Les rois convinrent entr'eux de fonder des villes impériales en l'honneur de César, et de dédier des Temples au génie de César. Très souvent on les voyait quitter leurs royaumes, et se rendre non seulement à Rome quand l'Empereur y était, mais l'accompagner quand il parcourait les provinces, sans les insignes de la royauté, comme des clients. Voilà quel était le cortège d'Octave ; c'était plus intelligent que ce que faisait Antoine qui se mêlait aux rois d'Asie ; c'étaient les rois d'Asie qui venaient trouver Octave, et l'entouraient *more clientium*. Ainsi toujours Italien, mais cosmopolite ; toujours Romain, mais donnant la main aux rois du Monde, il faisait une conciliation majestueuse entre Rome et l'Univers. Rome n'était plus assez forte pour être insolente et injuste, pour être inique avec impunité ; il fallait de l'habileté, de la politesse, des tempéramens, des conciliations : Auguste, comprenant cette situation, savait la rehausser et s'il donnait la main aux rois, au moins ces rois

consentaient à se considérer comme clients, et venaient sans l'appareil de la royauté environner son tribunal.

Ainsi tout était intelligent, rien ne blessait les Romains dans leurs affections et leurs délicatesses, et véritablement Octave n'avait pas eu tort de prendre le parti de gouverner le Monde.

Maintenant, quel était cet homme en lui-même et dans ses qualités personnelles ? Quand un homme vit long-temps dans l'histoire, il y a une variété inévitable dans sa conduite, dans ses gestes et dans ses manifestations; non qu'il doive démentir l'unité constitutive qui le caractérise, mais comme il s'est préparé à faire une longue carrière, comme il a su se ménager pour un avenir que la prudence humaine ne peut régler en détail, alors, il se déroule, se déplie, se développe; c'est toujours le même homme, mais les qualités sont différentes et les manifestations diverses. Octave a été cet homme historique au plus haut degré; opposant à un immense avenir une immense habileté, il sera l'héritier de César; cela est décrété, cela sera. Il trouve Cicéron, il lui fait la cour, plus tard il le persécutera; il trouve Antoine, s'allie à lui, sauf à lui faire la guerre plus tard. Il n'y a que les meurtriers de son oncle dont la situation est fatale, et à qui il fait une guerre à mort; à part Brutus et Cassius, guerre à mort avec personne.

Cet homme a deux caractères: avant la bataille d'Actium, Octave a un immense débordement de vices, de plaisirs, d'excès, de voluptés. Il reprochait

à Antoine sa Cléopâtre, mais Antoine lui répondait : « Tu me reproches Cléopâtre, toi, tu as Terentilla, Tertulla, Rufilla, Salvia, et d'autres, l'énumération est trop longue ». C'était avant l'empire du monde. Dans quoi est-il persévérant ? dans ce qui est le plus admirable pour le cœur et la politique, dans ses amitiés. Quand il arrive au pouvoir, il le partage avec ses amis entre Agrippa et Mécène. Mécène, qui était le meilleur des humains, le plus dissipé de tous les viveurs, Mécène qui aurait tout sacrifié à une sensation agréable, faisait bon marché de son épicurisme pour se dévouer au service d'Octave. Agrippa est un homme d'état, administrateur et guerrier, la main droite d'Octave. Sans lui, Octave ne triomphait pas d'Antoine, il manquait le gouvernement de l'empire romain. Pendant qu'Octave était dans quelque province, Agrippa était dans Rome ; puis il partait à son retour pour triompher des ennemis difficiles qu'Octave lui avait laissés à combattre ; tant de services rendirent Agrippa exigeant : aussi ne put-il supporter l'excessive amitié d'Octave pour Marcellus, il s'éloigna ; mais lorsqu'à vingt ans, cette gracieuse fleur flétrie par la destinée, disparut, alors Octave retrouva la vieille amitié et l'expérience d'Agrippa. Outre Mécène et Agrippa, il y avait Pollion, homme fort indépendant, savant orateur, littérateur consommé ; il ne se prêtait pas volontiers aux caprices d'Octave. Il avait reçu chez lui un homme qui avait offensé mortellement Octave, un rhéteur grec, et comme Octave lui en témoignait son déplaisir, Pollion lui dit : « Voulez-vous que je le

chasse? » Octave lui répondit : « Non, gardez-le. »

Il avait auprès de lui Virgile, et lisait ses vers : Virgile est-il auprès d'un ami ou d'un maître, d'un égal ou d'un empereur ? Amitié, tutelle, empereur, n'importe ! Octave s'épanouit le cœur avec les vers si frais, si nouveaux, si brillans de Virgile ; Virgile apporte à l'empereur ses Églogues, ses Géorgiques, et lui dit qu'il travaille à un poème où toute l'histoire du monde sera déroulée, où apparaîtront les destinées romaines, poème dont il n'est pas content, qu'il voudrait presque réduire en cendres. Horace était un homme fort curieux des plaisirs, et qui n'aimait pas beaucoup à se gêner. Octave lui offre auprès de lui une place de secrétaire, il n'en veut pas, il veut être libre, faire ses vers à son aise, chanter ses amours à sa guise ; et puis, il ne sait pas s'il aura en lui un ami ou un maître. Octave enfin lui reproche de le passer sous silence dans ses Odes, et lui dit : « Crois-tu donc que mon amitié dans l'avenir serait un déshonneur pour toi? » Il implorait des vers ! Horace, moitié reconnaissance, moitié crainte, ne put plus retenir l'inspiration de son génie, et il éclata par la 1^{re} épître du 2^e livre.

Vous voyez le rôle de ce maître : consul, tribun, il gouverne le monde, il prend soin des affaires et des alliances des Rois, porte ses regards aux frontières les plus reculées de l'Empire, vit avec Virgile, Pollion, Mécène, Horace. La situation est nouvelle, et n'a pas d'analogue dans le passé.

Tout était donc nouveau, tout était à bâtir dans

les mœurs, dans les idées, dans l'administration, dans le gouvernement. Octave, au surplus, était l'état lui-même.

Il écrivit beaucoup de choses que nous avons perdues; telles que *les réponses à Brutus concernant Caton*, les *exhortations à la philosophie*, un livre en vers hexamètres, intitulé *la Sicile*; quant à ses mémoires politiques, quelques morceaux en restent, mais trop courts pour être importans.

Une fois arrivé à l'Empire, Octave souhaita une mort tranquille; la fin de César lui déplaisait, et ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était de mener à bien sa vie, de la mener doucement, de mourir dans son lit. Il y avait là autant d'amour-propre que d'amour de sa conservation physique; Octave sentait bien que sa gloire était dans sa durée. Sa gloire n'était pas dans ces exploits fulminans qui font qu'un homme en quelques années gagne l'immortalité: il a vécu 76 ans; voilà son titre de gloire! Quarante-quatre ans de règne, voilà sa force! Sentant bien cela, plus il vivait, plus il était heureux et glorieux de vivre. Un jour, vers la moitié de son règne, il tombe malade d'une manière si grave et si inquiétante, qu'il fait son testament, qu'il dicte ses dernières volontés; on s'imagina qu'il va passer. Son médecin, qui avait épuisé les traitemens connus, s'adresse aux moyens inconnus (ce sont souvent ceux-là qui réussissent). Au lieu de le traiter avec des toniques, il le traite avec des réfrigérens, lui fait boire beaucoup d'eau froide et manger des laitues. Il y eut une révolution dans la constitution impériale, le malade

guérit. Le médecin fut comblé d'honneurs, et Auguste recommença un nouveau règne, avec courage, avec joie, avec amour-propre, avec ambition. Enfin, une autre fois, il ne fut pas aussi heureux, il mourut. Quand il fut bien certain que le moment était venu, quand il en eut conscience, il dit à ceux qui entouraient son lit : « Hé bien ! trouvez-vous que j'ai bien mené le drame de la vie, le trouvez-vous ? Alors , applaudissez-moi , frappez des mains ! » O comédien dissimulé et persévérant ! il n'a pas dit cela le jour où il en a réchappé, ç'aurait été trop tôt ; que serait devenue la comédie, si elle eût été révélée après la guérison ? Mais à 76 ans, il donne son mot. Grand comédien ! quelle conscience de lui-même ! nous sommes parmi les modernes avec un mot pareil. Quel est l'homme de l'antiquité qui a dit cela ? Les anciens d'ordinaire ne s'appréciaient pas ainsi, pour cela ils n'étaient pas assez doubles. Voilà un homme qui, avec l'ironie du XVII^e, du XVIII^e, du XIX^e siècle, dit : « Suis-je un bon comédien ? ai-je bien joué la comédie ? » c'était nouveau ; c'était une évolution nouvelle de l'esprit et du caractère. Il meurt avec la conscience de ce qu'il avait fait, avec la conscience de sa duplicité, de sa comédie ; il en est temps, il quitte la scène comme un acteur qu'on a applaudi, comme un artiste qu'on a comblé d'acclamations ; il meurt heureux, plein de lui-même, il quitte l'empire du monde qu'il a consenti à gouverner, avec un grand éclat de rire (*Applaudissemens prolongés*).

Voilà donc une situation toute nouvelle, et un

homme original. Je m'y suis arrêté biographique-
ment ; il mérite sa place dans l'histoire générale
de l'humanité, comme un type, comme une indi-
cation nouvelle. C'est un de ces hommes dont la
persévérance est puissante , dont l'habileté ,
mêlée d'audace , arrive à un invincible triomphe.
Il avait raison de ne pas vouloir mourir trop
tôt, car il eût compromis l'Empire. Pendant ces
quarante-quatre ans tous les souvenirs de la répu-
blique s'effacent, il s'élève des générations nou-
velles, des besoins nouveaux et des croyances nou-
velles qui circulent dans Rome. Dans des vers
de Virgile, il arrive quelquefois que les païens ne
se comprennent pas eux-mêmes. Il y a dans cette
situation une profonde nouveauté , qui n'a pas
conscience d'elle-même , mais qui se révélera peu
à peu.

Nous avons vu l'administration d'Octave, sa vie
dictatoriale de 44 ans. Avant d'arriver à Tibère,
nous définirons quel était l'Empire Romain dans
ses relations extérieures.

TROISIÈME LEÇON.

26 avril 1836.

Rien n'était plus capable de faire sentir à Rome la profondeur de la révolution qui s'était accomplie, que les rapports nouveaux que le monde avait à soutenir avec elle ; car enfin, ce Sénat qui recevait les rois et qui souvent les faisait attendre, ces formes républicaines devant lesquelles venaient s'humilier les gouvernemens monarchiques du reste du monde, qu'est-ce que tout cela devait devenir ? Comment l'univers serait-il traité par les nouveaux maîtres que se donneraient les Romains, et comment les rapports extérieurs si satisfaisans pour l'orgueil latin, pour l'orgueil italien et romain, comment ces rapports extérieurs allaient-ils se produire désormais ? Tout cela était fort délicat ; mais un esprit aussi subtil et aussi sagace que celui d'Auguste ne pouvait pas échouer grossièrement à l'écueil qui s'offrait devant lui. Aussi, que de ménagemens il prend avec le Sénat pour partager le monde avec lui ! Voici au rapport de Dion, comment il avait fait la répartition du monde :

le Sénat devait administrer l'Afrique, la Numidie, l'Asie, la Macédoine, la Sicile, l'île de Crète, la Bithynie, la Sardaigne, et en Espagne la Bétique. Auguste gouverna le reste de l'Espagne, toute la Gaule, la Germanie, c'est-à-dire, les rives du Rhin; en Orient, il gouverna la Séleucie, la Phénicie, l'Égypte.

Quel était l'esprit de ce partage? Octavien s'était réservé toutes les provinces où il y avait des armées toujours sur pied, pour réprimer et contenir ces provinces; il avait donné au Sénat les provinces où il n'y avait qu'à développer une administration paisible; lui, avait une partie du monde, avec toutes les armées.

Voyons maintenant ce monde, cet univers, comment Auguste s'y conduira, et comment réciproquement le monde et l'Italie se comporteront dans une situation si nouvelle. Après la bataille d'Actium, et après avoir établi dans Rome sa domination, Auguste visita les Gaules, et tint une assemblée générale à Narbonne, où il révisa les réglemens des provinces Gauloises, et fit connaître ses nouvelles intentions; il fit quelques changemens; enfin, il gouverna et administra. Après avoir été dans les Gaules, il passa en Espagne, où il prit à peu près les mêmes soins. Après une guerre laborieuse et pleine de dangers entre les Cantabres et les Asturiens, en quittant l'Espagne il fonda *Merida* dans l'Estramadure. Depuis il ne voulut plus de victoires, de triomphes et de guerres. Cependant, à l'occasion d'une expédition dans l'Arabie-Heureuse, où les armées romaines avaient

été humiliées, Rome fut obligée de combattre contre Candace , reine d'Éthiopie, ce qui aboutit à une paix à laquelle Auguste donna la main :

D'un autre côté, Phraarte et Tyridate se disputant le royaume des Parthes , Phraarte vint à Rome, et expliqua en plein sénat ses prétentions ; le sénat et l'empereur ne prirent pas alors de parti décisif, et laissèrent les choses incertaines.

Auguste sentit le besoin, s'il ne commandait plus les armées, de se montrer au monde. Il voulut aller en Orient, passa en Sicile, et accorda à Syracuse le droit de bourgeoisie romaine.

En Grèce, il se montra peu favorable à la ville d'Athènes, qui avait embrassé le parti d'Antoine et de Cléopâtre; il força les Athéniens de retrancher Égine et l'Érétrie de leur territoire, et d'être plus sobres des ventes qu'ils faisaient du droit de bourgeoisie de leur ville. Il parcourut l'Asie Mineure, alla en Syrie; enfin il montrait au monde la personnification du peuple romain; il voulait qu'on le vit, qu'on assistât à cette identité nouvelle d'un peuple et d'un homme.

Étant en Syrie, il inquiéta par son voisinage les Parthes, et Phraarte se résolut enfin à lui envoyer les dépouilles de Crassus, qui depuis long-temps avaient été demandées. Ces dépouilles furent portées à l'empereur, et, pour la première fois, Rome goûta une satisfaction d'amour-propre et d'orgueil sur ces Parthes si souvent vainqueurs dans leur fuite, sur ces Parthes obstinés et triomphant dans leur manière de se dérober aux Romains.

La joie de Rome fut grande; Rome était satisfaite

de recevoir au milieu de son indolence, les hommages de l'Orient. Horace fit une ode ; ce furent au sénat, au cirque et dans la multitude, des acclamations universelles sur la gloire et le bonheur d'Auguste, qui avait forcé les Parthes à venir s'humilier devant Rome. Dans le même voyage, Auguste plaça Tigrane sur le trône d'Arménie. A son retour, il reçut à Samos des ambassadeurs indiens. On raconte qu'un gymnosophe lui donna un spectacle pareil à celui qu'Alexandre avait eu lors de son expédition dans l'Inde ; il se plaça sur un bûcher et se brûla sous les yeux de l'Empereur : on le laissa faire.

Auguste revint à Rome avec Agrippa. Après avoir de nouveau réduit les Cantabres, Agrippa eut la modestie de ne pas accepter le triomphe, pour ne pas alarmer l'empereur.

Les Germains, qui devaient avoir raison du peuple romain, commençaient à s'agiter ; Auguste fit un voyage dans les Gaules, non pas pour combattre lui-même, mais pour connaître l'état des provinces, et savoir la force des armées qui pouvaient être opposées aux Germains. L'Italie s'émut de cette absence nouvelle, et Horace lui adressa une ode pour le prier de revenir.

Les Rhétiens établis dans les montagnes des Alpes faisaient des courses tantôt en Italie, tantôt dans les Gaules ; ils inquiétaient l'empire sur ces deux points. Drusus, le plus jeune des beaux-fils d'Auguste, les combattit avec avantage ; mais pour le fortifier dans cette lutte contre les Rhétiens, Octave jugea à propos de lui adjoindre Tibère.

Tibère, l'ainé des beaux-fils d'Auguste, était un homme qu'à la première vue, à la deuxième et même à la troisième, si vous voulez, on ne devinait pas, on ne percevait pas; il était calme, maître de lui-même, jusqu'alors ordinaire dans ses actions, bon soldat, plein de bravoure et attendant la fortune. Sa première expédition fut contre les Cantabres; ensuite, on le vit en Orient, et il était de cette affaire où Tigrane fut rétabli sur le trône d'Arménie; il participa à la glorieuse restitution que les Parthes firent aux Romains des enseignes et des dépouilles de Crassus. Il était en bonne renommée dans l'armée, chéri des soldats, estimé pour sa valeur et pour sa constance.

La guerre contre les Rhétiens fut terminée par Drusus et par Tibère.

Cependant Agrippa mourut. Agrippa qui avait apaisé quelques troubles dans le Bosphore Cimmérien, était revenu à Rome après cette expédition; il avait été ensuite envoyé en Pannonie pour apaiser une sédition; il s'était acquitté avec célérité et bonheur de cette nouvelle obligation que lui imposait l'amitié et l'exigence de l'empereur. Arrivé en Campanie, il fut saisi par une maladie aiguë, il succomba. Auguste perdait son meilleur homme, son meilleur compaguon, son plus assuré soutien de la fortune et du trône, dans le conseil et dans la guerre, dans l'administration et dans les campagnes. C'était Agrippa qui soutenait la fortune d'Auguste, qui se transportait partout où il était nécessaire d'imprimer une impulsion forte

et vigoureuse à une situation si nouvelle. Il était partout, en Espagne, contre les Cantabres, au Bosphore, en Pannonie; il meurt, et Auguste, par cette mort, se voit abandonné, se voit appauvri dans les affections de son cœur et dans ses moyens de gouvernement. Il est sans Agrippa, et il a vis-à-vis de lui un homme qu'il n'a pas deviné, qu'il connaît à peine, et dont il aura besoin. Il s'en servira avec répugnance, mais il sera contraint de l'associer à lui, à ses desseins et à la succession à l'empire. Après la mort d'Agrippa, Tibère épousa Julie, et devint gendre d'Auguste. Tibère avait une première femme, et cette femme il l'aimait; ce ne fut qu'avec déplaisir qu'il l'abandonna pour épouser la fille de l'empereur; mais enfin l'ordre était précis, l'occasion était belle de se rapprocher d'Octave; il obéit et épousa Julie. Gendre d'Octave, il fut envoyé contre les Pannoniens et les réduisit.

Pendant ces Germains, dont nous avons déjà parlé, et dont Tacite fait l'énumération, tous ces hommes se remuaient sourdement contre l'empire, et se préparaient à ces expéditions incessantes qui devaient faire tomber devant eux le Capitole. Drusus fit contre eux quatre campagnes, où il se conduisit avec habileté et avec courage. Il mourut; on a voulu jeter sur Auguste des soupçons d'un empoisonnement, ce soupçon est invraisemblable. Au contraire, Auguste se trouvait encore plus seul, se trouvait plus rapproché d'un homme qu'il n'aimait pas, et auquel il allait être réduit par nécessité. Il faut croire Suétone quand il parle des re-

grets qu'il donna à Drusus, et cet empoisonnement est invraisemblable.

Tibère, à la mort de Drusus, fut envoyé par l'empereur en Germanie. Il pacifia toutes choses, ne poussa pas les Germains à la dernière extrémité, et fut au contraire fort accommodant; c'était la meilleure manière de plaire à Auguste.

Cependant, à cette époque, il prit à Tibère une fantaisie; ou bien était-ce une habileté au lieu d'un caprice? Au milieu de sa faveur, au milieu de ses prospérités, il résolut de laisser là l'empereur et de se retirer à Rhodes. Il se sentait nécessaire, et apparemment il voulait augmenter cette nécessité.

Octave avait un fils, Caius César, et Tibère, offusqué par ce Caius, comme Agrippa l'avait été par Marcellus, se retirait à Rhodes, comme Agrippa s'était retiré à Mitylène. Cependant, cette résolution était si bizarre, si extraordinaire, que ses amis eux-mêmes cherchèrent à l'en dissuader; mais il s'y entêta. Bizarrerie, prudence, prévision de l'avenir, on ne sait; mais enfin il fut inflexible, et pendant quatre jours il cessa de prendre aucune nourriture parce qu'on ne voulait pas le laisser partir; enfin, on ne le retint plus, il partit. Il part, mais chemin faisant, des bruits se répandent que l'empereur était indisposé; alors il ralentit sa marche pour savoir des nouvelles; cependant la crainte d'être suspect lui fit presser le voyage; et malgré vent et marée, tempête et mauvais temps, il arriva à Rhodes. Il ne tarda pas à se repentir de ce qu'il avait fait, et montra des regrets à son arrivée. Mais il n'était plus temps,

il n'obtint pas la permission de revenir à Rome.

Il resta donc à Rhodes, et là il mena la vie d'un simple particulier. Il assistait aux exercices des rhéteurs, fréquentait les écoles, et pendant cinq à six ans, il se tint entièrement éloigné des affaires publiques et de l'empire. Cependant des troubles avaient éclaté en Germanie et Auguste y envoya son fils, le jeune Caius, qui fut blessé dans une affaire et mourut de cette blessure. Voilà encore Auguste rapproché de Tibère par un degré de plus, et forcé de revenir à cet homme comme à son associé et à son successeur. Tibère est rappelé à Rome et Auguste l'adopte, il adopte en même temps Agrippa Posthumus et ordonne à Tibère d'adopter Germanicus.

Les mouvemens de guerre qui se pressaient contre l'empire et qui devaient l'emporter un jour, continuaient toujours sourdement, et les Germains étaient les perpétuelles inquiétudes de l'empereur. C'est dans cette pensée et dans cette crainte de l'avenir qu'Auguste institua un trésor militaire destiné aux dépenses de guerre; il y versa lui-même des sommes considérables et obligea Tibère de l'imiter. On ne pouvait lui faire mieux la cour qu'en augmentant ce trésor nouveau; c'était une espèce de concentration financière qu'il instituait, dans la prévision des guerres que Rome et l'empire auraient à soutenir.

C'est à cette époque que nous voyons Archélaüs, fils d'Hérode, dépossédé de son trône, et la Judée incorporée dans l'empire comme province romaine.

Les Germains ayant commencé leurs attaques, Tibère fut envoyé contre eux. Dans cette expédition il eut véritablement de l'éclat ; il se montra bon général et bon tacticien ; mais au milieu de ces avantages, qu'il allait poursuivre, il fut appelé sur un autre point par la révolte des Pannoniens ; il fallut s'engager dans le pays qui est aujourd'hui la Hongrie ; Auguste lui envoya Germanicus. Tibère pacifia la Pannonie, puis il eut raison des Dalmates ; enfin, il était le triomphateur et le pacificateur de l'empire. Il était à l'apogée de sa gloire, et le triomphe qui lui fut décerné était d'autant plus flatteur qu'il venait donner à Rome une distraction nécessaire à ses transes et à ses disgrâces ; on était encore consterné, au moment où l'on apportait la nouvelle de la victoire de Tibère, de la défaite de Varus. P. Q. Varus avait, dans son imprudente sécurité, livré ses légions aux ruses vindicatives des Germains ; Varus avait succombé. Un jeune Germain, Herman, Armanius, dont Velléius Paterculus nous a fait le portrait, avait été élevé dans la discipline romaine, il avait vu les camps romains ; et, profitant de la sécurité de Varus, il le surprit et le frappa d'une terrible défaite. Ce n'était pas seulement trois légions sacrifiées, c'était l'honneur de Rome vaincue pour la première fois par des hommes qui n'avaient pas de noms historiques ; c'était sa grandeur entamée ; c'était un coup de foudre qui déchirait la prospérité romaine. L'empereur en pâlit ; et, accablé de ce nouveau désastre, il s'écria dans son palais : « Varus, rends-moi mes légions ; qu'en as-tu fait ? » Il s'abîme dans

son désespoir. C'est la douleur de Charlemagne qui pleure à la vue des pirates dont il prévoit dans l'avenir les terribles invasions. C'est dans Auguste et Charlemagne une douleur d'homme d'état, d'autant plus cuisante que l'intelligence est plus éveillée.

Il était important de rassurer les Romains, et ces angoisses de l'Empereur qui étaient la conscience de l'empire, appelaient un vengeur. Tibère fut envoyé contre les Germains et il rétablit les affaires avec un heureux mélange d'audace et de modération ; il ne remporta que les avantages nécessaires, et ne poussa pas trop loin la fortune de Rome, triste prudence pour l'orgueil romain. On est heureux d'un avantage, on a peur d'une défaite par un autre engagement ; on se contient, on se modère ; enfin on a perdu le génie des conquêtes, et l'on tâche d'entretenir à grands frais la dignité de la conservation. Ainsi on a peur même de ses victoires ; et je ne sais quelle crainte, quel effroi viennent saisir les héritiers de Marius et de César : ils craignent, non pas la mort, mais ils craignent ce qui est plus dur que la mort, l'inconnu ! ils craignent quelque chose qu'ils n'ont pas défini, qui n'a pas pour eux de souvenirs, de traditions, qu'ils cherchent en vain dans les fastes de l'empire et de la république ; ou bien ils se rappellent que ce ne fut que par des levées en masse de l'Italie que Marius a pu résister aux Cimbres et aux Teutons. Sur les bords du Rhin, Rome est en armes et en crainte, elle n'ose pas s'engager trop loin ; elle n'ose pas profiter de

ses victoires; elle est sur une défensive éternelle qui lui sera fatale.

Cependant Tibère était devenu l'homme nécessaire, il s'était sacré lui-même par ses triomphes, et les désastres de la maison impériale avaient entre lui et l'empereur supprimé les intermédiaires. Auguste l'égalé à lui, l'associe à tous ses pouvoirs, Tibère enfin gère l'empire.

Il allait partir pour l'Illyrie, et même Auguste l'accompagnait jusqu'à Bénévent, lorsqu'après avoir pris congé de lui et au moment de pousser plus loin sa route, Tibère apprend l'indisposition de l'empereur, indisposition grave; il revient et ici s'ouvre une des scènes les plus profondes de l'histoire. L'empereur vit encore, et Tibère s'entretient avec lui. On prétend qu'après cette entrevue on entendit Auguste s'écrier : *Miserum populum romanum qui sub tam lentis maxillis erit!* malheureux peuple romain qui sera broyé par de si lentes mâchoires! D'un autre côté on prétend qu'Auguste, qui depuis long-temps avait étudié Tibère, avait fait la part de ses vices et de ses qualités, et qu'il avait espéré que les qualités l'emporteraient sur les vices. Suétone nous rapporte les félicitations amicales qu'Auguste envoyait à Tibère sous son règne, il l'appelait : *Peritissimum rei militaris atque unicum populi romani præsidium.* Dans une lettre, il lui disait : *Teque rogo ut parcas tibi; nihil interest valeam ipse nec ne, si tu modo valebis. Deos obsecro ut te nobis conserven, et valere nunc et semper patiantur, si non populum romanum perosi sunt.* J'apprends que tu

es malade ; je t'en prie , aies soin de toi ; car il importe peu que je me porte bien si tu es en mauvaise santé ; je conjure les Dieux de te donner une éternelle bonne santé , s'ils n'ont pas pris en haine le peuple romain . Hé bien ! Messieurs , reconnaissez-vous là la franchise ou la peur ? Octave venant à dire à Tibère : Il importe peu que je sois en bonne santé , si tu es malade ? Octave venant à dire à Tibère qu'il est l'unique espérance du peuple romain ! C'est du soupçon , c'est de la peur ! Il avait pénétré Tibère , il tremblait devant lui ; c'était un tourment inévitable pour lui , avec lequel il était obligé de vivre et de régner ; et tous ces complimens , ces lettres officielles , ces lambeaux que nous transmet Suétone , sont des témoignages certains de son effroi . Il le craignait , mais il n'avait que lui , c'était l'homme nécessaire . Cet homme s'était approché du trône peu-à-peu , car si les choses avaient suivi leur cours naturel , il n'y fût pas monté ; il a devant lui des héritiers de l'empire , mais qui tremblent ou qui meurent : c'est lui qui régnera .

Si c'était pour Rome une situation nouvelle que l'œuvred'Octave , après la chute de Brutus , de Cassius et celle d'Antoine , il y avait encore au moment où nous parlons une grande difficulté à ramener les choses à un seul homme . Qu'était-ce qu'Auguste ? était-ce un homme qui était arrivé au pouvoir par une longue succession d'héritiers ? Non , c'était un homme qui était encore seul , sans antécédens , sans suite naturelle , sans héritiers légaux : enfin , on n'en était qu'à quarante-

quatre ans de la république , de la bataille d'Actium ; cependant Tibère était là comme l'homme nécessaire , fils adoptif , associé de l'empereur.

Tibère veut régner, il régnera, mais il a auprès de lui le jeune Agrippa Posthumus qui le gêne ; il ordonne qu'on le tue ; le tribun militaire qui avait mis Agrippa Posthumus à mort vient dire à Tibère qu'on avait exécuté son ordre. « Je n'ai rien ordonné, dit Tibère, vous rendrez compte de votre conduite au Sénat. »

On se rend au Sénat ; Tibère régnera-t-il ? ah ! Tibère n'est pas tenté de régner ; c'est si lourd, c'est si pénible, c'est si difficile ! Il faudrait le génie d'Auguste pour supporter un tel fardeau ! non, Tibère se soucie peu de régner. Cependant que va devenir la république ? que deviendra le peuple ? le Sénat est dans d'étranges perplexités. Malgré mille et mille sollicitations, Tibère ne veut pas encore régner ; il dit que c'est trop difficile, et il refuse l'Empire, *impudentissimo animo*. Tout le monde savait qu'il mourait d'envie de monter au trône ; mais il semblait vouloir se donner le plaisir de différer l'Empire pour prolonger l'humiliation des Romains ; enfin, il se laisse aller jusqu'à dire que peut-être il choisira quelque partie de la république, pour s'en occuper, pour la gérer. Un des sénateurs lui demande : « Veuille donc nous désigner quelle partie de la république tu veux prendre ? » Tibère fut embarrassé, et le Sénateur paiera cher plus tard cet embarras. Le Sénateur remarquant la confusion de Tibère reprit : « Je ne te fais cette question que pour te prouver que tu

veux diviser ce qui est indivisible ; et que tu dois prendre l'Empire tout entier. » Malgré la soumission générale qui l'environnait, Tibère finit par changer en impatience et en témérité l'humiliation si pressée du Sénat ; quelqu'un s'écria : « Qu'il prenne ou qu'il refuse, et qu'il se dépêche. » Un autre dit : « Au rebours de ceux qui promettent, et qui font plus tard, Tibère fait d'abord et ensuite il s'engagera ; il prend d'abord l'Empire, et ensuite il fera entendre qu'il pourra l'accepter. » Enfin, cette comédie fatiguant tout le monde, on ne savait plus comment la terminer, elle trainait en longueur ; on ne proposa plus l'Empire à Tibère, et il cessa de le refuser. Mais à l'entendre, l'Empire n'était pour lui qu'une misérable servitude.

Tibère est empereur, il est au pouvoir, il est dans Rome, il est au centre du monde. Deux points importans l'occupent : la Pannonie où est Drusus, la Germanie où est Germanicus, qu'il avait été obligé d'adopter par ordre de l'Empereur ; Germanicus, jeune héros, fleur de courage militaire, modèle de vertu philosophique, espérance du peuple Romain ! Germanicus, affligeant Tibère par les espérances que le peuple mettait à l'envi sur sa tête.

Que fera Tibère ? comment se conduira-t-il ? D'abord, il adopte une règle de conduite ; il ne sortira pas de l'Italie. Il commandera ses équipages, il fera dire qu'il va partir ; on attendra de station en station le passage de l'Empereur ; mais il ne partira jamais, vingt fois on recommencera la même scène ; l'Empereur toujours attendu ne sortira jamais de l'Italie.

Nous verrons en présence Tibère et Germanicus, Tibère ennemi du jeune héros qui pouvait recommencer pour Rome une initiative de gloire, sur les bords du Rhin et en Orient, mais qui fut intercepté dans sa destinée par Tibère.

Rome est encore partagée entre les souvenirs de la république et l'indécision d'un état nouveau et nécessaire. Cependant, dès les premiers momens, le nouvel Empereur frappa un coup décisif : il ôta au peuple la dernière élection qui lui restât ; le peuple fut entièrement dépouillé des Comices, ce fut le Sénat qui nomma aux magistratures. On murmura, mais faiblement. Le peuple, la place publique perdait ses dernières prérogatives, la liberté populaire s'en allait, le Sénat était appelé à partager un pouvoir dont l'Empereur se réservait pour lui seul le monopole et l'exercice.

QUATRIÈME LEÇON.

7 mai 1856.

MESSIEURS ,

Dans les beaux jours de l'ancienne république, l'association romaine était si forte qu'elle était indépendante, pour ainsi dire, des vices et des vertus individuelles; je m'explique : sans doute, il importait toujours à la société que tel homme fût grand ou que tel autre fût infime dans son âme et dans son esprit ; mais enfin il n'y avait pas cette dépendance complète de la société à un homme , à ce qu'il était, à la manière dont il était affecté, à son esprit, à sa gloire, à son génie, à ses passions. Au contraire, là où nous sommes, l'homme exerce sur ses semblables (ses semblables, c'est l'agglomération du monde) une influence telle, qu'ils en dépendent absolument, et qu'au gré de son héroïsme ou de ses vices, de sa grandeur ou de sa petitesse, ils seront heureux, grands ou infimes.

Ainsi, je m'étais bien promis, dans cette période historique que nous explorons, de voir surtout les masses, le monde, les rapports des peuples entre

eux, de faire disparaître le plus possible l'individu sous la société, dans l'état où elle se trouvait; mais en y regardant de plus près, en y regardant pour confirmer mes études, les pousser en avant et les apporter ici, j'ai vu que les hommes précisément dans cette période, depuis Auguste jusqu'à Constantin, avaient une telle influence personnelle, qu'il fallait leur donner une place légitime, une place à laquelle ils ont droit par leur effrayante influence. Dans Tibère comme dans Auguste, nous retrouverons les effets de la personnalité impériale. Quand à la maison de César aura succédé la maison Flavia, nous verrons dans ce qu'on appelle l'ère des Antonins, l'influence des vertus, comme aujourd'hui l'influence des vices. Il faut aussi, pour ainsi dire, partager l'histoire en deux parties, s'occuper d'un homme, puis du monde, partager son attention entre la biographie, et la philosophie politique : toutes deux concourant au même but, l'intelligence de l'histoire, qui est une dans son essence et dans son génie.

Tibère, Messieurs, a régné 22 ans 6 mois 23 jours, et pendant ce temps il a affecté le monde à sa manière; nous avons vu ses commencemens, nous avons avec lui enterré Auguste, nous avons ôté au peuple l'élection des magistrats : le voilà sur le trône. Cet homme, quand il n'était pas empereur, avait écrit hypocritement à Octave, pour lui demander la grâce de Julie, sa femme, qu'il avait été obligé d'épouser; empereur, il la laissa mourir de faim. Il s'agissait de payer les legs d'Auguste, et Suétone dit que Tibère dans son avarice

ne se pressait pas d'exécuter le testament. Un jour, un mort s'en allant rejoindre sa dernière demeure, traversait la place publique, quand un plaisant s'approcha du mort et eut l'air de lui parler à l'oreille : comme on l'entourait, il dit qu'il chargeait cet homme qui descendait aux enfers d'instruire Auguste que les legs n'étaient pas encore payés. Tibère ayant appris cette facétie, s'en vengea : il fit payer ce mauvais plaisant, qui était un des légataires d'Auguste, puis, le mit à mort pour qu'il allât dire lui-même à Auguste que les legs commençaient à être payés.

On demanda à Tibère ce qu'il voulait faire à l'égard des satires qui couraient sur la personne impériale ? Il avait reçu d'Auguste un excellent conseil, car, un jour qu'il se montrait un peu susceptible et prompt à s'irriter, Auguste lui dit : « Que nous fait qu'on puisse dire du mal de nous, puisqu'on ne peut pas nous en faire ? » Le mot était profond ; la majesté du pouvoir doit subir la critique, même l'injustice ; elle a une sauve-garde d'impunité qui doit la mettre au-dessus des susceptibilités vulgaires. Mais Tibère, une fois empereur, n'était plus de cet avis ; il dit bien : « Vous exécuterez les lois, » mais dans quel sens exécuter les lois ? Le règne de Tibère fut encombré d'accusations de lèse-majesté ; que de proscriptions sous ce futile prétexte !

■ Cependant sur les bords du Rhin, Germanicus inquiétait Tibère. A l'avènement du nouvel empereur, l'armée avait offert l'empire au jeune général qu'elle idolâtrait, et certes, si la pourpre

devait appartenir au plus digne , Germanicus devait être empereur. Mais il refusa ; il fit tout pour contenir l'armée dans le devoir ; il tourna le zèle des siens contre les Germains, et remporta au-delà du Rhin plusieurs avantages.

Une rumeur s'était répandue sur un prétendu désastre qu'il aurait éprouvé, au moment où sa femme Agrippine était à la garde d'un pont jeté sur le Rhin et attendait le retour des Romains. Une partie de ceux qui le gardaient avec elle le voulaient rompre, mais elle s'y opposa, elle fit intervenir son courage personnel, à la grande colère de Tibère, qui put à peine contenir son dépit de voir la femme de Germanicus gagner de la gloire aux frontières de l'empire.

Mais Germanicus reconnaissant que toutes ces petites expéditions n'aboutissaient à rien, et restaient sans grands résultats, médita d'entrer en Allemagne par l'Océan, et fit construire une flotte d'environ mille vaisseaux. Dans l'intervalle il ne renonça pas à quelques expéditions au-delà du Rhin, il y remporta de notables avantages. Sa modestie lui fit proclamer Tibère *imperator*, au milieu de ses propres triomphes. Mais, ni cette modestie ni ces ménagemens ne purent désarmer l'empereur; Germanicus fut rappelé; en vain il demande un an pour tracer une limite infranchissable entre l'Allemagne et la Gaule; il promet qu'il réduira les Germains, que les Romains auront une frontière glorieuse et sûre : inutile, Tibère le rappelle; toutefois, en le rappelant, il crut devoir

lui accorder les honneurs du triomphe. Germanicus triompha.

Messieurs, s'il y avait encore dans Rome quelques Romains qui eussent en mémoire la longue tradition de la gloire latine, que de réflexions sur ce triomphe de Germanicus ! Le triomphe de Germanicus est une espèce d'agonie de la grandeur romaine, une dernière lueur jetée au moment où le flambeau va définitivement expirer. Aussi, on lui tint compte de ce qu'il avait fait et de ce qu'il n'avait pas fait, dit Tacite : *bellumque, quia conficere prohibitus erat, pro confecto accipiebatur*. On lui accordait tout ce qu'il avait espéré de gloire, et le peuple contemplant cet homme, cette jeunesse, une sorte de tristesse dans le regard, au milieu même de l'éclat du triomphe, ne pouvait s'empêcher de le plaindre, non dans le présent, mais, par pressentiment, dans l'avenir. On se rappelait Drusus son père, et Marcellus son oncle ; on craignait pour lui un destin aussi rapide, *breves et infaustos populi romani amores*.

Au surplus, Tibère offrait un dédommagement à Germanicus, et comment se serait-il plaint, le fils de Drusus ? On lui donnait l'Orient, et Tibère avait dit en plein Sénat : *Nec posse motum orientem, nisi Germanici sapientiâ, componi*. Il n'y a que Germanicus qui peut pacifier l'Orient. On lui donne tout pouvoir sur la moitié de l'empire, seulement (notez bien cela), seulement Tibère fait Pison gouverneur de la Syrie. Pison était de ces patriciens implacables, fiers de l'antiquité de leur race, et dont l'orgueil s'arrêtait à peine de-

vant la dictature impériale dont Tibère était revêtu. Il trouvait dans Germanicus un concurrent de gloire et de puissance ; il partit contre lui chargé de mauvais desseins, dont la moitié lui appartenait, et dont l'autre moitié appartenait à Tibère. Il part, passe à Athènes, puis atteint Germanicus à Rhodes, et se hâte de le quitter pour le devancer en Syrie.

Tacite décrit avec énergie la conduite qu'il tint avec l'armée. *Postquam Syriam ac legiones attingit, largitione, ambitu, infimos manipularium juvando, quum veteres centuriones, severos tribunos demoveret, locaque eorum clientibus suis vel deterrimo cuique attribueret, desidiam in castris, licentiam in urbibus, vagum ac lascivientem per agros militem sinret, eo usque corruptionis proventus est, ut sermone vulgi parens legionum haberetur.* Arrivé en Syrie, il s'attacha à gagner l'armée à force de largesses et de complaisances, prodigua ses faveurs aux derniers des légionnaires, et remplaça les vieux centurions et les tribuns les plus fermes par ses clients ou par des hommes décriés, encouragea l'oisiveté dans le camp, la licence dans les villes, laissa errer dans les campagnes une soldatesque effrénée ; corrupteur de la discipline, à ce point que la multitude ne le nommait plus que le père des légions.

Cependant Germanicus ne put résister à une tentation : c'était d'aller en Egypte, de remonter le Nil, d'aller voir les ruines de Thèbes et de remplir son âme, de nourrir sa vertu, des grands souvenirs de l'histoire. Il ira, il en a une invincible curiosité ; curiosité de héros, de visiter un de ces

grands théâtres de l'histoire humaine. Il arrive devant les ruines de Thèbes, et là un vieux prêtre représentant de l'antique théologie égyptienne, lui explique le sens des inscriptions déjà presque effacées par le temps ; il lui conte la gloire de l'Égypte, les dynasties, les rois qui ont passé sur cette terre ; il fait assister cet émule d'Alexandre , à l'enfement laborieux du peuple d'Isis. Ainsi, le jeune Germanicus et le vieux prêtre de Thèbes s'entretenaient des origines du monde, au milieu des révolutions qu'il subissait. Germanicus vit en passant la statue de Memnon , visita Éléphantine, Syène : il ne devait sortir de la tombe des rois et des empires que pour aller trouver la sienne !

Le tyran qui restait dans Rome se plaignait ; il trouvait que Germanicus contrevenait aux ordres d'Auguste, qui avait ordonné qu'aucun chevalier, aucun sénateur romain ne s'avisât, sans la permission impériale, de visiter l'Égypte, le grenier de l'empire, avec son Alexandrie, située entre l'Asie et l'Afrique, a portée des Indes et de l'Europe, et que Napoléon estimait devoir être la capitale du monde.

Germanicus revint en Syrie : là tout est changé, la discipline des armées, la police des villes, tout est bouleversé, déconcerté par les artifices de Pison. Le lieutenant de Tibère comble la mesure ; il trouble à Antioche un sacrifice fait pour demander aux Dieux la santé de Germanicus ; il sème autour de lui des bruits funestes, fait jeter des lambeaux de cadavres autour de son palais, répand des formules d'enchantement et d'impréca-

tion. Germanicus lui-même faiblit, sa santé chancelle, il pâlit, ses couleurs se flétrissent, sa figure s'amaigrit, ses yeux n'ont plus le même éclat; il est mourant, il languit, qu'a-t-il donc? tout le monde le pense et quelqu'un le dit: il est empoisonné! par qui? par un homme que personne ne nomme, et par un autre que quelques-uns nommeront.

Les amis de Germanicus l'environnent, il va s'échapper de leurs mains, il quitte la terre; dernière espérance du monde, âme, image d'Alexandre, venant après un interrègne succéder à l'héroïsme de César! Germanicus est empoisonné, rien ne peut le sauver, la destinée le prend au milieu de ses amis et de son armée, au milieu des vœux du monde. Germanicus a conscience de ce qu'il vaut, il a conscience de ce qu'on va perdre et il dit : *Flebunt Germanicum etiam ignoti!* Ils pleureront ceux qui ne l'ont pas vu, qui n'ont fait qu'en entendre parler! Il meurt... Héroïsme interrompu! gloire qui ne s'est manifestée qu'à moitié! Germanicus cède la place à Tibère. Agrippine ramène ses cendres à Rome, et demande vengeance. Pison se donne la mort. Mais bientôt la douleur d'Agrippine et des amis de Germanicus est obligée de se cacher, la vengeance promise ne vient pas, et il devient suspect de parler de Germanicus à la cour de Tibère (*Applaudissemens*).

Il respirait, Tibère! il était délivré, et il ne tarda pas à profiter de sa délivrance; il abandonne Rome pour n'y plus rentrer, il va en Campanie; il a choisi ce séjour, il est déterminé à n'avoir plus que

des vices , sans ce qui peut les racheter , la gloire , l'activité , des services rendus au monde. Il a trouvé une île escarpée entre toutes , à laquelle on arrivait péniblement ; espèce de séjour inabordable , il le choisit pour y établir l'impunité de ses saturnales ; cette île lui plaît , c'est sa capitale ; il abandonne la ville du monde pour une Capoue inviolable : il est à Caprée.

Mais quelque chose le gênait encore ; c'était sa mère , Livie , femme d'Auguste ; puissante sur l'esprit de son glorieux mari , par la supériorité de son esprit ; impérieuse , aimant la domination , croyant pouvoir partager la puissance avec son fils couronné , comme avec son époux. Mais Livie et Tibère s'étaient juré une haine immortelle depuis que Tibère avait revêtu la pourpre impériale. Un jour Livie lui avait demandé une grâce , et Tibère pour l'humilier avait refusé. Cette femme furieuse comme femme , comme mère , et comme ancienne impératrice , va chercher dans un coffre une lettre ; c'était une lettre d'Auguste qui présageait ce qu'un jour Tibère pouvait apporter de dommages à la chose publique et au peuple romain.

C'en fut fait des relations de la mère et du fils , ils ne se virent plus. Dans la maladie de Livie , Tibère , averti plusieurs fois , dit que ses affaires l'empêchaient d'aller voir sa mère ; ses affaires , c'étaient ses voluptés ; il n'y alla pas ; elle mourut. Livie morte , Tibère supprima son testament et s'opposa aux honneurs que le Sénat voulait lui rendre. Il fut désormais plus libre encore qu'après

la mort de Germanicus ; vous voyez que sa liberté coûte cher.

De progrès en progrès Tibère marchait au bonheur ; il y avait bien quelque chose qui l'inquiétait encore , c'était la veuve et les enfans de Germanicus , et cette veuve et ces enfans inquiétaient aussi un personnage , à côté de l'Empereur. L'Empereur avait un compagnon de ses tourmens et de ses déplaisirs , Séjan ; quel était cet homme ? Il vaut la peine de vous conter cela.

Il était né à Vulsinie , ville de Toscane , il avait pour père un chevalier romain , Seius Strabon ; il avait été mis dès sa jeunesse à la Cour impériale , et créé plus tard préfet des cohortes prétoriennes ; qu'était-ce que ces cohortes ? C'était tout et ce n'était rien ; c'étaient des hommes armés qui étaient autour de l'Empereur , c'était sa garde. Mais ces cohortes , ces hommes , ces gardes , qu'un ancien historien français appelle des archers du guet , ces hommes qu'étaient-ils ? Ils attendaient qu'on voulût bien le leur dire , et qu'on voulût bien leur indiquer qu'ils pouvaient disposer de l'Empire ; Révélation importante. Or , Séjan , fils de Seius Strabon , chef des cohortes prétoriennes , imagina de changer le mode et la manière d'être de ces cohortes , de ces gardes qui jusqu'alors étaient disséminées dans la ville , et ne se rassemblaient que pour faire leur service : Séjan les réunit , les mit hors de la ville , et les constitua en un camp , formé de dix cohortes ; voilà des soldats ayant un camp , un lieu , un lien , un centre , une patrie ;

et puis, un chef, fils de Strabon, chevalier romain, Séjan.

Il s'élève dans la faveur de l'Empereur, il double la splendeur et la sécurité impériale par la réunion de ces cohortes, par leur tenue, par leur discipline. Séjan était de la bonne trempe des ambitieux, de cette forte nature qui sait tout accepter, tout supporter, qui marche à son but, qui ne se distrait ni ne se décourage, qui va toujours à son but : *Corpus illi laborum tolerans, animus audax; sui obtegens, in alios criminator; juxta adulatio et superbia; palam compositus pudor, intus summa apiscendi libido, ejusque causa modo largitio et luxus, sæpius industria ac vigilantia, haud minus noxiæ quoties parando regno finguntur* : corps infatigable, âme pleine d'audace; habile à se déguiser, à noircir les autres; flatteur et superbe; modération extérieure, au fond désir effréné du pouvoir; affectant parfois le faste et les largesses, plus souvent la vigilance et l'activité; qualités aussi fatales que des vices quand elles servent d'instrument à l'ambition de régner. Voilà un portrait achevé, voilà le chef des cohortes prétoriennes.

Séjan, qui était en grande faveur auprès de l'Empereur, s'était déjà permis certaines entreprises contre la famille impériale; il avait reçu un outrage sanglant, un soufflet de Drusus, fils de Tibère. Il ne lui avait pas pardonné; et il arrangea sa vengeance avec une industrie savante. Il s'adressa à la femme de Drusus, et s'en fit aimer; il la rendit coupable, et de l'adultère il l'amena à

d'autres crimes, la pente est facile. Pourquoi après avoir trahi son mari ne se prêterait elle pas à le tuer ? S'il y a de la logique dans cette conduite, Livilla fut logique.

La maison de Germanicus inquiétait aussi bien Tibère que Séjan, aussi bien Séjan que Tibère ; il y avait Néron et Drusus, deux jeunes gens ; il fallait les faire disparaître ; l'Empereur et le ministre le désiraient également par des motifs différens ; ces deux jeunes gens pouvaient reproduire l'héroïsme paternel ; voilà qui inquiétait Tibère, et ces jeunes gens étaient du sang de l'Empereur ; voilà qui inquiétait Séjan. Que voulait donc Séjan ? Comment, il est tout puissant, il est la deuxième personne après l'empereur, et il n'est pas content ! que veut-il ? il veut l'Empire.

Messieurs, ce fait est précieux, non seulement comme originalité individuelle de Séjan, dont l'ambition était assez vaste pour s'étendre jusqu'à l'Empire, mais il est curieux, parce qu'il nous montre la situation générale des choses. Il est donc vrai qu'il n'y avait pas alors de gouvernement établi à toujours dans la maison de César, il est donc vrai qu'il n'y avait pas dans l'esprit des Romains l'idée d'une dynastie Césarienne, puisque Séjan pensait qu'il pouvait supplanter un membre de la famille de César, et devenir empereur. L'Empire le tentait, et il cherchait les moyens de se l'assurer pour l'avenir.

Un jour il demanda à Tibère la permission d'épouser la veuve de Drusus. Ici, Séjan fit une

faute, c'était trop tôt, la demande indiquait trop le fond de la pensée, faute ! faute ! c'est bien d'en avoir fait sa maîtresse, mais demander à Tibère qu'il pût en faire sa femme, c'était trop, et Tibère refusa doucement, politiquement, affectueusement.

Tibère ne voit rien encore, ne s'aperçoit de rien, sa confiance est entière, son amitié dure toujours. Cependant, je ne jurerais pas que cette proposition, cette demande de Séjan n'ait jeté un premier germe de suspicion et de haine qui se développera plus tard.

Séjan inspirait à Tibère le désir de quitter Rome; le calcul était simple; Tibère n'étant plus dans Rome, Séjan y était plus puissant, Séjan occupait le siège de l'Empire, il pouvait profiter de tout, d'une indisposition, d'une faiblesse, d'un trouble; enfin il était près du Capitole. Tibère, confiant, paresseux et avide de voluptés, le crut facilement et quitta Rome. Séjan, d'un autre côté, persuada à Agrippine, veuve de Germanicus, que Tibère voulait l'empoisonner; je crois qu'il ne mentait pas au fond; mais, enfin, ce n'était pas dans le but de sauver Agrippine qu'il l'avertissait, mais dans le dessein de provoquer son imprudence qui n'était déjà que trop éveillée. Un jour, dans un repas, l'Empereur offrant des fruits à Agrippine, cette femme les refusa; après cette injure, Agrippine et Tibère ne dînèrent plus ensemble.

Un jour, Tibère, avant de se fixer à Caprée, était entré avec ses courtisans dans une grotte pour y prendre le frais et un léger repas; des

pierres s'étant détachées de la voûte , tombèrent sur quelques esclaves ; les courtisans prirent la fuite, laissant l'Empereur dans le danger ; Séjan , appuyé sur un genou, les bras tendus, couvrit Tibère de son corps : voilà l'ambitieux, les autres n'étaient que des flatteurs. Comment douter du dévouement de Séjan ?

Séjan auprès de l'Empereur à Caprée l'enfermait dans ses plaisirs , dans ses licencieuses voluptés ; il assistait à cet affaissement impérial, il s'en réjouissait dans son cœur ; il présidait à l'assoupissement de Tibère. Mais cette longue absence désolait les Romains, ils étaient privés du plaisir de voir Tibère et Séjan ; et que deviendra Rome, elle n'a ni Tibère, ni Séjan ? Pauvres Romains, quelle disgrâce ! Tibère et Séjan sont dans Caprée et ne veulent pas céder, ils ne veulent pas aller à Rome ; enfin, il crurent faire assez de sortir un moment de leur île et de se montrer à l'entrée de la Campanie ; là, coururent les sénateurs , les chevaliers et une grande partie du peuple.

Tibère a quelque chose qui le tourmente : Agrippine, cette veuve de Germanicus, l'offusque, la vie d'Agrippine le gêne, et Tibère continue sa méthode de despotisme et de proscriptions. Il écrivait au Sénat, se plaignait, indiquait une personne et la condamnation qu'il demandait ; le sénat refusait rarement , je dirai même jamais , sauf quelques cas particuliers où la nouveauté, l'ascendant, le parti pris de l'accusé, une audace bien placée arrachaient la victime à Tibère. Tibère écrivit donc au Sénat et accusa Agrippine et son fils. Tibère ne

reçut pas de réponse, il en fut inquiet; il écrivit une seconde lettre, et ici, Messieurs, nous avons une grande lacune historique; Tacite nous manque sur le procès fait à Agrippine, à Néron et à Drusus; nous n'avons que Dion et Suétone; et cette lacune de Tacite obscurcit cette partie de l'histoire.

Séjan était au comble de la puissance, il était le second après l'Empereur, et songeait à devenir son successeur. Vous avez entendu le portrait de Séjan par Tacite. Nous avons un autre témoignage, c'est celui de Velleius Paterculus, contemporain de Séjan et de Tibère, écrivant sous l'inspiration de l'adulation la plus effrénée l'histoire de Tibère et l'histoire de Séjan, prodiguant l'hyperbole et la flatterie au-delà de toute mesure et de toute pudeur. Paterculus faisant un panégyrique de l'un et de l'autre, qui montre, au fond, quelle était la puissance énorme de Séjan, finit son ouvrage par des vœux en faveur de la perpétuité du règne de Tibère.

Il était certain qu'il y avait deux pouvoirs dans l'empire, et que le maître du monde s'était dédoublé; il y avait une excroissance impériale. Il y a un maître à Caprée, un qui va de Caprée à Rome, un qui reste à Caprée, un qui se montre alternativement auprès de l'empereur et au Sénat; lequel est le plus puissant? on ne sait pas. Cette situation ne pouvait durer. Un jour un esclave arrive à Caprée; c'était Pallas qui n'était pas encore affranchi, mais déjà dans la route des honneurs, c'était l'esclave d'Antonia, mère de Germanicus. Cette femme

(je ne sais si c'est par tendresse pour Tibère ou par orgueil du sang impérial) écrivait à Tibère une lettre où elle lui ouvrait les yeux, où elle lui signalait les moyens et les ruses qui devaient conduire Séjan à l'empire.

Le tigre est averti, mais il demeure immobile, il dort; rien n'est changé et la faveur de Séjan est toujours la même; que dis-je? elle augmente. Séjan sera consul avec l'empereur, c'est l'empereur, c'est Tibère qui le veut. Il est nécessaire que, puisqu'il est consul, Séjan aille à Rome; il est bien reçu à Rome, l'empereur le veut, Rome se précipite au devant de Séjan, c'est faire plaisir à l'empereur.

Cependant on annonce que dans une séance prochaine du Sénat, on lira une lettre de Tibère, et dans cette lettre ce seront encore de nouvelles faveurs que l'empereur veut accorder à Séjan, son cœur impérial n'est pas encore satisfait. La séance est attendue, elle s'ouvre et Séjan reçoit à la porte du Sénat les complimens de ses amis, de tout le monde, car tout le monde est de ses amis. On s'épuise en imagination pour savoir comment l'empereur pourra se dépasser lui-même, mais enfin la puissance impériale est infinie. La séance s'ouvre, c'est Dion qui nous en a donné le procès-verbal. On commence par la lecture de la lettre de l'empereur: le commencement est assez insignifiant, il s'agit des affaires courantes; après ce petit exorde, on nomme Séjan: l'empereur le mentionne, se plaint de certaines choses, puis vient une expression douce et un

éloge ; ensuite , il parle d'autre chose au Sénat. L'empereur reparle de Séjan , le blâme un peu plus fortement , mais il admet que dans cette circonstance il y avait des raisons pour agir ainsi ; puis d'autres affaires , et enfin une troisième fois il parle de Séjan , il se plaint , Séjan lui est suspect , il ne sait comment interpréter sa conduite , il l'accuse. Alors , autour de Séjan , tout est changé , on s'est éloigné peu à peu , un vide effrayant s'est fait autour de lui ; de l'autre côté il aperçoit les tribuns , les prêteurs qui ont déjà l'air de le regarder... Il est étonné , il tombe dans une stupéfaction qui l'anéantit , sa voix s'arrête , sa bouche se contracte , sa langue s'épaissit ; il n'est plus le même homme , on lui donne un ordre ; et quel est-il ? En prison ! Quand Séjan est sorti , le Sénat continue la délibération , on le condamne à la peine de mort , et comme il y a certaines raisons d'état pour hâter sa fin , on n'observera pas le délai de huit jours , que Tibère avait créé lui-même pour le supplice des condamnés ; le soir même , dans la prison , Séjan est mis à mort. Ses deux fils sont suppliciés ; sa fille de dix ou douze ans , pleine d'innocence , de candeur , ne sachant pas ce qu'on lui veut , répondit au bourreau , comme s'il s'agissait d'une réprimande maternelle , d'un châtiement d'éducation domestique ; elle était vierge , et la loi défendait de mettre à mort une vierge ; mais le bourreau est ingénieux , il tue la virginité avant d'ôter la vie , et le sacrifice est consommé.

Une terreur universelle plane dans Rome , tous

les amis de Séjan sont mis à mort, et qui est-ce qui n'est pas l'ami de Séjan? A qui ne peut-on pas prouver qu'à tel jour, qu'à telle heure, il a été à son palais, s'est énorgueilli d'un regard de Séjan, a été salué par Séjan, poussé par un des flatteurs de Séjan, favorisé par le flatteur d'un des flatteurs de Séjan; tous tiennent à Séjan, tous dans Rome avaient imité l'empereur, par conséquent la proscription menace tout le monde. Enfin, en plein Sénat, un homme, M. Terentius, est accusé d'avoir trempé dans la conspiration de Séjan, d'avoir eu son amitié; comme il pensait que s'il gardait le silence il mourrait, et que son discours n'aggraverait pas son péril, il trouva dans cette extrémité une audace qui fut bien accueillie de tout le monde (Voyez Tacite, VI, § 8); il fut acquitté à l'unanimité, c'est-à-dire que Rome s'absolvait elle-même, et Tibère n'osa pas casser la sentence, il respecta la vie et la hardiesse de Terentius.

Il épargne Terentius, parce que le despotisme le plus effréné est obligé de s'arrêter devant certains accidens, mais il n'en veut pas moins à ceux qu'il peut soupçonner d'avoir trempé dans la conspiration de Séjan; il veut atteindre tous ceux qui tenaient à Séjan; il sort de Caprée, sans oser rentrer dans Rome, et une vaste proscription commence.

Mais, le monstre s'en allait. Savez-vous qu'il avait soixante-dix-huit ans, cet homme, et que, depuis vingt-deux ans, il pesait sur le monde, en le souillant? Une maladie de langueur le minait,

le déchiquetait pièce à pièce ; il ne valait pas l'honneur d'un poignard, il était envahi par la maladie qu'avaient avancée ses vices, et à chaque minute le mal gagnait la vie centrale, le cœur du tyran. Mais Tibère rappelait toutes ses forces pour dissimuler sa faiblesse ; la toilette était plus exacte, le fard était plus industrieusement appliqué, la tenue était plus rigide, le maintien plus sévère, et l'attitude plus soigneusement travaillée ; c'était l'empereur, rien n'avait changé, rien n'avait faibli. A côté de la maladie, il y avait une autre pensée qui le tourmentait autant que le mal physique, c'était l'idée d'un successeur. Il n'était pas éternel maître du monde, il allait quitter la scène, qui le remplacerait ? Délibération insupportable ! C'est là, Messieurs, que les sociétés sont vengées, c'est dans ces tourmens, dans ces abdications fatales, demandées par la nature ; que si nous pouvions assister à ces scènes intérieures et tragiques de l'âme, nous verrions que les vengeances sociales ne manquent pas de sévérité.

Il fallait se trouver un successeur ; il y en a deux du sang impérial, mais il y en a un qui plaît davantage à Tibère, parce qu'il trouve en lui le germe d'un monstre ; il lui voit de la férocité, de la barbarie, de la folie, et celui-là seul, il consent presque à ce qu'il soit maître de Rome. Ce successeur était Caius, fils de Germanicus ; Tibère pensait qu'il lui mériterait un jour quelques regrets de la part des Romains, car il lui avait dit : « Toi, tu

auras tous les vices de Sylla, sans aucune de ses vertus ».

Cependant Tibère dépérissait tous les jours ; le jeune Caius s'était uni au chef des cohortes pré-toriennes, au successeur de Séjan, à Macron. Il savait déjà qui disposait de l'empire, et par mille bassesses, il avait obtenu l'appui de Macron. Tibère languissait ; un jour il s'évanouit et tous le réputent expiré. Salut au nouvel empereur ! Salut à Caius ! Voilà un jeune maître à la place de ce vieillard qui pèse à tout le monde..... Mais un mouvement, un signe, le corps s'agite, la vie revient, Tibère n'est pas mort, Caius n'est pas empereur ! Le jeune homme se tourne vers Macron et le regarde ; Macron prend un matelas, étouffe Tibère, Caius est empereur.

Un homme qui a tout compris, tout vu, a résumé Tibère ; c'est Tacite. (Voyez Tacite, liv. VI, 50). Tibère a connu le progrès du vice à un point inexprimable, et on le voit, aussitôt qu'il a revêtu la pourpre, marcher de degré en degré ; il prend l'empire comme une grande dispense de vertu ; c'est sa pensée. Tant que Germanicus vit, il s'observe ; délivré du héros, il commence à déborder ; sa mère le gêne encore ; sa mère ayant disparu, il a auprès de lui Séjan, et puis il le fait mettre à mort. Alors Tibère est seul et il se sert de cette solitude pour se rouler dans la fange et dans la corruption. Il avait dit à Caius : « Tu as les vices de Sylla et pas une de ses vertus. » Voilà l'histoire de Tibère ; c'est le vice dans sa pu-

reté; pas une qualité morale, pas une vertu, aucun service rendu au monde, pas une pensée pour les autres; c'est le vice dans sa nudité, dans ce qu'il a de plus effréné.

Ah! le monde pardonne, et il faut bien qu'il pardonne à quelques hommes qui présentent un mélange de vertus et de vices; chez qui les vertus viennent absorber les vices, et qui jettent leurs faiblesses dans l'ombre et dans l'obscurité. Mais, quand le vice règne seul, effréné, solitaire; quand il n'y a pas auprès de lui les compensations de la gloire, on ne saurait lui jeter trop d'anathème et de dégoût.

Tibère avait reçu, dans les derniers temps, une missive d'un de ses gouverneurs de province, Pontius Pilatus, qui lui apprenait qu'on avait mis à mort un prédicateur d'une doctrine nouvelle; qu'il n'avait pu s'en s'abstenir, lui gouverneur, et il envoyait à l'empereur les pièces du procès; qu'après cela, cette mort avait eu pour résultat de faire considérer comme un Dieu celui qui avait été mis en croix, et qu'une superstition, qu'une doctrine, qu'une religion nouvelle portant le nom de celui qui l'avait prêchée, commençait à se répandre. Tibère en référa au Sénat, et il opina pour que la nouvelle religion, la nouvelle superstition fût mise au rang de toutes les religions que tolérait l'empire. Le Sénat fut d'un avis contraire, et il voulait faire chasser de Rome les hommes qui commençaient à adopter cette doctrine. Tibère, malgré l'édit du Sénat, ne voulut pas entendre parler de cette proscription et menaça les accu-

sateurs des chrétiens. « *Pilato de christianorum dogmate ad Tiberium referente Tiberius retulit ad Senatum, ut inter cœtera sacra reciperetur. Verùm cum ex consultu patrum Christianos eliminari urbe placuisset, Tiberius post edictum, accusatoribus Christianorum comminatus est mortem, scribit Tertullianus in Apologetico.* » (Eusèb. Cæs. chron.)

Ce document, Messieurs, vient d'une source chrétienne; Tertullien et Eusèbe veulent que Tibère ait reçu l'histoire complète du procès que lui envoyait Ponce-Pilate; que le Sénat en ait délibéré et que l'avis de Tibère ait été que la nouvelle religion fût mise au rang de toutes celles que tolérait l'empire. Les historiens de l'antiquité sont muets là-dessus; les écrivains chrétiens et ecclésiastiques racontent le fait, et pour ma part, je ne vois aucune raison d'en douter.

Ainsi, au moment où le vice effréné était sur le trône, la vertu de l'avenir n'était pas infidèle à la terre et mourait sur la croix; ainsi l'humanité ne se manquait pas à elle-même et elle se relevait au moment où l'on pouvait la croire ensevelie dans ce qu'il y a de plus abject et de plus honteux. C'est à cette époque même, où tout semblait aboli, où toute pudeur, où tout frein, où toute pensée de spiritualisme et de noblesse humaine semblaient s'abimer autour de Tibère et de Séjan, autour du rocher de l'inaccessible Caprée, que sur un autre point de la terre s'élevait l'étoile pure de la vertu morale! Ici nous sommes arrivés à un second développement de l'empire romain; il était

(26)

impossible de ne pas s'arrêter à l'individualité de Tibère. Nous porterons la prochaine fois nos regards sur l'empire , et puis (l'histoire est ainsi faite, ce n'est pas ma faute !) je ne pourrai vous offrir, après Tibère, que Caligula !

CINQUIÈME LEÇON.

10 mai 1853.

Quand César mourut, sa sollicitude pour l'Empire romain se portait surtout du côté de l'Orient ; il sentait que c'était sur l'Euphrate qu'il fallait asséoir un peu l'Empire, lui donner du corps, une assiette, afin qu'il ne se terminât pas d'une manière incertaine, fugitive et débile. César voulait qu'en Orient l'Empire prit sa frontière, comme il lui conviendrait, avec les limites qui lui plairaient. Or, quand les grands hommes estiment une chose nécessaire, ils le font incontinent, c'est le caractère de la vraie grandeur. César aurait été chez les Parthes, non par vengeance, non par un fol héroïsme, mais par conviction, poussé par une nécessité qui importait à la grandeur et à l'avenir du peuple romain.

Auguste laissa pour politique à ses successeurs de maintenir et de ne plus pousser en avant ; destitué du génie guerrier de César, de ce coup-d'œil d'aigle qui embrasse le monde pour mieux le garder, il avait, au moins, résumé sa politique dans une habileté conservatrice de l'Empire, tel qu'il l'avait reçu ; et comme il avait eu cette insigne for-

tune d'un règne long et tranquille, il pouvait offrir quarante-quatre ans de gestion impériale, où le monde, après tant d'agitations, de guerres civiles et de factions, goûtait un repos nécessaire qui n'était pas sans majesté. L'Orient fut sensible à ce spectacle, il s'inclina devant les faisceaux romains; de là cette politesse des Parthes qui envoient les dépouilles de Crassus, de là ces joies de Rome dont le retentissement se retrouve dans les odes d'Horace. Mais il fallait à cette situation du bonheur, du talent et du génie: pour conserver ces avantages, toutes les bonnes qualités de ceux qui gouvernaient n'étaient pas superflues; au lieu de cela, nous avons les plus mauvaises. Je vous ai raconté l'histoire d'un homme qu'un Grec avait qualifié: *De la boue teinte de sang*. Ce Grec l'avait vu dans l'enfance, il l'avait bien jugé, et avait deviné la profondeur de sa perversité.

Toutefois, telle était encore la fortune du peuple romain, que Tibère avait entre ses mains un homme qui aurait pu à la fois exécuter les conceptions de César et d'Auguste, et, par un habile mélange de modération et d'héroïsme, donner à l'empire de la force et de la sécurité dans l'avenir; cet homme, c'était Germanicus. Si Tibère avait eu moins de vices dans l'âme, s'il n'avait pas eu cette envie odieuse, infamante pour l'homme, il n'aurait pas songé à faire mourir Germanicus, qui ne demandait que la faculté d'acquérir de la gloire, et ce jeune héros, qui avait compris la situation de l'Empire, aurait été utile aux Ro-

main, tant sur les bords de l'Euphrate que sur les bords du Rhin.

Si donc Tibère avait eu plus de modération, il lui eût laissé la faculté de servir l'empire ; et d'un autre côté, si Germanicus avait eu plus d'ambition, s'il avait été dévoré de l'amour de régner et de gouverner, il aurait pu s'assurer l'empire ; l'armée l'avait déjà salué successeur d'Auguste, il pouvait aller à Rome, tuer Tibère et montrer au monde un grand empereur ; mais Germanicus avait plus de vertu que d'ambition ; il y avait dans son héroïsme une mollesse pleine de pudeur, qui le retint au moment de frapper un grand coup ; il recula devant l'idée d'une guerre civile au milieu de l'Empire, et n'étant pas sûr des événemens, il préféra s'abstenir.

Je ne connais pas de dévouement plus pur, d'abstinence plus louable ; il meurt sous le poison de Tibère pour ne pas troubler l'Empire, pour ne pas désobéir ; victime stoïque ! vertu merveilleuse !

Germanicus mort, Tibère ne trouvait plus d'obstacle dans son désir que rien ne bougeât autour de lui, et que dans les camps pas un général ne pût prendre une initiative vigoureuse. Nous voyons un Maure, Tacfarinas, soulever quelques nations numides, sur les côtes de l'Afrique ; les généraux romains lui font la guerre et la révolte est réprimée pour le moment. Du côté de l'Asie, la Cappadoce est désolée par un tremblement de terre qui se fait sentir dans douze villes, mais Tibère leur porte secours.

Il y avait toujours dans l'unité impériale quelque chose de meilleur pour les provinces, que le

gouvernement tantôt démocratique, tantôt aristocratique de la République. Souvent les provinces ne savaient à qui s'adresser, de la place publique ou du Sénat, des *optimates* ou des chefs de la démocratie : elles ignoraient de qui elles pourraient obtenir aide et protection. Au contraire, de mauvais princes pouvaient avoir l'instinct de venir au secours des provinces, d'appliquer aux extrémités de l'Empire les maximes d'une bonne administration.

Tibère s'attacha à jeter la division parmi les Germains ; on proposa aux généraux d'empoisonner Arminius, ils refusèrent ; mais quelque temps après Arminius périt dans des embûches que lui avaient dressées les siens.

Rome sentait dans son sein des agitations intérieures ; il y avait des Juifs avec leurs superstitions et leurs croyances ; il y avait des Égyptiens avec leur mysticisme moitié symbolique, moitié métaphysique ; tout cela était fort étranger à la culture italienne, et le Sénat rendit un décret par lequel il condamna la religion des Juifs et les pratiques des Égyptiens.

Sur un autre point de l'Empire, les Thraces se révoltèrent et leur révolte fut réduite. Dans les Gaules, nous apercevons plusieurs soulèvements, à Angers, à Tours et à Trèves ; les villes et les campagnes étaient agitées sous des mains rebelles, mais ces agitations furent réprimées. En Afrique, Tacfarinas s'insurgea de nouveau ; dans une campagne, on prit son frère ; plus tard il fut tué lui-même, et les côtes de l'Afrique furent pacifiées.

L'Asie était sous le commandement de L. Vitellius, père de celui que nous verrons plus tard passer rapidement sur le trône. Artabane, roi des Parthes, avait imaginé d'usurper le royaume d'Arménie, les Romains lui opposèrent Phraarte. Les Parthes provoqués par les Romains, se révoltèrent contre Artabane, qui finit par les soumettre. Enfin, nous en aurons terminé avec ces mouvemens extérieurs de l'empire, si nous mentionnons les Clites, nation barbare de la Cilicie; leur révolte fut encore apaisée. Il est évident que le monde sur aucun point n'a assez de force pour prévaloir contre Rome; et d'un autre côté, il est certain qu'il y a partout des agitations et des mécontentemens.

Le monde aurait pu recevoir encore de Rome une impulsion puissante, il se serait soumis à l'héroïsme de Germanicus. Mais dans l'inaction, dans le silence de la puissance romaine, de mauvais vouloirs se manifestent d'une manière timide, partielle; ils sont réprimés, mais ils se montrent. La vengeance du monde et la chute de Rome se préparent lentement. Maintenant songeons au successeur de Tibère.

Germanicus avait eu neuf enfans d'Agrippine, et le dernier était le petit Caius, qui fut élevé avec les soldats; on lui mit tout enfant qu'il était, la chaussure militaire; aussi les soldats l'appelèrent-ils Caligula, du nom de cette chaussure (*caliga*). Dans l'armée de la Germanie, dans les légions, parmi les soldats, Caligula se promenait, courait, avec le surnom que le camp lui avait donné : les

soldats habitués à le voir, l'aimèrent ; d'ailleurs , c'était le fils de Germanicus, et à cette enfance qui s'ignorait encore elle-même , dont on ne pouvait percer l'avenir, on prêtait les vertus du père.

Tibère qui le mit auprès de lui et qui le fit passer du camp de la Germanie à l'île de Caprée, ne se trompa pas sur son compte ; il vit l'ironie du sort qui donnait pour héritier de tant de vertus, ce qu'il y avait de plus dégradé, de plus turbulent, de plus déraisonnable pour la tête et le cœur. C'était à lui que dans sa pensée il avait destiné le monde ; néanmoins il ne laisse pas l'empire à lui seul ; car par son testament il se nomme deux héritiers, Tibère, fils de Drusus, et Caius, fils de Germanicus. Mais Caius avait de plus que son compétiteur quelques années, des vices de plus, de l'ambition ; aussi nous l'avons vu se tourner du côté de Macron, et recevoir l'empire du chef des cohortes prétoriennes.

Caius empereur n'eut pas de peine à faire exclure le jeune Tibère du trône, et ici, nous rencontrons l'indice du sentiment profond qui animait l'empire, du besoin d'unité ; on trouve fort naturel que le testament de Tibère ne soit pas exécuté sur ce point et qu'il n'y ait qu'un empereur ; le jeune Tibère, fils de Drusus, est mis de côté, il mourra plus tard, en attendant il ne régnera pas. Le peuple et le Sénat ne veulent qu'un maître et ils proclament Caius Caligula.

Caius arriva au trône avec un applaudissement universel, et une attente pleine d'enthousiasme pour les vertus qu'on rêvait en lui. Caius

était le fils de Germanicus ; il était jeune, et venait succéder à une vieillese fatigante de longueur et de vices, à un homme qui avait gardé le trône jusqu'à soixante-dix-huit ans, et dont tout le monde avait assez. Cette jeunesse, cet avenir, cette origine, tout cela ravissait les Romains. Caius avait un grand avantage, il n'avait rien fait ; on l'attendait ; il était neuf, vierge à l'action, et dans cet inconnu, sur cette table rase, le peuple romain se plaisait à esquisser de magnifiques espérances.

Les premières actions de Caligula furent bonnes ; il s'associa au consulat son oncle Claude, que, plus tard, nous trouverons empereur ; car si le peuple romain doit avoir un fou furieux, pour dédommagement il trouvera, après, un imbécille.

Caligula abrogea l'action de lèse-majesté et affecta la popularité par tous les moyens ; il permit la publication de livres qu'avait défendus Tibère. Ainsi, il commence par la liberté des écrits, par la liberté de la pensée. A l'extérieur, il fait des choses justes ; il rend la Comagène à Antiochus ; dans son administration, pendant les premiers mois, à l'intérieur et à l'extérieur, il est populaire, et ne décourage pas les espérances dont on le chargeait.

Il tombe malade ; il avait une mauvaise santé, une organisation incomplète ; sujet au mal caduc, et d'un tempérament défaillant. Alors, Messieurs, dans Rome c'est une immense douleur ; on est à la porte de Caligula, on s'informe de sa santé, on passe la nuit sur le seuil de son palais ; il semble que sur cette tête est tout entière la fortune de

Rome ; les étrangers partagent ces inquiétudes ; le roi des Parthes envoie des marques d'intérêt ; le monde attend la convalescence de Caligula. Il guérira, il ne mourra pas ; on le revoit, on le retrouve....., ce n'est plus le même homme.

Jusqu'à présent nous avons parlé d'un prince, maintenant nous allons parler d'un monstre, je traduis Suétone. Qu'est-il donc arrivé ? Est-ce un philtre donné par Cesonias qui a troublé ses esprits ? Est-ce son organisation qui n'a plus retrouvé l'équilibre ? Enfin, il est changé, c'est un fou, il a perdu la tête : démente impériale sous laquelle va gémir le monde.

D'abord il contraint le jeune Tibère à se tuer ; il contraint également sa grand'mère, Antonia, au suicide ; il fait mettre à mort Macron, celui qui lui a donné l'empire, Silanus, dont il avait été le gendre.

Caligula ne veut plus être homme, l'humanité l'ennuie et ne lui semble pas digne de lui, pas d'assez bonne maison pour sa personne. Un jour, il avait cité ce vers d'Homère, qu'il n'y ait qu'un maître, qu'un roi au-dessus de tous ; un flatteur lui fit observer que les rois pour lui étaient un vulgaire infime, qu'il fallait les laisser à l'humanité, mais que lui, c'était parmi les Dieux qu'il devait trouver ses pareils. Il goûte cette proposition ; cette idée s'empare de lui, elle est persévérante, elle est fixe ; elle va être furieuse, implacable et sanguinaire, il est Dieu ! Quel Dieu ? La religion de l'empire lui offre le choix ; il peut promener ses regards sur l'Olympe ; s'élire une divinité, en changer, en revêtir une autre encore. Aujourd'hui

il sera Mercure ; mais cela n'est pas assez ; il sera Apollon ; quand Apollon le fatiguera , il revêtira le personnage de Mars. Il changera même de sexe, il sera Vénus, la mère des amours !

Voilà de la folie ; elle augmente tous les jours ; je ne sais véritablement comment vous conter la passion dont il est affecté , mais il devient amoureux de la lune, et son plus grand désir est de pouvoir la traiter comme sa légitime épouse : *Et noctibus quidem plenum fulgentem lunam invitabat assidue in amplexus atque concubitum*. Cependant il n'est pas rassasié de tant de divinités, il en veut plus encore, il est Jupiter. Il fait construire une machine à l'aide de laquelle il imite le bruit du tonnerre ; il est Jupiter tonnant !

Un jour qu'il était affublé d'une barbe postiche, tenant un foudre imaginaire, un Gaulois passa, et comme il paraît que les Gaulois se sont toujours permis de rire quand ils en avaient envie , voyant Caligula ainsi vêtu, il lui rit au nez : « Que penses-tu de moi ? lui dit l'empereur. — Que tu es un grand fou, » répondit le Gaulois. L'empereur aurait mis à mort un sénateur, mais il n'osa pas s'attaquer au Gaulois. Il le laissa rire et passer.

Il changeait de caprice dans ses divinités ; il fit faire une chapelle dans le Capitole, comme pour s'entretenir avec Jupiter, son frère, et là il passait plusieurs heures, comme s'il causait avec le maître des Dieux. Mais il voulut aussi avoir un temple où il ne fut plus le second, et s'en fit construire un dans le Capitole. Il voulut être adoré de l'Asie et il éleva à Milet un temple où l'on de-

vait arriver de toutes parts pour le reconnaître comme Dieu et brûler de l'encens en son honneur. Les Alexandrins, peuple léger et fantasque, qui adoreront tous les empereurs Romains (car un Dieu de plus est pour eux une occasion nouvelle d'enrichir encore cette collection de Divinités, dont le siège est à Alexandrie; toutes les idées, toutes les imaginations, depuis Auguste jusqu'à Constantin, se donnent rendez-vous à Alexandrie;), les Alexandrins adorèrent Caligula, et dénoncèrent les Juifs, qui ne voulaient pas reconnaître sa divinité; de là un interminable procès dont on trouve le récit dans Philon et Josephé. C'était un mauvais tour des Alexandrins contre les Juifs, car ils savaient bien que leur culte d'un seul Dieu les empêcherait de reconnaître une Divinité de plus. Mais contre l'attente générale, Caligula se montra modéré, et n'insista pas trop pour que son image fût placée dans le temple de Jérusalem.

Il est inutile de rapporter la folie de Caligula pour son cheval, elle disparaît devant tout ce que je viens de rapporter. Mais s'il était si avide de divinité pour lui-même, il était fort jaloux du génie des autres. Auguste avait rassemblé dans le Champ-de-Mars toutes les statues des grands hommes de la République avec un respect religieux; Caligula les fait briser, les fait disperser et voler en éclats; la gloire historique l'offusque même au milieu de sa divinité! Ce n'est pas assez, la gloire de l'esprit lui fait mal, il veut détruire la poésie d'Homère, et il dit qu'il pouvait bien imiter Platon, qui bannissait Homère de sa République.

Il s'attaque encore aux ouvrages de Virgile et de Tite-Live, qu'il veut faire disparaître des Bibliothèques; il proscrit la poésie et l'histoire. Il proscrit aussi le droit, il défend aux jurisconsultes de répondre (*respondere*), il leur défend de rendre des décisions et dit qu'il n'y aura que lui qui consultera, que seul il rendra des décisions dans l'Empire. Ainsi, cet exécration fou usurpait la divinité, et se mettait à détruire la poésie, l'histoire et le droit, c'est-à-dire que, coupable de lèse-humanité, c'était à force d'extravagances et de forfaits qu'il escadait l'Olympe.

Voilà où en était venu le monde, d'être régi par Caligula! Les fantaisies les plus extraordinaires étaient les siennes; il construisit un pont sur la mer depuis Baïes jusqu'à Pouzzoles. Il voulait rebâtir le palais de Polycrate à Samos, fonder une ville au sommet des Alpes, et percer l'isthme d'Achaïe.

Il accuse Domitius Afer en plein Sénat. Afer était alors l'homme le plus distingué de Rome, pour la facilité de sa parole; il fut accusé devant le Sénat et il y allait de sa vie. Ici, l'amour de la conservation fut supérieur à l'amour-propre d'auteur. Caligula qui avait beaucoup de prétention à l'éloquence, se mit à parler long-temps, à développer les faits dont il accusait Domitius Afer; celui-ci, comme rempli d'admiration, comme appréciant toutes les beautés littéraires qui s'échappent de la bouche impériale, ne se justifie pas, quand l'Empereur a fini de parler; mais il prend la parole pour relever toutes les belles choses dont

le Sénat vient d'être émerveillé ; il déclare qu'il ne craint pas ici le maître du monde, mais l'orateur. Il avoue tous les crimes dont il est accusé, il se jette aux genoux de l'empereur, disant qu'il n'a rien à répondre à tant d'éloquence, et qu'il attend tout de sa justice.

Ni sa divinité de Jupiter et de Mars, ni sa passion pour la lune, n'avait tant réjoui le cœur de Caligula, que de s'entendre proclamer éloquent par le plus éloquent des Romains. Sur-le-champ, il relève Domitius Afer, et quelque temps après, Afer était consul avec l'empereur.

Il était bien certain qu'il fallait prendre au sérieux la divinité de Caligula, aussi Vitellius ne s'en fit pas faute ; il revenait de l'Asie, et comme il avait bien géré sa province, c'était un titre pour craindre l'accueil de Caius. Vitellius n'hésita pas, et se présentant devant l'empereur, au lieu de le saluer en Romain, il tombe à genou et l'adore comme un Dieu. Caligula le traite avec bonté et goûtant une satisfaction d'un autre genre que celle qu'il devait à Domitius Afer, il le maintient dans ses honneurs.

Tibère, au moins, a gardé des ménagemens, Tibère a mené doucement les Romains à la servitude, il a dissimulé son amour de domination sous une hypocrite habileté. Mais là, c'est un fou qui ne cache rien ; les Romains sont menés brutalement à la servitude, à l'adoration ; et pendant trois ans dix mois huit jours ils auront un Dieu dans Caligula !

Caius désire la gloire des conquérans ; il veut

sortir de l'Italie, et se montrer au monde. Il traverse la Gaule et en met une partie au pillage par ses exactions ; il arrive sur les bords du Rhin, et l'appareil le plus inouï est déployé ; jamais expédition plus menaçante ne s'est annoncée ; les Romains semblent se proposer de conquérir l'Allemagne, mais on s'arrête, et l'on ne tente rien. Cependant il fait passer le Rhin à quelques-uns des siens et leur ordonne de venir l'attaquer à l'improviste. L'empereur vient à peine de quitter la table, on entend les trompettes guerrières, on se précipite, l'on repousse l'ennemi, on est triomphant. Pour une aussi belle victoire on imagine de nouvelles couronnes.

Il fallait passer en Angleterre, c'est-à-dire, en avoir l'air ; Caligula arrive sur les côtes de France, vis-à-vis de l'Angleterre. Là, il déploya un appareil plus grand encore que sur le Rhin ; l'armée est sous les armes, on est devant l'Océan... Que va-t-on faire ? Ramasser des coquillages et les porter à Rome pour en orner le Capitole. Il s'agissait de triompher, et Caius n'ayant pas assez de captifs et de transfuges, prit les plus grands qu'il trouva parmi les Gaulois et les arrangea comme pour une pièce de théâtre ; il triompha !

Ainsi, après la parodie de la divinité, venait la parodie de la guerre, de la force et du triomphe.

La folie de cet homme empirait. Maintenant, il s'attaque ouvertement au Sénat ; il ose dire que quand il reviendra à Rome, il sera terrible au Sénat. Il avait bien eu sur les bords du Rhin une autre fantaisie, c'était d'égorger l'armée ; on aurait

pu lui demander avec quoi. Plusieurs légions s'étaient autrefois révoltées contre Germanicus sur les bords du Rhin ; Caligula voulait venger Germanicus. Ses officiers s'empressèrent à lui montrer l'impossibilité d'une pareille entreprise, mais il persista à vouloir décimer ces légions, dessein qu'il fut encore obligé d'abandonner. Le Sénat lui avait envoyé une députation pour le féliciter et le prier de revenir. Caligula lui dit : « Oui, je reviendrai, moi et mon épée ; mais le Sénat, qu'on ne m'en parle plus ; je reviendrai pour le peuple, pour les chevaliers, mais je ne serai ni prince, ni citoyen pour le Sénat. »

Il voulait faire mourir les citoyens les plus distingués ; on trouva la preuve de cette cruelle extravagance dans deux écrits, dont l'un appelé le *Glaive*, l'autre le *Poignard*, contenaient les noms de ceux qu'il destinait à la mort.

Il n'était pas content de Rome, et voulait changer le siège de l'empire. Il délibérait s'il ne transporterait pas la capitale du monde à Antium ; il avait aussi songé à Alexandrie ; émule d'Alexandre, il voulait faire au héros de Macédoine l'honneur de lui emprunter sa ville.

Je n'ai pas fini avec cet homme ; en vérité l'on recule devant l'analyse de cet exemplaire de l'humanité. D'abord, il commit plusieurs incestes avec ses sœurs. Il eut une fille et cette fille lui plut, parce qu'elle donnait des signes de férocité naturelle.

Un jour un homme étant revenu de l'exil, il lui dit : « A quoi pensais-tu dans ton exil ? » L'autre,

pour le flatter, lui répond : « Je faisais des vœux pour la mort de Tibère et pour ton règne. » Caligula se mit à penser, par induction, que tous les exilés de son règne devaient faire des vœux pour sa mort, il les fit périr.

Mais mourir, ce n'est rien ! Caligula était de l'avis de Tibère qui disait, lorsqu'un homme qui avait été condamné à mourir se suicidait : « Celui-là m'a échappé ! » Caligula pensait que la mort n'était rien, mais qu'il fallait qu'on fût frappé de manière à la bien sentir : *Ita feri ut se mori sentiat.*

Il se plaignait d'une chose, c'était de l'absence de toute calamité publique sous son règne; il disait qu'Auguste et Tibère avaient été plus heureux que lui.

Pendant qu'il prenait ses repas, pour se distraire, il faisait donner la question à des criminels; quand il n'y en avait pas, on prenait au hasard un esclave, un citoyen, le premier venu.

Un jour, il était auprès de sa maîtresse, tête belle et ravissante ! Il lui prend la tête : « O la belle tête ! je la trouve bien plus belle encore quand je songe que d'un mot je puis la faire tomber ! »

Il était terrible aux grands et aux petits. Les femmes illustres de Rome n'étaient pas à l'abri de ses impures entreprises. Il lui arriva de prononcer le divorce contre des femmes au nom de leurs maris qui étaient absents et qui ignoraient complètement la cause de ce divorce.

Il avait besoin d'argent; il en obtint en revenant sur le droit de cité; commentant l'expression lé-

gale par laquelle on accordait ce droit à l'impé-
 trant et à sa postérité, *posteris*, il soutint que ce
 mot *posteris* ne désignait que les enfans du pre-
 mier degré, en ligne directe; et que pour les au-
 tres descendans, il fallait un nouvel édit de
 l'Empereur. Il revenait aussi sur les testamens, et
 les faisait casser; comme pour se mettre à l'abri
 de cette violation du droit, plusieurs avaient ima-
 giné de le compter parmi les légataires, si la mort
 du testateur se faisait trop attendre, Caligula
 disait : « C'est une mauvaise plaisanterie de m'a-
 voir nommé légataire, quand je ne puis jouir de
 mon legs, » et alors il faisait mourir ces *deri-
 sores*, ces mauvais plaisans, comme il les appelait.
 Il frappait des impôts jusques sur les porte-
 faix de Rome; il en frappait sur les lieux de pros-
 titutions, sur les mariages; et enfin lui-même
 se fait entrepreneur de mauvais lieux, appelant
 ceux qui les fréquentaient bons citoyens aimant
 l'Empereur et la chose publique.

Messieurs, cet homme ne dort pas, son tempé-
 rament ne lui permet pas le repos, et le sommeil
 ne peut lui rafraîchir le sang ou endormir
 sa férocité. A peine s'est-il étendu trois heures
 sur sa couche, à peine est-il resté trois heures
 dans un sommeil agité, qu'il se lève avec la
 pensée du crime, songeant au Sénat, aux che-
 valiers romains, à ceux qu'il fera mourir, à ses
 vices et à ses débauches; il est fou, il ne dort que
 trois heures sur vingt-quatre, et le reste appartient
 à la démence et au crime.

Oh ! tout est fatigué ! mais qui donc délivrera Rome de cet impur fardeau ?

Il est consolant de pouvoir opposer à tant d'abjection quelques exemples de grandeur et de pureté humaine. Voici ce que Sénèque nous raconte dans son traité *De Tranquillitate animi* : Canus Julius, homme qu'on ne saurait trop admirer (car il ne faut pas lui faire un crime de ce qu'il est né dans notre siècle), Canus Julius eut une altercation avec Caius, et comme il prenait congé de l'Empereur, ce nouveau Phalaris lui dit : « Ne te flatte pas, j'ai ordonné qu'on te mène à la mort. — Merci, excellent prince, répondit Canus. » Que voulait-il dire ? se demande Sénèque, voulait-il lui faire sentir que sa cruauté était telle qu'il regardait la mort comme un bienfait, ou bien voulait-il par ce langage se moquer de la bassesse de ceux qui environnaient l'Empereur ? mais enfin, quelle que fut sa pensée, il se retira tranquille. Canus ne pouvait douter que Caligula lui tiendrait parole, la fidélité impériale en ce genre lui était connue. Il passa dix jours à attendre son supplice, tranquille, devisant avec ses amis, et jouant aux dames avec le centurion qui devait ordonner son supplice. Enfin la dernière heure arrive ; on l'appelle ; il demande qu'on lui laisse le temps de compter les dames, pour savoir qui a gagné la partie. Ses amis pleurent autour de lui.

« Pourquoi êtes-vous tristes ? vous cherchez encore si l'âme est immortelle, eh bien ! moi, je m'en vais le savoir, et je veux maintenant interroger mon âme. » Cependant un de ses amis

le suivait, et déjà on approchait du lieu où l'on allait faire à César ce nouveau sacrifice. « Que penses-tu, lui demanda son ami, quelle est maintenant l'objet de ta réflexion?—Je veux observer, répond Canus, dans ce moment si court, si mon ame se sentira sortir. » Et il promit que si son ame se sentait sortir, elle reviendrait voltiger autour de ses amis, pour leur indiquer ce qu'elle avait senti.

Voilà une ame tranquille au plus fort de la tempête! voilà une ame digne de l'immortalité, qui se sert de sa destinée pour trouver la vérité, qui se possède jusqu'aux dernières limites de la vie, et non seulement philosophe jusqu'à la mort, mais dans le sein même de la mort! Personne, ajoute Sénèque, n'a philosophé plus long-temps, avec les dernières affections de l'ame qui s'envole.

Messieurs, Sénèque est contemporain de Caligula, il le sera de Claude et de Néron, et voilà la question qui occupe les penseurs : l'ame est-elle immortelle? vais-je la sentir sortir? irai-je vers les cieus? Oh! si je suis immortel, je viendrai vous en avertir! Tant il y avait dans le paganisme, dans la société antique, un besoin de spiritualisme et d'immortalité! Mais pendant que ces hommes cherchent, délibèrent, d'autres croient et meurent; ils ne demandent pas si l'ame est immortelle; ils le croient, ils le proclament et meurent pour aller jouir de cette immortalité; d'un côté la philosophie, d'un autre la religion, la croyance; là, l'intelligence; là, la foi! (*Applaudissemens*) Ah! nous avons purifié l'atmosphère, et

Dieu merci ! nous n'aurons plus à nous occuper de cet homme que pour dire qu'il va mourir.

Chœrea , tribun des cohortes prétoriennes , avait été souvent insulté par Caligula , qui faisait des plaisanteries de mauvais goût sur son compte , et lui donnait souvent un mot d'ordre ridicule , obscène , qui attirait au tribun les railleries des autres officiers. Chœrea n'avait jamais pardonné à l'empereur ces outrages ; il résolut de se venger.

Déjà deux conspirations avaient éclaté , mais elles avaient été découvertes. Cependant on sentait que Caligula ne pouvait pas mourir dans son lit ; car , enfin , il faut bien une vengeance sociale ; on ne peut pas peser sur l'humanité , la flétrir et s'en aller toujours avec une apparente impunité. Des présages éclataient , des rumeurs circulaient , on disait que bientôt il y aurait un événement tragique. Le mathématicien Sylla avait répondu à Caius qu'il était menacé d'une fin prochaine et violente. Le pantomime Mnester avait dansé dans une tragédie qu'avait jouée autrefois le tragédien Néoptolème , aux jeux pendant lesquels fut assassiné Philippe de Macédoine.

On attaque Caligula au sortir des jeux palatins , on l'entoure , on le perce et Chœrea lui dit : *Accipe iratum Jovem*. Il tombe , on redouble les coups , on le torture , on le lacère de la manière la plus infâme et la plus abjecte : mort bien digne de lui !

Il avait 29 ans , il avait régné trois ans dix mois huit jours.

Mais les conjurés , à quoi ont-ils pensé ? à quoi Chœrea ? à quoi Asiaticus ? à rien ; ils ont tué

Caligula, et puis ils se regardent. Les Germains de la garde prétorienne arrivent et tuent plusieurs spectateurs et plusieurs conjurés; mais l'empire de Rome n'est à personne. Le Sénat prononce le nom de liberté, et pense à rétablir l'ancienne République. Mais, il y a une autre puissance dans l'état; c'est la cohorte prétorienne, c'est la milice de Séjan et de Macron, elle ne veut pas la République, elle ne veut pas la liberté, elle veut un empereur, un maître. Elle a besoin d'un maître, ou plutôt d'un instrument, et elle ne permettra pas au Sénat de raviver les anciennes formes et de ressusciter la République.

C'est ici que nous en resterons aujourd'hui: voyez bien la situation. L'interrègne est réel, quand Caligula mourut, il n'y eut plus d'empereur; et tandis que le Sénat n'a que la pensée de la liberté et de la République, la cohorte prétorienne veut une dictature militaire dans sa puissance et son unité. Nous suivrons ces débats.

SIXIÈME LEÇON.

24 mai 1836.

Au milieu du tumulte qui s'était élevé autour du corps de Caligula, un homme avait pris l'épouvante, et chassé par sa propre terreur d'une première cachette où il s'était mis, il se réfugia derrière une vaste tapisserie. Cependant un soldat aperçut des pieds, il voulut savoir à qui ces pieds appartenaient, et il vit un homme tremblant qui embrassa ses genoux et lui demanda la vie; ce soldat était au moment de lui proposer l'empire. C'était Claude. L'armée et les soldats instruits de la mort de Caligula, avaient besoin d'un homme; ils prirent Claude, le mirent dans une litière, et comme il n'y avait pas là d'esclaves, ils le portèrent eux-mêmes : le malheureux allait à l'empire comme au supplice, et ceux qui l'entouraient s'apitoyaient sur son sort, car on ne doutait pas qu'il ne dût être immolé; il arrive au camp; il passe la nuit sans savoir si on le garde pour la couronne ou pour la mort.

Le Sénat délibérait et le mot de liberté avait été prononcé : oui, on voulait la liberté, mais comment ? On voulait revenir à l'ancien état de la République, mais par quelle voie ? Il y avait alors à Rome le roi des Juifs, Agrippa, qui était venu pour traiter des affaires de sa nation ; l'embarras du Sénat était tel qu'il envoya chercher Agrippa pour le prier de s'aboucher avec Claude. Agrippa, roi des Juifs, qui, en sa qualité, je dirais presque de provincial, c'est-à-dire de roi, de sujet de l'empire romain, aimait mieux avoir affaire à un gouvernement monarchique qu'à l'ancien état de la République, usa de ruse ; il conseilla aux Sénateurs de prier Claude de renoncer à l'empire ; il leur représenta qu'ils ne pouvaient résister ouvertement à Claude, qui avait autour de lui des vétérans aguerris et nombreux, tandis que les soldats qui prendraient le parti du Sénat étaient sans discipline, sans réputation, sans expérience. Suivant ce conseil, le Sénat envoya à Claude des députés au nombre desquels il mit Agrippa. Avant qu'un des députés ne fit sa harangue officielle, Agrippa prit Claude en particulier et lui apprit l'incertitude du Sénat ; il l'engagea à tenir ferme et à répondre en maître à ceux qui lui proposaient de ne pas toucher à l'empire. Claude, en effet, répondit avec fermeté ; le Sénat envoya une nouvelle députation, et l'on semblait se préparer à la guerre ; mais le peuple qui avait appris que l'armée avait choisi Claude, se joignit à l'armée ; son suffrage l'emporta, et Claude fut empereur.

Messieurs, quel était cet homme qui venait à

l'empire d'une manière si inespérée et au travers de circonstances si bizarres ? Claude avait eu pour père Drusus, fils de Livie, et Drusus lui-même avait eu le dessein de rétablir un jour la République ; du moins on lui avait attribué cette pensée ; tant il y avait d'incertitude dans ces formes naissantes de gouvernement qui n'étaient plus républicaines, qui n'étaient pas encore monarchiques !

Claude n'avait montré dans sa jeunesse que faiblesse, que débilité de l'esprit et que stupidité. Sa mère disait de lui que ce n'était pas un homme, mais seulement un commencement d'homme ; cette nature incomplète était en dégoût et en mépris dans sa famille, et sa sœur s'était écriée que si Claude régnait un jour, ce serait pour le peuple romain la plus amère injustice du sort. On voit dans Suétone quel ménagement on prenait pour ne pas le montrer au peuple, et pour l'écartier des emplois publics. Auguste ne lui accorda que le sacerdoce des augures, et l'éloigna de toutes les fonctions où il aurait fallu payer de sa personne. Claude végéta avec des gens indignes et obscurs. Néanmoins, le peuple de temps à autre lui rendait quelques respects, mais à la cour, on le baffouait, il était le jouet des courtisans, sans considération, sans crédit, et c'est dans cet état d'humiliation, de bassesse et de bêtise, qu'il arriva à la pourpre romaine.

Dans les premiers momens, cet homme fit preuve de plus de sens qu'on ne pouvait l'attendre, il montra quelque modération. Il voulut ho-

norer sa famille ; il fit rendre à Livie des honneurs égaux à ceux d'Auguste , et ne voulut pas que le jour de la mort de Caligula fût mis parmi les jours néfastes. Pour lui-même il affecta de la modestie et s'abstint du prénom d'*Imperator* ; il refusa des honneurs immodérés ; enfin il se fit aimer du peuple à tel point qu'un jour ayant été plus lent qu'à l'ordinaire à s'offrir aux regards des Romains , il y eut une espèce d'émeute qui ne s'apaisa qu'à la nouvelle que Claude allait se montrer.

De sa personne , il fut assidu à rendre la justice, mais il avait au tribunal un arbitraire impérial qui peut vous montrer combien les formes du gouvernement étaient incertaines, et comment les notions constitutionnelles du droit pouvaient à chaque instant disparaître. Claude, ne suivait pas les dispositions légales, mais il jugeait suivant l'arbitraire de son bon sens : tantôt , il aggravait les peines , tantôt il les diminuait ; il allait jusqu'à condamner aux bêtes ceux qui par les lois positives auraient été atteints d'un châtement trop médiocre à ses yeux. Inégal, tantôt du bon sens, tantôt de la bêtise ; aussi , on l'insultait publiquement ; un Grec lui disait : « Tout le monde sait que tu es un vieux fou. » Un autre alla jusqu'à lui jeter ses tablettes et son stylet à la tête , parce qu'on faisait entendre contre lui des témoins indignes.

Claude songeait au triomphe , et il parut en Bretagne seulement pour l'obtenir. Il se montrait désireux du soin d'entretenir la ville, de l'embellir et

de l'approvisionnement ; il fit des constructions utiles et ouvrit un port à l'embouchure du Tibre. Les plaisirs du peuple l'occupaient aussi ; il déploya une grande magnificence pour les spectacles. Son administration n'était pas toujours dénuée de sagesse et de prudence ; on le vit raviver des usages anciens et utiles , et faire quelques innovations salutaires.

Il ôta la dignité équestre à ceux qui refusaient la dignité sénatoriale. Remarquez déjà les avilissemens et les périls du Sénat. Il y a des hommes qui refusent d'être sénateurs ! Etre sénateur alors , c'était avoisiner l'exil ou le supplice ; être sénateur , c'était faire partie d'un corps qui d'époque en époque était appelé à délibérer sur l'empire ; c'était appeler sur sa tête les plus extrêmes dangers. D'un autre côté, il accorda le triomphe à tant de personnes et avec tant de facilité , que les légions par une lettre commune demandèrent que les lieutenans consulaires reçussent avec le commandement les honneurs du triomphe ; on se proposait par-là d'éviter la guerre et d'ôter aux généraux la tentation de guerroyer. Ainsi , le Romain en était venu à ce point qu'il craignait la guerre et flattait ses lieutenans par des honneurs immérités , pour les empêcher de se précipiter dans des expéditions qui , à ses yeux , étaient trop périlleuses.

Nous voyons , en poursuivant les actes de l'empereur , quel était à Rome l'état de la religion naissante , de cette religion dont , aux derniers jours de Tibère , vous avez trouvé la trace. Pendant

long-temps les païens confondirent les Juifs et les chrétiens, et nous pouvons saisir là l'état naissant de cette doctrine, mal définie, mal comprise, doctrine qui sortait de la Judée, qu'on prêtait aux Juifs et à des hommes qu'on ne distinguait pas des Juifs, c'est-à-dire, à des hommes qui admettaient des principes nouveaux au nom d'un certain Christ crucifié sous Ponce-Pilate du temps de Tibère. Suétone dit expressément : *Judæos impulsore Christo assiduè tumultuantes expulit.* Prenez cette doctrine à l'état de germe où elle est et voyez comment peu-à-peu cette doctrine circulait, tantôt factieuse, tantôt humble, toujours calomniée ; mais enfin elle faisait son chemin. Sous Néron, nous retrouverons la secte déjà plus nombreuse et de progrès en progrès nous la verrons pouvant devenir un gouvernement.

Claude abolit dans les Gaules la religion des Druides qu'il trouva trop cruelle.

Des députés Germains arrivèrent à Rome, et pour leur faire honneur, on les fit assister au spectacle au milieu du peuple. Comme on leur dit que parmi les chevaliers et les sénateurs il y avait des Ambassadeurs Parthes et Arméniens, ils voulurent aller prendre place auprès de ces ambassadeurs ; ne s'estimant inférieurs à qui que ce soit.

Claude ne gouverne pas par lui-même ; ce n'est pas lui qui préside aux affaires, il est l'esclave de ses femmes et de ses affranchis ; il exécute leurs volontés, il n'a pas même l'honneur de ses propres fantaisies.

Il avait pour femme Messaline, qui, au milieu

des désordres quotidiens de sa vie, imagina un scandale nouveau. Tacite en le contant craint de rencontrer l'incrédulité des lecteurs ; il affirme que la chose lui a été dite par des vieillards et qu'il en a trouvé des témoignages dans des mémoires contemporains. Messaline est la femme de l'empereur ; elle imagine à Rome, en plein jour, d'épouser un autre Romain, Silius, elle impératrice, et cette femme aura deux maris. L'apprendra-t-on à Claude, cette conduite inconcevable ? Enfin, on se décide à la lui dénoncer ; j'abrège ici Tacite ; vous trouverez dans l'historien (1) la manière dont on éclaire l'empereur, et comment enfin on le pousse à se résoudre au supplice de Messaline.

Claude ne pouvait pas se passer de femme, et il y eut un concours ouvert autour de lui, à qui viendrait partager la couche impériale. Les ambitions s'agitaient (*on rit*). Une femme avait de grands avantages sur ses rivales, elle avait habitué l'empereur à son commerce et à sa familiarité ; elle était sa nièce, et tous les jours admise auprès de son oncle, elle l'avait enlacé dans le charme de son esprit et de sa personne. Mais il y avait un obstacle ; car, c'était une grande nouveauté qu'un oncle épousât sa nièce ; ni les lois ni les mœurs romaines ne montraient sur ce point un précédent favorable. Cependant, on ne voulut pas que l'empereur ne pût satisfaire sa passion qui s'était déclarée, car c'était décidément Agrippine dont Claude voulait

(1) Ann. l. XI, § 30, 31, etc.

faire une impératrice. Alors un de ses familiers, Vitellius, s'en va au Sénat, et appelle sur ce point l'attention du premier corps de l'État : il expose comment l'empereur a besoin, au milieu de tous ses soucis, de ses sollicitudes pour le monde, d'un refuge, d'une diversion, d'une consolation; et que, si, après tout, les lois et les usages s'y opposent, cependant, on voit que chez les autres peuples il n'y a pas de scandale à ce qu'un oncle épouse sa nièce; que si le Sénat le veut, demain cette innovation sera un usage respectable. Le Sénat accueillit la proposition avec enthousiasme: il y eut même de fiers sénateurs qui, se levant avec impétuosité, déclarèrent que si l'empereur ne voulait pas épouser sa nièce, on saurait bien l'y contraindre. Claude se rendit à cette délibération et Agrippine fut impératrice.

Nous n'avons pas fini la liste des maîtres et des dominateurs de l'empereur Claude. La destinée du peuple romain est entre les mains des affranchis; je vous parle des descendants des Emile, des Scipion, eh bien! il faudra que ces descendants des Emile et des Scipion plaisent à Posides l'eunuque; qu'ils plaisent encore à Félix; ce n'est pas assez, les bonnes grâces d'Harpocras leur seront nécessaires; Polybe pourra les faire trembler quelquefois; Narcisse, s'il les regarde de travers, les fera pâlir; et Pallas promène sur eux l'orgueil de ses dédains et de son insolence. Pallas, Narcisse, Félix, Polybe, Harpocras et Posides, voilà les maîtres du monde, car ils sont les maîtres de Claude!

Un jour l'empereur avait rendu un édit assez sage et qui tranchait avec d'autres ordonnances impériales ; c'était pour supprimer les désordres des femmes qui s'abandonnaient aux esclaves ; cet édit fut reçu du Sénat avec applaudissement , et Claude lui dit : « Ce que vous venez d'entendre , je le dois à la sagesse de Pallas , c'est Pallas qui m'a conseillé de rendre un pareil édit. » Sur-le-champ l'admiration du Sénat éclata pour Pallas ; et nous en trouvons un témoignage dans une lettre de Pline le Jeune, où l'on voit dans quelle profonde abjection étaient alors les premiers corps de l'Empire, le Sénat et les chevaliers. Tout le Sénat romain délibérant sur Pallas pour lui rendre grâces ! délibérant sur les mérites de Pallas !

Agrippine était toute-puissante ; elle fiança Néron à Octavie, elle rappela Sénèque de l'exil pour élever Néron. Sénèque avait eu déjà sous deux empereurs des fortunes diverses. Vous l'avez vu méprisé dans son éloquence par Caligula, Claude l'avait pris en aversion et l'avait exilé, Agrippine le tira de l'exil et lui donna l'éducation de Néron. On connaissait dans Rome les profonds ressentimens de Sénèque contre Claude ; il nous en a laissé un témoignage dans une espèce de facétie sur la mort de Claude, petits vers latins qui ressemblent un peu aux plaintes populaires qui se chantent dans nos rues. Sénèque ne craignait pas d'employer sa plume à se moquer de Claude qui l'avait exilé. Il revint à Rome entièrement dévoué aux intérêts de Néron et d'Agrippine.

Claude s'était donné un maître dans sa femme ;

il s'était aussi donné un successeur qu'il ne pouvait pas éviter, et malgré sa faveur pour Britannicus, on voyait bien que Néron recueillerait les fruits de sa mort ; jetons un dernier regard sur cet homme au moment où il va disparaître.

Cet homme avait l'esprit inégal, tantôt stupide, tantôt sensé. Sa figure n'avait rien de difforme, mais sa santé était interrompue par des indispositions subites. Cependant, depuis qu'il avait pris l'Empire, elle s'était un peu fortifiée; il était grand mangeur, et dormait très peu la nuit; en revanche il dormait sur son tribunal, en rendant la justice. Il était bègue ; il riait d'une manière immodérée et déplaisante; il faisait des railleries grossières comme son esprit; il aimait les spectacles de sang, et sa bêtise ne le préservait pas de la férocité. Il aimait, dit Suétone, à voir mourir. Il était défiant, peureux; la moindre menace le frappait de terreur, et un Camillus lui ayant écrit des menaces pour l'engager à quitter l'Empire, il en délibéra sérieusement. Sa pensée avait des ellipses et des absences. Il fait mettre à mort Messaline, et le lendemain, il s'étonne que l'impératrice ne vienne pas prendre son repas, et la fait demander. Il invite à souper des sénateurs et des chevaliers auxquels il a infligé le dernier supplice ; il ne se rappelle pas du sang qu'il a versé, et son défaut de mémoire coûte cher aux Romains, car il est obligé de combler par de nouveaux sacrifices les lacunes qui sont dans sa tête et dans son esprit. Voilà le maître du monde, inégal, hébété, stupide, gouverné par ses femmes et par des affranchis ;

c'est dans cet état qu'il est à la première place du monde, douze ans ! Eh bien ! par une singulière bizarrerie de la nature, cet homme aimait les lettres ; il a eu l'ambition du triomphe, il en a une autre, c'est celle d'écrire l'histoire, et il voulait se faire l'historien des destinées du peuple romain. Il songea d'abord à commencer cette histoire à partir de la mort de César ; ensuite, il résolut de reporter plus loin le commencement de son récit ; il entreprit aussi une défense de Cicéron ; représentez-vous Cicéron défendu par Claude ! (*on rit*)

Il écrivit en grec l'histoire de Carthage, et l'histoire des Etrusques, vingt livres sur l'histoire des Etrusques et huit sur celle des Carthaginois : il prit ses précautions pour se faire lire ; il ordonna qu'à Alexandrie chaque année, à des jours marqués, on lirait l'histoire tyrrhénienne et l'histoire de Carthage, sans en rien omettre, *recitarentur toti à singulis per vices.*

Cependant, Messieurs, il se repentait d'avoir épousé Agrippine ; cette femme lui pesait ; un jour il rencontra Britannicus, le traita avec bonté et lui dit : « Grandis, grandis, je te rendrai compte exact de toutes mes actions ». Mais il fut prévenu, Agrippine l'empoisonna. Sa mort fut cachée : elle fut annoncée aux Romains, quand Néron était déjà investi du pouvoir et sûr de l'armée qui lui prêtait sa force et son suffrage.

Maintenant quels ont été les rapports de Rome et de l'Univers pendant le règne de Claude ?

Du côté de l'Afrique, nous voyons la Mauritanie assujétie aux armées romaines ; un général,

Suétorius Paulinus, alla jusqu'au Mont-Atlas, que de nos jours ont vu nos soldats. Il passa au-delà du Mont-Atlas, alla jusqu'au Niger, ce que n'avaient pas encore fait les armées romaines. Les Romains se fortifièrent en Afrique, et la Mauritanie fut divisée en deux parties : la Césarienne et la Tingitane. C'est le même théâtre sur lequel campent aujourd'hui nos troupes ; c'est l'Afrique qui a été romaine et qui sera française ; que doivent féconder notre industrie, nos armes, notre civilisation, terre qui s'ouvre à nos efforts, sur laquelle nous avons mis la main, et nous pouvons dire : « Afrique, je te tiens, je ne te lâcherai pas ! » (*Applaudissemens*)
 Même théâtre ! même destinée ! France et Rome ; même génie, agriculture, guerre, marine. Nous ne pouvons pas nous montrer inférieurs à notre fortune et répudier l'héritage des Romains. (*Applaudissemens*)

Sous le consulat de Lucius Vitellius, il fut question d'appeler au Sénat les principaux habitans de la Gaule, qui depuis long-temps avaient obtenu le titre de citoyens Romains, et qui désiraient maintenant avoir le droit de parvenir au Sénat : cette demande excita de vives discussions devant l'Empereur ; on disait que l'Italie n'était pas épuisée, que c'étaient aux Italiens seuls qu'appartenait ce privilège. Vous reconnaissez là le vieil esprit italien et national, fuyant avec horreur cette réciprocité inévitable de Rome et du monde, et ne pouvant supporter l'invasion de ce qui n'était pas Romain dans le sanctuaire même

de l'esprit romain , dans le Sénat. Ici , le génie de l'Empire fait contraste avec le vieil esprit national italien. Dans la ville de Lyon se trouve l'original du discours que Claude prononça dans cette circonstance ; ce discours gravé sur des tables de bronze fut découvert en 1528 ; le texte est assez long, et Tacite a composé sur ce document historique une harangue pleine d'art, qu'il met dans la bouche de Claude.

L'empereur est médiocre, mais le génie de l'empire l'inspire et le soutient; aussi conçoit-il la gravité de la situation et des devoirs imposés à la nationalité italienne. Un sénatus-consulte fut rendu sur le discours de Claude, et les Éducéens reçurent les premiers le droit de siéger dans le Sénat. Cette distinction fut accordée à l'ancienneté de leur alliance et au nom de frères des Romains, qu'ils avaient seuls parmi les Gaulois.

Dans l'Orient, des troubles éclatèrent, et Tacite dans son livre XII nous en a fait l'histoire complète.

Les Romains persistaient à ne pas passer le Rhin, et à garder une défensive qui de jour en jour leur deviendra mortelle ; inertie, peur, timidité, ils ne veulent pas camper sur la rive droite de ce fleuve.

En Angleterre, un événement éclatant donna à Rome de la joie, joie rapide ! Après l'apparition de Claude en Angleterre, les généraux romains avaient poursuivi leurs expéditions, et après plusieurs combats, ils avaient pris Caractacus, roi des Bretons ; cet homme courageux, trahi par le sort, fut chargé de fers, et livré aux Romains. Sa renommée avait pénétré jusqu'en Italie. Claude lui pardonna, et

ce fut un spectacle nouveau de voir ce roi barbare, vivant au milieu de Rome en simple particulier. Le peuple romain s'exaltait dans la pensée de ses triomphes, mais au moment qu'il se berçait de souvenirs et d'espérances, les généraux romains étaient affligés de disgrâces qu'il fallait dissimuler.

Pour clore ce tableau de l'Univers et de Rome sous Claude, nous voyons les Bysantins demander au Sénat d'être allégés de leurs charges; ils rappelèrent leurs anciens traités avec Rome et les services fréquens rendus par eux à ses généraux. Claude leur accorda cinq ans d'exemption de tributs.

Ainsi, le monde est tranquille, il ne songe pas à remuer, à se révolter. Il n'y a que sur le Rhin, ce Rhin mystérieux, qui doit vomir les ravageurs du monde, les destructeurs de l'antiquité; il n'y a que sur le Rhin que Rome est abaissée, que Rome a peur. Mais le vieux monde ne bouge guère; tout ce qui a vécu dans l'habitude de la domination romaine est soumis et ne pense ni à la rébellion ni à la résistance.

Le règne de Claude nous montre pendant douze ans la stupidité sous la pourpre, et douze années d'une situation politique extérieure noble, décente, où rien encore n'est compromis ni endommagé par la fortune.

SEPTIÈME LEÇON.

17 mai 1856.

Voici encore une de ces individualités qui gè-
nent le genre humain, qui l'ensanglantent et le
souillent. En vérité, il y a dans l'histoire des effets
dramatiques que l'art le plus industrieux ne sau-
rait égaler. Considérez la maison d'Auguste :
elle a pour fondateur le grand César ; Octave
déploie pendant une longue période sa politique,
son habileté, et parvient à asseoir l'empire et sa
maison. Tibère lui succède, habile aussi, préva-
lant par les armes et par un courage personnel,
tant qu'il n'a pas revêtu la pourpre de l'empire ;
digne du souverain commandement, tant qu'il
n'y est pas parvenu ; puis, de chute en chute, il
arrive à ce qu'il y a de plus systématique dans
la perversité humaine, et comme châtiment, au
dégout le plus complet de la vie et de lui-même.
C'est Tibère qui écrivait un jour au Sénat : « Que
vous écrirai-je, Pères Conscrits ? comment vous
écrivirai-je ? ne vous écrirai-je pas ? je ne sais vé-
ritablement que faire. Si je le sais, que les dieux

et les déesses me fassent périr plus misérablement que je me sens périr tous les jours. » C'était le dégoût le plus complet de la vie, l'abdication la plus entière de l'existence et de l'application des forces humaines. Après Tibère vient un fou, mais un fou furieux, Caius. Après ce fou, un imbécille, Claude, imbécille lettré, voulant être historien, existence incomplète, organisation bizarre dans laquelle le bon sens et l'extravagance se heurtent. Voici encore une variété de l'espèce humaine; et comment la définir, cette originalité de Néron ?

Messieurs, l'art est une belle chose, eh bien ! nous allons voir aujourd'hui l'art funeste au genre humain, car Néron se donne pour un artiste, il n'a l'empire du monde que pour se déployer sur un plus grand théâtre, c'est l'artiste envieux, l'artiste couronné, l'artiste bourreau.

Claude venait de disparaître, et l'on présenta à l'armée le jeune OEnobardus, qui avait 17 ans. Dès 11 ans, il avait été confié à Sénèque. Son précepteur avait pu remarquer chez lui de la libéralité et de la grandeur dans l'âme, des désirs effrénés, mais des instincts qui n'étaient pas dépourvus de toute noblesse, de bons penchans que venaient combattre les mauvais, mais enfin, une certaine étoffe qui pouvait un jour prendre de la force et de la consistance pour le bien et pour le grand. Cependant, le jeune enfant avait des goûts particuliers : il aimait à faire de petits chariots, à parler des courses de chars; il s'entretenait avec commiseration du désastre d'un cocher, faisait

sur les murs de petites images , et pétrissait de petites statues ; il s'amusait à chanter , et son oreille semblait assez avide du rythme , des vers et de la poésie ; c'était une vocation d'artiste qui commençait à se manifester.

Quant à la Philosophie , on ne lui en parlait pas , et sa mère lui avait inculqué ce principe , que la philosophie est une chose qui ne convient pas à ceux qui sont appelés à commander aux hommes. Vous concevez qu'avec un pareil principe d'éducation , nul frein ne fut apporté ni à l'esprit , ni à l'âme , ni à l'imagination du jeune OEnobarodus. Sénèque était un homme de goût , et savait trop bien son monde et sa cour pour vouloir revenir constamment auprès de son disciple sur la Philosophie , car la Philosophie , c'était lui , c'était ses propres affaires : aussi , sans affecter une rigidité pédantesque , il espérait , par des voies détournées , ramener au bien son disciple , sans lui apporter les dégoûts d'une discipline trop sévère et trop monotone. D'un autre côté , les anciens orateurs , les anciens écrivains ne plaisaient guère à Sénèque. Il se livrait tout entier à la nouveauté de ses pensées et de son siècle ; il était alors en possession de la gloire littéraire de Rome ; il était le Cicéron de son âge : philosophie , éloquence , critique , questions naturelles , il embrassait tout cela : pourquoi aurait-il donc auprès de son disciple évoqué la gloire du passé , qui d'ailleurs pouvait offusquer la sienne ?

Néron est empereur à 17 ans , et il annonce qu'il gouvernera suivant les principes d'Auguste ; il

l'annonce en plein Sénat ; une harangue habile est prononcée par lui , elle avait été composée par Sénèque. La politique d'Auguste , une grande modération , consulter le Sénat dans les choses nécessaires , voilà les principes de la conduite du jeune empereur. Il avait alors de la déférence et de la reconnaissance pour sa mère. On lui demandait un jour le mot d'ordre, il dit : *A la meilleure des mères*. Dans les premiers momens de son règne, il n'oubliait pas qu'il lui devait la pourpre , et il se montrait fils respectueux et plein de gratitude.

Agrippine toute-puissante fit empoisonner Silanus et contraignit Narcisse à se donner la mort.

Le jeune Néron gouvernait avec sagesse ; il modérait les impôts exorbitans , il donnait des exemples de modération , et quand il s'agissait de condamner quelqu'un,

Je voudrais, *disait-il*, ne savoir pas écrire.

RACINE. — *Britannicus*.

Et un jour que le Sénat venait lui rendre grâces, « Attendez, dit-il, que je les ai méritées ». Enfin, les premières années de son règne laissèrent dans l'esprit des Romains des impressions si favorables, que Trajan qui vint long-temps après lui, disait que peu de princes pourraient se vanter de ressembler aux commencemens de Néron ; et Trajan assignait cinq ans aux bons commencemens de Néron. Trajan a été trop généreux , il faut en retrancher quelque chose ; mais toujours les premières années du

règne de Néron restèrent comme une heureuse époque dans le souvenir du peuple romain.

Enfin, il fallait bien que l'homme se fit jour, et cet homme, Messieurs, c'est un artiste, c'est un poète; dès les premiers momens de son règne, au milieu de ses bons commencemens, les soins de l'art le préoccupent, il chante et commence à déclamer dans des réunions, puis en public, au théâtre, il cherche des applaudissemens universels, il est chanteur, poète, et rien ne peut le délecter davantage que les suffrages accordés à sa déclamation et à son génie.

Le jeune Britannicus chantait aussi et cela déplaisait à Néron, d'autant plus que c'était un chanteur qui pouvait un jour arriver à l'empire. Mais il est remarquable que le talent de Britannicus le chagrinait au moins autant que sa naissance. Nous sommes au premier degré du crime, nous entrons dans la carrière, et ce jeune Britannicus, ce jeune homme qui est du sang d'Auguste, qui chante, qui peut un jour rallier des souvenirs et des regrets, ce jeune homme importune Néron qui veut l'empoisonner. Il demande à Locuste un venin prompt et décisif. Locuste le lui donne; une première fois c'est quelque chose d'inerte, d'inactif, qui ne procure qu'un vomissement; on essaie un autre poison, et la bête sur laquelle on fait l'expérience, ne meurt que cinq heures après; ce n'est pas encore assez rapide. Une troisième épreuve fait expirer sur-le-champ un autre animal; voilà le poison qui servira l'empereur. Britannicus est dans

une salle de festin , il porte la coupe à ses lèvres et meurt sur-le-champ; Néron sans se troubler s'écrie que cela n'est pas étonnant ; que dès son enfance , Britannicus était sujet à de pareils évanouissemens ; qu'il va revenir à lui.

Britannicus meurt , on l'ensevelit le lendemain avec précipitation , et Locuste reçoit pour prix de son œuvre , l'impunité , de grands biens et des disciples : *Locustæ pro novata opera impunitatem prædiaque ampla , sed et discipulos dedit.* Agrippine est furieuse , elle ne peut se tenir de douleur et de colère , c'est la mépriser , c'est montrer qu'un jour le crime peut aller plus loin. Elle ne craint pas de former contre son fils un parti ; à la première nouvelle , Néron dit qu'il l'immolera ; mais le temps n'est pas encore venu pour cette nature de se faire jour entièrement ; Burrhus et Sénèque ont encore quelque prise sur son ame ; Agrippine obtient une entrevue et reprend sur Néron une partie de sa puissance.

Néron faisant une halte après le fratricide , se livrait à de singuliers divertissemens ; il passait les nuits à se promener dans Rome , masqué , maltraitant tous ceux qu'il rencontrait , et comme dans les premiers temps on ne savait pas que c'était l'empereur , il en résulta des luttes où il fut souvent frappé. Othon , que nous retrouverons plus tard , faisait comme lui ; et Rome fut pleine de gens qui , la nuit , déguisés , armés de bâtons , désolèrent la ville par d'étranges scandales.

Néanmoins , Néron gouvernait encore avec

quelque sagesse ; vous trouverez des édits qui témoignent de sa prudence. Il vient au secours de quelques sénateurs peu fortunés , il rend des ordonnances contre les exactions des Publicains ; enfin, il y a encore un combat entre le bien et le mal. Mais le parti du mal avait des auxiliaires puissans ; Octavie déplaisait à Néron ; il aimait une autre femme, dont Othon lui disputait le cœur , mais qui passera facilement du côté de l'empire. Néron fit plus tard accuser Octavie d'adultère, elle sera condamnée contre toute vraisemblance, et Poppée montera sur le trône.

Mais déjà Poppée excitait Néron contre sa mère ; elle lui représentait qu'il était temps de sortir de l'enfance, de la tutelle et du joug. Néron était de cet avis , mais le pas est périlleux. Agrippine de son côté songeait à combattre par l'inceste la pensée du parricide, mais le parricide l'emporta , et vous avez dans Tacite cette histoire, ce naufrage, cette nuit resplendissante d'étoiles, afin que le crime fût plus évident, et ne pût être attribué qu'à ceux qui le consumaient. Vous avez lu le dénouement, lorsqu'un Centurion perça le ventre qui avait porté Néron. Agrippine n'avait pas manqué d'avertissemens. Au milieu de ses efforts pour donner l'empire à son fils, un devin lui avait annoncé que cet enfant pour lequel elle se prodiguait, lui donnerait la mort : « Eh bien ! » s'écria-t-elle, qu'il me tue, pourvu qu'il règne ! » Il a fait l'un et l'autre.

Le parricide consommé, il fallait écrire au Sénat ; et ici, l'histoire accuse Sénèque d'avoir prêté

sa plume à l'Empereur ; cependant le fait est douteux , l'accusation n'est pas prouvée. Un seul homme eut le courage , après la lecture de cette lettre , de sortir du Sénat, c'était Thraséas.

Néron était inquiet, il ne savait pas comment Rome prendrait cette action, et le souci de l'opinion publique lui devenait un cuisant remords. Mais, on lui dit qu'il n'a rien à redouter ; qu'il vienne à Rome seulement, et il verra ! Il vient à Rome, Messieurs, et il est reçu avec acclamation ; la multitude se presse autour de lui, il monte au Capitole au milieu des applaudissemens : *Superbus et publici servitii victor, Capitolium adiit.* Voilà une ascension au Capitole après un parricide ! Le Capitole avait reçu de glorieuses et triomphantes visites au temps de la République, mais aujourd'hui c'est après un parricide, et au milieu des applaudissemens du peuple romain, que Néron rend grâces aux Dieux !

Cependant la conscience (en avaient-ils encore, ces Romains ?), quelque pudeur publique avait besoin de se faire jour ; c'était par des vers satyriques qu'on répandait pendant la nuit, qu'on se récitait les uns aux autres, que les cœurs se soulageaient un peu. Rome, tant ancienne que moderne, a toujours aimé la satire, les reproches cachés, les pasquinades anonymes ; et elle n'avait d'autre voix contre Néron parricide que des épigrammes, que des reproches sans nom et sans auteur. On disait en grec : « Voilà Néron, Oreste et Alcméon, meurtriers de leur mère » ; et dans un distique latin :

Quis negat Æneæ magnâ de stirpe Neronem ?

Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.

Qui pourrait douter que Néron soit descendu du grand Enée, le premier ayant emporté sa mère et l'autre son père ? Le mot *sustulit* veut dire à la fois prendre sur ses épaules et faire disparaître, détruire.

Nous avançons, car du fratricide nous sommes entrés dans le parricide; alors Néron ne connut plus de frein, et donna jour à sa nature entière.

Il chanta en plein théâtre et dans le cirque, il conduisit des chars, fit entendre ses propres vers, vers médiocres, on l'accuse même de n'en avoir jamais faits, et d'avoir pris ceux des anciens. Cependant, Suétone pense que les vers qu'il faisait pouvaient lui appartenir. Quant aux philosophes, il s'en moquait; il avait un grand plaisir à les embarrasser par des questions insidieuses. Les jeux publics, les spectacles, voilà sa passion. Il établit à Rome des jeux grecs, ce qui était une grande innovation; car Rome avait ses jeux à elle, suivant son génie, mais Néron y établit ceux de la Grèce. L'art du pantomime fut porté à son comble. Ce n'était plus dans Rome que jeux, que divertissemens, récitations de pièces, déclamations, chars et pantomimes.

Burrhus, un jour, ayant mal à la gorge, Néron lui annonça qu'il lui enverrait un remède; ce remède était un poison lent. Burrhus vit bien qu'il mourrait plutôt du fait de l'empereur que d'une esquinancie; cependant il eut assez de fermeté pour ne pas se plaindre; il mourut en silence.

Sénèque était menacé par la mort de Burrhus ; il était seul désormais ; il n'avait plus un collègue qui vint porter la moitié de ses exhortations , de ses reproches , et la moitié des ennuis et des périls qui en sortaient ; il était seul. Sentant l'immense danger de cette situation, il vint un jour demander à l'empereur la permission de se retirer des affaires ; mais Néron l'embarrassa par une réponse adroite : comment fuir ? comment se retirer ? Sénèque s'inclina et resta auprès de Néron. Cependant il tempérait autant qu'il était en lui l'éclat de sa fortune, refusait les nombreux cliens qui voulaient l'accompagner au palais de l'empereur ; ses apparitions à la cour étaient rares et courtes. N'importe : au moment où Néron le caressait, il songeait à donner dans les enfers, à son frère et à sa mère, pour compagnon, son précepteur.

La licence ne connaissait plus de bornes ; un repas donné par Tigillin à l'empereur (Tacite), montre que toute règle était oubliée et toute pudeur secouée.

L'homme était débordé ; désormais il n'y a plus rien qui puisse lutter contre une fantaisie de cet empereur artiste. Néron était plein de l'antiquité, plein des souvenirs helléniques, et l'incendie de Troie lui parut toujours une des plus magnifiques réminiscences des anciens jours. Il résolut de s'en faire à lui une réalité, et il brûle Rome. Messieurs, la chose est tellement passée dans la notoriété historique, qu'elle n'étonne presque plus. Mais reportons-nous au temps, supposons que nous

sommes séparés par 60 ans de l'ancienne République, voyons cette Rome, telle qu'elle apparaît devant nous, et songeons à l'immense folie, au forfait d'un homme qui imagine de brûler Rome pour se représenter l'incendie d'Ilion ! Six jours et sept nuits, dit Suétone, Rome brûla : Rome fut dévastée, et tous les vestiges de l'antiquité nationale disparurent. Rome l'ancienne est abolie, et ce monstre s'est mis en révolte parricide contre le passé de sa patrie ; tout brûle, tout s'éteint, tout se consume, Rome ne sera plus dans Rome, et quand il faudra la relever, ce sera une Rome nouvelle, sans souvenirs, sans piété, sans religion. Néron est sur une tour, il chante la prise de Troie, il est en habit de théâtre et couronné de fleurs :

Esclave, apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux ! (1)

Mais est-ce bien l'empereur qui a brûlé Rome ? C'est peu probable, et même on tient pour certain à la cour que ce n'est pas l'empereur ; qui donc ? ce sont ces hommes qui avaient été réprimés sous Claude, ces Juifs, ces chrétiens, dont on ne sait pas bien les doctrines et les idées ; hommes obscurs qu'on suppose turbulens, en lutte avec la société ; ce sont ces hommes qui ont brûlé Rome. Lisez l'opinion de Tacite sur les chrétiens, c'est le païen qui parle dans toute son injustice et dans toute son originalité ; il les regarde comme des

(1) Victor Hugo.

hommes en guerre contre le genre humain , contre la société établie. Ces novateurs que nous avons vus *tumultuantes* sous Claude , ces hommes qui recevaient dans leurs cœurs la parole nouvelle , ces hommes grandissaient dans l'ombre , et ils furent là pour servir de prétexte à la calomnie , et de pâture aux bourreaux. Voyez le progrès : les chrétiens seront un jour puissans , car on les calomnie , on les accuse , on les brûle ; dans les jardins de Néron , leurs corps servent de flambeaux ; patience ! patience ! ils serviront bientôt de flambeaux au monde entier ! (*applaudissemens*)

Néron profitant de l'incendie de Rome , étendit son palais jusqu'au Mont Esquilin ; c'était un palais merveilleux , avec un immense vestibule assez élevé pour contenir une statue colossale de Néron lui-même ; après cela , on passait dans des jardins délicieux ; on y trouvait des grottes , des campagnes , des forêts , des troupeaux. Comme on le complimentait de tant de magnificence , il dit qu'il était content , et qu'il commençait à être logé comme un homme. Nous trouvons le souvenir de ces jardins dans Pline l'Ancien qui , au livre xxxvi , au milieu de sa belle description des monumens de Rome , dit : « Au reste , tous ces palais ont été effacés par deux autres : deux fois nous avons vu Rome engloutie dans les demeures de Caligula et de Néron , encore Néron pour comble de luxe , fit-il entièrement dorer la sienne. »

Cependant , on commençait à se fatiguer , la patience se perdait , on conspira , on voulut immoler Néron. Le chef de la conspiration était Pison , dont

on eut fait un empereur ; à côté de lui était un jeune poète, faiseur de beaux vers, ayant de la grandeur dans l'esprit et dans l'imagination, mais qui avait commencé, il faut le dire, par flatter Néron :

Quod si non aliam venturo fata Neroni
 Invenere viam, magnoque æterna parantur
 Regna Deis, cælumque suo servire tonanti,
 Non nisi sævorum potuit post bella gigantum :
 Jam nihil, o Superi, querimur : scelera ipsa, nefasque,
 Hâc mercede placent. (1).

Un jour, Lucain lisait des vers et l'empereur sortit avant que cette lecture fût terminée : le poète ne pardonna pas à l'empereur, et l'amour-propre irrité vint réveiller le patriotisme. Lucain se mit dans la conjuration de Pison ; il était ardent, généreux ; mais, ne nous y trompons pas, ce n'était pas le citoyen, mais le poète qui conspirait, c'était l'artiste ; il nous a montré son ame à ses derniers momens ; il eut un instant l'espérance d'obtenir sa grâce de Néron, mais voyant que la clémence n'était pas une vertu néronienne, il se fit ouvrir les veines, après avoir écrit à son père un billet où il lui indiquait quelques corrections pour ses vers : c'était le poète qui avait désiré se venger, unissant son ressentiment à l'ambition de Pison, à l'héroïsme d'Epicharis. Sénèque était mêlé à la conspiration, à ce qu'on disait autour de l'empereur, car rien n'était prouvé sur ce point ; mais

(1) Pharsaliæ, liber 1.

L'occasion était belle, Néron ne pouvait la laisser échapper, et il fut avéré que Sénèque avait conspiré. Non, Sénèque ne conspirait pas; de la hauteur de sa pensée et de son stoïcisme, il jugeait la scène du monde sans vouloir l'ensanglanter; il était tranquille; il achevait ses derniers écrits; placé entre un monde qui s'en allait et un monde nouveau, dont il portait dans son ame le pressentiment, il ne conspirait pas. Mais il convenait à l'empereur de croire à sa complicité. Sénèque fut noble et digne de la philosophie et des lettres; ce fut véritablement avec une sorte de reconnaissance qu'il reçut l'ordre de mourir; il s'entretint avec ses amis, avec sa famille et il se donna la mort paisiblement; comme ses veines un peu épuisées ne versaient pas le sang assez promptement, il prit un breuvage et entra dans un bain chaud; puis, ayant répandu de l'eau autour de lui, il s'écria: « J'offre cette libation à Jupiter libérateur! » Il se fit ensuite porter dans une étuve et mourut. Voilà le représentant de la pensée antique, succombant avec dignité, et offrant une libation à Jupiter libérateur.

Vous reconnaissez le génie de la philosophie antique, qui admettait la religion officielle comme forme artistique de la pensée. Ainsi, Socrate avant de mourir, offrait un coq à Esculape. Sénèque, ne se met pas non plus en lutte contre les symboles admis, et c'est pour ainsi dire à l'abri des autels solennels et publics qu'il meurt, martyr de la philosophie!

Quel frein pouvait rester à Néron? Thraséas a bientôt le sort de Sénèque. Cependant, des fêtes

magnifiques couvraient toutes ces exécutions. Tiridate étant venu à Rome , reçut la couronne de la main de Néron , et des réjouissances publiques épuisèrent les dernières ressources de la magnificence impériale. Car Néron n'avait plus rien , il était devenu pauvre , ce prodigue ! alors , soit désir d'artiste , soit envie de trouver d'autres richesses , il quitta l'Italie pour aller en Grèce.

La Grèce , c'est la terre de Néron , c'est la terre du poète , et là Néron se sentait plus heureux qu'en Italie : il se mêle à tous les jeux et remporte près de 4800 couronnes ; il fatigue toutes les villes de sa présence ; il impose aux Grecs l'obligation de l'admirer et de l'applaudir ; il les flatte en leur disant que les Grecs seuls sont dignes de l'entendre et de le goûter , il met leur admiration et leur complaisance à de rudes épreuves. Pendant qu'il chantait , il n'était pas permis de sortir du théâtre , ni de sortir de la ville , les portes étaient fermées ; des femmes furent surprises en travail d'enfant , et accouchèrent pendant que Néron chantait. Des hommes qui voulaient sortir se faisaient porter par-dessus la muraille et s'échappaient à la dérobée. Il fallait entendre Néron , et l'on ne pouvait s'y dérober sans commettre un crime de lèse-majesté. La Grèce , pour récompense de son admiration , fut déclarée libre , mais en même temps qu'il la déclarait libre , il la ravageait à fond.

Cependant , quelques nouvelles fatales commençaient à circuler autour de lui ; sur ces entrefaites , Corbulon , qui avait dignement défendu l'empire

en Syrie, vint en Grèce : Néron qui l'avait mandé, lui envoya l'ordre de se donner la mort.

Ainsi, le monstre a tué le guerrier dans Corbulon, il a tué l'homme d'état dans Thraséas, il a tué le philosophe dans Sénèque, le poète dans Lucain, il a tué son frère Britannicus, sa mère Agrippine, et promenant ses regards sur le monde, il fait encore disparaître les têtes qui ne lui conviennent pas.

On se réveille enfin plus vivement ; autour de Néron les pressentimens d'un dénouement prochain se manifestent. Néron arrive à Rome : là, il apprend que dans les Gaules un mouvement a éclaté, et que Vindex marche contre lui. Il apprend qu'en Espagne Galba se soulève aussi ; et quoique Vindex ait été vaincu par un autre général romain, cependant les périls croissent autour de Néron ; Galba surtout lui fait peur ; c'est en lui qu'il pressent un successeur.

Il est inquiet, il cherche à faire des levées, à enrôler des esclaves, à rassembler des forces ; il est obligé de donner moins de temps à ses plaisirs ; néanmoins, nous retrouvons l'artiste au milieu de toutes ces sollicitudes ; il fait dire à un acteur, que Rome applaudissait, qu'il abusait un peu trop de l'absence de l'empereur et de son rival. Il va perdre l'empire et il songe aux applaudissemens du théâtre !

Une famine se faisait sentir à Rome, et l'indignation put à peine se contenir quand on vit arriver un vaisseau d'Alexandrie qui n'était pas chargé de blé, mais de sable pour les lutteurs de la cour. Tout prenait une physionomie sombre, fatale et

tragique : quand dans le Sénat, ce Sénat que Néron avait un jour omis de mentionner dans des actes publics, et contre lequel il nourrissait les plus noirs projets, quand on lut le passage de son discours contre Vindex, où il disait que les scélérats seraient punis, et fourniraient bientôt un exemple mérité, on cria : *Tu facies, Auguste!*

De toutes parts on remarqua combien cette parole équivoque était d'un sinistre présage. On apprenait aussi d'autres défections, plusieurs légions s'étaient déclarées contre l'Empereur.

Le sommeil n'était même plus un refuge pour Néron : tantôt c'était l'ombre d'Octavie qui venait l'épouvanter ; tantôt c'était son cheval qui prenait un aspect effrayant, comme un fantôme ; tantôt les images de toutes les nations apparaissaient les unes après les autres autour de sa couche, et lui apportaient de sinistres paroles.

Un soir en rentrant dans sa chambre, il regarde et voit que le poste des cohortes prétoriennes l'a quitté ; il est seul, cette solitude, c'est la mort ! Il regarde encore, et il voit qu'on a emporté le poison qu'il avait toujours auprès de lui : sans gardes, sans poison, que va-t-il faire ? Il demande un asile à l'un de ses affranchis, Phaon lui offre une maison de campagne ; on le met sur un cheval, on lui voile la face de peur qu'on le reconnaisse. Chemin faisant, on rencontre des voyageurs, et dans ce moment le cheval ayant fait un écart, la figure de Néron fut découverte, on le reconnaît, mais on le salue encore, on ne le maltraite pas. Il arrive par une entrée secrète dans une mauvaise

chambre , et s'étend sur un lit : on le presse de mourir : les anciens même les plus vulgaires regardaient la mort volontaire comme le dénouement légitime de la vie. Néron pense que le moment n'est pas encore arrivé, il ne peut se résoudre à mourir ; cependant, on lui apporte la nouvelle que le Sénat l'a proscrit : *Puniatur more majorum*. Néron s'informe du genre de cette peine ; on lui dit que c'est d'être battu des verges jusqu'à la mort. Tremblant, il se plaint, il pleure et dit : *Qualis artifex pereo!* O quel grand artiste va périr dans ma personne ! Allons, Néron ! allons, du courage ! cela ne convient pas à Néron qui parle grec à ses derniers momens ! Οὐδέπρῆπει Νέρωνι, οὐδέπρῆπει νηφεῖν δεῖ ἐν τοῖς τοιούτοις ἄγε' ἔγειρε σεαυτόν. Des chevaux se font entendre, on va le saisir ; il trouve encore une citation grecque :

Ἰππων μ' ὠκυπόδων ἄμφι κτύπος οὐατα βαλλει.

J'entends le galop des chevaux qui s'approchent. Il faut cependant mourir, on lui crie qu'il se dépêche, il porte d'une main faible le poignard à sa gorge, et son esclave l'aide à l'enfoncer. Le centurion arrive, et feint de venir à son secours ; Néron lui dit : « Il est trop tard », puis encore : « C'est là de la fidélité ! » Sa voix s'éteint, les yeux lui sortent de la tête..... Elle est affreuse la mort du monstre ! Néron n'a pas su mourir, lui qui a joué sa vie contre le salut du genre humain ; lui qui a voulu égorger le monde, il n'a pas su au moment fatal se tuer de ses propres mains ! Dans

son désespoir, il s'était écrié : *Qualis artifex pereo!* Partout vous le trouvez avec cette idée d'artiste, d'artiste couvert de la pourpre impériale, et des lauriers de César; il regarde l'univers comme un vaste cirque où il admet les humains à l'admiration de lui-même, et quand il meurt, il pense que l'art va mourir avec lui: *Qualis artifex pereo!*

Ici, Messieurs, finit la maison d'Auguste, ici finit le sang de César. Lamentable dénouement! La dernière goutte du sang de César, c'est Néron: l'empire va prendre un nouvel aspect; ce sera sur différens points du monde, et dans les armées que seront choisis les maîtres du monde; nous verrons d'autres scènes, d'autres conjonctures. Ainsi adieu au sang de César! adieu à cette lignée indigne des deux nobles auteurs qui l'avaient mise dans l'histoire; car le monde attendait à son œuvre, à ses actes, la maison de César qui ne sut depuis Tibère répondre à son espoir et à sa patience que par la fécondité du crime.

HUITIÈME LEÇON.

21 mai 1856.

La nationalité romaine allait de plus en plus s'effacer ; Rome était dans une situation difficile, que toute la persévérance du génie aurait pu vaincre à peine dans son ingratitude et dans ses aspérités. Que sera-ce lorsque les successeurs d'Auguste seront indignes de leur position et cela au moment le plus décisif, c'est-à-dire, au commencement où il fallait avoir la main plus ferme, l'esprit plus sûr et plus pénétrant ? Au contraire, c'est à cette époque que manquent la grandeur, l'habileté, la finesse, l'élévation ; vous comprenez alors que lentement devait se former une réaction contre Rome, contre le centre de l'empire. Le péril sera plus grand encore si l'empire n'est plus donné par Rome, si même il n'est plus donné par le Sénat ni par la garde prétorienne ; si c'est sur les bords de l'Euphrate ou sur les bords du Rhin qu'on peut faire un empereur. Que deviendra alors la nationalité du monde romain ? Elle s'oblitére, elle

s'efface; il est donc de la plus haute importance de suivre les mouvemens extérieurs de Rome, ses rapports avec le monde et les rapports du monde avec Rome.

Les Parthes étaient restés maîtres de l'Arménie, et l'on demandait à Rome dans les premiers temps du règne de Néron comment on pourrait résister aux dangers qui grondaient du côté de l'Orient; on sentait la faiblesse d'un règne nouveau dont le chef suprême n'avait que dix-sept ans, et l'on tournait avec inquiétude ses regards du côté de l'Orient. Cependant le choix de Néron fut heureux, et il nomma Corbulon pour mener les affaires romaines dans l'Orient; la Syrie eut une armée qui fut partagée entre deux généraux, entre Quadratus et Corbulon. Les Parthes d'abord restèrent inactifs et laissèrent à Corbulon le temps d'introduire dans l'armée romaine la plus exacte et la plus sévère discipline; puis, il entra en Arménie et, pour vaincre les Parthes, il imita leur manière de combattre; il réussit et l'Arménie fut pacifiée; Néron l'adjugea à Tigrane, qui avait long-temps vécu comme otage à Rome, homme obscur et médiocre.

Sur les bords du Rhin, les Romains se bornaient toujours à camper sans jamais tenter de grandes expéditions en Allemagne: l'inaction était la politique des empereurs à laquelle obéissait la peur des généraux, qui, par trop d'audace, ne voulaient pas se compromettre auprès du cabinet impérial; et puis, je ne sais quelle fatalité secrète enchaînait les Romains à la défensive, alors qu'il eût été temps

de passer le fleuve, de se faire sa part et sa frontière avec autorité.

Du côté de la grande Bretagne les armées Romaines avaient quelque force et contenaient les populations ; mais les populations avaient un grand grief contre Rome ; Rome les gouvernait tant par un lieutenant que par un intendant, et cette dualité de pouvoir, ce gouverneur civil et ce gouverneur militaire étaient pour la grande Bretagne une source de malaise. L'armée romaine était commandée par un homme de guerre assez éminent qui aurait voulu sur les parages de la grande Bretagne opposer une renommée militaire égale à celle qui se cueillait en Syrie sur les bords de l'Euphrate ; Suétonius Paulinus s'engagea dans une expédition contre l'île de Mona ; elle fut heureuse, il s'empara de l'île. Au milieu de son triomphe, il apprit une insurrection des Bretons, il marcha rapidement contre eux. Les Bretons s'étaient rassemblés autour d'une femme, Boadicée, qu'ils avaient choisie pour leur reine et pour leur général ; cette femme était montée sur un char, ayant devant elle ses deux filles, elle parcourait ainsi les unes après les autres les nations assemblées, et leur disait, « que ce n'était pas sans doute une nouveauté pour les Bretons de marcher au combat sous les ordres de leur reine ; mais que dans ce moment-ci, oubliant tous les droits de ses aïeux, elle ne venait pas réclamer son royaume et sa puissance ; qu'elle venait venger sa liberté ravie, son corps déchiré de verges, ses filles déshonorées ; que l'insolence romaine en était venue au point de se jouer de leurs corps, et

de ne pas même respecter l'enfance ou la vieillesse.»

L'impétuosité Bretonne fut vaincue par la discipline romaine. Après la victoire de Suétonius, Néron envoya l'affranchi Polyclète pour reconnaître l'état de la Bretagne, à la grande surprise des Bretons qui s'étonnaient de voir un général victorieux soumis à l'autorité d'un ancien esclave.

Cependant, Corbulon voulait se faire autoriser à recommencer la guerre, et il obtint de Rome cette permission; les Parthes demandèrent la paix, et Corbulon aussi bon politique que général vigoureux, se prêta à des arrangemens; des ambassadeurs furent chargés des instructions les plus sages et les plus modérées: « On n'en était pas réduit à la nécessité d'un combat à outrance; beaucoup d'événemens avaient été heureux pour les Romains, quelques-uns pour les Parthes; c'était une leçon contre l'orgueil; il valait bien mieux pour Tiridate recevoir en présent un royaume qui ne fût pas ravagé, et pour Vologèse, il servirait mieux sa nation par une alliance avec Rome, que par des hostilités mutuellement funestes. On n'ignorait pas toutes leurs dissensions intestines, et combien étaient fermes et indomptables les nations qu'ils avaient à gouverner. L'empereur de Rome au contraire jouissait partout d'une parfaite tranquillité, et n'avait que cette seule guerre ».

Vous voyez les soins de Corbulon pour montrer à l'Orient une face paisible, pour dissimuler toutes les agitations et toutes les blessures de l'empire,

pour déployer sur les bords de l'Euphrate le plus de dignité et de force possibles. Il y eut une entrevue entre Tiridate et Corbulon; le Romain loua le jeune Parthe de ce qu'au lieu de se précipiter dans les hasards, il prenait un parti plus avantageux et plus sûr. Tiridate parla beaucoup de sa noble origine et ajouta qu'il irait à Rome, pour porter à César une gloire nouvelle, celle de voir un Arsacide suppliant sans avoir été vaincu : *Laturum que novum Cæsari decus , non adversis Parthorum rebus , supplicem Arsaciden.*

L'Orient a conscience de sa dignité; et en même temps, vous voyez ces Parthes ne pas vouloir se donner la peine d'une guerre qui rallumerait les anciennes inimitiés; et voilà Tiridate qui va mettre aux pieds de l'empereur le faste des souvenirs et des traditions de la dynastie des Arsacides! Quelle induction faut-il en tirer? C'est que Rome avait encore dans le monde tout son crédit moral, c'est qu'elle était inexcusable de ne pas profiter de cette influence, de cette force, de ce crédit, que le monde lui laissait. De la main de Néron un prince des Arsacides prend la couronne à la face du Capitole et de Rome! Il y avait obéissance de la part du monde, et il délibéra long-temps avant de se résoudre à la scission et à la révolte.

Tiridate vint donc à Rome, des réjouissances, des fêtes, furent données à ce sujet; au milieu de sa paresse, l'amour-propre du Romain était satisfait: Néron après avoir couronné Tiridate, ferma le temple de Janus, comme s'il ne restait plus aucune guerre à terminer.

Ainsi, le monde était tranquille ; les généraux romains , comme Paulinus et Corbulon , pouvaient encore assurer l'inviolabilité de l'empire. Corbulon était un homme du premier mérite ; il n'avait pas l'héroïsme juvénile et brillant de Germanicus , mais c'était un homme mûr , ayant des qualités éminentes , de la réflexion , du bon sens , de la sagesse et de l'élévation ; il joignait à ces dons moraux une grande et noble figure , un front élevé , quelque chose de militaire et de digne dans la tenue ; c'est le portrait qu'en fait Tacite ; habile administrateur , bon général , ne songeant qu'à la gloire , n'ayant pas de pensées d'usurpation , mais désirant maintenir le nom romain aussi haut qu'il pourrait , et pousser loin sa réputation militaire ; il ne devait porter aucun ombrage à Néron , et cependant le monstre le mit à mort. Corbulon reçut l'ordre de quitter l'Orient ; aussitôt qu'il fût arrivé en Grèce , il demanda de voir l'empereur : Néron lui refuse sa présence et lui envoie la mort , voilà sa récompense. Quand on lui annonça les intentions de Néron , il tira son épée et dit : « Je l'ai bien mérité ! » Alors , dit Dion , il s'aperçut qu'il avait eu tort de se fier à ce joueur de harpe et de venir le trouver sans armes. »

C'est ainsi que tous les instrumens de la gloire romaine disparaissaient , et qu'au rebours de la glorieuse république , de ses 700 ans de conquête intelligente et progressive , il semblait que Rome ait fait la gageure de tout flétrir , de tout rejeter , et de trouver les extrêmes de la honte , comme elle

avait trouvé les extrêmes de la gloire. On éprouve un dégoût profond en parcourant Dion, Suétone, Tacite; on demande grâces, on a faim de grandeur et de noblesse, et si l'on ne pensait pas que dans quelques années nous retrouverons enfin 60 ans de force et de vertu, au siècle des Antonins, véritablement on désespérerait du monde, et l'on fermerait le livre pour ne plus l'ouvrir jamais!

Nous allons reprendre l'histoire des empereurs Romains, et avant d'arriver à ces hommes qui représentent avec dignité les derniers jours de la civilisation païenne, nous avons à traverser trois ou quatre existences dont les pauvretés réclament encore votre courageuse attention.

Le mouvement que je vous ai signalé éclatait, c'est-à-dire qu'à l'entour de Rome, les armées romaines, les Provinces romaines, le monde enfin, s'agitait; Vindex s'était soulevé dans les Gaules, sa révolte n'avait pas plu à un autre général, les deux généraux en vinrent aux mains, Vindex fut vaincu par Virginius, mais le mouvement séditieux n'en avait pas moins éclaté.

En Espagne se trouvait un vieillard, Galba, qui avait depuis long-temps une certaine espérance et une certaine attente de l'empire; dans sa jeunesse, Auguste avait semblé remarquer en lui l'indice d'une grandeur future: plus tard Tibère avait eu envie de le faire mourir, mais il l'avait épargné, dans l'idée que ce ne serait que long-temps encore après lui qu'il pourrait arriver à la puissance, si jamais il y arrivait. Cet homme avait une certaine culture; il connaissait les arts libéraux, *liberales*

disciplinas : il n'était pas étranger à la jurisprudence ; il mit dans son armée une sévère discipline ; il ne permit pas aux soldats de l'applaudir quand il paraissait, et leur ordonna de tenir leurs mains sous leurs robes ; aussi disait-on : « Soldat, prends garde à toi, apprends à faire la guerre, c'est Galba qui te commande ! » *Disce miles militare, Galba est, non Gætulicus.*

Lorsque Caius vint à l'armée de Germanie, Galba se plut à lui montrer la discipline et l'état florissant de ses troupes ; à la mort de Caius, il resta tranquille, et cependant il songeait à l'empire. Claude lui sut gré de cette patience et le reçut au nombre de ses amis. Galba gouverna l'Afrique pendant deux ans, puis il fut revêtu d'un triple sacerdoce et passa pas mal de temps dans la retraite. On lui offrit alors le gouvernement de l'Espagne, où il resta huit ans ; au commencement de son gouvernement il fut *acer, vehemens*, et même dans la répression des délits, *immodicus*, mais bientôt, par prudence, et songeant que Néron était à la tête des affaires, il se relâcha de tant de sévérité ; c'était une manière de faire sa cour à Néron. Enfin, quand on apprit le meurtre du monstre, il se déclara et se nomma *legatum senatûs ac populi romani*. Il forma un petit sénat et répandit des édits dans les provinces pour exhorter chacun à travailler à la cause commune.

Arrivé à Rome, il y avait été précédé par une double réputation d'avarice et de cruauté ; il justifia l'une et l'autre. Il se laissa gouverner par trois hommes ; il n'y avait pas un empe-

reur, il y en avait quatre, ou plutôt il n'y en avait que trois ; je vous renvoie ici à un monument littéraire qui devrait revoir un jour la publicité du théâtre, je veux parler de l'*Othon* de Corneille ; c'est une excellente peinture de Rome ; là on vit avec les Romains, tout y est réel, tout y est vrai, sans enflure et sans déclamation ; c'est de la haute comédie élevée aux proportions de l'histoire.

Galba était vieux, car il avait soixante-treize ans (il n'a régné que sept mois) ; il songeait à adopter quelqu'un qui pût lui communiquer de la force ; il arrêta son choix sur Pison ; ce choix lui fut funeste, car un homme, dans la force et la vivacité de son ambition et de ses vices, s'attendait à ce que la couronne irait le trouver, je veux parler d'Othon. Othon voulait le trône, et il espérait que l'adoption de Galba le lui donnerait ; son espérance trompée, il résolut de se défaire, par la force, du vieillard : il conspira ouvertement contre lui.

Othon était un singulier mélange de vices et de qualités ; il avait vécu dans la familiarité et dans l'amitié de Néron : mêmes plaisirs, mêmes folies, mêmes courses nocturnes dans Rome, mêmes extravagances, mêmes jeux, je dirai aussi mêmes amours, car Poppée se trouvait entre Othon et Néron ; mais enfin l'empereur fut le plus fort ; on envoya Othon passer dix ans en Lusitanie (en Portugal) réfléchir au danger d'avoir pour femme la maîtresse de l'Empereur ; et Rome répéta cette épigramme : « Savez-vous pourquoi Othon est exilé ? c'est parce qu'il a osé habiter avec sa femme,

c'est parce qu'il a commis l'adultère avec sa femme. »

Cependant dix ans en Lusitanie n'avaient pu éteindre en lui l'espérance de régner, ils n'avaient fait que la suspendre. Aussi, trompé dans son espérance d'être adopté par Galba, il résolut de devoir le trône à son audace et à un coup de main.

L'avarice de Galba qui n'avait rien donné aux troupes en adoptant Pison, permit à Othon d'accomplir son expédition en six jours. L'armée déserta la cause de Galba. Par une fausse nouvelle, tiré hors de son palais, il fut tué; un soldat ramassa sa tête, l'enveloppa dans sa robe et la porta à Othon, qui l'abandonna aux valets de l'armée; on la mit au bout d'une pique, et elle fut portée ainsi au travers du camp, avec ces cris : « Eh bien ! Galba, jouis maintenant de ta jeunesse ! » la soldatesque faisant allusion à un mot de Galba qui avait dit peu auparavant, qu'il était encore vert et qu'il se proposait une longue existence. Galba général ne fut pas un homme médiocre; il maintint la discipline dans l'armée; empereur, il fut avare et cruel, il n'eut pas le génie du souverain commandement.

Othon ne gardera pas long-temps l'empire; mais, c'est ici un autre spectacle; ce n'est pas un vieillard de soixante-treize ans, c'est un homme de trente-sept ans, qui a de belles qualités et des vices effrénés : on ne sait s'il se décidera pour le courage et l'héroïsme, ou pour la mollesse et la corruption; mais il est environné d'une certaine faveur populaire; et savez-vous à quel titre on le

salue? on dit qu'il rappelle Néron, et une partie de la populace romaine l'accueille avec ce nom qu'il ne refuse pas ; même il souffre qu'on relève les statues et les images de Néron.

Ainsi, le nom de Néron plane sur la mémoire des mauvais empereurs, comme le nom de César sur la mémoire des grands; Néron reste comme un idéal de vices et de crimes; les historiens de l'église nous apprennent que long-temps les chrétiens regardèrent Néron comme l'Anté-Christ, et qu'il y eut des Néron qui apparurent en Orient; ainsi les vices et les crimes gigantesques se personnifiaient dans un homme.

Cependant, une nouvelle arrive dans Rome, c'est que l'armée de Germanie a fait un empereur, qu'elle ne veut pas d'Othon, mais de Vitellius.

Vitellius est dans toute la maturité des vices les plus grossiers et les plus brutaux; c'est un glouton, qui fait quatre repas par jour, qui dévorera la substance des peuples, qui célébrera des festins coûtant cinquante mille sesterces. Mais retournons à Othon qui, au moment d'avoir l'Empire, et le goûtant quelque moment, le rejette aussitôt.

« Au milieu des alarmes de Rome, dit Tacite, qu'épouvantaient à la fois l'atrocité de ce forfait récent (la mort de Galba), et les anciens dérèglements d'Othon, la nouvelle qu'on reçut de la révolte de Vitellius acheva de consterner les esprits. On l'avait cachée avant le meurtre de Galba, pour laisser croire qu'il n'y avait de révolté que l'armée de la haute Germanie; mais quand on vit

cette élection fatale des deux hommes les plus prodigues et les plus dissolus de l'Empire, comme si l'on eût conspiré sa ruine, alors, non-seulement le Sénat et les chevaliers, mais le peuple même laissa éclater publiquement sa douleur..... » (Tacite, hist. L. 4, § 50.)

Voici cependant quelque chose de plus noble qu'on n'aurait pu s'y attendre. Othon a trente-sept ans, et comme dernier outrage aux Romains, il ne veut pas de l'Empire, non, l'Empire ne vaut pas la peine, à son sens, de faire des campagnes, de soutenir des assauts, de se défendre dans son camp, ou d'aller assaillir d'autres camps.

Othon a géré l'empire pendant quatre-vingt-quinze jours; il a mis à mort Tigillin, dont la longue impunité était un scandale au milieu de tous les autres. Il avait écrit à Vitellius pour savoir si l'on pourrait s'arranger; tous deux s'envoyèrent d'abord des complimens, puis d'indignes injures; on ne put s'entendre et il fallut combattre. Les généraux d'Othon remportèrent trois avantages; mais à la quatrième rencontre les Vitelliens furent victorieux. Rien n'était désespéré, car Othon avait pour lui le cœur de ses soldats, et la faveur de Rome; on l'aimait; n'importe, il a assez de la vie et de ce commencement de l'empire; il n'a plus qu'un désir, mais un désir très vif, c'est de mourir, de se tuer; Suétone le dit avec une expression qui le rapproche de Tacite : *Moriendi impetum cepit*, il se porte vers la mort avec impétuosité; l'empire ne lui plaît plus; la vie, il l'a éprouvée à travers ses vicissitudes et toutes ses vo-

luptés connues; il n'a plus aucun ressort dans l'âme, rien ne l'excite à vivre; au contraire, la mort lui donnera peut-être cet inconnu dont il a soif; il est peut-être une volupté dernière que l'homme peut trouver dans le suicide, allons il est mieux de mourir! Othon annonce son dessein à ses amis, qui veulent l'en dissuader : « Eh bien! dit Othon, d'autres auront possédé l'empire plus long-temps, mais personne ne l'aura quitté avec plus de courage. Pourrais-je voir tant de généreux fils des Romains, tant de braves armées, jonchant de nouveau la terre, et enlevés à la république? Laissez-moi emporter la douce persuasion que vous seriez morts pour moi encore, mais vivez, et ne retardons plus, moi, votre sûreté, et vous, ma résolution. Parler longuement de sa fin, c'est déjà une lâcheté; mais la meilleure preuve que ma résolution est immuable, c'est que je n'accuse personne; qui se plaint des dieux ou des hommes tient encore à la vie. »

Messieurs, voilà du stoïcisme dans ce voluptueux, voilà du courage dans cet homme de plaisirs, qui emprunte quelque chose de la vigueur de Caton pour faire un beau dénouement. Un ami de Néron mourra tranquille, il mourra après avoir brûlé toutes les lettres qui pourraient compromettre les siens, après avoir donné tout ce dont il peut disposer; il mourra, la porte de sa chambre ouverte, tout le monde peut venir le voir : le soir il avait dit : « Ajoutons encore cette nuit à ma vie. » Il met deux poignards auprès de lui et s'endort; le lendemain matin il se perce d'un seul coup, et

meurt. Il a mieux aimé aller trouver le néant que de goûter plus long-temps de l'empire, et par une dernière insulte aux Romains, il ne les juge pas dignes de l'effort nécessaire pour les gouverner ! Il meurt, ses soldats arrivent; ils embrassent ses pieds, se roulent autour de son cadavre et quelques-uns s'ôtent la vie. Ainsi, il est populaire après sa mort, et Rome retrouvant dans ce suicide quelque trace de ses anciens héros, attribue à Othon le projet d'avoir voulu rétablir un jour la république.

Voilà dans sa réalité un homme qui vient faire un piquant contraste entre Galba et Vitellius, et qui jette un grand jour sur les mœurs intérieures de la société romaine. Des mœurs molles, des habitudes et souvent une toilette de femme, puis de la force d'âme et un dévouement héroïque. L'Empire dédaigné par ce voluptueux, devient la proie d'un glouton qui ne le gardera pas non plus long-temps; après Vitellius, nous trouverons quelque grandeur dans la maison Flavia, et quelques dédommagemens à tant d'indignités.

NEUVIÈME LEÇON.

28 mai 1856.

Il est certain que la mort de Néron ébranla profondément l'empire ; le sang de César était tari, et l'élection de l'empereur n'appartenait plus nécessairement à Rome et au sénat. La puissance se déplaçait et passait du centre de l'empire aux extrémités, au point que le hasard choisissait un empereur dans telle armée de l'Espagne, de la Gaule, ou de la Syrie ; l'élection arrivait d'une des extrémités de l'univers s'abattre sur le Capitole, qui recevait la loi au lieu de la donner.

Ah ! les choses étaient bien changées ! Vous avez vu le spectacle de ce vieillard nommé général par son armée, venu d'Espagne et passant quelques jours sur le trône, entre l'avarice et la cruauté ; puis Othon, plus idolâtre qu'ambitieux, échappant par une mort volontaire aux ennuis de l'Empire. Vient enfin Vitellius. Était-il né de parens nobles ou de parens obscurs ? cela est douteux. Descendait-il de ces Vitellius dont nous trouvons le nom mêlé dans les fastes de Rome ? On ne sait. Quant à son père, il avait montré une grande adulation pour Caligula, il l'avait adoré. Vitellius, celui qui

va nous occuper, avait passé une partie de sa jeunesse à Caprée, aux côtés de Tibère; il avait plu à Caligula parce qu'il était bon cocher, à Claude par son amour pour le jeu; il plaisait à Néron, parce qu'il l'avait sollicité avec instance de vouloir bien chanter dans le cirque; enfin d'adulation en flatterie il s'était construit une fortune, et avait pu, par ces degrés, s'approcher de l'Empire. Il avait été envoyé par Galba en Germanie; son armée le reçut avec joie; elle en fit son idole, sans doute faute de mieux. Il n'avait pas laissé passer un mois sans être nommé empereur; il était empereur par la grâce de l'armée germanique, et Rome recevait de ce côté un maître sur lequel elle n'avait pas compté. Ses troupes étaient ardentes à lui assurer l'empire, c'est-à-dire, à le partager avec lui et à s'enrichir en commun. Vitellius était paresseux, il était sous le joug d'une torpeur qu'il ne secouait pas, et il y avait entre l'armée et le chef un contraste singulier. Ses généraux furent obligés de se charger de ses affaires, et ils arrêtèrent un plan. Valens devait faire déclarer les Gaules et Cœcina entrer en Italie. Cœcina effectivement traversa les Alpes et descendit en Italie; il assiégea Crémone inutilement, se retira à Plaisance, et eut bientôt en face de lui les généraux d'Othon, qui remportèrent un avantage considérable.

Pendant l'armée de Valens arrivait au secours de celle de Cœcina. Othon voulut combattre sur-le-champ, il y avait mille raisons pour temporer, mais Othon était pressé de savoir s'il aurait

l'empire, s'il jouirait de la pourpre, s'il serait heu-
 reux, il voulait lire rapidement dans le livre des des-
 tinées; en vain on s'empressait autour de lui, on lui
 faisait entendre que le temps était pour lui; ses géné-
 raux le haranguaient; on lui représentait que « toute
 » l'armée de Vitellius était arrivée, qu'elle ne pou-
 » vait plus guère espérer de renforts, à cause de la
 » fermentation des Gaules et de l'irruption iné-
 » vitable de tant de nations ennemies, si l'on aban-
 » donnait la rive du Rhin; que les soldats de Bre-
 » tagne étaient retenus par la mer et par l'ennemi;
 » que l'Espagne avait peu de troupes; que la Gaule
 » narbonnaise, ravagée par la flotte et vaincue dans
 » un combat, tremblait pour elle-même; que le
 » pays au-delà du Pô, fermé par les Alpes, ne ti-
 » rant nuls secours de la mer, était dévasté par
 » le passage seul des troupes; qu'on n'y trouverait
 » nulle part de blé pour l'armée, et qu'une armée
 » ne pouvait se soutenir sans subsistance; qu'à l'é-
 » gard des Germains, si l'on prolongeait la guerre
 » jusqu'à l'été, on verrait bientôt fondre tous ces
 » grands corps qui donnaient à l'armée ennemie
 » une apparence si terrible; qu'ils ne supporte-
 » raient pas le changement de pays et de climat;
 » que beaucoup d'armées dont le choc eût été re-
 » doutable, avaient été détruites par l'ennui seul
 » et par l'inaction; que les Othoniens au contraire
 » avaient abondance et sûreté; que la Panno-
 » nie, la Mésie, la Dalmatie et l'Orient, avec
 » des armées florissantes, étaient à eux; qu'ils
 » avaient l'Italie et Rome, la tête de l'empire; qu'ils
 » avaient le sénat et le peuple, noms toujours bril-

» lans malgré des éclipses passagères ; les richesses
 » publiques , les richesses particulières , l'or plus
 » puissant que le fer dans les discordes civiles ;
 » des soldats accoutumés à l'Italie et aux chaleurs ;
 » devant eux un grand fleuve , tout autour des
 » places garanties par leurs murs et par leurs dé-
 » fenseurs , et que l'exemple de Plaisance instrui-
 » sait à braver l'ennemi ; qu'il fallait donc prolon-
 » ger la guerre. »

Ce discours de Tacite fait comprendre la situation de l'empire ; la puissance d'Othon était au centre , il en sortait pour combattre , tandis que Vitellius arrivait des extrémités. Les généraux d'Othon voulaient qu'il attendît ; on lui montre combien cette position était assurée , combien il avait pour lui l'ascendant du peuple et du sénat ; mais Othon ne voulut rien entendre , il précipita le combat , ou plutôt on combattit pour lui , car on le contraignit de se retirer ; l'armée de Vitellius fut victorieuse , et il n'y eut plus qu'un empereur.

Rome reconnut Vitellius , et puisque les armes avaient décidé , elle se soumettait à cet arbitrage du sort et de la guerre. Les Vitelliens devaient arriver à Rome à travers l'Italie ; leur conduite fut affreuse ; ils ravagèrent l'Italie comme s'ils eussent ravagé un pays dans lequel ils seraient entrés par la conquête , comme s'ils n'eussent pas été Romains : « Les Vitelliens dispersés dans toutes les
 » villes , les pillaient et les saccageaient ; ce n'était
 » que viols et prostitutions ; se vendant pour le
 » crime , et s'y livrant pour eux-mêmes , ils n'é-
 » pargnaient ni le sacré ni le profane. Quelques

» habitans se couvrirent du nom des soldats pour
 » aller assassiner leurs ennemis , et les soldats eux-
 » mêmes qui connaissaient le pays , marquaient les
 » domaines les plus fertiles , les maisons les plus
 » riches , s'en emparaient , ou , en cas de résistance ,
 » ravageaient et massacraient , sans que leurs chefs
 » osassent rien empêcher ; tous deux esclaves de
 » leurs soldats , Cœcina par ambition plus que par
 » avarice , Valens par l'infamie de ses rapines et
 » de ses concussions qui le forçaient à dissimuler
 » celles d'autrui . Tant d'injustices , de violences et
 » de brigandages d'une armée aussi nombreuse ,
 » venant à la suite d'une longue oppression , por-
 » tèrent à l'Italie les derniers coups . »

Vitellius était dans les Gaules quand il reçut la
 nouvelle de sa victoire ; l'Empire le reconnut et
 les adhésions lui arrivèrent de tous les points.
 Vitellius donna à son fils le nom de Germanicus.
 Dans la clémence il fut inégal et bizarre : il épargna
 plusieurs généraux en chef et fit mourir quelques
 officiers subalternes ; il eut le soin de séparer les
 légions vaincues et de les éloigner de l'Italie ; il
 cassa les Prétoriens . Il avait hâte d'entrer dans
 Rome ; il traversa l'Italie , visita le champ de bataille
 de Bédriac , où il montra les bassesses de son âme ,
 car devant les résultats de la guerre , devant les
 restes du carnage , devant les cadavres , il s'arrêtait
 avec plaisir , il les sentait , et s'écriait qu'un ennemi
 mort sentait bon , *optime olere occisum hostem* .

Il se délectait aussi dans les guerres civiles , et
 ce qu'il y a de plus sanglant et de plus cruel , lui
 était un aiguillon de volupté : un ennemi mort lui

faisait plaisir , un citoyen mort lui causera des délices. C'est dans ces dispositions qu'il marcha vers Rome ; son cortége était extravagant et ses excès furieux. Il avait imaginé d'entrer à Rome comme dans une ville prise d'assaut, en costume de guerrier qui sort du champ de bataille, mais ses amis lui firent abandonner ce dessein, et il consentit à entrer dans la ville, revêtu de la robe prétexte. Il harangua le peuple et le Sénat, comme un Trajan ou un Titus, n'ayant pas mémoire des excès de la veille, du sang encore frais dont il s'était donné le spectacle : il est affable et bienveillant, flatte les gens d'une classe médiocre, se rend assiduellement aux séances du Sénat ; enfin, il affecte partout dans sa conduite et dans ses discours une extrême popularité.

Sous son nom c'était Valens et Cœcina qui tenaient les affaires ; il les avait faits consuls pour les récompenser de la rapidité avec laquelle ils l'avaient porté à l'empire. Les armées victorieuses étaient moins faciles à réduire, et moins disciplinées que les armées vaincues ; leur licence s'augmentait de toute l'insolence de la victoire, et sûres de l'impunité, elles ne s'épargnaient pas les plus grands excès.

Comment vous conter maintenant les puérides monstruositées de Vitellius ? Ses deux passions étaient la gourmandise et la cruauté. Il avait imaginé un plat fameux qu'à raison de sa dimension il comparait au bouclier de Minerve, et qui lui semblait le mets le plus délicieux qui pût passer par le palais d'un mortel. Il joignait à cet épicu-

réisme la gloutonnerie la plus effrontée; s'il passait quelque part, il fallait mettre tout hors de sa puissance, car tout ce qu'il apercevait, il le dévorait; s'il voyait sur l'autel des gâteaux et des viandes offertes aux Dieux, il les prenait pour lui et les avalait avidement. Voilà, Messieurs, le maître du monde!

Saisissez bien ce point : Rome a eu le temps pour rester maîtresse, pour garder la clé de l'Univers, pour maintenir dans son droit le centre de la terre et du monde historique : elle a eu le temps après Auguste, elle a eu des princes du sang de César, une succession Césarienne qui lui a permis d'être puissante et de concilier le monde avec la suprématie romaine; or, en histoire et en politique, quand on ne profite pas des occasions, elles ne reviennent plus; quand une nation, quand un individu ne saisit pas ce qui lui est offert, la providence ne fait pas deux fois les mêmes avances.

Au moment où la gloutonnerie de Vitellius éclate, le centre du pouvoir commence à échapper à Rome, et à se transporter ailleurs. En Orient, il circulait d'étranges rumeurs; en Orient, les imaginations travaillaient; en Orient, on attendait quelque chose, l'attente était immense, universelle.

En Orient, était Vespasien : sa naissance était ordinaire; il avait commencé par être le flatteur de Caligula; il avait continué par se faire protéger par Narcisse sous Claude, et à l'ombre de ces flatteries, moyens nécessaires de sécurité dans le temps dont nous parlons, il avait servi en Germanie en bon mi-

litaire ; dans la grande Bretagne il avait remporté les ornemens du triomphe ; on l'avait fait consul, et de ce consulat, il passa au proconsulat d'Afrique. Son administration fut assez bonne selon Suétone, elle fut mauvaise suivant Tacite ; elle fut probablement bonne et mauvaise, s'il est permis de concilier ainsi Suétone et Tacite. Il fut contraint d'accompagner Néron en Grèce ; le poste était dangereux ! Eh bien ! cet homme, ce Vespasien qui avait flatté Caligula, et non-seulement Claude, mais le flatteur de Claude, Narcisse, qui avait consenti dans le début de sa carrière aux complaisances nécessaires auprès de Néron, le naturel l'emporta et pendant que Néron chantait ses vers, Vespasien s'endormait ; le sommeil était périlleux ; mais la gêne était trop forte, Néron l'ennuyait. Vespasien ne pouvant prendre sur lui de s'interdire le sommeil où la fuite devant les vers de Néron, s'était rendu justice, il attendait la mort, mais par une bizarrerie du sort, le même homme qui contraignait à s'immoler le noble Corbulon, envoya à Vespasien des lettres de commandement pour aller faire la guerre aux Juifs ; ainsi, le voilà hors de danger, sauvé des vers de Néron, et général en chef de l'armée de Judée.

Vespasien avait une grande idée de ses destinées futures, mais en même temps il avait de la prudence, et comme il espérait tout, il ne voulait rien compromettre. Il attendait l'Empire, mais se fiant à la fortune, quand Galba fut nommé Empereur par l'armée d'Espagne, il envoya son fils Titus féliciter l'empereur Galba, et resta fidèle. Titus prit congé

de son père et se mit en route. Chemin faisant, il apprit la mort de Galba; il jugea à propos de revenir rapidement vers son père pour se concerter avec lui. Dans son voyage, il consulta l'oracle de Paphos, dans l'île de Chypre, et cet oracle lui promit de grandes prospérités.

D'ailleurs, il y avait en Orient une rumeur prophétique, qui annonçait quelque chose, qui annonçait l'avènement d'un homme, d'une révolution, et d'un nouvel Empire. Vespasien qui avait été envoyé par Néron pour faire la guerre aux Juifs, était environné de toutes les prophéties judaïques qui travaillaient ce peuple, de toutes les pensées qui passaient par son imagination; on disait, on répétait que l'Orient marchait à la gloire, et que de la Judée sortirait un jour le maître du monde: parole mystérieuse qui désignait Vespasien et Titus! C'était l'opinion de Tacite, cela n'est pas étonnant; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ça été l'opinion du Juif Josèphe qui, témoin des catastrophes des Juifs, de la prophétie orientale et de la puissance de Vespasien et de Titus, attribuait tout ce que la conscience de la nation judaïque rêvait d'avenir et de puissance, non pas à quelque chose que le monde n'avait pas encore vu, mais à l'élévation politique de Vespasien et de Titus.

Que voulons-nous constater? C'est qu'il y avait dans le monde une certaine attente, c'est que le monde était travaillé, surtout en Orient: les âmes étaient avides, inquiètes, elles étaient tristes, elles avaient soif de quelque chose; et alors, suivant

l'événement, suivant la conjoncture, on attribuait à celui-ci, on décernait à celui-là l'honneur de vérifier la prophétie et d'en être l'enfant fatal. Mais il ne s'agissait ni des Juifs assiégés dans Jérusalem, ni de l'Empereur, qui attendait la pourpre: non, c'était un enfantement plus merveilleux et plus spirituel dont le monde avait besoin, et qu'il reconnut, bien des siècles après, dans le signe sacré qui devait décorer le front de l'Empire. Que les chutes des religions vieilles sont fécondes en enseignemens !

Voyez-vous les pressentimens du Monde? Tout cela n'est pas l'affaire d'un jour, ni d'un siècle, mais la pensée est jetée, mais l'idée se propage; et si son triomphe est encore lointain, c'est que Dieu n'a pas grand souci de notre impatience et qu'il met des siècles à l'exécution de ses desseins; il prend son temps, parcequ'il est maître de l'éternité et de l'espace, et il veut que l'humanité s'élève à l'intelligence de cette active lenteur.

Ces prophéties flattaient Vespasien; il avait un goût déterminé pour les prédictions et pour la science de la divination; toutefois son penchant poétique n'altérait en rien sa prudence, et jusqu'à lors il était resté calme et tranquille. Il avait fait sa soumission à Galba, ou du moins il projetait de la faire, puisque Titus était déjà en chemin, quand il apprit que Galba était mort; et pendant qu'Othon et Vitellius en venaient aux mains, il ne voulait encore ni se déclarer ni remuer.

Nous touchons à l'avènement de la maison Flavia. L'Empire avait besoin, non-seulement d'un

homme, mais d'une famille. Vespasien a deux fils qui pourront perpétuer le sang des empereurs, Titus et Domitien, déjà connus du soldat. Quel jour, pensait en lui-même Vespasien, que celui où il livrerait au destin des batailles, soixante années de vie, et deux fils à la fleur de l'âge ! Dans les projets de la condition privée, le retour est possible, et l'on peut prendre plus ou moins d'intérêt aux jeux de la fortune ; mais pour qui veut l'empire, pas de milieu entre le trône et le précipice. Mucien était gouverneur et commandant de l'armée de Syrie, pendant que Vespasien commandait l'armée de Judée ; tous les deux avaient leurs qualités. « Vespasien, dit Tacite, était un guerrier infatigable, toujours le premier dans les marches, choisissant lui-même les campemens, opposant nuit et jour à l'ennemi ou sa prudence ou son bras.... Mucien avait un air de grandeur et d'opulence, un faste au-dessus de la condition privée, qui rehaussaient l'éclat de son rang.....Otez à chacun d'eux ses vices, et réunissez leurs vertus, de cet heureux mélange sortirait un prince accompli. L'un était gouverneur de la Syrie, et l'autre de la Judée. Divisés d'abord par la jalousie, ils se rapprochèrent à la mort de Néron et concertèrent leurs démarches. »

Quand la nouvelle de la mort d'Othon arriva dans l'armée, le moment parut tellement favorable qu'on ne permit plus à Vespasien de délibérer ; Mucien se chargea de vaincre ses hésitations ; on tint conseil et le gouverneur de Syrie prononça un discours qui offre let ableau le plus complet de la situation de l'Empire, des relations extérieures

de Rome et de la puissance des armées pour décerner la pourpre. Mucien parla ainsi à Vespasien :

« Celui qui met en délibération quelque chose, doit examiner si elle est utile à l'État, glorieuse pour lui-même, d'une exécution facile, ou du moins sans obstacles trop grands. Il faut considérer de plus si le conseiller qui en appuie le dessein est prêt à en partager les périls, et en supposant la fortune prospère, de qui le succès doit fonder la grandeur. C'est moi, Vespasien, qui t'appelle au rang suprême, autant pour le salut de Rome que pour ta propre gloire : après les Dieux, tu as l'Empire dans tes mains. Et qu'un vain fantôme d'adulation n'effraie pas ton esprit : c'est presque un affront plutôt qu'un honneur d'être choisi après Vitellius. Ce n'est ni contre la vigilante énergie d'Auguste, ni contre la vieillesse défiante et rusée de Tibère, ni même contre la maison de Caius, de Claude, de Néron, affermie par une longue possession de l'Empire, que nous levons l'étendard; tu as respecté jusqu'aux aïeux de Galba: rester plus long-temps engourdi, et laisser la république aux mains qui l'avalissent et la perdent, semblerait assoupissement et lâcheté, dût la servitude être pour toi aussi exempte de périls que pleine d'ignominie. Il est passé; il est déjà loin le temps où l'on aurait pu t'accuser d'ambition; le trône n'est plus pour toi qu'un asyle. Corbulon massacré est-il sorti de ta mémoire? Sa naissance était plus éclatante que la nôtre, je l'avoue, mais Néron aussi surpassait Vitellius pour la noblesse du sang. Quiconque est redouté n'est que trop

illustre pour celui qui le redoute. Qu'une armée puisse faire un Empereur, Vitellius le sait par son propre exemple, lui qui, sans réputation ni services militaires, ne fut élevé qu'en haine de Galba. Oui, Othon même, que n'a vaincu ni le talent du général, ni la vigueur des troupes, mais un désespoir follement précipité, Othon semble grand auprès de lui, et déjà il en a fait un prince regrettable. Maintenant, il disperse les légions, désarme les cohortes, sème chaque jour de nouvelles causes de guerre, et pendant ce temps, ce que ses soldats pouvaient avoir d'ardeur et de courage, ils l'usent dans les tavernes, l'éteignent dans la débauche, à l'imitation de leur prince. Pour toi, la Judée, la Syrie, l'Égypte, te fournissent neuf légions complètes, qui ne sont ni épuisées par une bataille sanglante, ni corrompues par la discorde, mais aguerries par l'exercice, et victorieuses de l'ennemi étranger. Tu as des flottes, une cavalerie, des cohortes nombreuses, des rois dévoués, et le meilleur de tous les auxiliaires, ton expérience. »

Enfin Vespasien se résolut à accepter l'empire ; il fut proclamé par les légions de l'Égypte, de la Judée et de la Syrie ; l'Orient le reconnut et il se tint un grand conseil à Beryte, où l'on délibéra sur l'empire, sur son partage, sur son organisation et sur ses destins.

Vous voyez comme les choses marchent, on délibère de Rome et de l'Italie au sein de l'Orient ! Après ce conseil on se sépara et l'on s'occupa des moyens de conquérir l'empire. Le plan de Mucien était de n'aller ni trop lentement, ni trop vite ;

trop lentement, les choses se dérangent quand on leur laisse trop de temps; trop vite, ce serait montrer moins de grandeur que de rapacité vis-à-vis de l'Italie; il faut lui laisser quelque loisir pour méditer sur les proclamations de l'Orient, il faut laisser à Vitellius le soin de s'engager plus avant dans l'infamie. Les provinces retentissaient de préparatifs en tout genre, vaisseaux, armes, soldats; on travaillait de toutes parts à l'envahissement de l'Italie.

Vitellius ne sortait pas de son inertie et de sa torpeur; ses lieutenans s'agitaient autour de lui; le plus puissant, Cœcina, songeait à le trahir. Antonius Primus, à la tête des légions d'Illyrie, se déclara pour Vespasien, et résolut d'entrer promptement en Italie; Cœcina marcha à sa rencontre. Primus attaqua deux légions près de Crémone et en triompha; six nouvelles légions arrivèrent, et furent battues également par Primus, qui prit enfin Crémone. Vitellius restait toujours dans son indolence et dans sa gloutonnerie. Cependant un autre lieutenant de l'empereur, Valens, ayant appris la prise de Crémone, s'embarqua pour aller réunir de nouvelles forces dans la Narbonnaise, mais jeté par la tempête aux îles d'Hières, il fut retenu prisonnier par Paulinus. Le nom de Vespasien commençait à se répandre en Occident, dans une partie de la Gaule et de l'Italie.

Au milieu de ses prospérités, Antonius Primus relâchait un peu de la discipline et flattait les soldats. Il foulait aux pieds l'Italie comme une terre de conquête; il ménageait les légions comme sa

propriété. *Ut captam, Italiam persultare ; ut suas legiones colere.* Vitellius est toujours dans son inertie et dans sa gourmandise. Cependant il imagine qu'il serait sage de faire fermer les passages de l'Apennin, mais tous ces partis sont pris trop tard, avec faiblesse, irrégulièrement. Enfin, Vitellius sortira de sa torpeur pour prendre une résolution ; il veut abdiquer, et il fait dire aux partisans de Vespasien, au jeune Domitien, qu'il cède l'empire.

Ici, Messieurs, remarquons bien ce qui se passe : le peuple, l'armée qui était autour de Vitellius, le sénat ne veulent pas qu'il abdique : est-ce par amour pour cet homme ? Non, mais c'est qu'il y avait dans l'esprit de Rome et de l'Italie cet instinct profond qu'il était important que l'empereur fût fait par Rome, et qu'un empereur fait par Rome ne fût pas aboli par un empereur venu d'Orient ; c'est le combat de la nationalité romaine et italienne qui rassemblait ses derniers efforts autour de l'indigne Vitellius ; Vitellius est donc empereur malgré lui. Mais empereur, il faut résister ; un engagement a lieu dans Rome, et Vitellius est malheureux ; il veut prendre la fuite, et avec qui fuit-il ? avec son boulanger et son cuisinier (*on rit*). On s'acharne à ce qu'il garde l'empire ; il n'en veut pas, mais dans Rome, le peuple, l'armée veulent le conserver empereur le plus longtemps possible. Alors il se passe dans Rome, pour la première fois depuis César et depuis Auguste, d'indignes turbulences et d'affreux excès ; les partisans de Vespasien et les Vitelliens cherchaient à

s'emparer réciproquement du Capitole, le Capitole fut mis en sac, en ruine, en flammes. Lisez la douleur de Tacite: le Capitole brûla pendant plusieurs jours et le temple de Jupiter fut incendié.

Que faisaient les Romains? Les Romains, Messieurs! le peuple assistait à ces combats comme aux jeux du Cirque, encourageant avec ses cris et des applaudissemens chaque parti tour-à-tour: voyait-il des combattans mis en fuite et vaincus, se cacher dans les boutiques et dans les maisons, ses clameurs les en arrachaient.

Voilà quelle était Rome, comme elle assistait à ce déchirement entre l'Orient et l'Occident, *plaudite, cives!* Cependant Vitellius fut trouvé quelque part, je ne sais plus dans quel coin, et il est obligé de se nommer; il est mis à mort, il est déchiré, il est traîné, on l'appelle incendiaire, on l'appelle glouton, amateur et faiseur de *plats*; on le perce, on le torture, on le déchire, on le fait mourir lentement; puis, quand il est mort, on pousse le cadavre avec un croc et on le jette dans le Tibre.

Les partisans de Vespasien après leur victoire, s'empressèrent autour du jeune Domitien, le proclamèrent César et le conduisirent à la maison de son père. Qu'est-ce à dire? Voilà un empereur qui, en Syrie, prend possession de l'empire, de loin, par son fils! Une armée d'Orient a le bras assez long pour pousser le jeune Domitien au Capitole, afin qu'il y représente son père! Rome, Messieurs, Rome est éclipsée, la nationalité italienne, romaine, s'affaïsse, disparaît peu-à-peu devant l'Orient qui se venge et qui, tant avec ses

voluptés qu'avec son spiritualisme, tant avec ses Juifs qu'avec ses rois, prend un aspect menaçant devant l'Italie, il se dresse devant elle avec ses pompes et son génie idéal : voilà la situation.

Nous en resterons là aujourd'hui ; nous connaissons l'empire, nous savons où nous sommes ; maintenant, nous verrons ce que fera la mal Flavia pour le monde, après la maison de César.

DIXIÈME LEÇON.

31 mai 1856.

Le monde s'agitait : l'indépendance des peuples luttant contre la suprématie romaine, le mouvement des idées s'insurgeant contre le culte établi et contre les institutions officielles, voilà ce que présente le monde romain à l'époque où nous sommes. Si nous regardons les bords du Rhin, l'île des Bataves, et les Gaules, nous trouvons une agitation sourde contre l'Empire, un murmure, un besoin d'indépendance et de révolte, symptômes évidens d'innovations futures, annonce de ce qui s'opérera plus tard, la chute de l'Empire par ce côté !

Claudius Civilis fit révolter l'île des Bataves ; il assembla la noblesse, les plus vieux et les plus braves de la race, il les anima contre les Romains, et il expulsa les Romains. Après cette première expédition, il se mit à demander aux Germains leur appui, qui le lui prêtèrent, et ne firent pas attendre leur adhésion à l'insurrection des Bataves. Civilis voulut aussi exciter les Gau-

lois, et les motifs sont curieux à entendre : il leur demandait si dans les Gaules il n'y avait pas d'anciens Gaulois qui se rappelaient la vieille indépendance nationale, et si le joug romain était si ancien qu'on ne pût le secouer ? Que l'Orient se soumette, qu'il y ait en Orient des cœurs d'esclaves ! Mais dans les Gaules, mais dans la Germanie, pouvons-nous souscrire à la domination romaine ? Vous le voyez, Messieurs, à chaque époque, à chaque empereur, se font entendre des protestations Germanique, Batave et Gauloise, afin que plus tard, de mouvemens en mouvemens, de révoltes en révoltes, il se forme un immense concert d'indépendance ; alors la Germanie en envoyant ses hordes à travers le grand fleuve, opposera aux Romains des ennemis neufs, nouveaux, dont la supériorité naturelle sera si forte sur la mollesse italienne, que le combat ne sera pas douteux. Vous trouverez dans le quatrième et le cinquième livre des *Histoires* de Tacite les différens événemens de la lutte des Bataves, des Germains et des Gaulois. Les faits ne sont pas considérables, les résultats sont médiocres, mais le germe de l'avenir, les symptômes veulent être connus, et après avoir déposé dans votre esprit cette situation des rives du Rhin, des Bataves et des Gaulois, nous nous mettrons à considérer un peuple qui touchait à sa ruine et qui, dépositaire d'une idée, mourait après l'avoir donnée au monde ; je veux parler du peuple Juif.

Il y avait entre les Juifs et les Romains une profonde antipathie ; le Juif avait un esprit exclusif, étroit, des mœurs singulières, originales, qui

l'isolaient du reste des nations, de la fierté, de la raideur, du fanatisme, de l'avarice. Le Romain qui avait sa force, sa fermeté, sa hauteur, sa dignité, voyait avec déplaisir un peuple qui voulait être quelque chose devant lui, car s'il promenait ses regards sur les autres nations, il rencontrait une uniformité qui lui souriait; mais quand son œil tombait sur les Juifs, il trouvait là quelque chose de singulier, d'exclusif, d'indépendant, qui lui déplaisait fort; cette antipathie engendra une haine irréconciliable. Après cela, notons que chez les Juifs un mouvement d'indépendance se déclarait, dont il faut apprécier l'esprit; la prophétie avait éclaté, elle était dans la mémoire et dans la conscience du peuple; le royaume, la souveraineté, l'empire était promis au peuple Juif et le peuple avait traduit matériellement cette splendide promesse; il croyait à un empire matériel et positif, et toujours il attendait quelqu'un qui vint le relever de sa servitude, et lui mettre la couronne sur le front.

Un parti, le parti qui représentait l'indépendance nationale, levait la tête en Judée, et s'opposait avec orgueil, avec exaltation, aux riches, aux nobles qui représentaient naturellement les intérêts conservateurs. Il y avait des passions énergiques chez ces hommes qui croyaient de bonne foi à l'indépendance future de la Judée; il y avait de la verve démocratique, il y avait une humeur altière qui demandait le combat pour appeler la liberté et la souveraineté. Ensuite, il y avait, comme dans tous les partis, un mélange d'inclinations basses et mau-

vaises, une tourbe, une multitude, mais ce qui caractérisait les *Indépendans*, connus dans l'histoire deux ou trois années plus tard, s'affirmant eux-mêmes sous le nom de *Zélateurs*, ce qui les caractérisait, c'était la bonne foi; ils croyaient à l'indépendance future de la Judée, ils interprétaient matériellement les prophéties, et alors s'estimant appelés à préparer par leurs guerres, par leur énergie, le règne nouveau annoncé aux nations, ils étaient ardens, furieux, inexorables dans leurs efforts.

Sur la fin du règne de Néron, Flórus, intendant de la Judée, géra indignement la province qui lui était confiée; il maltraitait le peuple, exerçait sur lui mille et mille exactions. Des troubles avaient éclaté à Césarée, il les fomenta au lieu de les éteindre; une sédition dans Jérusalem s'était élevée à l'occasion d'un caprice qui lui avait pris de faire enlever du trésor du Temple 47 talens; l'exaction était évidente et le peuple lui répondit par une révolte, par une insurrection. Les deux partis commencèrent alors à se dessiner, les Indépendans et les Zélateurs d'un côté, les nobles et les riches de l'autre. Cependant Cestius, gouverneur de Syrie, envoya un tribun pour s'enquérir du fait, mais le mal empirait, et la guerre civile était dans Jérusalem; les Indépendans furent vainqueurs; c'était eux qui avaient le principe d'énergie et de fidélité nationale, ce seront eux qui auront à soutenir la lutte contre les Romains, et les passions dans tout ce qu'elles avaient de plus exalté et de plus ardent, les passions feront leur force

et leur supériorité. Sous la conduite d'Éléazar, la ville resta tout entière aux Indépendans.

Que faisaient les Romains ? Les Romains avaient été contraints de se retirer du milieu de la ville, et ils n'occupaient plus que trois forts, positions qui faisaient leur sûreté. Ils désiraient aller rejoindre l'armée romaine, qui était en Syrie; ils écoutèrent facilement des propositions d'accommodement; ils sortirent des forts, sans armes, croyant à la parole d'Éléazar et aux discours qu'on leur tenait, ils sortirent et aussitôt ils furent indignement égorgés contre toute justice, contre tout droit des gens.

La Syrie présentait alors un spectacle général de guerre civile : Syriens contre Juifs, Juifs contre Syriens, Juifs contre Romains, la lutte était ardente, et l'acharnement général. Le conseil des Juifs de Jérusalem se préparait à la guerre, car il comprenait fort bien qu'après de pareils excès les Romains viendraient un jour devant les murs de Sion en demander vengeance et réparation.

C'est à cette époque que le conseil des Juifs envoya Josèphe en Galilée (l'historien Josèphe dont nous allons parler). Cestius, gouverneur de Syrie, avait marché contre Jérusalem, mais cet homme sans talens militaires, avait été obligé de se retirer. C'est alors que Vespasien fut chargé par Néron de la guerre de Judée. Vespasien rassembla son armée à Ptolémaïs; il entra vivement en Galilée; son expédition fut rapide et les coups qu'il frappa furent prompts et multipliés; il assiégea Jotapate et

à l'occasion de cette ville qu'il prit, il fit une autre capture assez curieuse : dans le fond d'une caverne les soldats romains découvrirent un homme qui s'appelait Josèphe, c'était le gouverneur de Galilée que le conseil des Juifs avait envoyé pour gouverner et sauver la province, et qui, incapable de défendre Jotapate, tombait ainsi entre les mains des Romains.

L'historien Josèphe raconte lui-même la résolution qu'il jugea convenable de prendre ; il regarda les événemens qui se passaient comme un signe et un ordre de Dieu, qui ne voulait pas qu'il se compromît davantage au service d'une cause perdue, et il résolut de se rendre aux Romains ; il se sépare d'une nationalité qui va périr, il la dépouille au moment où elle va tomber ; il refuse toute solidarité avec la ruine et le malheur de sa patrie. C'est ainsi qu'avec des différences dont il faut faire honneur à l'historien grec, nous avons vu Polybe quitter la cause hellénique au moment où elle succombait sous la suprématie romaine, et se faire l'ami de Scipion ; aujourd'hui, c'est l'historien Josèphe qui déserte les Juifs vaincus ; il se rend vers Vespasien, et lui prédit l'Empire, averti, dit-il, par l'esprit de Dieu, illuminé d'en haut.

Vespasien poursuivit ses avantages ; après Jotapate il assiégea Joppée, Tibériade ; son fils Titus sur un autre point prit la ville de Tarichée.

Ici, Messieurs, après avoir assisté au massacre des Romains par les Juifs contre toute capitulation, nous allons voir comment les Romains traitaient les Juifs, quand ils les avaient en leur puis-

sance, et nous constaterons par ces faits ce que nous avons dit de l'antipathie irréconciliable des deux peuples. Il s'était formé à Tarichée une agglomération de Juifs, une multitude venue de tous les points, tant de la Judée que de la Syrie; on délibéra sur eux et il fut dit qu'envers les Juifs tout était permis, qu'il y avait une grande nécessité politique qui voulait leur dispersion; Vespasien se rendit; 1200 vieillards, hommes débiles, faibles, infirmes, dont on ne savait que faire, furent égorgés; 6000 hommes forts, jeunes, vigoureux, furent destinés aux travaux publics, Vespasien les envoya à Néron, en Achaïe, et enfin 30,000 hommes, multitude mêlée, furent vendus par tête, on en fit des esclaves, c'était des Juifs; et les Romains, dans leur antipathie profonde, dans leur nationalité superbe, agirent sans remords: le droit plus humain, que devait développer le christianisme, n'était pas encore connu.

La Galilée étant soumise tout entière, la dernière ville qui se rendit fut Giscala; Jean, qui y commandait, se sauva à Jérusalem pour se mettre à la tête d'une fraction du parti indépendant. Ici commence la scène tragique des derniers jours de Jérusalem. Les Zélateurs s'emparent du Temple et remplissent la ville de leurs excès; le peuple s'émeut et se révolte, mais les Zélateurs appellent à leur secours les Iduméens qui pénètrent dans Jérusalem et se joignent à eux. Cependant, après un assez court séjour, les Iduméens quittèrent la ville, et les Zélateurs restèrent seuls, se déchirant entre eux, maîtres de la ville par la terreur, attendant

les Romains, et décidés à une résistance désespérée, aussi impitoyable pour ceux qui étaient dedans que pour les ennemis du dehors. Vespasien n'avait garde de rien précipiter ; il disait qu'il fallait laisser les Juifs se dévorer et se ruiner entre eux, il ne se pressait pas de tracer autour de Jérusalem un siège, il attendait que ces hommes s'annéantissent eux-mêmes en perpétuant leurs divisions. Sur ces entrefaites, il fut empereur ; maître du monde, il se souvint de la prédiction de Josèphe, il lui donna la liberté, et Josèphe fut libre au milieu des Romains. Vespasien part d'Alexandrie pour aller à Rome trouver la pourpre et l'empire ; il confie à Titus le soin de réduire les Juifs, et d'extirper cette Jérusalem qui s'était abreuvée du sang romain. Ici, nous sommes à une des époques les plus tragiques de l'histoire, et les plus fécondes en événemens. C'est le moment de jeter un coup-d'œil sur les admirables pages que Tacite a tracées touchant l'histoire des Juifs.

Vous savez quel artiste est cet homme, comme il mêle ses récits, comme il les retrouve après les avoir quittés, et comment par la variété des épisodes, des faits et des conjectures, il façonne un tout harmonique, une histoire, un poème, un enchaînement de narrations, d'idées et de faits qui restent gravés dans la mémoire des hommes, comme un trait ineffaçable et divin aux yeux de la postérité, comme un monument que rien ne peut abolir. Tacite est au milieu de ses Histoires, il semble perdu dans les excès des Othon et des Vitellius, dans les petites expéditions des armées du Rhin,

dans les factions qui éclatent en Syrie ; mais rencontrant sur sa route un fait puissant , un peuple original qu'il n'aime pas, il le fait entrer en épisode, dans les ampleurs de son majestueux récit, et il ouvre le cinquième livre de ses Histoires par une exposition calme, courte, méthodique, comme font les grands maîtres ; en cinq ou six pages , il résume ce peuple au moment où il va raconter sa mort, il le fait connaître à l'instant où il va l'ensevelir et décrire le sac de sa ville. Le cinquième livre commence donc par l'expédition de Titus contre Jérusalem, et au moment, dit l'historien, où nous allons retracer le jour suprême d'une ville si fameuse, il paraît convenable d'en exposer l'origine.

« Des Juifs, dit-on, fuyant de l'île de Crète, occupèrent les dernières terres de Lybie, à l'époque où Saturne, vaincu par Jupiter, fut chassé de ses États. » Vous voyez quelles opinions les anciens se faisaient sur le peuple Juif.

.....

« La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'une maladie contagieuse qui couvrait tout le corps de souillure, s'étant répandue en Égypte, le roi Bocchoris en demanda le remède à l'oracle d'Hammon, et reçut pour réponse de purger son royaume et de transporter sur d'autres terres, comme maudits des dieux, tous les hommes infectés. On en fit la recherche, et cette foule misérable, jetée dans un désert, pleurait et s'abandonnait elle-même, lorsque Moïse, un des exilés, leur conseilla de ne rien espérer ni des dieux ni des hommes, qui les avaient

également renoncés, mais de se fier à lui comme à un guide céleste, le premier qui jusque là eût apporté quelques secours à leurs misères. Ils y consentirent, et, sans savoir où ils allaient, ils marchèrent au hasard. Mais rien ne les fatiguait autant que le manque d'eau. Tout près d'expirer, ils s'étaient jetés par terre et gisaient dans ces vastes plaines, lorsqu'ils virent un troupeau d'ânes sauvages, revenant de la pâture, gagner une roche ombragée d'arbres. Moïse les suit, et, à l'herbe qui croît sur le sol, il devine et ouvre de larges veines d'eau, ce fut un soulagement; et après six jours d'une marche continuelle, le septième, il chassèrent les habitans de la première terre cultivée, s'y établirent et y fondèrent leur ville et leur Temple.....

« Leurs rites, quelqu'en soit l'origine, se défendent par leur antiquité : ils en ont de sinistres, d'infâmes, que la dépravation seule a fait prévaloir. Car, tout pervers qui reniait le culte de sa patrie, apportait à leur Temple offrandes et tributs. La puissance des Juifs s'en accrut, fortifiée d'un esprit particulier : avec leurs frères, fidélité à toute épreuve; contre le reste des hommes, haine et hostilité. Ne communiquant ni avec les autres ni à table ni au lit, cette nation d'une nature de mœurs effrénées, s'abstient pourtant des femmes étrangères ».....

Nous constatons quelles étaient les idées, les passions et les préjugés des Romains contre les Juifs.

« Le pays qu'ils habitent finit, vers l'orient, à l'Arabie; l'Égypte le borne au midi, la

Phénicie et la mer au couchant , le septentrion apparaît dans le lointain, du côté de la Syrie ».....

Je passe le reste de cette description.

« Une grande partie des Juifs est dispersée dans les villages; ils avaient des villes, Jérusalem était la capitale de cette nation. On y voyait un Temple d'une richesse immense; derrière un premier rempart était la ville, ensuite le palais des Rois, et au fond d'une dernière enceinte, le Temple. Le Juif n'était admis qu'à la porte de cet édifice; nul, excepté les prêtres, n'en franchissait le seuil.

« Tant que les Assyriens, les Mèdes, les Perses régnèrent sur l'Orient, les Juifs furent la portion la plus méprisée de leurs sujets. Quand les Macédoniens eurent l'Empire, Antiochus essaya de les guérir de leurs superstitions et de leur donner des mœurs grecques; ses efforts pour changer en mieux ce peuple abominable furent arrêtés par la guerre des Parthes; car la révolte d'Arsace avait eu lieu à cette époque. Les Macédoniens étaient affaiblis, la puissance des Parthes au berceau, les Romains éloignés, les Juifs saisirent ce moment pour se donner des rois. Chassés par l'inconstance populaire, rétablis par la force des armes, ces rois osant tout ce qu'ose la royauté, exils de citoyens, renversemens de cités, assassinats de frères, de pères, d'épouses, entretenirent la superstition dans l'intérêt de leur pouvoir, auquel ils unissaient, pour mieux l'affermir, la dignité du sacerdoce. Pompée fut le premier Romain qui dompta les Juifs; il entra dans le Temple par le droit de la

victoire ; c'est alors qu'on apprit que l'image d'aucune divinité ne remplissait le vide de ces lieux , et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien : *indè vulgatum, nulla intus Deum effigie, vacuum sedem et inania arcana.* »

La curiosité romaine ne trouve rien , elle ne comprend pas ; cette impossibilité des peuples de se comprendre les uns les autres a fait, naître ces anathèmes d'injustice et d'exécration répandus sur un peuple au moment où l'on va raconter sa fin tragique.

Quand Titus fit le siège de Jérusalem , la terreur y régnait , une sombre menace planait sur les têtes comme un nuage ténébreux , et il semblait que chaque jour amenait la péripétie fatale. Cependant le patriotisme des Juifs s'acharnait à croire à l'avenir , à donner de fausses interprétations à des prophéties ambiguës : noble illusion , patriotisme généreux !

Par une perte que nous déplorons , Tacite nous manque au moment où il allait devenir homérique. Que je l'eusse voulu voir raconter les derniers momens de Jérusalem , une victoire de ceux qui sont dedans et un triomphe des Romains , ces incertitudes , ces doutes , ces péripéties , ces reprises de fortune ! Tout cela nous manque ; ce précieux fragment ne nous a pas été transmis par le temps , car Tacite l'avait écrit.

Nous sommes à Jérusalem et nous nous servons du récit de Josèphe , témoin oculaire , qui est dans le camp romain. Jérusalem avait dans ses murs

une immense population ; les Indépendans étaient agités par des discordes ; ils avaient trois chefs , Jean , Eléazar et Simon. Titus s'avancait , le péril engagea la faction de Jean et d'Eléazar à s'unir , et les Juifs remportèrent plusieurs avantages. Titus attaqua le côté septentrional et força le premier mur de la ville. Quelques jours après , il força le second mur et l'armée romaine pouvait se déployer comme un serpent victorieux autour du Temple. Titus voulait abréger le siège , il était pressé d'aller jouir à Rome des douceurs du pouvoir impérial et paternel ; il aurait désiré que les assiégés se rendissent à lui , il faisait tout pour les porter à cette action ; il fit ranger son armée en bataille , en donna le spectacle aux Juifs qui étaient dans le Temple , leur montrant sa force , et leur demandant s'ils voulaient le réduire à en faire usage , à plonger l'épée jusqu'à la garde dans le sein de la ville. Les Juifs du Temple ne se rendirent pas. Josèphe conseillait aux siens de ne pas combattre les Romains jusqu'à la dernière extrémité , mais il rencontrait une énergie sur laquelle il n'avait pas compté ; les Indépendans parvinrent à brûler les ouvrages des Romains. Titus tint conseil pour savoir comment il réduirait cette ville : il prit le parti d'enfermer Jérusalem dans un mur et de l'envelopper de telle façon , qu'une horrible famine au bout de quelques jours vint l'exténuer et la faire mourir. Le mur s'élève et la famine vient ; alors , Messieurs , la passion , de morale qu'elle était , devint matérielle ; ce n'est plus du patriotisme dans son exaltation dont nous avons le spec-

tacle, ce sont des besoins physiques, c'est la nature aux abois, qui alors est poussée au crime. Une mère a faim, elle a son jeune fils devant elle : « Que deviendras-tu, pauvre enfant? les ennemis te prendront, eh bien! soutiens un instant la vie de celle qui t'a donné le jour. » Elle le tue, elle en mange. Cependant, des soldats qui cherchaient aussi leur nourriture, pénétrèrent dans la demeure de cette femme, ils la trouvent auprès des restes de son enfant, ils en ont horreur, et cette mère leur crie : « Voilà où vous nous avez réduits; eh bien! mangez le repas que je vous sers! »

Le siège se continuait, les horreurs se multipliaient, et il y a une exclamation de l'historien qui prétend que Dieu aurait dû faire descendre le feu du ciel sur cette ville, quand même les Romains auraient été impuissans à la prendre. Titus se prépare à attaquer le Temple, il voit que ce n'est que par les derniers efforts qu'il pourra emporter Jérusalem. Les assiégés eux-mêmes commencent à mettre le feu aux galeries; les Romains les imitent, et, avant que la ville soit prise, le Temple est endommagé. Cependant Titus avait recommandé qu'on l'épargnât, il ne voulait pas brûler cette architecture qui lui résistait, qui l'étonnait, il ne comprenait pas ces *inania arcana*, il ne voulait pas les brûler; ce Temple parlait à l'imagination des Romains, il aurait voulu le conserver, comme une magnifique et monumentale image de son triomphe; mais un soldat y mit le feu par mégarde, le Temple incendié disparut dans la cendre, et cette enveloppe de l'idée de Dieu tomba!

Titus vainqueur, fut triste et pensif devant la ruine de Jérusalem ; il ne put s'empêcher de dire que Dieu avait combattu avec lui et qu'il avait été vainqueur plutôt par une force qu'il ne pouvait expliquer que par des béliers, que par des instrumens de guerre, que par son armée.

Que vient-il de se passer ici ? Un peuple grand, original, voué tout entier à la mission d'une idée, de l'unité morale de Dieu, et étant assez fort, au milieu de l'antiquité, pour n'avoir pas d'images, pour durer avec ses *inania arcana* et pour croire à un Dieu sans signes, sans symboles, succombe, son Temple est détruit ; il le fallait. Veuillez bien y penser ; les idées juives se sont transformées, et des idées qui s'appellent chrétiennes sorties des idées juives par une transformation nécessaire, vont se répandre dans le monde. Eh bien ! les vieilles formes devaient mourir, car elles auraient embarrassé les idées transformées.

Je suppose que Titus eût réussi, que le soldat n'eût pas brûlé le Temple et que Jérusalem fût restée debout, dans la plus pure et dans la plus sainte partie d'elle-même, que serait-il arrivé ? La transformation des idées juives se poursuivant, le christianisme voit devant lui quelque chose qui n'est pas lui, qui le gêne, qu'en ferait-il ? Le christianisme, les idées nouvelles avaient besoin de la sépulture définitive des vieilles formes, c'est une conséquence merveilleuse d'événemens et de faits, c'est un développement nécessaire de l'histoire du monde.

Jérusalem tombe au moment où elle n'a plus

rien à faire, l'enveloppe s'écroule au moment où l'idée s'est envolée pour trouver d'autres formes ; laissez la se répandre, elle aura ses temples qui lui appartiendront, elle aura son architecture, son génie, son tabernacle, elle ne veut pas d'un symbole immobile et des mêmes murailles ; non, elle veut chercher sa fortune de martyrs en martyrs, de migrations en migrations ; et si Jérusalem fût restée debout, l'esprit nouveau lui-même eût conspiré sa ruine.

En général, dans l'histoire, les fantaisies ne réussissent jamais, mais les choses nécessaires arrivent toujours. Ainsi, ce qu'il faut se demander, c'est si ce qu'on désire est nécessaire ; il y a un parti nécessaire dans l'humanité, il y a un développement nécessaire de l'esprit humain, alors courage, persévérance, car la nécessité triomphe toujours, le génie de l'homme, le génie des peuples, c'est de mettre d'accord leur volonté avec la nécessité.

ONZIÈME LEÇON.

7 juin 1836.

Le génie politique et administratif des Empereurs, les derniers efforts de la pensée antique, un spiritualisme nouveau, des races nouvelles, voilà les quatre faits principaux qui constituent l'époque dont nous nous entretenons. Au milieu des détails où nous nous sommes engagés, l'importance des Empereurs, leur personnalité, leur génie politique et administratif, va paraître avec une irrécusable réalité.

Quand le sang de César eut tari dans les veines de Néron, quand le trône eut été disputé entre Galba, Vitellius et Othon, après l'apparition de ces misérables maîtres du monde, il y a une satisfaction véritable dans l'empire romain, de pouvoir se rallier à un caractère ferme, digne et solide ; et Vespasien en Orient voit autour de lui se réunir tous ceux qui veulent raviver la dignité de l'empire, la reprendre, la remettre en progrès et en vigueur. Vespasien était à Alexandrie quand il reçut la nouvelle

de la mort de Vitellius ; de toutes parts on va le féliciter , on le salue Empereur . Vologèse , roi des Parthes , lui envoya des ambassadeurs pour reconnaître en lui le maître de l'empire romain ; c'est en Orient qu'il est créé Empereur , quand il est à Alexandrie , entre l'Occident et l'Orient .

De plus , il y avait un tel besoin d'honorer l'homme qui devait commander aux autres , de le dignifier et de l'élever , qu'on imagina de faire faire des miracles à Vespasien . L'Orient veut avoir des miracles de la main du maître du monde ! On veut que cet homme se distingue des autres par quelques signes irrécusables et frappans , par des miracles ; et d'ailleurs , des miracles , on en faisait en Orient , mais ce n'était pas un Empereur qui en avait la gloire et la responsabilité ; ils avaient été obtenus ces miracles , le peuple le disait et le croyait , par force de la parole , par la spiritualité , par l'ascendant d'une âme qui s'élève vers le ciel , qui demande à son père de répondre à son invocation . Un Alexandrin , homme du peuple , ayant perdu la vue , alla se jeter aux genoux de Vespasien , implora en gémissant un remède à son mal ; il disait qu'il était envoyé par une révélation de Sérapis et conjurait l'Empereur de daigner lui humecter les joues et les yeux avec la salive de sa bouche . Un autre qui était perclus , demandait que ses mains fussent foulées par le pied de César . D'abord Vespasien , ce Romain , cet Italien , peu fait aux croyances orientales , s'imagina qu'on se moquait de lui ; mais il y eut une insistance si vive qu'on fit hésiter l'Empereur , et peu-à-peu il

entra dans le cœur impérial ce soupçon et cette présomption que peut-être il était appelé à guérir les hommes, à faire des miracles, et pourquoi pas ? Quand on est le maître du monde, ne pourrait-on pas venir en guérison aux hommes et être une espèce de médecin suprême et exceptionnel préposé sur tous par la main de Dieu ? On disait que c'était peut-être Dieu qui avait choisi ce prince pour l'instrument de sa volonté ; et qu'au surplus, si ces guérisons ne réussissaient pas, la honte en serait à ces malades ; que si, au contraire, la voix de l'Empereur les relevait de maladie, la gloire lui en appartiendrait tout entière. Remarquez cependant que le malade sort des mains du médecin avant d'arriver à l'Empereur ; ils sont préparés pour le miracle, c'est ce qui explique comment il a réussi.

Un troisième miracle. Vespasien avait voulu visiter le séjour sacré de Sérapis ; il ordonna que le Temple fût fermé à tout le monde ; y étant entré lui-même et tout entier à ce qu'allait lui dire l'oracle, il aperçut derrière lui un des premiers de l'Égypte, Basilide, alors retenu malade à plusieurs journées d'Alexandrie ; étonné de cette apparition, il s'informa si on l'avait vu dans la ville, il s'assura que dans ce moment Basilide pouvait être à quatre-vingt milles de distance ; Vespasien ne douta plus qu'il avait été l'objet d'un troisième miracle. Tout cela est curieux comme indice de l'esprit et de la disposition du monde. Le monde veut charger celui qui lui commande d'une immense

puissance, et munit l'empire, le plus qu'il peut, de force, de grandeur et de divinité.

Vespasien se rendit en Italie où il fut reçu avec acclamation; la route était encombrée de peuples qui saluaient leur nouvel Empereur, avides de le voir et de le toucher. Ici, nous avons un spectacle digne et convenable. Vespasien administrel'empire et le réforme, avec vigueur, avec intelligence, avec fermeté; élevé à la poupre par les armées, il n'a pas envers elles de molles complaisances; il rétablit la discipline, veut qu'on l'observe et réprime avec une fermeté qui pourra devenir violente, si on la provoque, les écarts de la soldatesque factieuse. Le Sénat attire son attention, il est l'objet de ses respects; et il rend à l'Ordre des chevaliers les honneurs auxquels il a droit. Il créa de nouveaux patriciens et fit tout pour redonner aux Ordres de l'État de la majesté, de l'éclat et une puissance qui pouvait s'accommoder avec l'autorité impériale.

Une multitude de procès s'étaient accumulés pendant les règnes confus des trois empereurs que vous avez vus tant entre la maison de César et la *Gens Flavia*, et pendant l'intervalle entre la mort d'Othon et le règne de Vespasien. Le père de Titus choisit par la voie du sort des juges destinés à décider rapidement des procès qui étaient en si grand nombre, à rendre les biens qui avaient été injustement ravis, de façon qu'après un laps court, les affaires de la compétence des centumvirs furent réduites à un très petit nombre.

Les usuriers sont, vous le savez, la plaie de la

jeunesse. L'Empereur voulut y porter remède ; il leur défendit de prêter de l'argent aux fils de famille , et pour les porter à ne plus faire l'usure, il établit que les dettes ne seraient pas payées même après la mort du père ; c'était frapper l'usure dans ses derniers retranchemens, car le jeune prodigue s'en remettait toujours à la mort de son père pour payer ces sang-sues de sa jeunesse ; c'était donc une loi fort sage et un coup porté à propos.

Vespasien était simple dans sa conduite ; il se rendait au Sénat, administrait l'empire en détail, et cet homme venu de l'Orient, fait Empereur par l'Orient, n'avait rien d'oriental dans sa parole et dans sa conduite. Il répara les ruines de Rome , et c'est ici que nous pouvons reconnaître chez lui un grand esprit. Cette malheureuse Rome, vous vous en souvenez , avait été détruite par la folie de Néron ; on cherchait l'histoire de Rome dans Rome. On manquait de monumens et de souvenirs ; Vespasien entreprit la restitution du Capitole et d'Alexandrie même ; il donna ordre qu'on y travaillât ; lorsqu'il fut à Rome, il s'en occupa avec tant d'ardeur, qu'il voulut mettre le premier la main à l'œuvre pour déblayer les décombres. Ensuite, il ordonna que trois mille tables d'airain fussent restaurées autant que possible ; elles comprenaient, *ab exordio urbis*, depuis le commencement de la ville, les sénatus-consultes, les plébiscites sur les affaires les plus importantes de la République.

Voilà un homme qui a conscience de son pays , il veut refaire le passé, et, pour le retrouver, il

accomplit des restaurations de monument, des résurrections de l'antiquité. Tout homme tient à l'histoire de son pays, alors même qu'il se trouve dans une situation nouvelle, car cette situation si nouvelle qu'elle soit, sort du passé, elle en est le résultat.

Les lettres trouvèrent Vespasien favorable et intelligent ; il les protégea, il les goûta, il les loua avec discernement et convenance.

Comme contraste de caractère, je dirai qu'il était singulièrement avare et qu'il aimait l'argent, qu'il cherchait à en prendre par toutes les voies possibles ; mais aussi, il faut lui rendre cette justice qu'il le dépensait bien, qu'il l'appliquait aux intérêts publics : ainsi nous le voyons secourir des consulaires pauvres, relever des villes qui avaient été ébranlées par un tremblement de terre. Salamine fut aidée par lui, Paphos fut allégée dans sa misère par le fisc impérial. Vespasien présente cette opposition d'une extrême avarice dans les momens où il cherche de l'argent, et d'une extrême libéralité quand il trouve l'occasion de le dépenser ; sobre et simple dans sa vie particulière, il se dévoue à la magnificence publique et ne connaît pas alors de parcimonie. C'est la véritable manière de gérer les affaires d'un grand empire ; l'économie publique, c'est de bien appliquer les finances de l'Etat, de faire couler l'or où il est nécessaire ; mais aussi il faut que ceux qui en ont la gestion soient à l'abri des soupçons, et qu'à toute heure ils montrent qu'ils ont les mains pures, les mains nettes ! (*Applaudissemens.*)

Nous arrivons à un événement auquel il est important de donner son caractère, c'est l'expulsion des philosophes.

La liberté antique avait succombé comme forme, et elle avait eu la même sépulture que la constitution républicaine ; elle n'avait pu se séparer d'une lettre morte, d'une constitution impossible, et elle avait trouvé sa chute dans le double suicide de Brutus et de Cassius. Mais les souvenirs restaient, mais la pensée de la liberté n'était pas éteinte, et lors même que cette liberté antique n'était pas destinée dans l'histoire à survivre à la constitution même, cependant comme mémoire, comme regret, comme idée, elle survivait; elle apparaissait encore comme une menace, comme une réminiscence, comme une espérance au milieu des peuples, au milieu du monde, et du pouvoir impérial.

Sous Vespasien ces souvenirs, cette résistance, ont pour interprète un homme pur, le gendre de Thraséas, sénateur probe et attentif, préteur intelligent, philosophe passionné, républicain inflexible, qui ne pouvait pas capituler avec ce qui était devant lui, qui ne pouvait pas souscrire à l'empire de Vespasien ; non qu'il ne lui reconnût des vertus accidentelles qui pouvaient tempérer l'énormité de sa puissance ; mais enfin, ni ses souvenirs, ni ses principes ne lui permettaient d'adhérer à l'empire.

Helvidius Priscus donnait souvent dans le Sénat un libre cours à ses sentimens ; dans un édit il semblait ne pas reconnaître l'autorité impériale de Vespasien ; dans un discours il conservait la plus

grande liberté. Il avait célébré des fêtes en l'honneur de Brutus et de Cassius; enfin, tous les souvenirs de la République étaient ravivés et représentés par Helvidius. On excita Vespasien, mais l'Empereur ne semblait pas pressé de sévir contre lui; il respectait la noblesse et l'indépendance de son caractère. On l'excita encore, Helvidius fut envoyé en exil; ce ne fut pas assez, on tourmenta l'Empereur, Helvidius fut immolé.

Voilà donc proscrite cette philosophie qui s'était incorporée et identifiée avec les souvenirs de l'ancienne République, cette philosophie qui faisait une noble opposition au pouvoir impérial: mais, encore quelques années, et vous la verrez sur le trône; nous allons, après la maison Flavia, arriver à une époque où les princes seront philosophes, et les idées philosophiques de l'antiquité qui ne peuvent plus ressusciter les institutions républicaines du monde antique, ces idées auront la force de régner, les empereurs seront leurs représentans et leurs serviteurs; les philosophes meurent, c'est le signe que bientôt ils parviendront au triomphe et à la puissance; les chrétiens meurent, ils régneront plus tard, après les philosophes. Toutes les puissances réelles de l'humanité arrivent à leur temps au pouvoir. Cette philosophie si méprisée, si dédaignée par le chef de la *Gens Flavia*, montera sur le trône, elle gouvernera; ces chrétiens dont Néron fait des flambeaux dans son jardin, arriveront à l'empire après les philosophes; succession de l'esprit humain, développement continu et nécessaire.

Si nous nous informons des relations extérieures de l'empire, nous voyons que Vespasien triomphait, avec Titus, des Juifs ; mais ils s'abstinrent tous deux du surnom de *Judaicus*, tant ce nom eût été odieux et désagréable aux Romains !

Vespasien bâtit le temple de la Paix, symbole de son époque et de la tranquillité qu'il donnait au monde ; la paix était le vœu de Vespasien, aussi, les Parthes lui demandèrent en vain des secours, il voulut garder le calme de l'empire, et il refusa de secourir le roi des Parthes.

Pet. Cerialis et J. Frontinus font en Bretagne plusieurs expéditions, et auront pour successeur Agricola, dont les expéditions sont, grâce à Tacite, la première page de l'histoire d'Angleterre.

Vespasien sentait qu'il devait concentrer en lui le monde et son administration ; ainsi l'Achaïe, la Lycie, Rhodes, Byzance et Samos, qui jusqu'alors se gouvernaient par leurs propres lois, la Thrace, la Cilycie, la Comagène qui avaient eu leurs rois particuliers, devinrent des provinces romaines. C'était un mouvement de concentration que Vespasien estimait nécessaire et qui était destiné à donner à l'Italie plus de force et plus d'autorité. De plus, il fonda des colonies à Césarée, il fonda plus tard en Thrace une colonie appelée Flavienne, dont on ne sait pas bien le siège, mais il est certain qu'il y en eut une. Ce mouvement de colonisation est important à observer ; c'est la vie qui s'étend aux extrémités, qui a assez de force et d'intensité pour s'élancer au dehors, pour s'é-

tendre et se disséminer, tandis que dans le centre de l'Empire, de l'État, on est fort, on est un; voilà le double devoir de tout État et de tout Empire; aussi vous ne voyez pas de colonies pendant le règne des mauvais Empereurs; mais, au moment où reparait une autorité un peu forte et intelligente, on voit des diffusions aux extrémités, de la force sur les deux points, au cœur et à la circonférence.

Vespasien, considéré dans sa vie particulière, était un homme fort distingué; il avait été fait Empereur par ses soldats et par le suffrage de la multitude orientale, au milieu de laquelle campait son armée; mais il n'avait aucune prétention à n'être pas Romain, et si à Alexandrie, comme nous l'avons vu, il s'était laissé séduire par l'appât de faire des miracles, à Rome, en Italie, au Capitole, il est simple, il est citoyen, il est sénateur; lorsqu'il sentit s'approcher la maladie qui devait terminer ses jours, il dit: « Je sens que je deviens Dieu. » Vous voyez qu'il n'était pas dupe de lui-même et de sa divinité future.

Dans ses derniers momens, il rappela toute sa force et dit: « Il est nécessaire qu'un Empereur meure debout, *imperatorem stantem mori oportere* ». Enfin son dernier mot fut celui-ci: « Ou mon fils me succédera, ou je n'aurai pas de successeur. » C'est une idée qui n'avait jamais quitté Vespasien; il sentait que sa maison était appelée à donner à Rome les équivalens de la maison de César; il meurt avec cette pensée qu'il aura pour successeur son fils, il sent qu'il a été mis sur le

trône autant pour ceux qui viendront après lui que pour lui-même ; il meurt avec la conscience qu'il se continuera, et qu'autrement son règne n'aurait pas eu de sens ; ce qui nous montre en lui un homme intelligent, complet, ayant connaissance intime de son devoir et de sa place ; nous en avons pour preuve la bonne amitié qu'il montra toujours à son fils, jusqu'à l'associer à l'Empire. Occupons-nous maintenant de ce Titus, que vous savez avoir été appelé *les délices du genre humain*.

A la cour de Claude et de Néron vivait un jeune homme, ami et compagnon de Britannicus, partageant ses études, ses travaux et ses plaisirs ; jeune comme lui, arrivant comme lui à la vie avec espérance, s'offrant d'un air riant à la carrière qui semblait s'ouvrir à ses yeux. Britannicus selon toute apparence devait être un jour son maître, et cependant dans une rencontre faite avec un astrologue, il avait été prédit que de ces deux jeunes gens ce n'était pas Britannicus qui régnerait un jour. Britannicus mourut empoisonné, et Titus en garda toujours un douloureux souvenir. Vous l'avez vu passant sa jeunesse dans les armées, combattre noblement à côté de son père, et enfin chargé seul du siège de Jérusalem ; son héroïsme, sa valeur, nous ont occupés dans la dernière séance et nous l'avons trouvé vainqueur de cette ville célèbre, vainqueur de Jérusalem, mettant sur son front une gloire qui rappelait celle des anciens Romains, celle des destructeurs de Carthage et de Numance. C'était quelque chose au milieu de la médiocrité universelle, c'était quelque chose de bien éclatant que

d'avoir pris Jérusalem , de l'avoir fait tomber ; aussi, après la ruine de Sion, on disait qu'il se pourrait faire que ce jeune vainqueur se fit Empereur ; qu'il se séparât de son père et qu'il se couronnât maître de l'Orient ; l'Orient veut toujours avoir un maître qui lui appartienne.

On avait recueilli des présages ; on avait vu Titus dans une cérémonie à Memphis , pendant un sacrifice au bœuf Apis ; porter le diadème, on en avait tiré des présomptions, des indices de ses destinées. Titus reconnaissant qu'il avait trop de gloire et que sa conduite était mal interprétée, se rendit promptement en Italie , abrégéa les distances par la promptitude, arriva dans Rome , se présenta à son père : « *Veni, veni, pater!* C'est moi, mon père, je suis venu ! » Il ne veut pas se faire Empereur sans son père.

Cet homme débute d'une manière fort rude, par une administration dure dans les détails ; il est violent, il est cruel , et Suétone nous dit qu'on attendait un autre Néron, *alium Neronem et opinabantur et prædicabant*. Il aimait les plaisirs désordonnés, il avait des compagnons de licence et de débauches ; il mêlait l'orgie aux cruautés. Cependant, Messieurs , il arrive à l'Empire ; la mort de son père lui livre le trône ; soudain il est changé parce qu'il est Empereur, et par une des plus belles péripéties que les annales humaines nous présentent, cet homme ne se souvient plus de ses amis libertins, il ne se souvient plus de ses habitudes de cruauté, il est changé ; avec la pourpre il a pris une

autre ame ; puis , il fait un sacrifice que je vais vous conter.

Berenicem statim ab urbe dimisit inuitus invitam. Quelle était cette Bérénice que Titus renvoya aussitôt qu'il fut maître et Empereur ? C'était une Juive , fille d'Agrippa , roi de Judée ; elle avait été mariée à Hérode , roi de Chalcide , ensuite à Polémon , roi de la Cilycie ; elle n'en était pas à ses premières amours. Cette femme avait rencontré Titus en Judée , et du milieu de son camp et de sa gloire , Titus s'était embrasé pour elle. Cette autre Cléopâtre , habile , industrielle , coquette au plus haut degré , avait redoublé autour de Titus l'attrait de ses charmes et des grâces de son esprit ; elle avait obtenu qu'elle l'accompagnât dans Rome , et pendant le règne de Vespasien , Bérénice était à côté de Titus. Cependant les représentations de ses amis , les sentimens romains , les habitudes de la vie latine et italienne , tout cela s'opposait à ce qu'il eût pour compagne une femme , une reine , une Juive ; enfin , il s'en sépara avec beaucoup de douleur , et Bérénice fut obligée de quitter Rome. Titus est Empereur : cette femme pense qu'en retournant à Rome , en revoyant l'Empereur , elle reverra un esclave qui tombera à ses pieds , et dans leur entrevue , elle demande Rome et l'Empire au cœur de son amant. Ici , Messieurs , nous trouvons sur notre route un détail de mœurs historiques de la plus haute importance : Titus est maître et vous savez si l'autorité des Empereurs a quelque borne ; vous savez ce qu'ont fait souffrir au monde Néron et Caligula , et si l'on se gêne quand on a revêtu la pour-

pre impériale, eh bien ! Titus n'ose pas garder Bérénice, pour en faire une impératrice, pour en faire sa femme ; il n'ose pas en faire une dame romaine, il ne le peut pas, il blesserait trop les sentimens intimes, les mœurs, la nationalité de l'Italie ! Songez-y ! le maître du monde épouser une Juive qui a déjà passé par deux rois barbares ! On ne prostitue pas ainsi l'honneur de la dignité impériale ; tout est en dissidence, l'Occident et l'Orient ; deux religions, la juive et la romaine ! non, il faut que Bérénice s'éloigne. Voilà une situation dramatique qui a été saisie par Racine ; constatons les développemens qu'il en a donnés, et jusqu'à quel endroit de la situation il a pénétré ; il a été jusqu'ouïl pouvait aller. Titus, dans *Bérénice*, consulte Paulin son confident, il lui ordonne de parler, de lui ouvrir son âme, de lui dire ce qu'en pense Rome :

PAULIN.

N'en doutez pas, seigneur, soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend pas pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains ;
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine,
Elle a mille vertus ; mais, seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang, aucun sang étranger,
Et ne reconnaît pas de fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome, à ce nom si noble et si saint autrefois,

Attacha pour jamais une haine puissante ;
 Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
 Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
 Survit dans tous les cœurs après la liberté.

Jules qui le premier la soumit à ses armes,
 Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
 Brûla pour Cléopâtre, et, sans se déclarer,
 Seule dans l'Orient la laissa soupirer.

Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
 Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
 Sans oser toutefois se nommer son époux :

Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
 Et ne désarma pas sa fureur vengeresse
 Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.

Depuis ce temps, seigneur, Caligula, Néron,
 Monstres dont à regret je cite ici le nom,

Et qui ne conservant que la figure d'homme,
 Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
 Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
 Allumé le flambeau d'un hymen odieux.

Vous m'avez commandé surtout d'être sincère :
 De l'affranchi Pallas nous avons vu le père,
 Des fers de Claudius Félix encore flétri,
 De deux reines, seigneur, devenir le mari ;
 Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
 Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
 Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
 Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
 Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes !¹

C'est ce que les Romains pensent de votre amour.
 Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
 Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
 Ne vous redise ici ce que je viens de dire.

Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,

Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.

Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

Certes, Messieurs, ces vers sont aussi beaux et aussi élégants que possible ; tout y est dit avec un art infini ; plusieurs motifs sont indiqués avec un tact exquis ; mais Racine a-t-il été au fond de la situation, au fond des mœurs, au fond de la vie romaine, au fond de cette opposition entre l'Orient et l'Occident ? Non, Messieurs, il n'a fait qu'effleurer ce sujet si fécond, si beau ; il n'a pas montré cette antipathie entre la Judée et Rome, entre l'Orient et l'Occident. S'il s'était emparé de toute l'immensité de son thème, quel drame il eût fait !

Ne peut-on se permettre cette respectueuse critique, sur des hommes qui font la gloire et l'honneur de nos souvenirs, de nos lettres ? J'ai été l'objet d'une bien absurde accusation, on m'a reproché de ne pas admirer Bossuet. Moi ! ne pas admirer Bossuet ! mais, j'ai appris à lire dans cet homme, et j'admire tous les jours une forme si belle qu'elle peut survivre au fond. On m'a dit que je ne l'admirais pas, parce que je pensais que quelques-unes de ses opinions sur l'Histoire n'étaient pas justes ; mais ne pouvons-nous voir plus loin et plus haut que lui, tout en lui conservant ce respect que nous devons à nos grands hommes du XVII^e et du XVIII^e siècle ? Est-ce ma faute, à moi, si je remarque que dans l'opposition de l'Orient et de l'Occident, Racine n'a pas pénétré au fond de son sujet, pas plus que dans *Mithridate* ? Songeons donc que dans notre siècle nous devons voir

plus loin, pénétrer davantage au fond des choses, avec liberté, avec indépendance ; c'est notre droit, c'est notre devoir ! (*Applaudissemens*)

Invidus invitam dimisit : Bérénice fut obligée de quitter Rome. Titus gouverna avec une douceur admirable et d'autant plus chère aux Romains qu'elle les surprit davantage. On le vit bon envers le peuple, s'occuper des détails de sa vie, de ses plaisirs ; excellent envers son frère Domitien, opposant la mansuétude et la clémence à son mauvais caractère, tâchant de l'adoucir, lui disant : « Mon frère, aies donc pour moi tous les sentimens que j'ai pour toi ».

Les délateurs trouvèrent Titus inflexible : cette plaie de Rome, cette horde de gens infâmes qu'avaient fait naître les vices et les crimes de ses prédécesseurs, qui allaient épier la vie privée dans ses secrets, dans les foyers domestiques, Titus les fit battre de verges et fouetter en plein forum. Il en fit vendre aussi plusieurs à l'enchère et en relégua d'autres dans des îles.

Mon récit est court, car sa vie est courte ; Titus ne régna que deux ans, deux mois, vingt jours ; il mourut à quarante-deux ans. Vespasien et Titus forment pour l'Empire romain une époque de halte. On voit reparaitre les anciennes traditions de gouvernement, de patriotisme, de modération et d'intelligence. Vespasien est mort, croyant à un long règne de son fils : espérance trompeuse ! Titus n'a fait que passer sur le trône et mourut jeune, plutôt pour le malheur de l'humanité que pour le sien : Vespasien et Titus donnèrent de beaux jours

à l'Empire, et saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, les a appelés. *suavissimis imperatoribus*.

Nous sommes séparés de l'ère philosophique du gouvernement impérial par un règne qui nous occupera dans notre prochaine réunion, par le règne de Domitien ; nous parlerons aussi d'un homme qui exprime cette tendance orientale que j'ai souvent signalée, d'Apollonius de Tyanes.

DOUZIÈME LEÇON.

11 juin 4836.

Domitien dans sa jeunesse avait été pauvre , il avait connu la détresse pendant le règne rapide de Vitellius , il avait été obligé de se cacher ; la victoire des partisans de son père le ramena à Rome , où il fut salué César. Déjà ce commencement de puissance donnait satisfaction à son ambition , à son orgueil et à son avarice ; en un seul jour on le vit disposer de vingt places tant à Rome que pour la province ; de telle façon que Vespasien en Orient s'étonnait avec ses amis de ce que son fils Domitien ne lui envoyât pas un successeur. Il voulut s'égalier à son frère , à la gloire de Titus , et il fit des expéditions en Gaule et en Germanie. On réprima cette velléité guerrière et l'on eut soin , lorsque Vespasien et Titus triomphèrent des Juifs , que Domitien suivit son père et son frère , monté sur un cheval blanc. A la mort de Vespasien , il délibéra s'il ne prendrait pas l'Empire , et il déclara que le testament avait été falsifié par son frère. Enfin , la mort prématurée de Titus lui

donna la pourpre , et là nous avons le spectacle d'un homme qui, suivant Suétone, était un mélange de bien et de mal ; mais enfin , il fit disparaître ses vertus dans ses vices , et il se montra rapace par besoin, et cruel par peur : *inopia rapax, metu sævus*. Cet homme a des fantaisies pué-riles , il s'amuse à tuer des mouches , et il passe des heures entières dans son cabinet à faire la guerre à ces insectes ; aussi un plaisant, Crispus, disait un jour : « Il n'y a personne avec l'Empereur, pas même une mouche , *ne musca quidem* ».

Dans l'administration , dans les soins de la vie publique , on le vit faire donner au peuple des jeux magnifiques : même il imagina , pour la première fois, devant les Romains, de faire combattre des femmes, comme on avait des combats d'hommes , de gladiateurs. Il avait auprès de lui un nain , et c'est encore pour la première fois, peut-être, qu'à la cour et dans les mœurs des Empereurs romains, on trouve ce luxe pué-riel du despotisme et du pouvoir absolu. Ce nain était affublé d'une manière ridicule, l'Empereur affectait quelquefois de le consulter sur les affaires de l'État. Des joutes navales, des jeux séculaires, furent donnés par Domitien au peuple, envers lequel il se montra très libéral ; il fit relever d'anciens édifices, et restaurer le Capitole qui avait été brûlé encore une fois.

Il supprima les distributions d'argent, et rétablit l'usage des repas réguliers ; il fit couper les vignes en Italie, sous prétexte qu'il fallait encourager l'agriculture du blé, et qu'il y avait trop de vin

et de vignes dans le terroir de l'Italie. Certains emplois publics furent rendus par lui communs aux affranchis et aux chevaliers.

Sous le rapport de la justice, on lui doit quelques éloges ; il était assidu à la rendre ; quant à ce qui tient à la police de l'empire , on le vit sévir contre les femmes de mauvaise vie, et contre les vestales qui violaient leurs vœux de chasteté. Il fit enterrer toute vive la grande prêtresse qui pour la deuxième fois avait été convaincue de ce crime. Il sévit aussi contre les délateurs et les poursuivit ; on cite de lui ce mot remarquable : « Les princes qui ne punissent pas les délateurs , les encouragent ; *princeps qui delatores non castigat, irritat.* »

Mais cet homme change tout-à-coup, il change ses vertus en vices , d'abord du côté de la cruauté : dans sa jeunesse il avait montré l'horreur du sang, mais désormais il se précipitera dans des excès inouis.

Il fait mettre à mort un jeune acteur qui avait le tort de ressembler au pantomime Paris, si célèbre. Il immole un historien, dont certains passages lui avaient déplu dans ses livres ; il lui réunit les copistes mêmes qui avaient transcrit l'ouvrage. Des sénateurs, des consulaires tombent sous ses folles proscriptions. Metius est mis à mort ; Junius Rusticus avait loué Thraséas et Helv. Priscus, il est immolé, et les philosophes sont encore l'objet d'une persécution universelle. Il imagina de nouveaux supplices, des variétés de cruauté ; il tombe dans des choix de tortures

dégradans pour l'humanité, et qu'on ne pourrait décrire ici. Quand il avait projeté la mort d'un homme, il redoublait envers lui de complaisances, de petits soins, de flatteries et de délicatesses, il se plaisait à caresser ceux qu'il faisait mourir ! Il avait dénoncé au Sénat tous ceux qui devaient être accusés de crime de lèse-majesté, il avait demandé qu'ils fussent punis, *more majorum*, c'est-à-dire, par la mort la plus cruelle; mais sentant qu'il révolterait trop le peuple, il borna ses vœux à la mort, et dit aux Pères Conscrits ces paroles que l'histoire a conservées : « Permettez, Pères Conscrits, que j'obtienne de votre piété ce que je sais bien que vous m'accorderez difficilement, permettez le choix de la mort à ceux qui sont condamnés; de cette façon vous nous épargnerez un cruel spectacle, et tout le monde comprendra que j'ai assisté aux séances du Sénat. » C'était une cruauté ironique, fourbe, dissimulée, quelque chose qui rappelle les tyrans de l'Italie du XV^e et XVI^e siècle.

Il se moquait des sénateurs, et avait pour eux le plus profond mépris. Un jour il en invite un grand nombre à dîner; sénateurs et chevaliers sont conviés au palais impérial. On arrive; quel spectacle ! Tout est tendu de noir, on ne voit rien que de lugubre, et on a noirci des enfans pour qu'ils ressemblent mieux à des ombres. Tout se tait, les convives prennent place, et près de chaque siège s'élève une petite colonne funéraire, comme sur une tombe. Le silence est universel, la terreur règne partout, Domitien seul a la parole; il ne

s'en sert que pour parler de mort , de supplices , d'exécutions , des ombres , des enfers ; tout tremble , tout est glacé , et l'appétit des sénateurs et des chevaliers n'est pas fort. La scène se continue; Domitien parle toujours , les autres ont l'air de manger. Enfin , quand le repas est terminé , les hommes voilés s'emparent des convives , et par des détours du palais , les ramènent chez eux. Ils respirent enfin , ils sont sortis des enfers et des mains de Domitien. Un nouvel effroi : on annonce à chacun d'eux un message de l'Empereur ; c'en est fait , c'est la mort qu'on leur apporte ,.... non , ce sont de petits présens , de petits cadeaux , ce sont ces mêmes enfans tout à l'heure noirs comme des ombres ; on venait de leur faire changer de costume , et chacun d'eux devait appartenir à celui qu'il vient trouver. C'est ainsi que Domitien s'amuse à répandre l'effroi dans Rome et à l'avilir par une moquerie accompagnée de présens.

Ainsi , cet homme jouait avec la mort et avec ce qu'il y a de plus tragique dans les conjonctures humaines : il le tournait en amusement , en facétie et en cruauté.

Son avarice lui avait inspiré la pensée de diminuer l'armée , mais les périls de l'Empire , mais les invasions des Barbares lui avaient fait quitter ce dessein , aussi il compensa l'argent qui lui manquait par des pillages , par des exactions. Les Juifs furent surtout l'objet de ses fureurs ; d'ailleurs , comme Juifs , ils étaient sujets à un impôt , et tout homme soupçonné de judaïsme était

l'objet de l'inquisition la plus minutieuse et la plus impitoyable.

L'orgueil de Domitien était au comble : il avait pris le parti de s'appeler Dieu, et autour de lui tous lui donnaient ce nom, *Dominus Deus noster* ; il était Dieu, pouvait-on en douter ? la terreur était là, et le bourreau répondait de la divinité !

Cependant ce Dieu sentait qu'il allait mourir, et des pressentimens vagues, des avertissemens secrets, des souvenirs d'anciennes prédictions, tout cela lui donnait un avant-goût de ruine, de poignard et de tombeau ; il n'était pas tranquille au milieu de son apothéose ; ce Dieu vivant, au milieu de ses adorateurs, tremblait ; il était puni, châtié par ses remords. Dans sa jeunesse, des Chaldéens lui avaient prédit qu'il aurait une fin fatale. Un jour qu'il refusait de manger des champignons, son père lui dit qu'il ferait mieux de se mettre en garde contre le fer que contre les champignons : cette prédiction des Chaldéens, et ce mot paternel, tout cela lui revenait à l'esprit. On était las ; autour de lui ses parens, ses amis, sa femme, avaient conspiré sa mort. Stephanus, pour cacher un poignard, feignit d'avoir au bras une blessure qui nécessitait un bandage. Quelques jours après, il entra auprès de l'Empereur, et lui présenta une liste de conjurés ; pendant que Domitien la parcourt, il se précipite sur lui et le frappe, les autres conspirateurs arrivent et l'Empereur tombe percé de sept blessures.

Il avait régné quinze ans ; d'abord il avait

été inégal , mais ensuite il s'était laissé corrompre par le pouvoir ; on l'appelait *Néron chauve*, parce qu'il n'avait pas autant de cheveux que Néron, mais autant de cruauté. Ses vices et ses crimes avaient répandu sur sa face des signes disgracieux ; ses traits avaient perdu leur noblesse ; son corps, son activité. Sa mort mit l'armée en colère, le peuple y fut indifférent, et le Sénat y applaudit.

Il faut maintenant reporter nos regards sur la situation de l'Empire. Domitien triompha des Cattes, les plus prudens des Germains ; il en triompha, parce qu'il voulut en triompher ; mais il ne sut pas les vaincre et la guerre fut insignifiante. On le voit aussi dans une expédition contre les Daces ; il en triompha encore et la guerre fut aussi sans résultat ; la victoire n'existait que sur les registres du Capitole. En Germanie, sur les bords du Rhin, une guerre avait éclaté ; L. Antonius avait débauché une partie de son armée contre Domitien ; la sédition fut réprimée et Antonius fut contraint de se donner la mort. L'Angleterre fut, sous ce règne, le théâtre des exploits de l'armée romaine, et nous avons à dire un mot d'Agricola.

Vous connaissez l'admirable monument de Tacite, vous savez comment, dans le cadre d'une biographie, cet homme imagina le premier (et c'est un fait remarquable) d'installer la biographie dans la littérature antique ; du premier coup, il l'éleva à l'étendue et à la dignité de l'histoire. Plutarque, presque son contemporain, cet intéressant et romanesque biographe, n'a pas cette

industrie, cette profondeur, malgré toute la richesse de son récit.

Tacite le premier en écrivant la vie d'un homme, y fait entrer l'histoire d'une nation, l'histoire d'un peuple nouveau, de ce qu'il y avait de plus inconnu pour les Romains.

Quand après avoir parlé d'Agricola, et avoir introduit son beau-père dans son récit, il arrive à la Bretagne, il en fait la description, il en trace l'histoire, et, en peu de mots, il raconte les expéditions des Romains avant Agricola. Jules César est le premier qui soit entré dans la Bretagne avec une armée ; une bataille gagnée effraya les habitans et le rendit maître du rivage, et cependant l'on peut dire qu'il montra plutôt qu'il ne transmit cette conquête à ses successeurs. Vinrent ensuite les guerres civiles : les armes des chefs se tournèrent contre la république, et la Bretagne fut long-temps oubliée, même après la paix. Auguste appelait cette inaction de la prudence, Tibère l'appela une loi d'Auguste. Il est constant que Caius songeait à une expédition contre les Bretons ; mais tous les projets de ce prince, conçus légèrement, étaient abandonnés de même, et puis il avait échoué dans ses grands préparatifs contre la Germanie. Ce fut Claude qui mit la main à l'ouvrage ; il fit passer un corps de légions et d'auxiliaires, et il se fit seconder par Vespasien, qui jeta alors les premiers fondemens de sa future grandeur. On soumit quelques nations, on prit quelques rois, et les destins montrèrent au monde Vespasien.

« Le premier des consulaires fut Aulus Plautius,

et après lui Ostarius Scapula, tous deux grands capitaines; et insensiblement la partie la plus voisine fut réduite en province romaine; on forma de plus une colonie de vétérans: le roi Cogidunus, qui jusqu'à nos jours est resté notre fidèle allié, fut agrandi de quelques cantons, par une suite de cette politique ancienne et constante des Romains, pour qui tout, jusqu'à des rois, a toujours été des instrumens de servitude. Didius, qui succéda, conserva ce qu'on avait conquis: seulement il fit construire en avant quelques forts en petit nombre, pour se donner la réputation d'avoir été plus loin que les autres. Didius fut remplacé par Veranius, qui mourut dans l'année. Suétonius Paullinus, qui vint après, eut des succès pendant deux ans; il soumit de nouvelles contrées, dont il s'assura par des forteresses; puis, sur la foi de ces précautions, ayant été attaquer l'île de Mona, sous prétexte qu'elle secourait les rebelles, il laissa éclater derrière lui une rébellion...

« Lorsqu'avec le reste du monde la Bretagne eut reconnu Vespasien, on vit d'autres généraux, d'autres soldats; nos ennemis furent moins fiers. Dès son arrivée, Cerialis les frappa de terreur, en portant la guerre dans le pays des Brigantes qui passe pour le plus peuplé de toute la province. Il y eut plusieurs batailles, quelques-unes même assez sanglantes, et une grande partie de la contrée fut enveloppée dans la conquête ou la dévastation: Cerialis était fait assurément pour écraser les exploits et la réputation de son successeur; toutefois Julius Frontinus, grand homme autant qu'on le

permettait alors, soutint ce fardeau dignement ; et à force de combats, il réduisit les Silures, nation puissante et opiniâtre, quoiqu'il eût à vaincre, outre un ennemi fort brave, un pays fort difficile ».

Ainsi, nous avons sous les yeux toutes les vicissitudes des armées Romaines, depuis César jusqu'à Agricola. Le beau-père de Tacite pacifia la Bretagne, puis revint à Rome. Il redoubla de prudence envers Domitien ; ce fut de nuit qu'il entra dans Rome, ce fut de nuit qu'il se rendit au palais, comme il en avait reçu l'ordre : la réception fut courte et les paroles de même ; et on le laissa confondu dans la foule des esclaves. Agricola s'abîme dans la solitude, dans la vie privée, dans le foyer domestique, n'importe, Domitien saura bien l'y chercher, et il est de toute vraisemblance qu'il empoisonna ce général victorieux.

« Le jour fatal où Agricola mourut, il y eut des courriers disposés pour annoncer les progrès de l'agonie, et personne n'imagina qu'on eût pris cette peine pour accélérer une nouvelle qui eût affligé. Domitien mit dans son extérieur et dans sa conduite l'apparence de la douleur, désormais en repos sur l'objet de ses haines, et cachant mieux la joie que la crainte ».

Agrippa mit dans son testament Domitien qui s'en réjouit comme d'une marque d'estime ; Domitien oubliait, dit Tacite, que les bons pères ne font héritiers que les mauvais princes.

Quand Vespasien fut déclaré Empereur en Orient, vous avez vu qu'on s'empressait autour de lui pour lui décerner une puissance souveraine,

même sur la nature. Il y avait dans le monde une agitation morale ; on demandait des indications nouvelles, on était affamé d'une intervention d'en haut pour réformer la société, la remuer sur sa base en la purifiant. Vous savez si dans un coin de la Judée l'humanité fut sourde à ce besoin ; mais ici, dans le sein même de l'antiquité, du paganisme, voici un mouvement volontaire, un effort de réforme, de rénovation, d'idéalisme et de pureté.

Sous Vespasien, sous Domitien, et probablement encore sous Nerva, avait brillé un sage, qui avait donné à la philosophie l'autorité de la pratique et du gouvernement des choses humaines, de la réforme sociale, et le prestige d'une puissance surnaturelle : c'est Apollonius de Tyanes, dont la vie est un des faits les plus importans de l'époque dont nous parlons.

Apollonius naquit à Tyanes en Cappadoce ; ses premières études montrèrent d'abord l'heureuse promptitude de son génie. Quand les lettres eurent brisé la première enveloppe de ce grand esprit, la philosophie vint le passionner et le jeune Apollonius passa à l'école de Pythagore ; c'était à ces traditions italiques, si anciennes et si vénérées, que voulait se rallier Apollonius ; il prit les idées, les doctrines, la discipline de Pythagore ; nous en avons pour témoignage sa longue constance. On le vit établir sa résidence dans le temple d'Esculape en Cilicie et vivre comme un solitaire, comme un homme détaché de tout ; il avait des biens, il s'en dépouille et les donne à sa famille, il n'a

pas d'autre souci que la sagesse et les doctrines qu'il a embrassées. Il avait un frère qui vivait dans le désordre, il s'en occupe assez pour le retirer de cette vie désordonnée, et quand il a rempli ce devoir, il entre tout entier dans la pensée de la philosophie. C'était une vocation, c'était le sentiment intime de son génie qui l'appelait ; et dans cette conscience, il trouva la force d'un silence de cinq ans ; il ne parlera pas pendant cinq ans, il spéculera , il méditera , sans phrases, sans paroles , il attendra le moment où il devra ouvrir la bouche pour promulguer une doctrine, pour prêcher une philosophie dont il sera pénétré. On le tire , cependant, de sa solitude ; on a besoin de lui ; une sédition avait éclaté, on voulait qu'il la calmât ; les magistrats eurent recours à son autorité, car sa réputation était déjà grande, et il était révérend des peuples. Il se laisse mener sur la place publique ; mais il se tait ; il fait signe aux magistrats de parler ; le peuple ne voulait pas les entendre, mais un geste d'Apollonius fait accorder le silence, les magistrats commencent, Apollonius écoute, et par un autre geste il fait signe au peuple que ses magistrats ont raison ; le peuple se retire, les magistrats sont sauvés, le calme est rétabli, et Apollonius n'a pas rompu le silence.

Cependant , il est temps de parler , car maintenant Apollonius sait très bien ce qu'il va dire. Il se montre à Antioche , et là il dogmatise ; il prêche le culte de Dieu, le culte des idées, le culte de l'intelligence, le plus pur idéalisme,

qu'il a trouvé et qu'il a puisé dans l'école de Pythagore, il l'a renouvelé dans sa propre conscience et dans son génie.

Messieurs, cet homme conçut qu'il fallait présenter à l'antiquité la conscience complète d'elle-même, qu'il fallait unir l'Orient et l'Occident, et que c'était dans l'Inde, chez les Brahmanes qu'il fallait aller demander le mot de la vie et de la science; il ira dans l'Inde. Il part, il passe à Ninive, là il s'attache un disciple qui ne le quittera plus. Il apprend des Arabes des choses mystérieuses, entr'autres, le langage des animaux; il passe vingt mois à la Cour du roi des Parthes; enfin, il arrive dans l'Inde, et converse avec les Brahmanes. Là, on pouvait s'entendre, et l'Italie et la Grèce rendaient à l'Orient ce que l'Orient leur avait donné; après bien des siècles écoulés, après une révolution de la pensée, venait Apollonius, corollaire de Pythagore, et tout à fait à la hauteur de la sagesse du monde.

Je passe les détails plus ou moins fabuleux que nous a conservés Philostrate, qui a écrit la vie d'Apollonius, et l'a traité comme un Dieu; mais prenons-en le côté historique dans sa simplicité. Ici la pensée remonte à son berceau et vient interroger la source du fleuve qui s'est répandu à travers le monde. Apollonius s'entretenant avec les Brahmanes, avec les prêtres de l'Inde, obéit à un mouvement du monde qui tend à se recueillir dans l'universalité de son intelligence.

Il revient en Ionie, et là, il est comblé d'hon-

neurs ; la rumeur publique lui attribue une puissance surnaturelle , et le hasard vient confirmer cette autorité qu'on lui déférait. A Ephèse , tout annonçait une peste prochaine ; Apollonius savait assez les sciences naturelles pour la prévoir ; il l'annonça , et puis il la fit cesser ; alors on ne douta plus de la puissance et de la divinité d'Apollonius. A Athènes , il se présente pour être initié aux grands mystères , l'hiérophante ne veut pas le recevoir , Apollonius confond l'hiérophante et lui dit : « Ce n'est pas toi qui m'initieras , ce sera ton successeur. » Effectivement , quatre ans plus tard , il était initié aux grands mystères : il se présentait avec l'ascendant de sa vie , de sa science et de ses voyages ; et c'était avec un certain orgueil qu'il se faisait admettre aux grands mystères d'Athènes ; il les savait déjà , et s'il voulait s'y faire initier , c'était par déférence pour les institutions grecques : c'était pour mieux faire pénétrer dans ces formes et son génie et son esprit : il s'était donné la peine d'aller demander au-delà de l'Indus , s'il ne se trompait pas , et il réduisait à sa juste mesure la forme officielle de la religion grecque.

Il alla à Rome , et sous Néron , il courut des périls dont il se tira. De Rome , il passa en Espagne ; de l'Espagne , il alla en Egypte. Il s'entretient avec Vespasien , il lui donne des conseils sur le gouvernement de l'Empire , sur la vie humaine et sur l'intelligence des choses. Il ne veut pas l'accompagner à Rome , il lui suffit d'avoir causé en Orient avec l'Empereur , et il

préfère s'enfoncer dans l'Égypte avec dix de ses disciples. En Ethiopie, on savait qu'il avait été dans l'Inde, et la lutte qui s'est établie entre l'Égypte et l'Inde pour savoir à qui des deux la civilisation, à qui l'initiative du monde appartenait, Apollonius la rencontre dans la haute Égypte, en Ethiopie ; il est mal reçu des prêtres éthiopiens, parce qu'il a d'abord été visiter les prêtres au-delà de l'Indus, et cette opposition que nous avons vue dans nos leçons de l'hiver dernier, entre l'Inde et l'Ethiopie, nous la retrouvons à l'époque d'Apollonius dans la haute Égypte. Il est donc vu avec peine par les prêtres éthiopiens, parce qu'ils n'ont pas reçu sa première visite.

A son retour, il rencontre Titus en Cilicie. Cependant il fut accusé auprès de Domitien par un Grec, jaloux de sa réputation et de son influence, et il dût aller à Rome pour se justifier. Philostrate raconte plusieurs circonstances, sa captivité momentanée, sa justification au tribunal de l'Empereur et devant des témoins. Domitien l'engage à rester à Rome, mais le jour même il disparaît, on le voit à Pouzoles. Il part, il quitte l'Italie, il est à Ephèse, et le jour où Domitien est immolé, il annonce cette fin tragique : depuis cette époque, qu'est-il devenu ? on n'en sait rien. Il a caché sa mort pour mieux assurer son immortalité aux yeux des peuples. Son tombeau n'est nulle part, et sa mémoire est dans toutes les imaginations, dans tous les souvenirs de l'antiquité ; on l'honore comme un Dieu, comme un fils de

Jupiter, comme un homme chéri de la Providence, et doué d'une puissance supérieure.

Quel était donc cet homme, et que faut-il en penser? Je viens de vous donner l'analyse du récit de Philostrate dégagé de beaucoup de circonstances fabuleuses, mais on peut excuser Philostrate de le considérer comme un Dieu et de lui attribuer des miracles. Hiéroclès l'a comparé et opposé au fondateur du christianisme, à Jésus-Christ. Remarquez bien ceci, c'est que jamais Apollonius n'a eu l'idée de s'opposer au législateur des chrétiens, de ces Juifs qui étaient persécutés; il n'y pensait pas; cela ne pouvait pas entrer dans l'orgueil de son intelligence. Il se considérait comme le réformateur du paganisme, comme Zoroastres'était considéré comme le réformateur de la religion des Perses; il avait cru aux formes, à la religion extérieure, à la possibilité de la réformer, de la rallier à une intelligence plus grande des idées qui constituent toutes les religions; il avait tenté son œuvre de réforme par la pensée, par la spéculation, par l'érudition, que soutenait il est vrai la pratique; mais c'était surtout l'érudition, les recherches, les voyages, les importations d'idées, de systèmes, qui donnaient à Apollonius et à son œuvre l'originalité; il pensait et spéculait de bonne foi.

Laissons les miracles et prenons les idées. Apollonius représentait ce besoin de l'antiquité de se réformer elle-même, ce besoin de la société antique d'une nouvelle évolution, pour se développer encore et pour se retrouver nouvelle, vivante, féconde.

Cela lui fut refusé, mais l'effort était sincère. Il était réservé de restaurer le monde, à un mouvement pratique, moral, qui se propageait par le martyre et l'immolation. Voyez la marche des idées ; quand le christianisme lutte pour s'établir, Apollonius est maltraité par les écrivains chrétiens ; quand le christianisme est plus puissant, quand il est sur le trône, il y a plus de justice pour Apollonius, on en parle comme d'un grand homme, comme de l'interprète de la sagesse antique, qui de bonne foi voulait la purifier, la renouveler ; dans ce dernier jugement, il y a de la justice et de l'impartialité. Apollonius était donc un réformateur de l'antiquité ; mais l'antiquité ne pouvait pas se réformer elle-même, elle fut réformée par le fait d'une innovation morale et par le martyre. Le réformateur du XVI^e siècle, Luther, a dit un mot remarquable ; ses amis ne craignaient pas de le comparer au Christ : « Moi ! dit-il, mais je ne me suis fait crucifier pour personne ! » mot sublime ! modestie profonde ! Oui, c'est à celui qui s'était fait crucifier que la victoire, victoire morale, devait rester ; aussi tous les penseurs et tous les réformateurs doivent s'incliner devant ce glorieux fait de la croix ; ils peuvent dire, comme Luther, qu'ils ne se sont fait crucifier pour personne ! (*Applaudissemens.*)

Voilà la force immense du christianisme, c'était le martyre, c'était le sang du sacrifice. Cependant réservons notre impartialité et notre justice à ce mouvement de bonne foi qui éclata au sein de la société païenne qui voulait se réformer elle-

même, mais qui n'était pas dans le secret de l'histoire et de Dieu.

Avant de passer à l'histoire politique qui va suivre, nous aurons occasion d'examiner le mouvement moral de l'antiquité, et de prouver encore, s'il est nécessaire, la justesse de nos appréciations.

TREIZIÈME LEÇON.

14 juin 1836.

Nous touchons à une des époques les plus profondes de l'histoire du genre humain. La maison de César et la maison Flavia ont gouverné l'empire romain; ce qui marque cette époque, c'est la personnalité politique des Empereurs, l'influence de leurs vertus et de leurs vices, comme Empereurs, comme Romains, comme maîtres du monde, comme hommes d'état; c'est surtout l'époque politique et romaine de ce moment de l'histoire où nous en sommes.

Après César, c'est-à-dire, après sa maison, après sa dynastie, et après la maison Flavia, une évolution se produit, que nous avons annoncée, et qui donne à toute cette scène des affaires humaines beaucoup de profondeur, des accidens nouveaux; on voit bien avant dans l'humaine nature, et c'est ici qu'il est important de préciser ce mouvement de l'esprit humain dans les rangs de la société antique, mouvement que je vous ai annoncé et qui devait, s'associant au génie politique des Empereurs, tenir le terrain et la ba-

taille contre un esprit nouveau, qui avait derrière lui, comme auxiliaires futurs, les races barbares de la Germanie. C'est un combat et une lutte admirable : d'un côté, les Empereurs avec leur génie politique et l'esprit philosophique de l'antiquité, qui va se donner carrière pendant 70 à 80 ans, au-delà de toute mesure et de toute espérance ; puis des croyances nouvelles, fruits et progrès préparés par les travaux antérieurs du monde, enfin, des mœurs nouvelles. Il semble que ces quatre acteurs se partagent le temps et la chronologie.

Nous avons vu le génie des Empereurs, nous le retrouvons encore, mais appuyé sur la philosophie, sur la pensée antique, y puisant ses dernières ressources ; puis, quand cette antiquité se sera donnée tout entière, alors le christianisme, l'opinion nouvelle qui aura propagé son influence secrète au milieu de cette prospérité dernière du monde antique, se lève, devient plus fort, plus puissant, et puis les Barbares arrivent.

Ce cours nous mènera seulement à l'apogée de l'esprit de l'antiquité ; nous finirons avec Commode, ce fils indigne de Marc-Aurèle, qui vient clore par un hideux contraste une si magnifique suite de princes intelligens. C'est sous ce dernier règne que l'antiquité philosophique et morale se prend à défaillir. Vient après l'époque militaire, succession de princes, dont la plupart mourront violemment sous l'épée de la garde prétorienne.

L'antiquité, Messieurs, est un système dont toutes les parties sont nécessaires les unes aux

autres, et dont on ne peut rien comprendre si on isole quelque chose du corps et de l'harmonie solidaire et universelle. Impossible de comprendre l'esprit romain sans savoir l'esprit grec, et impossible de savoir l'esprit grec sans connaître et constater sa descendance historique. L'antiquité est donc une, elle est orientée, elle est grecque, elle est romaine dans ses manifestations, mais elle est animée d'un esprit un; nous en aurons la preuve aujourd'hui en considérant avec sincérité l'époque qui s'ouvre devant nous.

Qu'avait fait Platon pour la Grèce, si ce n'est de lui transmettre l'Orient? de le lui donner aussi élaboré, aussi transparent, aussi svelte que possible, d'en pénétrer ses mœurs, ses idées, ses places publiques, ses institutions si extérieures, si riantes, si mobiles, de les pénétrer de l'esprit de l'Orient avec toutes les précautions, avec tous les artifices convenables? Il avait été l'intermédiaire entre l'Asie et la place publique d'Athènes, entre l'Orient et la Grèce; et cela au moment où le monde politique de l'Occident allait se rejeter dans la Péninsule italique, s'asseoir au milieu de l'Europe, avoisinant la Gaule, avoisinant la Germanie, et préparer la société moderne. Platon est donc lui-même, malgré toute son originalité d'artiste, un entremetteur de notions et d'idées, il est un traducteur admirable; il parle en vertu d'une antiquité immense qui le précède et qui lui donne sa force. Lisez ses Dialogues, ils sont tout entiers en négation, ils détruisent les fausses opinions, les faux raisonnemens qu'on

fait autour de lui ; Platon en montre le néant , la faiblesse ; à la fin , on croit qu'il va dire quelque chose de positif , de dogmatique ; non , la toile tombe , et nous restons avec notre curiosité devant ce monument parfait , mais pour nous inachevé.

Après lui et à côté de lui , Aristote vient établir la législation et la métaphysique de la pensée ; il l'établit pour le monde nouveau comme pour le monde ancien ; il l'établit pour le XIX^e siècle comme pour Athènes , comme pour Rome , et sa description de la pensée , son anatomie des formes de l'intelligence , sont encore au milieu des travaux modernes un exemple qui n'a pas été surpassé.

Platon et Aristote relèvent des travaux qui les ont précédés : et leur gloire est surtout d'avoir donné une forme plus vivante et plus durable aux pensées qui depuis long-temps occupaient le monde.

A Rome , cette transmission des idées est plus saillante encore. Que fait Cicéron au milieu de cette république qui s'en va ? il verse la Grèce tout entière , il verse l'influence des vaincus au milieu de la civilisation des vainqueurs , il expose tout , il traduit tout , il trace l'histoire de la philosophie grecque avec une grande lucidité et une merveilleuse élégance ; il n'est ni pour le Portique , ni pour Épicure , ni pour une nuance d'Épicure , ni pour une école qui se rattache à la philosophie de Zénon ; il n'est pour personne ; il est pour tout le monde ; il fait l'histoire des opinions humaines ; il apporte aux Romains , à ces

farouches successeurs de Cincinnatus et des vainqueurs de Carthage, les dernières délicatesses de la philosophie grecque. Mais la personnalité humaine n'a pas encore parlé, car ne cherchez pas dans Cicéron, l'homme actionné par les idées, l'homme qui se prend corps à corps avec la pensée, avec une révolution de systèmes, de dogmes, de sentimens qui agitent le monde; non, l'ami d'Atticus est toujours calme, toujours élégant, toujours académicien (sauf mon respect pour son génie); c'est un écrivain immortel, mais véritablement il ne me remue pas; je lui voudrais quelque chose de personnel; les idées sont plus puissantes quand la passion les agite; il faut que tout l'homme passe dans l'écrivain.

Nous ne saurions entrer ici dans l'histoire de la poésie; je ne fais que citer les noms de Lucrèce, de Virgile, d'Horace: Lucrèce, préoccupé des systèmes d'Épicure, mais esprit plus vaste et plus intelligent qu'il n'est donné de l'être d'ordinaire à ceux qui font des vers: Virgile, commençant à être affecté par les idées qui circulent dans le monde, Virgile ne laissant pas échapper ses vers d'une veine indifférente et facile, mais tourmenté, mais partagé, mais indécis, ayant des prévisions, des pressentimens vagues qui l'agitent, qui le déchirent, et qui bientôt tourmenteront ses contemporains comme lui-même.

Quant à Horace, rien ne le distrait de ses plaisirs; c'est avec une naïveté, une spontanéité merveilleuse et une bonne foi sans pareille, qu'au milieu de la révolution morale qui se prépare, il ne

pense qu'à ses voluptés, à la vie extérieure, à la vie commune, à la vie terrestre; rien qui vienne l'enlever à l'épicurésisme et le rejeter dans les souvenirs pitoyables et tragiques de la république, rien qui le lance dans les pressentimens d'un monde que Virgile devinait quelquefois; tout entier à la réalité du présent, il n'interrompt ses amours et ses festins que pour adresser une épître à Auguste.

Rome n'a pas manqué d'un homme qui a reproduit dans son génie et dans son ame toutes les perplexités contemporaines; je veux parler de Sénèque. C'est, avec Tacite, l'homme le plus profond de Rome; Sénèque dans la philosophie, Tacite dans l'histoire: voilà la gloire de la conscience romaine. Quant à la culture extérieure, à la plume, sans doute Sénèque peut être inférieur à Cicéron, mais la question n'est pas là; je parle de la conscience philosophique, de cette passion pour les idées, qui inspirent l'homme et lui causent de fécondes douleurs. Voilà Sénèque; il sent tout, il comprend tout, il est l'écho douloureux de toutes les idées et de tous les sentimens. Il est chrétien, cet homme, si vous entendez par christianisme la nouveauté des idées qui circulaient autour de lui. On a dit qu'il avait causé avec saint Paul, je ne sais, mais il est aussi profond que lui; lisez et comparez: ce sont des mots nouveaux, des pensées nouvelles; on reconnaît dans cette prose quel mouvement travaillait l'antiquité, quel torrent de pensées spéculatives descendait des traditions de l'Orient et de la Grèce. Sénèque, placé entre deux mondes, novateur dans le camp de

l'antiquité, successeur de Platon, d'Aristote et de Cicéron, est un de ces hommes les plus utiles à l'humanité, et qui ont poussé le plus avant les spéculations sociales.

Voilà une place bien occupée, un ministère philosophique noblement accompli. Il y a aussi de jeunes poètes qui sentirent l'avenir et le passé, mais d'une manière imparfaite, obscure et rapide, enlevés trop tôt par la destinée; c'est Lucain qui a des réminiscences de la République; c'est Perse qui se livre à des méditations philosophiques, s'abreuve de spiritualisme et de pureté morale. Je ne veux pas anticiper sur l'époque où nous allons entrer, mais Quintilien a vécu sous Domitien, mais les deux Plines étaient amis de Quintilien; Tacite a vécu sous Trajan; je les énumère pour vous dire que nous touchons à l'apogée de la pensée romaine. Dans quelques momens vous verrez le mouvement latin expirer après avoir jeté son dernier éclat, et l'esprit grec régnera seul: il est nécessaire sur le champ de poser ce fait pour comprendre toute la pensée de l'antiquité.

Sous le règne de Trajan, brilleront Juvénal, les deux Plines et Tacite, dernier honneur des lettres latines. Eh bien! quand ce développement aura joué, nous verrons sous Adrien un changement complet de scène, la pensée grecque arrive. Adrien est un homme d'Orient, de la Grèce; ceux qui écrivent sous lui, c'est Plutarque, c'est Epictète, c'est Arrien; après lui, c'est la philosophie stoïque qui parle grec sur le trône; c'est Marc-Aurèle qui écrit dans la langue

de Zénon; aux derniers momens de la gloire latine, l'esprit grec revient sur la scène, il veut se reproduire; le siècle de Platon et d'Aristote semble vouloir ressusciter; on dirait que l'esprit national romain n'est plus propre à tenir la campagne contre l'esprit nouveau, et que Sénèque et Tacite ont en disparaissant emporté toute sa puissance. Les Grecs reviennent; ces maîtres de la pensée antique, ils avaient assisté au début, ils viendront au dénouement; c'est à eux qu'il appartient de donner le dernier secret du génie antique et de lutter contre l'esprit nouveau : par une économie admirable de l'histoire, le monde poursuivant sa solidarité et sa trame, se montre identique, harmonique, fidèle à lui-même. C'est ici qu'il faut s'entendre sur l'idée du développement et du progrès qui ne manque jamais au Monde.

Oui, le Monde se développe, mais le progrès n'est pas uniforme; ainsi, il y a des choses que probablement nous n'égalons jamais : la réalisation de la beauté grecque, nous ne l'égalons pas, parce que nous ne pouvons pas la recommencer, la reproduire, cette naïveté céleste : ce rayon des premiers jours de la civilisation du monde, nous ne pouvons le retrouver dans notre société mélancolique et triste. Mais la pensée même, se séparant de la forme, a toujours d'heureuses fortunes; Sénèque est plus profond que Cicéron, Tacite est plus profond que Salluste; il y a progrès dans l'intelligence des choses. Prenez Plutarque, les Stoïciens, les Néoplatoniciens, vous trouverez sous l'infériorité des formes, un agrandissement du fond,

une substance plus forte, plus riche; c'est le bénéfice du temps. Ainsi quand dans certains siècles une veine a été épuisée, il faut en ouvrir une autre, et ne pas s'opiniâtrer sur ce qui a été consommé : marcher à de nouvelles conquêtes sur la trace des victoires obtenues, voilà l'ambition légitime de l'esprit humain.

Ainsi, je dis que nous sommes à une époque où se développe un progrès véritable de l'humanité pour le fond, pour la pensée, pour la conscience, mais avec l'infériorité des formes : nous sommes aux derniers momens de la nationalité romaine, soit dans l'empire, soit dans la pensée; le monde va bientôt reprendre sa revanche sur l'Italie, sur le Latium, et lui imposer ses hommes, ses mœurs, ses idées, ses influences. Maintenant occupons-nous de l'avènement de Nerva.

Philostrate raconte que, sous Domitien, Rufin et Orfitus, hommes recommandables, furent relégués dans des îles, et que Nerva fut exilé par l'empereur à Tarente. Le crime de ces hommes était que pour eux on songeait à l'Empire, et que vaguement la pensée publique se promenait sur eux pour leur déferer la pourpre. Cependant, Dion semble penser qu'à la mort de Domitien, Nerva était dans Rome. Quoi qu'il en soit, Domitien immolé, Nerva, à soixante-dix ans, fut fait empereur par les Prétoriens. Il accepta l'Empire, quelques fussent les périls de cette acceptation; les provinces ne tardèrent pas à le reconnaître, et après Domitien, ce Néron

Chauve, comme l'a appelé Juvénal, qui ne faisait qu'écrire l'opinion publique ; après Domitien, l'empire romain fut entre les mains d'un vieillard de soixante-dix ans.

Il était bon, et sa gestion fut modérée ; clément et bienfaisant, il abolit l'action de lèse-majesté et rappela les exilés ; il ne voulut pas qu'on pût poursuivre les hommes accusés de judaïsme, c'est-à-dire les néchrétiens, les nouveaux Juifs, les chrétiens. Il réprima les délateurs, et, enfin, par un édit, il montra quel serait l'esprit de son gouvernement.

Edit de Nerva, publié dans les premiers momens de son règne :

« Il est certaines choses dont le bonheur seul de nos temps fait un devoir, et dont il ne faut pas faire honneur à la bonté du prince. Il suffit de me connaître, il suffit de s'interroger : il n'est pas un citoyen qui ne puisse répondre que j'ai préféré le repos public à mon repos particulier, pour être en état de répandre à pleines mains de nouvelles grâces, et de maintenir celles qui ont été déjà faites. Cependant, pour que la joie publique ne soit pas troublée, ou par la crainte de ceux qui les ont obtenues, ou par la mémoire de celui qui les a données, j'ai cru avantageux et nécessaire de prévenir tous ces doutes par une explication publique de ma volonté. Je ne veux pas que personne pense que, s'il a obtenu de mes prédécesseurs quelque privilège ou public ou particulier, je puisse l'annuler pour qu'on me doive de l'avoir rétabli. Tous ces privilèges sont reconnus et con-

firmés. Il ne faudra pas renouveler les remerciemens pour une grâce déjà obtenue de la bienveillance d'un Empereur. Que je puisse m'occuper de bienfaits nouveaux, et qu'on ne sollicite que ce qu'on n'a pas. »

Quel avait donc été le gouvernement des prédécesseurs de Nerva, puisqu'il est obligé de signifier qu'il ne reviendra pas sur des droits acquis, et pour qu'on doive considérer cette déclaration impériale comme un bienfait pour la société et l'état ? Nerva gouvernait avec le Sénat; on le vit diminuer les dépenses de l'État, et rendre la justice avec assiduité. Il y avait un homme, qui à Rome était environné du respect public, c'était Virginius, qui, après la mort de Vindex, qu'il avait défait, avait refusé l'empire qui lui était déferé par son armée; c'est le seul homme qui, au siècle où nous en sommes, a refusé l'empire; gloire originale ! Nerva le fit consul pour la troisième fois avec lui. Mais si cet homme était bon, il était faible; on sentait la débilité et la vieillesse au timon des affaires; personne n'avait ce respect nécessaire que doit inspirer l'autorité constituée d'une société. Les Prétoriens qui l'avaient fait empereur ne le craignaient pas : ce qui faisait dire à Fronton que sans doute il était déplorable de vivre sous un prince sous le règne duquel rien n'était permis à personne, mais qu'il était également triste et funeste de vivre sous un prince sous lequel tout était permis à tout le monde.

Les nerfs de l'état n'étaient pas suffisamment

tendus, les Prétoriens s'en aperçurent; ces Prétoriens, auxquels on avait arraché l'élection de Nerva, n'avaient pas perdu leur colère et leur ressentiment contre les meurtriers de Domitien; ils se souvenaient qu'en immolant Domitien, on leur avait ôté un empereur qu'ils aimaient et dont ils faisaient leur instrument; ils se révoltèrent, s'emparèrent de P. Secundus et de Parthènes, et déclarèrent qu'ils voulaient les mettre à mort; Nerva courut s'offrir à leurs coups, et descendit à des supplications; mais ils l'épargnèrent, et après avoir mis à mort, devant lui, Secundus et Parthènes, ils le forcèrent de tenir un discours au peuple, par lequel il devait déclarer qu'il rendait grâce à la garde prétorienne d'avoir vengé la mort de Domitien.

C'était trop : désormais Nerva dut chercher un soutien de sa faiblesse : il fit une chose qui le recommande dans l'histoire; il adopta un homme de force et de valeur, sur lequel l'empire pouvait s'appuyer, et qui pouvait porter le poids du monde; il adopta Trajan. Par cette adoption, Nerva a payé sa dette.

Trajan avait alors quarante ans passés; c'était un Espagnol; Nerva était originaire de Crète; il est vrai qu'il est né dans une ville d'Italie, mais vous voyez combien la pourpre romaine se trouve dépaysée, comment la couronne impériale va se poser sur des têtes non romaines. On prend des empereurs hors de la nationalité, hors des traditions, hors de la généalogie romaine. C'est un originaire de Crète qui arrive au trône, c'est un Espa-

gnol qui le suit; encore un demi-siècle et vous verrez sur quels singuliers personnages est allé s'égarer le pouvoir souverain.

Trajan était né à Italica, près de Séville; il avait appris la guerre dès l'enfance; il s'était aguerri aux fatigues et aux expéditions pendant dix ans de tribunat militaire; on l'avait vu faire la guerre aux Parthes; Domitien l'avait nommé consul, puis l'avait envoyé combattre dans la basse Germanie, où il se conduisit noblement.

Trajan était grand, d'une santé vigoureuse; il était ferme, affable, gai avec noblesse. Des cheveux blancs avant le temps, lui donnaient une certaine majesté, et voici comment en parle Pline : « Vous savez quelle alliance de toutes les rares qualités, quel accord de tous les genres de gloire, nous admirons dans notre prince. Sa dignité prend-elle rien sur l'austérité de ses mœurs? son affabilité, sur la majesté de son extérieur? sa taille, sa démarche, ses traits, cette fleur de santé qui brille encore dans un âge mûr; ses cheveux, que les Dieux semblent n'avoir fait blanchir avant le temps que pour le rendre plus respectable; tout cela n'annonce-t-il pas un souverain à tout l'Univers? »

Tel était l'homme adopté par l'empereur. Nerva ayant appris un avantage des armées romaines en Pannonie, saisit cette occasion; il monta au Capitole ayant dans les mains des branches de laurier comme un triomphateur. Il déclara au peuple qu'il adoptait Trajan; ensuite il se rendit au Sénat et associa Trajan à tous ses droits, l'appela César Germanicus; il l'investit avec lui de la puis-

sance tribunitienne ; il est encore question des tribuns ! Messieurs , les vieilles formes sont lentes à mourir. Nous sommes au temps de Nerva , et c'est en vertu de la puissance tribunitienne qu'on gouverne les Romains.

Voilà un fait éclatant. Cette élection a son mérite et sa portée ; il n'y avait plus d'hérédité du sang ; cette maison Flavia , qui avait voulu refaire une dynastie à l'empire , n'avait pu y parvenir. Trois princes avaient passé un moment , Vespasien et son fils aîné , rapides gouverneurs des choses humaines ; et puis , Domitien , homme inégal , et chez lequel les vices avaient débordé les vertus. Après ces trois règnes , Nerva a été fait empereur par la garde prétorienne ; c'est un malheur quand le soldat fait le chef de l'empire ; mais voici Rome qui retrouve une meilleure direction ; c'est Nerva , c'est l'empereur qui fait l'empereur ; voilà une adoption , voilà une élection , élection par en haut , élection en vertu de l'intelligence et de la puissance impériale. L'accident était heureux pour Rome ; c'est maintenant à des adoptions que Rome devra sa grandeur ; et là où l'adoption ne sera plus possible et ne pourra être faite par un empereur intelligent , la fortune de Rome sera compromise.

Il y a encore un spectacle qui réjouit l'esprit et la raison , c'est que cet excellent vieillard , ce bon Nerva , ne s'embarasse pas dans des amitiés particulières , dans des intrigues de cour , mais il va trouver le talent , le génie là où il est ; il le prend , le couronne : il proclame Trajan même dans son absence. Voilà qui est noble ! voilà de la vertu ; de

l'intelligence ! c'est à cette élection que Rome devra l'apogée de son développement italien et romain.

Trajan était aux armées quand il apprit son élection ; il ne se pressa pas de revenir , et avant d'aller jouir de la satisfaction officielle de l'empire , il voulut commencer par le mériter. Il écrivit au Sénat , et dans sa lettre il renouvela l'engagement qui avait été pris par Nerva de respecter la vie des sénateurs. Il passa une année en Germanie , et par une guerre , ou plutôt par un système d'action et de repos , où l'initiative et la prudence se tempéraient , il contint les Germains ; après quoi , il revint à Rome ; et ici , Messieurs , il faut entendre Pline racontant l'entrée de Trajan.

« Que dirai-je de ce jour où vous entrâtes dans Rome , si ardemment désiré , si impatientement attendu ? et la manière même dont vous êtes entré , combien n'excita-t-elle pas de surprise et de plaisir ! Nous avons vu les autres empereurs non-seulement trainés sur un char par quatre chevaux blancs , mais , ce qui est le comble de l'orgueil , portés sur les épaules des hommes. Pour vous , vous deviez à la seule majesté de votre taille , de dominer sur tout ce qui vous entourait ; vous avez triomphé en quelque sorte de la vanité de vos prédécesseurs , tandis qu'ils ne semblaient triompher que de notre patience. Aussi , n'y eut-il personne que son âge , son sexe ou sa santé pût empêcher de courir à un spectacle si nouveau. Les enfans s'empres- saient de vous connaître , les jeunes gens de vous montrer , les vieillards de vous admirer ; les ma-

lades mêmes ; sans égard pour les ordres de leurs médecins , se traînaient sur votre passage ; on eût dit qu'ils allaient à la guérison et à la santé. Les uns s'écriaient qu'ils avaient assez vécu, puisqu'ils vous avaient vu ; les autres disaient que c'était maintenant qu'il était doux de vivre ; les femmes se réjouissaient d'avoir mis au monde des enfans , voyant à quel prince elles avaient donné des citoyens, à quel général elles avaient donné des soldats. On voyait les toits plier sous le poids des spectateurs. Les places même où l'on ne pouvait se tenir qu'à demi-suspendu étaient occupées. La foule, dont les rues étaient pleines, vous laissait à peine un étroit passage : le peuple faisait éclater sa joie à vos côtés, et vous trouviez partout les mêmes transports et les mêmes acclamations. Il était bien juste que la joie de tout le monde fût égale, puisque vous étiez également venu pour tout le monde. Et cependant elle semblait redoubler à mesure que vous avanciez, et pour ainsi dire à chaque pas que vous faisiez.

» Qui ne fut charmé de voir qu'à votre retour vous embrassiez les sénateurs, comme ils vous avaient embrassé à votre départ ? qu'il n'y avait personne de distingué dans l'ordre des chevaliers, à qui vous ne fissiez l'honneur, et sans qu'il fût besoin d'aider votre mémoire, de le nommer par son nom ? qu'enfin ceux qui avaient le bonheur d'être auparavant sous votre protection, semblaient recevoir de vous plus de témoignages de bienveillance qu'à l'ordinaire. Mais ce qui enchantaient surtout les citoyens, c'est que votre marche était lente

et tranquille , autant que le permettait la foule qui ne se rassasiait point de vous voir ; c'est qu'il n'était personne dont cette multitude avide pût s'approcher plus librement que de vous ; et que dès le premier jour de votre empire , on vous voyait confier votre garde à votre peuple. Car vous n'étiez pas au milieu d'une troupe de gens armés , mais environné de tous côtés , tantôt d'une partie du sénat , tantôt de l'élite des chevaliers , selon que la foule des chevaliers ou des sénateurs se grossissait autour de vous. Vous suiviez vos licteurs , qui vous devançaient sans trouble et sans bruit ; car l'air et la douceur de vos soldats ne permettaient pas de les distinguer du peuple.

» Mais lorsque vous commençâtes à monter au Capitole , comme on se rappela avec douceur le jour de votre adoption ! Quelle joie surtout pour ceux qui vous avaient autrefois salué comme empereur dans ce même lieu ! Je crois , pour moi , qu'alors seulement le Dieu lui-même goûta dans toute son étendue le plaisir de son ouvrage. Enfin , quand on vous vit prendre le même chemin qu'avait suivi votre auguste père pour aller révéler le secret des Dieux qui vous destinaient à l'empire , quels ravissemens de toute l'assemblée ! Les acclamations recommencèrent ; on eût dit que ce jour était celui de votre adoption. Que d'autels fumans par toute la ville ! que de victimes offertes ! que de vœux réunis pour le bonheur d'un seul homme ! Ne voyait-on pas que chacun , en demandant votre conservation aux Dieux , croyait leur demander la sienne et celle de ses enfans ? De là vous

prites le chemin du palais impérial ; mais avec la même contenance , avec aussi peu de faste que si vous fussiez retourné dans votre maison particulière. Enfin , chacun se retira pour se livrer à de nouveaux transports , dans le sein de sa famille , où rien n'oblige à feindre la joie que l'on ne ressent pas. »

Oh ! quelle éducation monarchique pour ces fiers républicains ! Les voilà , ces descendans des Scipion , des Émile ; ils sont de bonne foi et la seule ressource de l'empire est dans la vertu d'un homme ! Quel abîme ! quelle révolution ! c'est la même Rome , ce sont les mêmes Romains qui poursuivaient de leurs morsures démocratiques leurs triomphateurs , les Scipion , les Pompée , les César ; aujourd'hui ils n'ont plus d'espoir que dans les vertus d'un seul homme.

Cet homme environné de tant d'acclamations et d'un enthousiasme qui faisait de telles avances , cet homme méritait l'estime de son pays , il était homme d'action , il était bon soldat , grand général ; il dormait peu dans les temps de bataille , il était vigilant ; on le voyait marcher à la tête des troupes ; se contentant de la nourriture des soldats , il les appelait par leurs noms , par leurs sobriquets ; il était aimé , adoré ; c'était un camarade que cet empereur , et la familiarité des soldats envers lui était un nouvel hommage et une marque de respect pour sa grandeur personnelle.

Il entre dans Rome , il prend le gouvernement , qu'il gardera vingt ans. Nous respirons enfin : ce règne sera mémorable et glorieux ; nous

assisterons à de grandes prospérités dans l'ordre civil et moral; puis, nous aurons de nobles expéditions qui rappelleront les anciens souvenirs; enfin, à côté de la gloire civile et militaire, la gloire littéraire viendra compléter ce splendide tableau; ce sera l'apogée de la nationalité romaine: mais après Trajan elle ne brillera plus d'un grand éclat; viendront l'esprit grec, l'esprit humain, l'esprit chrétien; mais quant à la gloire romaine, quant à la nationalité latine, républicaine, démocratique, aristocratique, césarienne, impériale, nous en ferons l'oraison funèbre.

QUATORZIÈME LEÇON.

18 juin 1856.

IL n'a manqué, à celui dont nous allons parler aujourd'hui, que d'avoir écrit ce qu'il a fait; mais il est peu d'hommes à qui il est donné d'associer la plume à l'épée, à l'action. Dans le monde antique César, chez les modernes Napoléon, Frédéric et le cardinal de Richelieu, ont joui de cette faveur de la nature d'écrire comme ils avaient agi. Non-seulement Trajan n'a pas été son propre historien, mais il a manqué d'historiens; on n'a pas l'histoire détaillée de son règne, de sa vie publique et privée. Suétone finit avec Domitien. L'histoire d'Auguste ne commence qu'avec Adrien, et Trajan qui se trouve entre Domitien et Adrien, n'a pas de biographie dans l'histoire. Nous n'avons sur lui que Dion et les minces extraits d'Aurélius Victor et d'Eutrope. C'est trop peu, mais enfin, la grandeur de l'homme perce à travers la pauvreté des documents, et avec les résultats, tant ceux qu'il a produits que ceux qu'il a médités, nous pourrions le reconstruire et l'apprécier.

Vous savez que nous sommes dans Rome, nous avons assisté à l'entrée triomphale du nouvel empereur, nous sommes au centre du monde, et nous l'administrons. La magnificence de Trajan se montra sur-le-champ judicieuse, elle s'adressa à ce que l'on avait négligé jusqu'alors, à la jeunesse, aux enfans, et de même qu'Augusté avait voulu encourager la population par la loi *Julia-Poppæa*, Trajan se mit à la favoriser par des bienfaits qu'il versait sur les pères, et qui s'adressaient à l'éducation et à l'avenir des enfans.

« Vous n'avez pas même attendu, César, que l'on vous priât; et quoique cette jeunesse romaine ait été un spectacle très-agréable à vos yeux, vous avez voulu que leurs noms fussent reçus et écrits sur les registres publics, avant qu'on vous les eût présentés. C'est ainsi que, dès leur enfance, et par le soin que vous preniez de leur éducation, ils ont appris à vous reconnaître pour le père commun. C'est ainsi qu'ont été élevés, à vos dépens, ceux qu'on élevait pour vous, que vous avez donné des alimens à ceux qui devaient un jour mériter votre solde, et que tous ont été redevables à vous seul de ce que chacun d'eux l'était à ses parens. C'est connaître la vraie gloire, César, que de contribuer à soutenir ainsi les espérances du nom romain. Car nulle sorte de dépense n'est plus digne d'un grand prince, d'un prince qui doit être immortel, que celle qu'il consacre à la postérité (1). »

(1) Panégyrique de Trajan, par Pline, chap. 26.

Les bienfaits de Trajan avaient été chercher l'avenir de Rome, et avaient rendu possible une large et intelligente éducation. L'abondance régna dans la capitale de l'empire par ses soins; il accorda la liberté du commerce de blé, et Rome fut toujours, sous son règne, préservée de la famine. Différentes calamités avaient ravagé tant l'Italie que Rome, telles que des inondations et des incendies; Trajan vint au secours de toutes les misères publiques. Les délateurs le trouvèrent sévère, et le fisc ne l'eut pas pour complice de ses empiétements et de ses prétentions iniques.

Rome était heureuse, Messieurs; enfin, on vivait sous l'administration d'un homme; l'empire était gouverné par l'intelligence et la bonté: Trajan avait dites paroles au préfet du prétoire, Saburanus, en lui remettant l'épée, signe de son ministère et de ses fonctions : « *Tibi istum ad munimentum mei committo, si rectè agam: sin aliter, in me magis* : Je te la remets pour me défendre, si je me conduis bien, et pour t'en servir contre moi, si je me conduis mal. » Quel mot! après les régnes que nous avons vus!

Il était confiant, et ne connaissait ni ces soupçons ni ces terreurs qui font de la vie un supplice de tous les jours. On lui avait suggéré de se défier du Licinius Sura : Trajan vint chez lui, et lui demanda son chirurgien, pour une légère opération; il lui demanda son barbier, pour se faire raser; puis, il prit le bain, il soupa, et il dit, le lendemain : « Si Licinius eût voulu me tuer, il l'aurait fait hier. » Son abord était facile,

son palais était, pour ainsi parler, public et commun à tous les citoyens. Trajan était gai, il avait de l'enjouement dans son activité, et prenait surtout pour distraction des affaires, la chasse.

Les propriétés particulières n'avaient pas à craindre ses convoitises il ne songeait pas aux usurpations; ses prédécesseurs avaient acquis un nombre immense de maisons, propriétés inutiles pour eux, et dont l'état ne tirait aucun profit; Trajan en fit vendre une partie, et donna le reste; simple pour lui-même, il fut magnifique pour l'état; il porta la somptuosité dans les intérêts et dans les monumens publics.

Enfin, la satisfaction publique était si intime et si profonde qu'on appela Trajan *Optimus*, c'est-à-dire que par ce mot on désignait son génie, qui était la bonté dans la grandeur, *Optimus!* Dans la formule des prières où l'on demandait toujours la vie et la santé de l'empereur, il fit mettre cette restriction : *si benè rempublicam et ex utilitate omnium rexerit* : s'il a bien gouverné la république, et suivant l'intérêt général.

Marius Priscus fut accusé par Pline et par Tacite, comme ayant commis en Afrique de grandes exactions : il fut condamné à l'exil; mais il lui restait encore les débris d'une grande fortune, il put vivre heureux; circonstance à laquelle *Juvénal* fit allusion dans une de ses satires.

Pline, nommé consul, prononça le panégyrique de Trajan; ce monument, que nous citons ici quel-

quefois, devient plus précieux encore par l'absence d'une véritable biographie. Dans l'année du troisième consulat de Trajan, Adrien épousa Julia Sabina, petite-nièce de l'empereur, se rapprochant ainsi du trône qu'il devait occuper un jour ; à la même époque, vous pouvez placer l'expédition de Trajan contre les Daces. Il triompha, et deux ans de paix suivirent ce premier triomphe.

Le gouvernement civil était équitable, la brigade était réprimée de tous côtés. On avait imposé aux candidats qui demandaient des fonctions publiques d'avoir des biens-fonds sur le sol de l'Italie.

Après son consulat, Pline avait été nommé gouverneur du Pont et de la Bithynie. Dans sa province, il se trouva en face des chrétiens. Il ne savait quelle règle suivre pour les réprimer, les persécuter ou les tolérer ; et voici ce qu'il écrivit à l'empereur :

Pline à l'empereur Trajan.

« Je me suis fait un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes ; car, qui peut mieux que vous me conduire dans mon incertitude ou éclairer mon ignorance ? Je n'ai jamais assisté aux informations contre les chrétiens. Aussi, j'ignore à quoi et selon quelle mesure s'applique, ou la peine ou l'information. Je n'ai pas su décider s'il faut tenir compte de l'âge ou confondre dans le même châtement l'enfant et l'homme fait ; s'il faut pardonner au repentir, ou si celui qui a été une fois chrétien ne doit pas trouver de sauvegarde à cesser de l'être ; si c'est le nom seul, fût-il pur de crimes, ou les crimes attachés au nom que

l'on punit. Voici, toutefois, la règle que j'ai suivie à l'égard de ceux que l'on a déferés à mon tribunal comme chrétiens. Je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens; ceux qui l'ont avoué, je leur ai fait la même demande une seconde fois, et une troisième fois, et les ai menacés du supplice; quand ils ont persisté, je les y ai envoyés. Car, de quelque nature que fût l'action qu'ils faisaient, j'ai pensé qu'on devait punir au moins leur opiniâtreté et leur inflexible obstination. J'en ai réservé d'autres, entêtés de la même folie, pour les envoyer à Rome, car ils sont citoyens Romains. Bientôt après, les accusations se multipliant selon l'usage par l'attention qu'on leur donnait, le délit se présenta sous un plus grand nombre de formes. On publia un écrit sans nom d'auteur où l'on dénonçait nombre de personnes qui nient être ou avoir été attachées au christianisme; elles ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les Dieux et offert de l'encens et du vin à votre image que j'avais fait apporter exprès, avec les statues de nos divinités. Elles ont même prononcé des imprécations contre le Christ; c'est à quoi, dit-on, on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens. J'ai donc cru qu'il les fallait absoudre. D'autres, déferés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens, et se sont rétractés aussitôt, déclarant que véritablement ils l'avaient été, mais qu'ils avaient cessé de l'être, les uns depuis trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt ans; tous ont

adoré votre image et les statues des Dieux, tous ont chargé le Christ de malédictions. Au reste, ils assuraient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci. Ils s'assembloient à jour marqué, avant le lever du soleil ; ils chantaient tour à tour des airs à la louange du Christ, comme d'un Dieu ; ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol, de brigandage, d'adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt. Après cela, ils avaient coutume de se séparer et se rassembloient pour manger des mets communs et innocens. Depuis mon édit, ajoutaient-ils, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu des associations, ils avaient renoncé à toutes ces pratiques. J'ai jugé nécessaire, pour découvrir la vérité, de mettre à la torture deux femmes esclaves qu'on disait initiées à leur culte ; mais je n'ai rien trouvé qu'une superstition ridicule et excessive. J'ai donc suspendu l'information pour recourir à vos lumières. L'affaire m'a paru digne de réflexion, surtout par le nombre de personnes que menace le même danger. Une multitude de gens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront chaque jour impliqués dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier et qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples qui étaient presque déserts sont fréquentés, et que les sacrifices, long-temps négligés, recommencent. On vend partout des victimes qui

trouvaient auparavant peu d'acheteurs ; de là on peut juger combien de gens peuvent être ramenés de leur égarement, si l'on fait grâce au repentir. »

Voici la réponse de Trajan.

« Vous avez fait ce que vous deviez faire, mon cher Pline, dans l'examen des poursuites dirigées contre les chrétiens. Il n'est pas possible d'établir une forme certaine et générale dans cette sorte d'affaires. Il ne faut pas faire de recherches contre eux : s'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir ; si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien et qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire en invoquant les Dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, dans nul genre d'accusation, il ne faut recevoir de dénonciation sans signature : cela serait d'un pernicieux exemple, et contraire aux maximes de notre règne. »

Voyez, Messieurs, c'est de l'impartialité politique et de l'inintelligence quant au fond des doctrines. Pline, certainement, ne manquait pas de culture d'esprit ; mais il ne sait ce que sont les chrétiens, il s'en réfère à l'empereur, qui sans aucune passion dit : Ne persécutez personne, seulement, si l'on s'opiniâtre à s'appeler chrétien, il faudra faire exécuter les lois. Les chrétiens représentaient, pour la société romaine et antique, quelque chose d'antisocial, de contraire à l'ordre établi, aux dieux, au prince, à l'institution politique aussi bien qu'à la religion. On ne les comprenait pas, aussi on les proscrivait ; comme on n'avait pas l'intelligence de ce qu'ils représentaient, le nom seul était puni sans

examen. C'était seulement sur la rétractation, sur l'apostasie, sur la peur, que descendait la clémence, et jamais sur la fermeté ni sur le martyre.

Au reste on était de bonne foi, et la religion antique tentait ses derniers efforts. Pline dit : on achète des victimes, la foule ne déserte pas nos autels; il faut de la douceur pour retirer de l'erreur qu'ils ont pu embrasser, des hommes plutôt séduits qu'opiniâtres. Ainsi les deux religions sont en présence, le passé et l'avenir, et le passé étant plus fort, persécutait.

Le chrétien mourait, témoignant, par son acte et par sa résignation, que sa confession était sincère. On ne ment pas quand on meurt.

Messieurs, cette société antique avait sa gloire à l'heure où nous parlons, et pendant que dans le Pont et la Bithynie Pline se trouvait en présence d'hommes nouveaux pour lui, dont les pratiques extérieures lui paraissaient innocentes, et dont la pensée lui échappait, à ce moment l'antiquité était brillante; les littérateurs affluaient; le bel esprit avait sa vogue et son éclat. Martial faisait ses épigrammes, tantôt spirituelles, tantôt licencieuses; Silius Italicus écrivait l'histoire, ou plutôt le poème de la seconde guerre Punique; il était resté dans sa campagne pendant que Trajan entrait à Rome, et cette liberté n'avait pas été punie de l'empereur. Frontin, qui s'est occupé des stratagèmes de guerre, des aqueducs de Rome et de l'agriculture, venait de mourir. Je ne parle pas de Florus, l'époque de sa vie est incertaine; mais il y avait mieux, et nous n'avons pas encore

nommé les plus illustres auteurs. Au barreau, l'éloquence était relevée par Pline le Jeune, qui soutenait dignement les traditions de Cicéron. La rhétorique, la haute rhétorique, l'histoire critique de la littérature, était représentée par Quintilien. Pline l'Ancien avait fait une espèce d'Encyclopédie, où non seulement l'histoire naturelle, mais la médecine, l'astronomie, la géographie, la physique, le commerce, les beaux-arts, quelques commencemens d'économie publique, des résultats statistiques, les faits les plus variés, étaient accumulés, compilés, réunis, sans ordre, sans méthode, mais enfin, tout cela y était. Les artistes ne manquaient pas ; il y en a deux surtout qu'il faut nommer : le poète et l'historien. C'est sous Trajan que Juvénal écrivit le plus grand nombre de ses satires ; enfin, ces mœurs corrompues dont nous avons parlé, avaient trouvé au milieu d'elles leur interprète, leur vengeur, leur juge et leur inexorable censeur. On lui a reproché l'âpreté de sa verve. Ah ! s'il eût été moins violent, il eût manqué à sa mission ; il vivait, Messieurs, dans un temps où la parole devait être ardente, où le vers devait être une vengeance, un châtiment, où l'hémistiche devait être armé de pointes d'acier ; les Romains ont besoin de ces rudes attaques : il faut les stigmatiser dans la licence de leurs mœurs et de leur vie. Quand on écrit comme Juvénal, on donne l'immortalité à la passion qui a été votre muse ; le style est un grand monument qui a besoin d'être profondément

enraciné dans le sol, pour durer, et qui doit aussi s'élever au dessus des ruines que chaque siècle accumule, pour montrer son front aux générations qui passent. (*Applaudissemens*)

Quand la parole humaine a reçu la vie du génie, elle survit à toutes les révolutions; on reproduit ce qui a été dit, on le répète, on le loue, on le blâme; l'homme est ballotté de suffrages en critiques, c'est ce qui fait l'immortalité; les hommes sur lesquels on est toujours d'accord ne vivent pas; mais les hommes qu'on débat, assistent du haut du monde invisible à ces controverses qui font leur gloire; ils vivent en eux et ils vivent en nous! (*Applaudissemens*)

Eh bien! je n'en ai pas encore fini de la grandeur contemporaine, et Tacite est plus grand que Juvénal; plus grand parce qu'il est plus vrai, plus calme, parce qu'il est meilleur juge, parce que ce n'est pas dans l'hyperbole de l'indignation, mais dans la sérénité de son intelligence, dans l'étendue de son regard, dans la profondeur de son observation, qu'il voit, réfléchit et juge tout. Il ne se met pas en colère; non, il raconte: d'un mot il juge, il accable, il condamne. S'il veut parler de la république, c'est avec sobriété, mais une seule parole fait reparaître toute la gloire romaine. On dirait qu'il ne veut pas permettre à ses contemporains de se bercer de souvenirs et d'espérances. Il leur livre la réalité avec une profondeur implacable; et puis, le premier des anciens, il fait pénétrer l'histoire dans la vie intime, dans les mœurs; il est grand, et aussi grand, comme

artiste, que Salluste et Thucydide ; il est plus profond, il va plus avant ; la vie lui ouvre des régions, des mines inconnues, sur la surface desquels ses devanciers avaient passé sans les soupçonner.

Le droit jetait son éclat : florissaient sous Trajan Celsius Javolenus, et Priscus, pour lequel plus tard quelques-uns songèrent à l'empire. Ainsi, tout concourt à l'éclat des lettres latines, l'épigramme, le poème historique, la critique littéraire, l'éloquence du barreau, la poésie satyrique, et l'histoire.

Nous n'avons que la moitié de Trajan ; il nous faut parcourir le monde, il nous faut chercher et retrouver enfin le génie de la politique romaine. A son quatrième consulat Trajan avait fait la guerre aux Daces ; sous Domitien les Daces avaient bravé Rome, et Décebale s'était moqué des menaces de la politique romaine. Trajan attaqua les Daces, et poursuivit Décebale jusques dans sa capitale, dont on croit avoir trouvé l'emplacement, et peut-être quelques ruines, dans un bourg de la Transylvanie. Il accorda la paix, mais aux conditions les plus dures ; puis il revint à Rome et triompha : triomphe magnifique, pompe splendide. C'est à cette occasion que Trajan, qui avait, sur la demande du peuple, aboli les jeux des pantomimes, les rétablit.

Trajan avait ses faiblesses, et voulant favoriser un des pantomimes fameux, Pilade, il rétablit des jeux qu'il avait d'abord supprimés.

Décébale viola les conditions de la paix. Trajan résolut alors une autre guerre contre lui. Il am-

bitionnait de réduire la Dacie en province romaine. Décebale voyant à quel ennemi il avait affaire, voulut le faire assassiner ; mais ce complot fut découvert. Trajan marche à sa rencontre ; il construit un pont sur le Danube , qui a fait l'admiration de l'antiquité ; il pousse les Daces ; Décebale aux abois se donne la mort , et la Dacie devient une province romaine, où Trajan établit des colonies. Il célèbre un second triomphe , dont la magnificence nous est attestée par Dion.

A la même époque l'Arabie Pétrée avait été subjuguée par un habile lieutenant romain, Palma ; nous retrouvons continuellement cette double obligation pour Rome d'être forte tant en Germanie qu'en Orient. Trajan est digne de comprendre cette gloire onéreuse et de ne pas succomber sous le faix.

Il est en Orient. Depuis Tiridate, qui reçut la couronne d'Arménie de Néron, l'histoire de cette contrée reste obscure. Trajan prétendait que les Parthes, en ce qui concernait l'Arménie, avaient violé le droit de l'empire romain. D'ailleurs , il voulait la guerre , il en avait le génie ; et comme on aime toujours ce qu'on fait bien , il la cherchait. Il reçut une ambassade des Parthes, mais il rejeta les propositions qui lui furent faites. Il marcha en Arménie et la réduisit en province romaine. Après, il voulut attaquer les Parthes eux-mêmes ; il s'empara de la Mésopotamie , et mit un gouverneur dans l'Arabie Pétrée. Sur un autre point il réduisit les Barbares situés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne.

On s'accorde à placer à cette époque un nouveau retour de Trajan à Rome, et il est assez probable qu'il ne resta pas trop long-temps hors du centre de l'empire. Il est à Rome, mais il la quitte pour combattre de nouveau les Parthes. A Antioche, il fut surpris par un tremblement de terre, auquel il échappa fort heureusement. Il fit consulter l'oracle d'Héliopolis qui ne lui envoya qu'une réponse ambiguë. Il est sur le Tigre, il y jette un pont de bateaux, et fait la conquête de l'Assyrie. Il revient sur ses pas, il repasse le Tigre et descend vers les plaines de Babylone. Il veut attaquer les Parthes chez eux, et il marche sur Ctésiphon, leur capitale : il s'en empare; ensuite il prend Suse, ancienne capitale des Perses; enfin, remarquez cet itinéraire, il descend le Tigre, traverse le golfe Persique, et s'avance jusqu'au grand Océan; là il vit un vaisseau qui partait pour l'Inde, alors il dit : « Si j'étais plus jeune, je porterais la guerre dans les Indes. » Il se rabat sur l'Arabie Heureuse, et s'empare du port d'Aden en deçà du détroit de Babelmandel; enfin il ne peut aller plus loin, il regagne l'embouchure du Tigre, il visite les ruines de Babylone, et là il honore la mémoire d'Alexandre par des sacrifices.

Course héroïque! Messieurs; Trajan a jugé la situation romaine, il a senti qu'il fallait redonner à l'empire du nerf et de l'éclat. On l'a blâmé parce qu'on ne l'a pas compris. Trajan est monté sur le trône à quarante-trois ans, il quittera la pourpre à soixante-deux; ce qu'il a

fait, il a voulu le faire, il l'a médité : il n'a pas eu tort d'aller jusqu'au grand Océan et de convoiter héroïquement les Indes, ne pouvant les saisir; il a eu raison d'aller montrer aux ruines de Babylone un empereur romain, et de comparer en réalité l'empire de Rome à l'empire d'Alexandre.

Pendant son absence, on s'était soulevé sur plusieurs points des nouvelles conquêtes, mais ses généraux réprimèrent ces révoltes. Trajan avait songé à faire de l'empire des Parthes une province romaine, il abandonna ce dessein qui n'aurait pu réussir. Alors il fit un roi. Il échoua devant Atra, située entre le Haut Tigre et Nisibe; il fut obligé de lever le siège.

Trajan passa l'hiver en Syrie, et la maladie vint l'envahir au moment où il méditait une nouvelle campagne; ce fut une apoplexie, puis la paralysie, et après l'hydropisie, toutes choses qui étouffent l'activité humaine. Il fallut bien penser à retourner à Rome. D'ailleurs, on l'y demandait, et le sénat l'avait fait prier de hâter son retour.

Adrien songeait à devenir empereur; il semait partout des intelligences pour s'assurer la pourpre. Il avait reçu de Trajan le diamant que Nerva avait donné à son fils adoptif, il le considérait comme un gage de l'empire. On dit néanmoins que Trajan n'avait pas intention de l'adopter et qu'il demanda à ses amis de lui désigner neuf à dix candidats dignes de l'empire. Quoi qu'il en soit, ayant relâché à Sélinonte, en Cilicie,

il fut intercepté par la mort, il expira, Plautine, femme de Trajan, proclama l'adoption d'Adrien, et le monde l'accepta. Voilà Trajan, dans la réalité de son histoire et de ses actions; il avait près de soixante-quatre ans, il a régné dix-neuf ans six mois et quinze jours. Qu'a-t-il fait? Et quel rôle lui donnerons-nous dans l'histoire?

Julien, l'empereur, s'est amusé à faire une satire des Césars; il a traité ses collègues avec peu de ménagement; c'est, pour ainsi parler, un Juvénal sur le trône, qui, se retournant vers la gloire du passé, la traite assez durement. On sent quelque dépit et quelque envie dans Julien contre cette grandeur dont il médit un peu. On ne peut l'accuser d'être trop favorable à ses devanciers, il est plutôt près de l'injure que de la bienveillance. Les Césars sont rassemblés à un même festin sous les yeux des Immortels. Jupiter leur donne la parole successivement pour exposer leurs titres à la première place dans l'histoire. On entend César, Alexandre et Octavien.

Ensuite, vint le tour de Trajan. Il avait du talent pour parler; mais il ne s'en donnait pas la peine. Aussi, chargeait-il ordinairement Sura de composer ses harangues. Par un effet de la même nonchalance, il cria, plutôt qu'il ne prononça, quelques paroles mal articulées. Il étalait aux Dieux les trophées qu'il avait érigés des dépouilles des Gètes, et se plaignait de son grand âge, qui ne lui avait pas permis de soumettre ces derniers.

« A d'autres, dit Silène; tu as régné vingt ans,

et voilà Alexandre qui n'en a régné que douze. Pourquoi donc nous dire que tu n'as pas eu le temps ? Dis plutôt que tu as trop aimé ton plaisir.» Ce trait réveilla l'éloquence de Trajan , car il n'en manquait pas , quoique le vin qu'il aimait trop le rendit quelquefois pesant.

« Jupiter, dit-il, et vous, Dieux immortels, lorsque je reçus l'empire , je le trouvai dans une espèce de léthargie ; ébranlé au-dedans par une tyrannie de plusieurs années, et au-dehors, par les insultes des Gètes. J'ai cependant été le seul qui aie osé marcher contre les peuples d'au-delà du Danube ; j'ai dompté les Gètes, nation la plus belliqueuse qui fût jamais, moins formidable encore par la force du corps que par le courage que lui inspire la doctrine de Zamolxis. Ce philosophe, qu'ils honorent comme un Dieu, leur a persuadé que le trépas n'est point un anéantissement, mais un changement de demeure, en sorte qu'ils affrontent la mort plus volontiers qu'ils n'entreprennent un voyage. Je n'ai pourtant employé que cinq ans à cette expédition. On sait que nul de mes prédécesseurs n'a traité ses sujets avec plus de bonté que moi ; ni César, ni pas un autre ne saurait me contester le prix de la clémence. J'eusse commis une injustice d'attaquer les Parthes sans sujet ; mais aussitôt qu'ils m'eurent insulté, mon âge, quoique privilégié par les Dieux, ne m'arrêta point. Justes Dieux ! puisque les faits sont constans, s'être rendu terrible à ses ennemis, s'être fait aimer tendrement de ses sujets, avoir respecté

voire divine fille, la philosophie, n'en est-ce pas assez pour mériter le premier rang? »

Trajan ayant cessé de parler, les Dieux jugèrent qu'il avait l'avantage sur tous les autres, du côté de la clémence, et l'on vit bien que cette vertu était la vertu favorite des Dieux.

Vous avez entendu presque la satire, écoutons la voix de l'histoire; voici ce que dit Eutrope : *Hujus tantum memoria delatum est, ut usque ad nostram ætatem non aliter in senatu principibus acclametur nisi felicior Augusto, melior Trajano.* Je n'en veux pas davantage. Il n'est plus sur le trône; c'est deux cents ans après que le nom de Trajan se formule dans cet écho : *Melior Trajano, felicior Augusto.* Voilà ce qu'on demandait pour le maître du monde, et pour le peuple qu'il gouvernait, qu'il fût plus heureux qu'Auguste, et meilleur que Trajan. L'histoire romaine est là toute entière, car la nationalité romaine proprement dite, le génie romain, le génie italien, commencent au bonheur d'Auguste et finissent par les vertus, par le mérite, par les qualités de Trajan. Cet homme était d'une qualité humaine de premier ordre; excellent, *melior, optimus*, c'était la grandeur dans la bonté, voilà son caractère; et de plus, je dis qu'il a résumé Alexandre et César. Il a reproduit César, car il a compris qu'il fallait repousser les Parthes définitivement, et se relever des souvenirs de Crassus. Il a reproduit Alexandre sur le théâtre même du Macédonien; il a voulu présenter au

monde un exemple d'héroïsme; il a résumé César et Alexandre. Voilà Trajan !

Pendant son règne, il a été grand, bon, utile au monde, soit dans l'administration civile, soit à la guerre; il eut des faiblesses, mais le genre humain en a-t-il souffert ? Non, Trajan a été social, humain, héroïque, et l'histoire s'informe surtout des qualités salutaires à tous. Elle n'est pas une satire amère, elle est une voix reconnaissante; quand le monde écrit ces mots : *melior Trajano*, je crois le monde, et je détourne les yeux du scandale de l'anecdote, pour les arrêter sur l'inscription tracée par le genre humain.

Trajan après un règne de vingt ans, laissa le monde en pleine prospérité. C'est le monde romain, grand encore, avec la nationalité occidentale. Vous trouverez un autre spectacle dans notre prochaine réunion. Nous avons assisté à la gloire romaine avec Quintilien, les deux Pline, Juvénal, Tacite, et Trajan; la prochaine fois, nous verrons l'esprit grec et oriental supplanter l'esprit Italien.

QUINZIÈME LEÇON.

21 juin 1836.

C'est au moins un des avantages incontestables de notre siècle , qui a ses grandeurs et ses inconvénients , ses soutiens comme ses détracteurs , de se prêter plus facilement qu'aucun autre à l'intelligence de l'histoire. Au moins on ne nous refusera pas le don et la fortune de plonger plus avant dans le passé ; le point du temps où nous vivons est encore incertain , mais il nous fournit les loisirs et la facilité de mieux comprendre tout ce qui a précédé. Qui nous surprendrait aujourd'hui , qui nous paraîtrait étrange et bizarre , après ce que nous avons vu s'accumuler de révolutions d'empires et d'idées ? Nous vivons avec les choses extraordinaires dans une espèce de familiarité ; nous ne faisons plus au passé l'honneur de nous laisser étonner par lui ; non , nous voyons , nous comprenons toutes les situations ; nous les jugeons avec l'immense expérience de notre époque , avec tous les résultats qui sont notre patrimoine , notre héritage.

Anjourd'hui, Messieurs, nous avons à parler d'un homme peut-être le plus étrange et le plus vaste de ceux qui nous ont occupés jusqu'à présent. Et si vous voulez bien y faire attention, vous ne serez pas surpris de cette étendue de l'individualité humaine, qui s'agrandit en proportion de l'étendue des conjonctures; il faut bien que la situation devenant immense, la personnalité humaine ne s'y montre pas trop inférieure. Adrien est double, c'est un homme d'Occident, un Espagnol-Italien; et puis c'est un Grec oriental; il présente dans sa nature la face de deux mondes, tout à la fois Athènes et Alexandrie, et puis le Forum romain; il reproduit tout, il réfléchit tout; immense nature! Mais avant de conclure pour ainsi dire sur lui, avant de le résumer, je désire, Messieurs, vous le raconter tel qu'il nous a été transmis dans une biographie assez longue, par Spartien, qui vivait au temps de Dioclétien, auquel il adressait la vie des empereurs romains. Spartien voulait être le Suétone de son époque, et il se proposa d'écrire non seulement l'histoire des Empereurs, mais même celle de ceux qui sans être ni Empereurs, ni Augustes, n'ont eu que le nom de César, ou qui même par quelque cause que ce soit, ont pu se flatter d'arriver au rang suprême. Suivons Spartien dans sa biographie du successeur de Trajan.

Adrien était de la même famille que Trajan, ce qui était une faveur du sort, un accident heureux. Son esprit se pénétra de bonne heure de la lecture des Grecs, au point qu'on

l'appelait *Græculus*; ce *Græculus* sera le maître de Rome. Il porta la passion de la chasse si loin, que Trajan le fit revenir auprès de lui. Il annonça à Trajan la mort de Nerva, bien qu'on eût semé quelques difficultés sur la route qu'il avait à parcourir pour porter cette nouvelle. Il consulta les sorts virgiliens sur ses destinées; déjà il avait un pressentiment de l'empire. Nommé Questeur, il harangua le Sénat au nom de l'Empereur avec une prononciation si étrange qu'il excita une risée universelle : désormais il donna tous ses soins à l'éloquence latine et y devint habile.

Il était auprès de Trajan, il lui faisait sa cour, et pour lui complaire il s'enivrait avec lui; c'était le chemin de l'empire. Il fut emmené par Trajan dans sa deuxième expédition contre les Daces, et là il reçut le diamant de Nerva, qui lui parut un gage du pouvoir futur. Il fut nommé préteur en Pannonie; il réduisit les Sarmates, et après cette expédition il fut créé Consul.

Il croissait, cet homme, on ne le méprisait plus; on voyait en lui le maître futur du monde. Il faisait les discours de Trajan, dont la parole, sinon l'épée était paresseuse. Il avait succédé à Sura dans le soin de rédiger l'éloquence impériale. Favorisé par Plautine, c'est à elle qu'il dut son adoption. Il fut revêtu d'un second consulat, et se mit à flatter tous les favoris de Trajan; il n'épargna rien pour arriver à l'empire : c'est le *Græculus* avec toutes ses finesses et ses industries. En Syrie il reçut ses lettres d'adoption, envoyées et signées par Plautine; on disait à la cour de

Trajan et dans l'empire que ce n'était pas sur Adrien que devait tomber le choix de l'empereur. Trajan avait songé à Neratius Priscus, jurisconsulte ; et même on lui attribue ces paroles : *Commendo tibi provincias si quid mihi fatale contigerit* : « Je te recommande les provinces s'il m'arrive quelque accident. » On prête encore à Trajan la pensée d'avoir voulu mourir comme Alexandre, sans successeur. Enfin l'empire tomba entre les mains d'Adrien.

Adrien trouva la conjoncture sérieuse, car toutes les nations que Trajan avait soumises faisaient faute à l'obéissance envers les Romains. *Mauri lacessebant, Sarmatæ bellum inferebant* : les Maures étaient en insurrection et les Sarmates avaient déclaré la guerre ; il était difficile de contenir les peuples. *Ægyptus seditionibus urgebatur* : des séditions éclataient en Égypte. *Lycia denique ac Palestina rebelles animos efferebant* : la Lycie et la Palestine montraient des dispositions rebelles. Quel parti prit le nouvel Empereur ? Adrien, Messieurs, abandonna les conquêtes de Trajan, et tout ce qui avait été visité par l'aigle romaine, au-delà de l'Euphrate et du Tigre. Ce n'est pas un prince belliqueux ; il ne cherche pas la guerre : il aime les voyages, il aime à parcourir le monde.

Après avoir passé par Antioche, qu'il n'aimait pas, il revient à Rome ; il est empereur. Son premier soin fut de s'excuser auprès du Sénat d'avoir accepté l'empire sans que le Sénat lui-même le lui déférât ; mais il dit que les soldats avaient hâte d'un empereur, et qu'ils s'étaient

précipités dans son élection , parce que la république ne pouvait manquer d'empereur : *salutatus scilicet præpropere à militibus imperator, quod esse respublica sine imperatore non posset*. On lui défera le triomphe , mais il le refusa pour lui-même , et plaça sur le char triompal l'image de Trajan , lui renvoyant l'hommage qui lui était destiné. Il partit pour la Mœsie. Quelques conspirateurs furent mis à mort par son ordre. Il revint à Rome expliquer sa conduite , se hâta de rassurer le Sénat , et jura qu'à l'avenir aucun sénateur ne serait puni que par l'ordre du Sénat.

Son administration était habile : pour la première fois on vit des voitures payées par l'état transporter les magistrats d'un point de l'empire à l'autre. Adrien remit toutes les dettes que les particuliers pouvaient avoir , tant envers son prédécesseur qu'envers le Trésor public. Il fit brûler tous les billets sur la place publique. Il ne fit rien entrer dans son trésor particulier et versa tout dans la caisse de l'état. Les libéralités que Trajan avait répandues sur la tête de l'enfance et de la jeunesse romaine , il les augmente ; il secourt les sénateurs pauvres , élève aux honneurs les hommes d'une naissance infime , aide des femmes illustres , mais sans fortune , et vaque à tous les soins d'une bonne administration. Il n'oublie pas les plaisirs des Romains , et pendant six jours il fit voir les jeux des gladiateurs.

Un conseil de sénateurs fut choisi par lui ; il le consultait sur les affaires , il rendait la justice , et surtout sous son quatrième consulat , il y montra beaucoup de persévérance et d'exactitude. On le vit

assidu au Sénat ; il faisait grand cas de la dignité de sénateur ; et lorsque Tatien, ancien préfet du prétoire, eut été revêtu des ornemens consulaires, il le fit sénateur, pour prouver qu'il n'y avait rien au-dessus de la dignité sénatoriale ; il ne permit plus aux chevaliers de connaître des affaires qui concernaient les sénateurs , et il voua à l'exécration tous les princes qui avaient paru faire peu d'estime du Sénat.

Voilà d'excellentes actions : il était bon, c'est vrai, mais il était cruel en même temps. Que d'hommes, Messieurs, nous offrent ce contraste ! Ne pouvant supporter le pouvoir de Tatien son préfet et autrefois son tuteur, Adrien pensa à le faire périr, mais il n'osa, parce qu'on lui imputait déjà la mort de quatre consulaires.

Adrien parcourut la Campanie. On le vit mener une vie populaire à Rome. Il va dans les Gaules, puis de la Gaule il passe dans la Germanie ; il aimait plus la paix que la guerre, cependant il exerce le soldat, vit avec lui, observe la discipline la plus austère ; avec le soldat il partage la nourriture des camps, il mange du lard, du fromage, il boit de l'eau mêlée de vinaigre et s'assujétit sans réserve à la frugalité militaire ; il fait vingt milles à pied tous les jours tout armé ; il marche au milieu de ses camarades ; il montre comment on fait la guerre. Dans le camp, il ne voulait pas de portiques, de cryptes, d'allées couvertes ; il était simplement vêtu ; il ne se refusait à aucun soin de la vie guerrière, il visitait les malades, traçait lui-même ses camps ; il n'accordait le serment

du centurion qu'à des hommes robustes et bien famés. Il ne voulait pas que le tribun reçût de l'argent du soldat, car ces libéralités énervent la discipline. Il sait l'âge de tous les soldats, et ne les souffre pas trop jeunes, parce que l'extrême jeunesse ne supporte pas les fatigues de la guerre; il ne les veut pas trop vieux, parce que la vieillesse a le droit de s'abstenir de ces sortes de travaux. Il connaît avec la dernière exactitude la force de son armée et le nom de chaque soldat.

Il administre les revenus des provinces. Il passe en Angleterre et élève un mur destiné à séparer les Barbares des Romains.

Nous sommes livrés à tout le laisser-aller d'une biographie et nous passerons sans transition à des choses un peu disparates. Adrien était excessivement curieux, et cette curiosité, il l'appliquait aux grandes comme aux petites affaires. Il savait par les employés dans les vivres, toutes les actions de ses généraux et de ses lieutenans. Il était au courant de toutes les intrigues et de tous les détails de ménage, par des rapports secrets. Une dame Romaine écrivait à son mari qu'il était bien lent à revenir, et qu'apparemment les plaisirs, les bains et les voluptés lui semblaient préférables à l'intérieur de son ménage. Un jour l'Empereur, qui avait connaissance de cette lettre, rencontrant ce général, lui reprocha son attachement aux plaisirs. L'autre lui répondit : « Ma femme vous a donc écrit les mêmes choses qu'à moi ? »

Il alla dans les Gaules ; là il apprit une révolte

qui avait éclaté à Alexandrie, au sujet du bœuf Apis. Il passa en Espagne et convoqua les États à Tarascone. *Omnibus Hispanis Tarasconem in conventum vocatis, delectumque joculariter ut verba ipsa ponit Marius Maximus, detrectantibus Italicis, vehementissimè cœteris, prudenter et cautè consuluit.* Nous apprenons par ce texte que les Espagnols de Tarascone avaient l'habitude de s'assembler comme les Germains, et nous voyons que l'Empereur eût besoin de grands ménagemens pour ne pas exciter de révoltes chez ces Espagnols assemblés, qui refusaient le service militaire plus fièrement que ceux qui étaient originaires d'Italie.

Il fut en Espagne attaqué par un furieux qui tomba sur lui, et quand il reconnut qu'il était fou, il ordonna qu'on ne lui fit aucun mal. Sur plusieurs frontières il établit des limites factices pour ne pas pousser trop loin l'Empire romain. Il donna un roi aux Germains ; il réprima les Maures, et détourna une guerre avec les Parthes, par son habileté. Naviguant par l'Asie et les Iles, il passa en Achaïe ; il visita les mystères d'Eleusis ; il prodigua ses bienfaits aux Athéniens ; il se prêta à présider à leurs jeux ; il visita la Sicile, où il monta sur le mont Etna pour assister au lever du soleil ; puis il revint à Rome. Il passa ensuite en Afrique, où on lui attribua une pluie abondante tombée au moment de son arrivée ; l'Afrique était affligée depuis long-temps d'une grande sécheresse.

Nouveau retour à Rome, nouveau départ en Orient. Il se consacre à lui-même des temples en

Asie ; *per Asiam iter faciens, templa sui nominis consecravit* : il offre son amitié à tous les rois , et se montre terrible aux exacteurs. Sa haine pour Antioche, où l'on s'était moqué de lui , lui suggéra l'idée de démembrer la Syrie de la Phénicie, mais il s'arrêta devant les difficultés de cette entreprise. C'est à cette époque qu'éclata la révolte des Juifs. Adrien parcourt l'Arabie, et de l'Arabie il arrive à Pelouse ; il perd Antinoüs, et lui consacre un temple, dont les oracles sont respectés par toute la Grèce et par toute l'Asie.

Cet homme a dans son esprit et sa culture toutes les variétés des connaissances humaines. Il est géomètre, il est poète, il est peintre ; il connaît les détails de la danse, la musique et les chants ; il fit de bons vers sur ses attachemens de cœur, et écrivit aussi sur la guerre ; il fut sévère et joyeux ; il fut affable et austère ; précipité et temporisateur ; il fut prodigue et avare ; il fut dissimulé, clément et cruel, *et semper in omnibus varius*. Il change toujours, il trompe l'observateur, parce qu'il se déplace, parce qu'il se métamorphose ; il était ami généreux, mais il entendait volontiers dire du mal de ses amis ; il les traitait fort bien, mais les abandonnait ensuite ; il favorisait les littérateurs et les déchirait de ses critiques et de ses propos ; il était caustique et magnifique ; les bienfaits venaient adoucir la blessure de ses épigrammes. Un jour après s'être disputé avec Favorinus, il l'avait forcé à céder. Les amis du philosophe lui demandèrent comment il n'avait pas tenu plus long-temps tête à l'Empereur : « Com-

ment voulez-vous qu'il ne soit pas le plus habile homme du monde, celui qui commande à trente légions ? »

Il écrivit l'histoire de sa vie, et il ordonna à ses affranchis de la publier sous leur nom ; il faisait de petits vers ; il répondait aux plaisanteries par des plaisanteries. Le poète Florus lui avait écrit :

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

Je ne voudrais pas être César, pour aller me promener parmi les Bretons et endurer les frimats de la Scythie.

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per ppoinas,
Calices pati rotundos.

Et moi, je ne voudrais pas être Florus, pour me promener dans les tavernes, coucher dans les cabarets et être la pâture des mouchérons.

Il avait ses opinions littéraires, et tenait avec opiniâtreté à la bizarrerie de ses jugemens. Il préférait Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cœlius à Salluste ; il donnait le pas à Antimaques sur Homère ; quant à Platon, on ne connaît pas l'heureux mortel qu'Adrien mettait au dessus. Il était fort engoué de la divination, il prédisait d'avance ce qui devait lui arriver. Au surplus, les philosophes, les professeurs, les gens de lettres n'a-

vaient pas à se plaindre de lui, *omnes professores honoravit et divites fecit*; il les tourmentait, mais il les traitait bien. Epictète était honoré; Héliodore et Favorinus, beaux esprits, hommes d'une philosophie peu pratique, mais spirituels possesseurs de connaissances agréables, jouissaient de sa familiarité. Il leur faisait des présens; il se montrait libéral, tant envers les gens de lettres qu'envers les rois.

Quelques détails de mœurs nous montreront ce qu'était la vie romaine. Adrien se baignait en public. Un jour, il aperçut un vieillard qui était seul, et qui se frottait le corps contre la pierre, Adrien lui demanda pourquoi. Le vieillard lui répondit qu'il n'avait pas d'esclave pour le servir; l'empereur lui en fit donner un, avec tout ce qu'il fallait pour le traiter convenablement. Le lendemain, Adrien revint se baigner; des vieillards imitèrent la conduite du baigneur de la veille; l'empereur leur fit dire qu'ils voulussent bien s'essuyer entre eux. C'était l'ami du peuple, et il s'en vantait. Il affectait la plus extrême popularité, *fuit et plebis jactantissimus amator*.

C'était un voyageur déterminé. *Peregrinationis ita cupidus ut omnia quæ legerat de locis orbis terrarum præsens vellet addiscere*. Il ne voulait pas laisser échapper un seul lieu dont il avait lu la description; il voulait tout voir, assister à toute la nature.

Adrien montra beaucoup de déférence aux rois; il acheta la paix de la plupart, et fut méprisé par quelques-uns.

Pharasmane avait refusé de venir s'aboucher avec lui, il en fut fort piqué et comme ce roi lui envoya, en présent, trois cents chlamydes de pourpre, Adrien, par mépris, en fit revêtir trois cents criminels, qu'il livra à la risée de l'amphithéâtre.

Il avait auprès de lui un conseil de jurisconsultes, composé entre autres de Julius Celsus, Salvius Julianus et Nératius Priscus; il les consultait sur toutes les questions de droit difficiles. Il aimait vraiment la justice; il n'admit pas le crime de lèse-majesté. Il refusa les héritages des gens qu'il n'avait pas connus, et n'accepta rien de ceux qu'il connaissait, s'ils avaient des enfans. C'est lui qui établit cette disposition, que le trésor trouvé sur la terre d'autrui, serait partagé par moitié entre le propriétaire du fonds et l'inventeur du trésor. Il défendit que les esclaves fussent punis et mis à mort par leurs maîtres. Il ordonna que leurs crimes fussent déférés aux magistrats. Il avait en horreur les dissipateurs; tout homme convaincu d'avoir dissipé son bien, était bafoué en plein théâtre, et livré à la risée publique.

Voici un nouveau détail de la vie intérieure des Romains. L'empereur ordonna que les deux sexes prissent le bain séparément : *lavacra pro sexibus separavit*. Donc, avant lui, dans la société antique, les bains se prenaient en commun : les Grecs avaient donné cette habitude aux Romains. Mais la disposition d'Adrien fut souvent éludée, et il fallut de nouvelles prescriptions pour établir cette séparation nécessaire. Adrien prenait les titres de

commandement des différens peuples; en Etrurie, il fut préteur; dans les villes latines, il fut dictateur, édile et duumvir; à Naples, il fut démarque; dans sa patrie, quinquennal; à Athènes, il fut archonte. Il n'y a pas de ville où il n'ait laissé des traces de sa magnificence et de son architecture; il fit un jour répandre dans le théâtre des parfums et de l'essence de safran; il exposait dans le cirque d'innombrables animaux, souvent cent lions mouraient dans un jour de réjouissance. Il fit construire son propre tombeau et un pont sur le Tibre, c'est aujourd'hui le pont des statues, et le château Saint-Ange.

Je vous demande pardon de ce pêle-mêle de faits, je veux vous livrer cet homme dans sa biographie, parce qu'après cela nous l'élèverons à sa valeur historique. Adrien était d'une politesse exquise. A Alexandrie, il proposait aux doctes de fréquentes questions. Il donna son nom à un grand nombre de villes. Sa mémoire était vaste, ses facultés immenses. Il dictait toutes ses harangues, et lui-même répondait à tout. Il était diseur de bons mots : un homme se présente à lui, en cheveux blancs, il lui demande une grâce, il ne l'obtient pas; s'étant fait teindre les cheveux, il se représenta plus tard à l'empereur; alors Adrien qui le reconnut, lui dit : « J'ai déjà refusé la même grâce à ton père ». Il retenait tous les noms; il rendait compte des livres les plus médiocres qu'il avait parcourus; il faisait plusieurs choses à la fois; il écrivait, il dictait, il écoutait et causait avec ses

amis. Dans sa tête, toutes les finances de la République étaient inscrites comme sur le registre le plus exact. Sans transition aucune Spartien nous apprend qu'Adrien élevait des tombeaux aux chiens et aux chevaux : il avait tué un ours ; sur le théâtre même de cet exploit, il fit élever la ville d'Adrianothère. Il interrogeait les juges à l'infini, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la vérité ; toujours, il avait eu horreur de la pensée qu'on pût le croire mené par ses affranchis ou par ses esclaves. Ayant vu un de ses esclaves marchant entre deux sénateurs, il envoya quelqu'un lui distribuer deux larges soufflets, et lui dire qu'il ne devait pas se promener avec des hommes dont il pouvait un jour être l'esclave. Parmi les mets de sa table, il affectionnait un composé de chair de faisans, de tétines de truies, de jambon et d'une pâte croquante.

Adrien soulagea plusieurs provinces désolées par la famine et des tremblemens de terre ; il se fit adorer du soldat par ses libéralités, et malgré son règne pacifique, il était populaire aux armées. Il fut toujours en paix avec les Parthes ; il permit aux Arméniens d'avoir un roi ; il n'exigea pas un tribut de la Mésopotamie ; il eut pour amis les Albaniens et les Espagnols. Les rois de Bactriane lui demandèrent son amitié par des ambassadeurs.

Dans la vie civile, Adrien portait la même appréciation que dans la vie militaire. Il recevait debout les sénateurs et leur rendait de grands honneurs. Il ne voulut pas que les frais de justice

fussent exagérés. Il défendit d'entrer dans Rome avec des voitures trop chargées ; il ne permit pas qu'on allât au bain avant la huitième heure du jour. Il prit pour secrétaires des chevaliers romains. Des gens qu'il voyait pauvres et honnêtes, il les enrichissait sans attendre leurs demandes. Il fut souverain pontife, et remplissait ces fonctions avec religion et assiduité.

Il tomba malade, alors il songea à un successeur ; cette pensée lui était douloureuse, et il contraignit de mourir un homme qui devait lui succéder, selon toute apparence, Servien ; d'autres aussi durent disparaître devant son effroi d'un successeur. Enfin il choisit Céionius Commode, gendre de ce Negrinus, qui lui avait dressé des embûches ; il l'adopta, et l'appela OElius Vérus César. Ce jeune homme était d'une santé faible, et mourut bientôt. Adrien, reconnaissant la faiblesse de sa constitution, avait dit : *In caducum parietem nos inclinavimus* : nous nous sommes appuyés sur un mur branlant. Après la mort du gendre de Negrinus, Adrien adopta Arrius Antonin, sous la condition que lui, Antonin, adopterait à son tour Annius Vérus et Marc Antonin. Adrien a pourvu à l'avenir de l'empire, il est arrivé à la satiété de la vie, il veut mourir ; ce n'est pas une fantaisie, mais une volonté forte : cependant autour de lui, on travaille à le détourner de ce dessein, et il entre dans une effroyable colère. Un médecin, auquel il demanda du poison, aima mieux se tuer que de lui en donner. Antonin dit qu'étant adopté par l'empereur, il se croirait par-

ricide s'il lui permettait de mourir. Adrien renouvelle ses ordres et ne peut rien obtenir; il est réduit à la mort naturelle; il s'en va à Baïes, où elle ne se fit pas attendre; il expira.

Il expira, dit le biographe, *invisus omnibus*, haï de tout le monde; nous verrons la valeur de cette appréciation. Adrien était fort tranquille, il avait voulu mourir. Et dans ses derniers momens, ses goûts littéraires ne l'abandonnèrent pas: il écrivit ces vers :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula,
Nec ut soles, dabis jocos ?

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas !
Tu pars seulette et tremblottante, hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne,
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Il mourut, avec toute sa liberté d'esprit, après avoir vécu soixante-douze ans cinq mois dix-sept jours, et régné vingt ans et onze mois. Il s'était fait construire à Tibur une magnifique maison où il avait simulé les endroits les plus célèbres qui plaisaient à son imagination. C'était le Lycée, l'Académie, le Prytanée, Canope, le Pœcile, la vallée de Tempée, et pour ne rien oublier, les Enfers.

On dit beaucoup de mal de lui quand il fut mort, et le Sénat se montra tellement contraire à sa mémoire, qu'il fut sur le point de se refuser à son apothéose, mais son successeur la demanda avec tant d'instances, qu'il l'obtint. *Templum denique et pro sepulchro apud Puteolos constituit, et quinquennale certamen, et flamines et sodales et multa alia quæ ad honorem quasi numinis pertinerent.*

Ainsi, Adrien fut mis au rang des Dieux : voilà, Messieurs, cet homme dans toute la réalité de sa vie. Les détails que Dion nous a donnés concordent avec ceux de Spartien. Il est temps d'apprécier ce prince, dont nous venons de voir la biographie tracée d'une façon si familière et si négligée.

Il est double ; il y a l'Occident et l'Orient dans cet homme. Italien et Espagnol, il respecte le Sénat ; il a pour ce premier corps de l'empire la plus extrême déférence ; il a l'amour et l'idée des lois et de la justice ; il affecte la familiarité d'Auguste ; car l'exemple d'Auguste est la tradition perpétuelle de l'empire. Il s'occupe de rassembler les édits des préteurs, et il ordonne cette collection de l'édit perpétuel dont il confie le soin à Salvien Julien.

Il est bon soldat, il maintient la discipline ; mais il abandonne les conquêtes de Trajan, qu'est-ce à dire ? qu'il revient à la politique d'Auguste. Trajan, Messieurs, avait un héroïsme personnel qui l'avait emporté au-delà du Tigre et de l'Eu-

phrate, qui l'avait mené jusqu'à l'entrée du grand Océan, et lui avait fait regretter de ne pouvoir imiter la conduite d'Alexandre; mais il fallait le même tempérament pour poursuivre le même ouvrage; Adrien avait un autre génie; ce n'était pas le guerrier ardent, l'émule d'Alexandre et de César. Non, il tourne sa pensée vers la paix; sa police est excellente, son administration est juste; voilà le côté romain. Maintenant il semblerait que nous avons à parler d'un autre personnage. Cet homme, ce *Græculus*, a toutes les pensées de la Grèce, et il est influencé par l'Orient; il est curieux, il est voyageur enthousiaste, et il a toute une partie de lui-même qui échappe à l'originalité romaine. Il a tout vu. Il a parcouru tour à tour les Gaules, l'Espagne, l'Angleterre, la Sicile, l'Achaïe, l'Eubée, la Macédoine, l'Afrique, la Lybie, l'Égypte, la Palestine, l'Arabie, la Syrie, la Cilicie, la Pamphlie, la Cappadoce, la Phrygie, la Bythinie, la Thrace, la Mésie, la Dalmatie. Il a parcouru le monde; il a usé sa sandale sur les chemins de l'univers; voyageur idéal, voyageur philosophe, intelligent, se faisant missionnaire de l'esprit et de la pensée de l'antiquité!

Nous trouvons le jugement d'Adrien sur l'Égypte dans Flavius Vopiscus qui l'a tirée des livres de Phlégon, un des affranchis de ce prince.

« J'ai bien étudié l'Égypte dont vous me faisiez l'éloge : le peuple en est léger, volage, et changeant au moindre bruit; ceux qui adorent Sérapis, sont chrétiens et leurs évêques sont dévoués à ce Dieu. Il

n'y a point de chef de la synagogue des Juifs, point de Samaritain, point de prêtre chrétien, qui ne soit mathématicien, aruspice, charlatan. Le patriarche même, lorsqu'il vient en Égypte, est forcé par les uns de rendre ses hommages à Sérapis, et par d'autres au Christ. Ils sont séditieux, vains, toujours prêts à insulter ; leur ville est opulente et riche, elle abonde en toutes choses, et personne n'y est oisif : les uns soufflent le verre, les autres font le papier, ceux-ci sont tisserands ; tous s'y occupent de quelque art, etc., etc.... »

Adrien se fit recevoir aux mystères d'Éleusis. Il était plein de l'idée de Dieu : l'enthousiasme religieux s'était emparé de son imagination et de son génie ; il se prend pour un Dieu, et il se trouve lui-même un exemplaire de la divinité ; il se construit des temples, il se dresse partout des autels, et ces temples vides étaient si nombreux qu'un historien pensa qu'ils étaient destinés au Dieu qui s'élevait lentement, à ce Dieu inconnu qui tous les jours faisait un progrès nouveau et qui allait bientôt usurper glorieusement l'Olympe par le martyre de ceux qui confessaient son nom. On prête à Adrien l'idée d'avoir préparé à la religion chrétienne des temples ouverts qui attendaient un Dieu ! Non, c'était pour lui : Adrien était enflammé d'enthousiasme et de fanatisme : sa curiosité le mènera loin, il voudra interroger l'avenir jusques dans les entrailles de ce qu'il a le plus aimé, d'Antinoüs. *Adriano cupiente fatum producere, cum voluntarium ad vicem Magi poposcissent, eunc-*

tis retractantibus, Antinoum objecisse se referunt, hincque in eum officia supradicta (1).

Dans le dévouement et l'immolation d'Antinoüs vous trouverez une idée de sacrifice mal comprise et mal appliquée; dans son apothéose il y a le culte de la beauté grecque qu'Adrien veut ressusciter comme si nous étions aux premiers jours de la civilisation hellénique, c'est un anachronisme déplorable; au surplus, long-temps après la mort d'Antinoüs, plusieurs peuples persévérèrent dans le culte de cette nouvelle divinité.

« Le culte d'Antinoüs, écrit Bayle, était encore en vogue sous l'Empire de Valentinien, lorsqu'il ne s'agissait plus de flatter un prince, ni de craindre l'édit exprès qui avait ordonné cette religion. C'était donc par le sot attachement qu'ont les peuples à tout ce qu'ils trouvent établi, que l'on continuait d'adorer Antinoüs. Les Pères de l'église se servirent avantageusement de cette folle superstition, pour faire sentir la vanité de la religion païenne; il était aisé de remonter jusqu'à la source, à l'égard de cette nouvelle divinité, et puis de rendre suspect l'origine de toutes les autres. Ils parlèrent diversement d'Antinoüs, selon les temps: ils n'eurent pas l'imprudence de marquer la cause de son apothéose, en s'adressant à Antonin Pius, ou à Marc-Aurèle, adopté par Antonin Pius, selon l'intention d'Adrien. Ils touchèrent alors délicatement à cette

(1) Aurelius Victor.

partie; mais Tertullien, plus éloigné de ce temps-là, et sous des Empereurs qui n'avaient pas le même intérêt à l'affaire, ne garda plus de mesure. »

Ainsi, c'est un anachronisme, une résurrection folle des idées grecques qu'Adrien apporte à son temps : il imite Alexandre qui avait voulu qu'Héphestion fût un dieu, mais l'extravagance venait trop tard, elle se trouvait en présence d'une religion nouvelle qui en profitait et qui, comparant cette fabrique contemporaine de nouveaux Dieux aux souvenirs de l'antique mythologie, faisait dans l'Olympe une révision terrible, assignait à chaque divinité une déplorable origine. Voilà vos Dieux, païens ! Voilà comme on les a faits ; ce que vous voyez aujourd'hui est l'histoire de ceux que vous adorez ; voyez , jugez vous-mêmes. Aussi, Messieurs, les chrétiens n'eurent pas à se plaindre du règne d'Adrien, ils en tirèrent avantage. Cette apothéose d'Antinoüs fut pour la religion de l'Empire un échec dont elle ne se relèvera pas; on n'en parle pas d'abord, mais plus tard la foudre éclate dans l'éloquence de Tertullien, qui opposera la pureté immaculée du christianisme à cet anachronisme de licence et de folle imagination. (*Applaudissemens*)

Les chrétiens, au surplus, furent à cette époque à l'abri des persécutions ; car Adrien ne veut pas qu'on les inquiète et il écrit à ses gouverneurs que par cela seul qu'un homme est chrétien, il ne doit pas être traité comme un coupable; ainsi le christianisme sous son règne faisait d'obscurs, mais de formidables progrès.

Adrien, Messieurs, était un penseur du premier ordre ; il savait la médecine, la géométrie, la philosophie. Et je vous l'ai dit, il représentait le génie de l'antiquité et le génie de l'Orient. Un enthousiasme inévitable le poussait pour ainsi dire à restaurer l'Olympe, et à faire des recrues pour la religion de l'Empire ; l'idée de Dieu débordait en lui et il travaillait à la satisfaire avec ardeur et passion. La philosophie venait mêler ses préceptes à ses inspirations ; auprès de lui brillait Epictète, éternel honneur du stoïcisme. Héliodore vivait aussi à sa cour. On y voyait encore Favorin, se brouillant avec lui comme Voltaire avec Frédéric : l'empereur et l'écrivain se faisaient une guerre d'épigrammes. Un jour le peuple d'Athènes, apprenant que Favorin était en disgrâce, renversa ses statues. On l'apprit à notre philosophe, qui dit : « Socrate se serait estimé bien heureux d'en avoir été quitte à si bon marché. » Mais il y avait aussi loin de Favorin à Socrate, que d'une statue renversée à la ciguë.

Mais je n'ai pas encore nommé l'homme qui résume à cette époque toute la pensée de l'antiquité. Je passe rapidement sur Arrien, homme savant, homme pratique, rédacteur des maximes d'Épictète, historien d'Alexandre, géographe, écrivain militaire. Parlons de Plutarque.

Plutarque fut-il le précepteur de Trajan ? Non, Trajan n'eut pas pour maître un homme aussi lettré et aussi philosophe que Plutarque. Trajan était sans inclinations littéraires, et faisait écrire ses discours par Sura et Adrien. On a dit, mais

cela n'est pas prouvé, qu'Adrien et Plutarque furent en correspondance, qu'ils se provoquaient l'un l'autre à qui écrirait davantage. Les preuves manquent entièrement à cette assertion. Ce qu'il y a de certain, c'est que Plutarque vivait du temps d'Adrien; il écrivait à cette époque; or, qu'écrivait-il? le monde. Je n'exagère pas. Vous savez cette biographie des grands hommes, ce catéchisme de la jeunesse, ce manuel de la vertu et de l'héroïsme; c'est là où l'on vit, où l'on se retrempe, où l'humanité se trouve dans ses plus glorieuses images. Lisez Plutarque, et quand vous l'aurez lu, recommencez. C'est là où vous puiserez le dévouement aux grandes choses, c'est le répertoire des nobles actions et des hautes pensées. Plutarque a encore écrit sur le platonisme, sur l'Égypte, sur les questions grecques et romaines, sur Socrate, sur l'amour, sur la philosophie. Après avoir fait l'histoire des hommes, il nous a transmis l'histoire des idées : métaphysique, histoire, réalité, idéalisme, science et actions humaines, il a tout embrassé.

Adrien était sur le trône; il parcourait le monde, et remuait l'univers par ses voyages; par ses curiosités fanatiques, par ses poétiques conceptions; les sentimens étaient forts, l'enthousiasme réel, la pensée antique s'estimait immortelle, et l'Orient et la Grèce venaient au secours de la nationalité italienne pour livrer de nouveaux combats à l'innovation chrétienne. Tacite, Plutarque, Trajan et Adrien, Épictète, Marc-Aurèle, voilà les soutiens de l'humanité antique qui sera bientôt parvenue

au dernier terme de ses efforts et de ses prospérités. Ainsi le passé n'a pas été infidèle à lui-même, il s'est prodigué tout entier; et avec lui les idées humaines sont comme elles sont du côté de l'avenir : autrement comprises, autrement traduites ; ne calomnions personne ; il y avait dans ces penseurs de l'antiquité, dans ces empereurs romains (je parle de ceux qui ont été utiles), le culte du genre humain, l'amour de la grandeur humaine. Il ne faut pas leur refuser ce que le parti nouveau, le parti ignorant mais sincère, le parti fanatique mais sans culture, leur déniait alors. C'est cette ignorance de bonne foi des chrétiens qui faisait leur force : ils croyaient à la nouveauté absolue des opinions pour lesquelles ils mouraient ; c'est cette sainte illusion qui les rendait invincibles. Mais, hommage à ce monde antique, à ces derniers hommes qui se tiennent debout et qui prêtent leurs bras aux colonnes du temple qui va s'écrouler. C'est ainsi que nous retrouvons l'esprit de l'humaine nature, les idées humaines, tant à l'extrémité d'une civilisation qui meurt qu'à l'aurore d'une civilisation qui commence ; et c'est toujours l'immense unité du génie humain qui fait ce que nous sommes, et qui doit produire encore les révolutions morales que se réserve l'avenir.

SEIZIÈME LEÇON.

25 juin 1856.

Rien ne montre plus l'originalité d'Adrien que la haine dont le poursuivait le sénat romain ; cet homme immense que nous avons décrit dans notre dernière réunion, cet homme à double face, Italien, Oriental, cet infatigable voyageur qui avait parcouru le monde, et qui avait voulu mettre son pied sur toutes les terres historiques et connues, avait profondément blessé l'esprit romain. Certes, ce n'était pas quelques cruautés que pouvait lui reprocher le Sénat qui avait vu une succession de férocités impériales. Ce n'était pas non plus quelques fantaisies et quelques singulières apothéoses ; non, tout cela avait été fait, mais c'est qu'Adrien représentait la réaction de l'Orient sur Rome, sur l'Italie. Certes, nous l'avons dit, il avait des qualités romaines ; il vivait avec les sénateurs, il tenait dans Rome une conduite simple, affable ; mais il n'était pas souvent au Capitole ; presque toujours il était hors de l'Italie, il voyageait dans l'empire. Voyageur, mathématicien, géomètre, poète, musicien, philosophe,

il réfléchissait dans son intelligence tout le mouvement du monde; il était plutôt homme que Romain. Voilà ce qui déplaisait mortellement au Sénat, voilà pourquoi on lui refusait si opiniâtrement les honneurs de l'apothéose qu'il méritait plus que d'autres empereurs déclarés immortels, car il s'était assuré la gloire par une volonté active, persévérante; mais ce ne fut qu'aux instances de son successeur qu'il dut les honneurs divins. Si nous n'en faisons pas un Dieu, nous en avons fait au moins un homme immense, étrange, mais grand, divers, inégal, mais gigantesque, ayant dans des proportions vastes toutes les bizarreries et toutes les grandeurs de son époque. Les jugemens des contemporains ne sont pas toujours d'accord avec ceux de la postérité; quand un homme a long-temps occupé la scène, surtout quand il a vécu sur le trône, et qu'il a long-temps duré, sa mort s'accomplit au milieu d'une certaine impatience, d'une certaine satisfaction. C'est ainsi qu'a expiré Louis XIV; il est mort au milieu des joies de la jeune génération, qui s'ennuyait de la vieillesse d'un homme dont elle n'avait pas connu la gloire. Elle applaudissait aux espérances d'une époque nouvelle; mais l'histoire n'en garde pas moins à Louis XIV l'intégrité de sa justice. Ainsi nous ne jugerons pas Adrien comme le Sénat; nous n'aurons pas ces antipathies de contemporains, nous le proclamerons un des empereurs les plus originaux de cette époque.

Aujourd'hui, un contraste nous attend : **Marcus Antoninus Pius** est aussi simple, aussi paisi-

ble, aussi sédentaire que l'autre était original, voyageur et mobile.

Antonin-le-Pieux, qui avait été adopté par Adrien, fut sur-le-champ appelé Auguste; on lui offrit même le nom de *père de la patrie*; il ne l'accepta pas d'abord, mais un an après, il s'en laissa décorer. Il fut affable, populaire; il montra qu'il voulait traiter le Sénat avec les plus grands égards. Le respect de la vie des sénateurs fut poussé si loin qu'un sénateur, convaincu de parricide, ne fut pas mis à mort, mais relégué dans une île. Une administration pleine de douceur, mais en même temps de fermeté; un judicieux discernement pour obvier aux calamités publiques, une vie simple et sédentaire, voilà des choses qui charmèrent les Romains.

Antonin ne sort pas de la Campanie, et au rebours de son prédécesseur qui avait toujours voyagé, et qui s'était porté sur tous les points du monde, il estime que les voyages de l'empereur sont toujours onéreux aux peuples et à l'empire. Il est économe du bien public et libéral de son patrimoine particulier; on le voit déployer une grande magnificence dans la restauration et l'élévation des monumens publics; il protège les lettres; ses bienfaits et ses faveurs vont chercher sur tous les points de l'empire et dans toutes les provinces, les auteurs les plus célèbres. Il donne un grand soin à la jurisprudence, et s'entoure des hommes les plus habiles. C'était Vinidius Verus, Salvius Valens, Volusius Metianus, Ulpus Marcellus et Javolenus. Il rendit des dispositions

qui ont été remarquées ; on lui attribue le principe de ne pas poursuivre deux fois le même crime, il voulut encore que lorsqu'un mari dénonçait sa femme comme coupable d'adultère , on examinât sa propre conduite , afin que, s'il était coupable lui-même, ils fussent punis tous les deux.

Antonin-le-Pieux fut favorable aux chrétiens , et ceci est fort remarquable : il adressa un rescrit aux peuples de l'Asie Mineure où il parlait des chrétiens, et louait leurs vertus , leur spiritualité, leurs mœurs , leur courage. Voilà un empereur philosophe , un homme de l'antiquité qui fait l'éloge des chrétiens et qui est porté à la sympathie pour leurs vertus nouvelles ; par quoi , Messieurs ? par la trace et par l'indication des vertus antiques ; le stoïcisme pousse l'empereur à l'appréciation des mœurs nouvelles et démocratiques du christianisme ; c'est par la tradition philosophique qu'il arrive au respect de la foi , de la grandeur chrétienne.

Le christianisme profitait avec une habile humilité de cette modération , il grossissait les rangs des églises naissantes de l'Asie Mineure et de la Grèce ; il avait pour armes une persévérance modeste, une patience de tous les jours. Il se rappelait quelle puissance son fondateur avait attribuée à l'espoir et à la résignation.

Marc-Aurèle avait été imposé à Antonin-le-Pieux par Adrien. Antonin ne s'en plaignait pas , il aimait ce jeune homme, il voulut en faire son gendre, et lui donna sa fille Faustine. Le jeune Marc-Aurèle reçut une éducation philosophique ; il s'im-

prégnait de ce que les traditions de la sagesse antique avaient de plus pur, de plus élémentaire et de plus simple. Il avait les qualités d'un homme tendre et reconnaissant. Un jour il pleurait un de ses gouverneurs; comme on s'empressait autour de lui et comme on lui représentait qu'il n'était pas convenable à un César de donner des larmes à un particulier, Antonin, qui était présent se mit à dire : Laissez-le pleurer; ni l'empire, ni la philosophie ne défendent de se montrer sensible.

Marc-Aurèle fut associé par Antonin au tribunal; il gérait l'empire avec lui, il s'instruisait au gouvernement des hommes et au maniement des affaires. Le règne d'Antonin était simple et modeste; pas de bruit : c'est un empereur tranquille, plébeïen, l'égal de tout le monde, vivant avec les sénateurs et les chevaliers, s'entretenant avec les philosophes, les hommes d'état, les jurisconsultes, enfin le roi le moins roi possible; il laisse, pour ainsi dire, son siècle se dérouler lui-même sans y toucher, sans vouloir l'influencer; Rome jouissait ainsi d'un état aussi républicain, aussi démocratique que pouvait alors le comporter le monde; les têtes n'étaient pas opprimées, elle pouvaient se lever avec liberté; on avait sur le trône un honnête homme, pour chef un cœur généreux: la vie était paisible, pleine de dignité, de facilité et de bonheur.

Mais Antonin-le-Pieux mangea un jour trop avidement du fromage des Alpes; il en eut une indigestion qui lui donna la fièvre; au bout de trois jours, se voyant fort malade et plein de ce pressentiment

qui assiége l'homme à sa dernière heure, il fit venir Marc-Aurèle et lui recommanda la république et sa fille ; il donna ce dernier mot d'ordre au tribun : *à l'égalité d'âme* ; il parla des lois de la République, des relations extérieures et des rois contre lesquels, à cette époque, il était un peu en colère ; *et de iis regibus quibus irascebatur locutus est*. La pensée publique l'occupa jusqu'à ses derniers momens ; il n'avait pas vécu pour lui-même, mais pour l'empire : il avait régné 22 ans, 7 mois, 6 jours, et mourait dans sa soixante-douzième année. Mort, il fut mis au rang des Dieux ; et savez-vous, Messieurs, quel analogue on lui donnait dans l'antiquité ; il rappelait Numa ; c'est avec Numa, ce fondateur pacifique de la chose de Rome, qu'on lui trouvait de la ressemblance. On remarqua que seul des princes il avait vécu sans verser de sang, soit dans les guerres étrangères, soit dans la guerre civile, *solus que omnium propè principum prorsus sine civile sanguine et hostili quantum ad seipsum pertineret vixit*. L'empire romain a conscience de lui-même, il compare son Antonin, son bon et vertueux empereur à Numa. Rome compare ensemble le début et la fin de son empire ; elle enferme ses destinées entre deux princes pacifiques, bons et religieux, entre deux représentans de la culture romaine ; espérant, pour ainsi dire, dans le vaste rempart de sa gloire traditionnelle, échapper aux invasions de l'esprit du monde. Antonin, Messieurs, nous a été raconté par son successeur. Je vous ai dit ses actions, voilà ce qu'en pensait Marc-Aurèle :

« Voici ce que j'ai appris de mon père adoptif : — Etre doux, et cependant inflexible sur les jugemens arrêtés après un mûr examen. — Etre insensible au vain éclat de tout ce qu'on appelle honneur. — Aimer le travail et y être assidu. — Etre toujours prêt à écouter ceux qui viennent donner des avis utiles à la société. — Rendre invariablement au mérite personnel tout ce qui lui est dû. — Savoir en quel cas il faut se roidir ou se relâcher. — Renoncer aux folles passions des jeunes gens. Ne penser qu'à procurer le bien général. — Il n'exigeait pas que ses amis vinsent tous les jours souper avec lui, ni qu'ils fussent de tous ses voyages. Ceux qui n'avaient pu venir le retrouvaient toujours de même. — Dans ses conseils, il recherchait, avec une attention profonde et soutenue, ce qu'il y avait de mieux à faire. Il délibérait long-temps et ne s'arrêtait point aux premières idées. — Il ne perdait point d'amis. Jamais de dégoût ni d'attachement outré. — Dans tous les accidens de la vie, il se suffisait à lui-même : l'esprit toujours serein. Il prévoyait de loin ce qui pouvait arriver et mettait ordre aux plus légères semences de troubles, sans faire d'éclat. Il réprimait les acclamations et toute basse flatterie. Il veillait sans cesse à la conservation de ce qui est nécessaire à l'état. Il se ménageait sur la dépense des fêtes publiques, et ne trouvait nullement mauvais que l'on murmurât de cette rigoureuse économie. Il se conduisait à l'égard des Dieux sans superstition ; et quant aux hommes, point de manières caressantes, ni de flatterie, ni d'affectation de saluer

tout le monde. Il était modéré en tout. Contenance ferme; rien d'indécent ni de singulier. — Il usait sans faste et sans façon des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, et d'un air à faire connaître qu'il s'en servait uniquement parce qu'elles se présentaient, et qu'il ne regrettait pas celles qui pouvaient lui manquer. — Il ne fit jamais dire de lui qu'il s'amusât à faire le bel esprit, à bouffonner, à mener une vie oisive. On disait, au contraire, qu'il était homme mûr, consommé, inaccessible à la flatterie, maître de lui, fait pour commander aux autres. Il honorait les vrais philosophes, sans rien reprocher à ceux qui ne l'étaient qu'en apparence.

Sa conversation était aisée, agréable; on ne s'en lassait point. Il prenait soin de sa personne avec mesure, et non en homme attaché à la vie, ou qui cherchât à plaire; et sans se négliger, il bornait son attention à l'objet de la santé, pour n'avoir recours à la médecine ou à la chirurgie que le moins qu'il fût possible. — Il reconnaissait sans jalousie la supériorité des talens des autres, soit en éloquence ou science des lois, soit en philosophie morale, ou en tout autre genre. Il contribuait même à les faire renommer comme excellens, chacun dans sa partie. — Il imitait en tout la vie de nos pères, mais sans l'affecter. Il n'aimait point à changer continuellement de place et d'objet: il n'était jamais las de s'arrêter en un même lieu et sur une même affaire. Après ses violens accès de mal de tête, il revenait frais et disposé à son travail ordinaire. Il avait très peu de secrets, et seu-

lement pour le bien de la société. — Dans les spectacles à donner, dans les ouvrages publics, dans ses largesses au peuple, et autres cas semblables, il était sage et mesuré, comme ayant en vue de faire tout ce qui convenait, et non de s'attirer des applaudissemens. — Il ne se baignait jamais à des heures extraordinaires. Point de passion pour les bâtimens. Rien de recherche dans les mets de sa table, dans la qualité et la couleur de ses habits, dans le choix de beaux esclaves. A *Lorium*, une robe achetée au village voisin, et ordinairement de l'étoffe qu'on fait à *Lanuvium*. Jamais de manteau, sinon pour aller à *Tusculum*, et même il en faisait des excuses. — En général, point de manières dures, indécentes, ni d'une fougue à se faire appliquer ce mot : *Il en suera*. Il faisait, au contraire, toutes choses l'une après l'autre, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, et en mettant un juste accord dans la suite de ses actions. — Il mérita qu'on lui appliquât ce mot de Socrate : qu'il avait la force de se passer et de jouir indifféremment des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer sans tristesse, ni jouir sans excès. Savoir être fort ou modéré dans ces deux cas, c'est le propre d'un homme parfait et supérieur ; et tel fut le caractère qu'il nous fit voir pendant et après la maladie de Maximus. »

Voilà un maître du monde qui nous dédommage un peu de ce que nous avons été obligés de raconter ; quelle satisfaction pour les Romains dans cette simplicité et dans cette vertu nationale ; on aime cet homme, on ne craint rien auprès de lui,

on est sûr de son cœur et de sa justice; ce qu'il est aujourd'hui, on le retrouvera toujours. Ses amis se reposent sur sa fidélité impériale; point de soupçon, pas de transe, pas d'effroi : et sa mort serait une détestable calamité, si Marc-Aurèle ne devait pas en consoler le monde. Maintenant, tournons nos regards vers l'empire.

A l'heure où nous parlons ici, Jérusalem n'est pas tranquille ; il se trouve que le commandant de la garnison a fait donner la bastonnade à trente soldats. Ce châtiment brutal ayant indisposé la garnison, elle s'est révoltée contre l'autorité d'Ibrahim-Pacha, fils de Mehemet-Ali, qui tient la Judée sous son pouvoir. Cette révolte tend à s'appuyer sur les Bédouins de l'Arabie Pétrée; au moment où nous parlons, la Syrie est agitée, et l'Orient lui-même est profondément remué sur différens points qui font voir des germes de rencontres fécondes pour la civilisation du monde. Laissons les années se succéder et nous assisterons à un beau spectacle entre l'Orient et l'Occident.

Jérusalem s'était révoltée contre Trajan. Les Juifs avaient été rudement châtiés, on avait ruiné leur capitale, et Tacite s'était fait l'Homère de cette autre Iliou. Mais malgré cette ruine, ce peuple opiniâtre ne pouvait se tenir tranquille ; il ne pouvait perdre l'espérance qu'un jour il aurait l'empire : il revendiquait toute la gloire prédite à l'Orient. Trajan vainquit les Juifs par ses lieutenans; Adrien imagina pour les contenir de mettre une colonie romaine à Jérusalem et de peser ainsi de tout le poids de la puissance militaire sur cette

tête rebelle qui , quoique écrasée , voulait se relever toujours. Les Juifs se révoltèrent avec énergie. Ils avaient pour chef une espèce de brigand , de charlatan , Barcoquebas qui faisait mille jongleries , s'entourait de prestiges , mettait des étoupes dans sa bouche , et paraissait ainsi rendre des oracles enflammés ; il se disait le Christ , sauveur du pays , libérateur de sa nation. Les Romains lui firent bonne guerre , les Juifs furent vaincus et Jérusalem prise. On revint sur cette Jérusalem opiniâtre ; on revint sur ce tabernacle déjà démantelé ; on le ruina de nouveau. Ce n'était pas assez , le génie de l'antiquité imagina de rebâtir une autre Jérusalem sous le nom d'OElia , avec les pompes du culte païen ; on voulait étouffer au berceau la tradition du Christ , du libérateur ; sur le tombeau de l'homme crucifié on voulait ériger les statues de l'ancien culte. On interdisait aussi l'entrée de Jérusalem aux Juifs et ces malheureux obtenaient à grand'peine la permission de s'approcher de Sion , d'y entrer furtivement et d'en visiter les ruines. Plus tard , Jérusalem recevra d'autres visites , celles des chrétiens ; et quand le monde païen sera depuis des siècles couché dans la poussière , des hommes qui auront passé des idées et des croyances nouvelles au gouvernement du monde , viendront aussi visiter Jérusalem , non pas en vertu du vieux culte , mais en vertu du nouveau. Les chrétiens chercheront le tombeau de celui que les Juifs ont mis à mort et le disputeront à l'empire de Mahomet , qui cependant , encore aujourd'hui , a sous sa main le sépulcre du Christ et le

berceau du christianisme. Voilà les révolutions et les vicissitudes des Empires. Jérusalem se défend contre les Romains ; prise par les Romains, elle est visitée par les Juifs ; prise par Mahomet, elle est visitée par les chrétiens. C'est dans l'Orient que toutes les idées se transforment, et constituent ces législations divines que l'Arabe et le chrétien se partagent, que Mahomet et Jésus-Christ se divisent entr'eux.

Marc Antonin était un prince pacifique, voulant tout maintenir et tout conserver. Il s'informait si les gouverneurs de provinces se conduisaient bien et s'ils géraient convenablement le pays qui leur était confié. Sous son règne, des troubles éclatèrent, et furent réprimés par ses lieutenans; les Maures sur les côtes d'Afrique, les Germains, les Daces et les Juifs l'occupèrent; en Achaïe, en Égypte, il y eut des mouvemens; tout fut réprimé. Quoique pacifique, Antonin exerça sur le monde une sensible influence; ainsi, nous voyons que Pharasmane vint à Rome, et lui témoigna plus de respect qu'il n'en montrait à Adrien; par une seule lettre d'Antonin, le roi des Parthes fut porté à s'abstenir d'une agression contre l'Arménie. Il termina les différends qui divisaient quelques rois: enfin, il eut tant d'autorité sur les puissances étrangères, malgré la paix, qu'un simple mot de lui était écouté avec le plus grand respect; il répétait souvent cette sentence de Scipion, *malle sese unum civem servare quam mille hostes occidere*. Après Adrien qui n'a pas voulu la guerre, le règne d'Antonin fut pour l'Empire l'apogée du système

pacifique. Antonin, cet empereur sédentaire, qui n'a jamais été qu'en Campanie, abandonne comme Adrien la politique de Trajan; tout ce qu'il demande, c'est la conservation, le repos. Trajan avait repris les conceptions de César, il avait pensé qu'il fallait remonter au monde l'héroïsme et l'activité des Romains, tracer de nouvelles frontières, remuer les bornes reconnues, les porter un peu plus loin; mais sous Antonin la modération remplaçait l'héroïsme.

Sous ce règne si long et si paisible, quel était l'état de Rome? que faisait-on? qu'écrivait-on? Cornélius Fronto était au premier rang des orateurs. C'était le maître d'éloquence de Marc-Aurèle, il lui avait appris les lettres et l'histoire littéraire; et par une heureuse découverte, faite en 1819, vous avez pu voir des traces de la correspondance de Marc-Aurèle.

Fronto, homme consulaire, précepteur et ami du prince, représentait l'éclat littéraire de la rhétorique et des lettres proprement dites. Il y avait dans le même temps un platonicien, Maxime de Tyr, qui donnait également des leçons à Marc-Aurèle. Taurus, autre platonicien vivant à Athènes, fut maître d'Hérode Atticus. Le platonisme, Messieurs, était dans toute sa vigueur, et travaillait à reconstruire la philosophie antique; à Rome, en Asie, à Athènes, la philosophie platonicienne avait ses représentans, ses professeurs, ses écrivains; à la faveur de quelques compromis avec le stoïcisme, elle arrivait au trône, enseignait le maître du monde, se faisait lire d'Antonin, et in-

struisait Marc-Aurèle , que nous verrons régner au nom de la philosophie ; le platonisme devenait ainsi un véritable éclectisme , tâchant de tout embrasser et de tout conduire.

Hérode Atticus est tout-à-fait propre à nous montrer ce désir de l'esprit antique de se raviver et de se renouveler. Il avait eu pour père un homme qui avait trouvé un immense trésor , et qui , de peur d'être dénoncé , avait instruit Nerva de sa découverte : Nerva lui dit d'en user comme il l'entendrait. Ce trésor était tombé entre des mains généreuses ; le père d'Hérode en appliqua une partie au bien public , aux intérêts de la Grèce et de quelques villes de l'Asie. Son fils fut mis à même par les richesses paternelles de déployer la plus extrême magnificence ; de plus , il aimait les lettres ; il fut nommé consul à Rome , mais il vivait presque toujours à Athènes ; ses richesses lui procuraient la vie d'un prince , et de l'autre côté , une imagination cultivée , brillante , en faisait un homme de lettres ; il était à la fois orateur et grand seigneur , il avait tous les plaisirs du luxe et de l'esprit ; aussi n'épargnait-il rien pour relever l'antiquité par des discours et des monumens. L'Odéon construit par Périclès , et depuis tombé en ruines , fut rebâti par Hérode ; sur d'autres points d'Athènes , il restaura l'antiquité. On le vit à Corinthe , à Delphes , en Epire , en Thessalie , relever les anciens souvenirs. Remarquez , Messieurs , comme tout concorde : la philosophie , l'éloquence , les lettres , l'architecture , se réunissent par un effort commun pour restituer l'antiquité , lui ren-

dre la force et de la consistance devant cette innovation chrétienne si humble, si révolutionnaire, si obscuré, mais si puissante. On restaure les anciens monumens, on commente Platon, on tâche de trouver, dans les poésies et les oracles, des croyances, des prédictions; on oppose des prophéties à des prophéties, des souvenirs à des espérances : lutte entre le passé et l'avenir.

L'histoire ne fait pas défaut dans ce concert général; elle changeait de point de vue; ce n'était plus l'histoire classique des Romains; on cherchait à s'informer de tous les peuples du monde. Mais néanmoins, malgré ces efforts, nous n'avons pu pénétrer dans l'intérieur de cette Asie, dont nous ne connaissons après tout que les noms des Rois, et quelques guerres.

Nous avons parlé d'Arrien, qui avait écrit l'histoire des Parthes et de la Bithynie, mais tout cela est perdu. A l'époque dont nous nous entretenons, vivait un autre historien, né à Alexandrie : c'est Appien, qui avait conçu le projet de résumer l'histoire du monde. Il accepte bien l'unité romaine, puisqu'elle avait été acquise par le fait de tant de triomphes; mais en même temps, avec une autre pensée que Tite-Live, il voulait prendre les nations une à une, à mesure qu'elles se présentaient, pour suivre leur histoire, l'approfondir et la raconter. C'est à cette idée qu'il consacra tous ses efforts; nous le voyons par la liste des ouvrages qu'il a écrits. Nous avons encore les guerres d'Afrique, d'Annibal, de Mithridate, d'Illyrie, et cinq livres de guerre civile. Appien résumait l'histoire,

mais Rome n'absorbait plus à elle seule l'intérêt et la curiosité de l'écrivain ; non : Appien , Égyptien , Alexandrin , voulait enfin donner la notabilité historique à tous ces peuples que les Romains ne nommaient que lorsqu'ils croyaient les avoir vaincus et qu'ils voulaient s'en vanter.

Rien n'est plus curieux que la préface générale, que l'espèce de discours qui précède l'histoire d'Appien :

« César , dit-il, fonda cette puissance dont nous avons aujourd'hui le spectacle : tout le monde obéit à un seul homme ; seulement on ne l'appelle pas roi à cause des superstitions des anciens souvenirs, mais on le nomme empereur ; cette succession d'empereurs compte à présent environ deux siècles ; la ville est au comble de sa prospérité, le monde jouit d'une paix générale. Tout est grand et tout est tranquille ; les empereurs s'attachent à contenir les nations dans leurs limites, sans vouloir reculer ces limites ; ils aiment mieux que l'empire romain soit terminé par des frontières maritimes , les plus sûres de toutes , que d'aller encore pousser le nom romain à l'infini, jusques chez des peuples barbares, qui sont pauvres et qui n'apporteraient aucun profit à leurs maîtres et à leurs dominateurs. Moi, Appien d'Alexandrie, j'ai vu dans Rome des ambassadeurs qui venaient au nom de leur pays s'offrir au peuple romain , et je les ai vus essayer un refus, parce que Rome aurait eu plus de perte que de profit à les recevoir sous son empire. »

C'est un contemporain qui parle ; l'empire re-

fuse de nouveaux sujets ; il veut se maintenir, mais ne rien acquérir ; il tremble d'une conquête, il tremble d'un mouvement qui peut tout exposer ; il n'accepte pas ceux qui s'offrent à lui. Au surplus, dit Appien, jamais empire n'a été si vaste et si durable que celui dont aujourd'hui nous avons le spectacle. Que d'immenses armées ! que de défenseurs sur terre et sur mer , avec des proportions que nous ne trouvons pas à une époque antérieure ! Car lorsqu'on réunirait la Grèce entière, Athènes, Lacédémone et Thèbes, depuis l'époque de Darius jusqu'au temps de Philippe de Macédoine, on ne formerait pas l'équivalent de l'Empire romain.

La peinture est réelle , vivante ; le monde s'est mis dans une seule forme, et l'unité romaine s'attache laborieusement à recouvrir la plus immense superficie qui ait obéi à un seul homme, à un seul nom. Idées , soldats, armées, lettres , philosophie, tout est convoqué pour maintenir l'empire , pour le garder dans l'état de grandeur et de tranquillité où il veut se tenir.

Maintenant nous aurons à voir la philosophie sur le trône, arrivant à la conscience d'elle-même : dernier effort de la pensée antique. Mais à côté de Marc-Aurèle, qui prendra au sérieux son œuvre, nous aurons, par un contraste désespérant, un moqueur de premier ordre, qui rira au nez du monde, qui le bafouera dans ses efforts, dans ses travaux, dans ses pensées ; c'est Lucien ; il vous tournera en dérision, empire romain, philosophes, écrivains, généraux ; il trouvera votre œuvre inu-

tile, vos efforts impuissans ; oui, à côté de Marc-Aurèle, de ce grand et sérieux empereur, nous verrons le littérateur le plus fin, le plus spirituel, le plus railleur, le plus cynique : quand on parle de Lucien, peut-on ne pas songer à Voltaire ? C'est l'antiquité qui se moque d'elle-même, qui se regarde, et se bafoue. Avec Adrien nous avons eu Plutarque, esprit grave ; Plutarque n'a pas de foi pour la religion vieillie parce qu'il a trop de science, mais il comprend tout, il raconte avec gravité, il est consciencieux et vaste, c'est un digne tenant de la pensée et de la gloire impériale d'Adrien. Mais à côté de Marc-Aurèle voilà le plus grand des moqueurs, des sceptiques, un homme qui tourne l'humanité en ironie ; eh bien ! jusqu'à présent ce contraste n'a pas été saisi ; parce qu'on n'a pas assez mis en rapport les hommes et les idées, les gouverneurs du monde à quelque degré qu'ils le soient, consuls, républicains, rois, ministres, théocrates, démocrates, avec les penseurs, les philosophes, les littérateurs, les journalistes, les écrivains ; c'est pourtant ainsi qu'il faut contrôler l'humanité. L'antiquité était profondément raillée par les siens dans ses œuvres, dans ses lois et sa philosophie ; elle était trahie par ses propres partisans. Plus tard, Julien se moquera des Césars ; aujourd'hui Lucien se moque de la philosophie et de la pensée antique : ironie sinistre, qui divertissait une société du récit de ses maladies mortelles.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

28 juin 1856.

Vous savez ces poèmes épiques où les héros, après avoir parcouru les champs fortunés, les champs Élyséens, arrivent aux portes des Enfers par une brusque péripétie; après avoir traversé les plaines où vivent les ames vertueuses, ils parviennent à ces plages enflammées, qui brûlent d'un feu poétique les ames des méchans. Il nous arrive aujourd'hui quelque chose de pareil; nous sommes aux limites des champs heureux de l'histoire; dix-huit ans nous séparent de ce que Dion appelle l'âge de fer du monde; encore dix-huit années de vertus, d'efforts généreux, puis une barbarie effrénée, des gladiateurs sur le trône, au lieu d'hommes intelligens et probes. Marc-Aurèle est notre dernière espérance; c'est le dernier homme qui soit destiné, dans la période dont nous nous occupons, à faire honneur au genre humain en le gouvernant; il a ses défauts comme empereur, nous le verrons, mais enfin c'est une belle ame; c'est un homme qu'il faut suivre dans les détails de sa vie, et puis nous le jugerons dans sa pourpre impériale, dans sa place de gérant de l'univers; nous

verrons ce qu'il a fait, ce qu'il a pu faire, les accidens qui ont traversé sa vie et sa philosophie. Disons simplement son histoire, sans nous occuper des peintures ambitieuses et raides que Thomas a tracées autour de ce nom.

L'éducation de Marc-Aurèle commença de fort bonne heure, et il eut une grande abondance de maîtres et de précepteurs; il en eut pour la littérature, la géométrie, la philosophie; il eut des grammairiens qui lui apprirent la langue de l'empire; des Grecs l'initièrent à la culture d'Athènes; ces Grecs étaient Annius Marcus, Caninius Céler et Hérode Atticus, dont j'ai parlé; Fronto fut son maître d'éloquence, et Marc - Aurèle, par reconnaissance, demanda pour lui une statue au Sénat. A douze ans ce jeune homme avait le costume et le dehors d'un philosophe; il en avait pris l'habit et le maintien: il en prenait aussi la discipline et la sobriété. Il eut pour maître Apollonius le stoïcien, et il ne l'oublia pas au milieu de sa puissance; il rendait toujours les plus grands témoignages de respect à ses gouverneurs. Sa vénération pour ses maîtres était telle, qu'il conserva chez lui leurs petites statues en or. Il ne négligea pas tout-à-fait le droit à côté de ses études exclusives de philosophie, et même on a quelques reproches à lui faire d'avoir affaibli sa santé par un travail excessif. Il fut élevé auprès d'Adrien qui lui eût laissé l'empire, s'il ne l'eût pas trouvé trop jeune. Un présage avait annoncé qu'il régnerait un jour; il était au milieu de ses compagnons, qui jetaient des couronnes sur l'autel du dieu Mars;

la couronne lancée par Marc-Aurèle tomba perpendiculairement sur la tête du dieu, ce qu'on regarda comme un signe de l'empire pour cette adresse juvénile. On le fiança à la fille de L. Célius, puis il fut nommé préfet de la ville à l'occasion des fêtes latines. Il céda à sa sœur son bien paternel, se contentant du patrimoine qu'il avait reçu de son aïeul. Sa vie était simple : c'était surtout la philosophie qui l'occupait. Néanmoins, il goûtait quelques distractions, comme la peinture qu'il étudia sous Diognète ; la chasse aussi l'occupait quelquefois : il y montrait beaucoup d'adresse.

Adrien, comme nous l'avons dit, avait imposé à Antonin la condition d'adopter Vêrus, qui dès lors prit le nom d'Aurèle. C'était le nom des Antonins. Le jour où il fut adopté, Marc-Aurèle rêva qu'il avait une épaule d'ivoire.

Il se montra soumis à son père adoptif. Il fut fait consul et César ; mais au milieu des honneurs dont on le combla, il n'abandonna pas ses études : *Studia cupidissimè frequentavit*. C'est à cette époque qu'il épousa Faustine, dont il eut une fille ; ensuite il fut nommé tribun, et de tribun proconsul ; mais il continua toujours à témoigner la plus extrême déférence à son père adoptif. Il tenait beaucoup à l'estime publique : on remarque que pendant vingt-trois ans qu'il fut auprès de son père adoptif, il ne s'absenta que deux nuits ; ce qui fut regardé comme le comble de la sagesse. Antonin le recommanda à sa mort à tous ses amis et le désigna comme le véritable maître de l'empire. Ainsi Marc-Aurèle est revêtu de la pour-

pre du consentement de tous et avec l'attente générale.

La première action de Marc-Aurèle montre sa simplicité, sa générosité d'ame ; nous n'avons pas encore rencontré un politique de cette trempe sous la pourpre. Il est empereur, et son premier soin est d'en faire un autre, il associe son frère à la dictature impériale. Pour la première fois il y a deux Augustes, et Marc-Aurèle fait cela avec une candeur, un abandon et une bonhomie de philosophe ; il ne soupçonne pas l'énormité de cet acte. Il y a désormais deux maîtres du monde, sans lutte, sans guerre civile, par la volonté de l'un deux. Marc-Aurèle avait partagé l'empire comme un cadeau qui lui aurait été fait, comme une chose agréable, comme un mets flatteur. Il y eut donc deux Augustes, et il fiança à son frère sa fille Lucile. Le sénat ayant reconnu les deux empereurs, ils se rendirent sur-le-champ au camp prétorien. Vous voyez avec quel soin, quelle délicatesse on traitait ce pouvoir de l'épée, qui voulait bien sommeiller alors et rester dans le fourreau.

Les deux Empereurs se conduisirent avec beaucoup de douceur, et Marc-Aurèle s'adonnait tout entier à la philosophie : *Dabat se Marcus totum et philosophiæ, amorem civium affectans*. Voilà les objets de ses affections : philosophie et popularité!

Dès le commencement de son règne, des malheurs vinrent occuper son attention : le Tibre déborda ; il fallut remédier à cette calamité ; ensuite, une guerre avec les Parthes se déclara. En Angleterre on se révoltait, en Germanie on remuait.

Vérous fut envoyé contre les Parthes. Les lieutenans s'opposèrent aux mouvemens qui avaient éclaté en Angleterre et en Germanie. Vérous faisait la guerre par ses généreux en Arménie. Le succès sourit aux armes romaines : les deux Empereurs reçurent le nom de *Parthique*. Au milieu de la guerre, Marc-Aurèle envoya sa fille à Vérous qui devait l'épouser ; il alla lui-même jusqu'à Brindes avec elle et sa propre sœur, puis il revint aussitôt à Rome pour faire tomber le bruit qu'on répandait que, par un voyage en Orient, il voulait usurper une gloire qu'il n'avait pas recueillie lui-même.

Son administration était excellente. Il établit des registres sur lesquels l'origine et la condition des citoyens étaient notées, en sorte qu'un homme né dans les provinces et qui soutenait être d'origine libre, pouvait en fournir la preuve. Plusieurs affaires nouvelles furent par lui déférées au Sénat auquel il prodigua les honneurs et les témoignages de considération. On le vit venir au secours des Sénateurs pauvres, dont l'indigence était honorable. Il montra tant de déférence pour ce corps que les affaires qui regardaient les Sénateurs étaient jugées à huis clos, et que les chevaliers romains ne pouvaient en connaître. Son assiduité au Sénat était telle qu'il n'en sortait jamais que lorsque le consul avait prononcé ces mots : *Nihil vos moramur, patres conscripti* ; il n'y a plus d'affaires, Sénateurs ; » quand il était en Campanie , il revenait de ce séjour, s'il avait quelque chose à rapporter au Sénat.

La justice occupait beaucoup Marc-Aurèle , et

il ajouta aux fastes de nouveaux jours judiciaires pour les plaidoiries, afin que les affaires se vidassent plus promptement. Le premier il établit un préteur des tutelles, qui exerça sur la gestion des tuteurs une surveillance fort utile; il voulut que tous les adultes eussent des curateurs : il nota d'infamie les délateurs; des villes d'Italie ayant été affligées par la famine, il fit ouvrir en leur faveur les greniers de Rome.

Cependant Lucius Vérus étant revenu d'Asie, triompha avec son frère et avec ses enfans : les guerres contre l'Orient ne faisaient pas trembler Rome; mais c'étaient les Germains qui l'éfrayaient. La guerre contre les Marcomans l'épouvanta si fort, qu'on appela des prêtres de tous côtés, et qu'on adopta des rites étrangers, afin de purifier la ville de toute manière. A la même époque vint une peste qui jeta la consternation dans l'Italie.

Sur ces entrefaites, un imposteur imagina de se faire passer pour un Dieu, et fit entendre que le feu du ciel tombant sur la terre amènerait la fin du monde, aussitôt que montant sur un arbre, dans le Champ-de-Mars, il s'envolerait après s'être changé en cigogne. Cet homme en grim pant sur l'arbre avait une cigogne cachée sous sa robe; il avait imaginé de lancer l'oiseau et de se laisser tomber par terre où il espérait se perdre dans la foule; sa fraude fut découverte et on l'amena à l'Empereur qui le laissa aller après avoir reçu l'aveu de son imposture.

Marc-Aurèle poussait les préparatifs avec vigueur et montrait qu'il voulait résister sérieuse-

ment aux Germains et aux Marcomans. Sur le bruit de sa marche, beaucoup de chefs envoyèrent leur soumission. Nous reviendrons sur ce mouvement des Marcomans.

Pendant la route que faisaient ensemble les deux Empereurs, Lucius Vérus mourut. Quel était cet homme que Marc-Aurèle avait associé à l'Empire ? Il en était peu digne : c'était un homme de plaisir, un voluptueux, ne pensant à rien qu'à ses propres jouissances, n'ayant aucun souci de la dignité impériale ; avec lui revenaient les saturnales de Néron, avec lui revenaient ces plaisirs extravagans dont nous avons vu la peinture dans la vie de Vitellius. On rapporte un fameux festin dans lequel se trouvaient douze convives, malgré ce mot si connu : sept font un festin, et neuf une cohue. Chacun, outre un bel esclave qui faisait l'office d'échanson et un maître d'hôtel, reçut encore en présent les plats qu'on servit devant lui ; Vérus donna encore des animaux vivans, oiseaux et quadrupèdes sauvages ou apprivoisés, de la même espèce que ceux dont on avait mangé les viandes ; on distribua aussi à chacun, toutes les fois qu'il buvait, une nouvelle tasse ou de Murrhin ou de cristal d'Alexandrie, ainsi que des coupes d'or, d'argent, garnies de pierres précieuses ; on donna pareillement des couronnes ornées de bandelettes et de fleurs qui n'étaient pas de la saison, des vases d'or à la façon de ceux que nous avons en albâtre, remplis d'essence. Chacun reçut encore, pour s'en retourner, une voiture avec des muletiers et des mules couverts de harnais

d'argent. Tout ce festin fut évalué six millions de sesterces : Marc-Aurèle, lorsqu'il en entendit parler, gémit et plaignit le sort de la République.

Le repas fini, on joua aux dés jusqu'au jour. Ceci se passa après la guerre des Parthes, où l'on dit que Marc-Aurèle avait envoyé Verus, dans la vue d'épargner à Rome le spectacle de cette conduite, et dans l'espérance qu'il apprendrait en voyageant à économiser, ou que les dangers de la guerre le changeraient et l'engageraient peut-être à se souvenir qu'il était Empereur. Mais le repas dont nous venons de parler et le reste de sa conduite font voir à quel point il s'est corrigé. Voilà celui qui partage l'Empire avec Marc-Aurèle ! Voilà le compagnon d'un philosophe !

Marc-Aurèle était si bon, il lui était si difficile de s'irriter contre qui que ce soit, qu'on le vit honorer la mémoire de VÉRUS. Pendant sa vie il avait caché ses vices ; à sa mort, il le mit au rang des Dieux. *Tantæ autem sanctitatis fuit Marcus, ut Veri vitia et celaverit, et defenderit, quum ei vehementissime displicerent, mortuumque eum divum appellaverit.*

Cependant, par un singulier caprice de l'opinion, on accusa Marc-Aurèle d'avoir empoisonné son frère. Véritablement quand la calomnie s'attache aux situations les plus élevées, elle devrait être plus judicieuse. Marc-Aurèle, cet homme si bon, à qui l'histoire n'a d'autre reproche à faire qu'une mansuétude excessive, Marc-Aurèle empoisonner son frère ! Non, il le défendait, il cachait ses vices, il le mit au rang des Dieux, que pou-

vait-il faire davantage ? Après la mort de Vêrus, Marc-Aurèle gouverna seul et put donner un plus libre cours à ses desseins et à ses vertus , sans altérer néanmoins la paisible simplicité de sa vie. Voici ce qu'en dit son biographe : « Il était tellement tranquille que, sur son visage, n'apparaissait aucun signe de tristesse ou de gaieté, fidèle à la secte des Stoïciens, dont il avait rassemblé de tous côtés et les livres et les maîtres. »

Il fut heureux dans son expédition contre les Germains ; vainqueur des Marcomans, il défit aussi les Sarmates, les Vandales et les Quades. Cette guerre avait épuisé le trésor impérial, et nous constaterons ici la modération de l'Empereur, qui, au lieu de frapper de nouvelles contributions, fit porter sur la place publique, *ornamenta imperialia*, tous les ornemens impériaux, sa vaisselle et tous les objets de luxe de l'Empire : cette vente dura plus de deux mois. Dans la suite, il fit savoir à ceux qui avaient acheté les objets qu'il les reprendrait pour ce qu'ils en avaient donné. Il ne témoigna aucun mécontentement ni à ceux qui les rendirent, ni à ceux qui les gardèrent. Il était ménager du bien public, mais magnifique dans les spectacles et dans les plaisirs du peuple. Il avait armé contre les Germains les gladiateurs , et comme cette innovation avait fort indisposé le peuple, qui disait que l'Empereur voulait le forcer à la philosophie en lui enlevant ses plaisirs, il mit tous ses soins à faire oublier cette privation à la multitude.

Nous avons vu Marc-Aurèle malheureux avec son frère; il ne fut pas plus heureux avec son fils, et

jamais l'adultère n'eut de plus désastreux résultats. Faustine avait aimé un gladiateur; on dit même qu'elle en avait aimé plusieurs, n'importe, Commode fut le fils, je ne dis pas de l'Empereur, mais de l'Impératrice; c'est le descendant d'un gladiateur qui succédera au philosophe; amère dérision de l'histoire! ironie sanglante de la destinée! Nous avons sur le trône un sectateur de la discipline du Portique, se prodiguant tout entier au bien de l'Empire, honneur et consolation du genre humain; par une indigne passion, sa couche est violée, l'adultère troublera le monde, et Marc-Aurèle aura pour successeur un enfant de gladiateur.

Le monde sous Marc-Aurèle ne garda pas la même tranquillité que sous Antonin-le-Pieux, et le père de Commode eut à résister aux commencemens d'une insurrection générale que grossira l'avenir. *Gentes omnes ab Illyrici limite usque Galliam conspiraverant, ut Marcomanni, Narisci, Hermunduri et Quadi, Suevi, Sarmatæ, Latringes et Buri: hi aliiqum Victovalis Sosibes, Sicobotes, Rhoxolani, Bastarnæ, Alani, Peucini, Costoboci.* Le monde commençait à se lever, les révoltes devenaient furieuses, et avançaient toujours contre le peuple Romain. Trajan n'avait pas eu tort de se précipiter à leur rencontre. Marc-Aurèle dans son système de résistance introduisit une innovation funeste; non-seulement il combat les Germains, mais il les achète: *emit et Germanorum auxilia contra Germanos.* C'en est fait, Rome a donné sa démission,

car à côté de l'épée elle met l'or, elle ne combat plus seulement, pour la première fois elle achète : nous verrons ce fait se développer, et produire de terribles conséquences : désormais l'or ouvre l'Empire à la Germanie, et c'est par la corruption qu'on voudra sauver Rome, toutes les fois que le courage militaire seul ne pourra la défendre.

La continuité des guerres amenait dans les provinces de fréquens changemens. *Provincias ex proconsularibus consulares, aut ex consularibus proconsulares, aut prætorias pro belli necessitate fecit*, c'est-à-dire que suivant les dangers, Marc-Aurèle resserrait l'autorité impériale ; depuis Auguste les Empereurs s'étaient toujours réservé le droit de changer à leur gré l'Etat des provinces.

Nous ne saurions omettre la révolte qui éclata en Orient. Avidius Cassius ambitionnait l'Empire, et voulait être le maître du monde : par un singulier mélange d'ambition personnelle et de tradition romaine et républicaine, il avait la prétention de représenter le vieil esprit de Rome qui lui semblait méconnu et trahi par la philosophie de Marc-Aurèle : déjà depuis long-temps il avait été dénoncé comme affectant l'empire, et voici ce qu'en avait écrit Vêrus à Marc-Aurèle :

« Avidius Cassius, autant que j'en puis juger, ambitionne l'Empire ; on l'a déjà remarqué du temps de mon aïeul, votre père ; je souhaite donc que vous fassiez éclairer ses démarches. Tout ce que nous faisons lui déplaît. Il fait de grands préparatifs, il se moque de nos lettres, vous donne à vous le nom de vieux philosophe, et à moi celui

d'extravagant débauché ; voyez ce qu'il y a à faire ; je ne hais point cet homme, mais craignez, ayant auprès de vous un sujet tel que lui, que les soldats aiment à voir et à entendre, qu'il ne forme quelque entreprise funeste à vous et à vos enfans.»

Marc-Aurèle répondit : « J'ai lu votre lettre ; elle est plus d'un homme inquiet que d'un Empereur, et ne convient pas aux circonstances. Car si Cassius est destiné à régner, nous ne viendrons pas à bout de le détruire, quand nous l'entreprendrions. Rappelez-vous le mot de votre bisaïeul : *Personne n'a jamais tué son successeur.* Si Cassius ne doit pas régner, il tombera de lui-même dans des pièges mortels, sans que nous recourions à des voies de rigueur. Joignez à cela que nous ne saurions traiter en coupable un homme que personne n'accuse, et qui de votre aveu est aimé des soldats ; d'ailleurs, dans l'accusation de lèse-majesté, on paraît toujours faire violence à ceux mêmes qui sont coupables. Vous savez ce que disait votre aïeul Adrien : *Telle est la triste condition des princes, qu'on ne croit que lorsqu'ils ont été tués, qu'on a tramé contre eux.* J'ai mieux aimé suivre son exemple, que celui de Domitien, qu'on assure le premier avoir dit ces mots. Les maximes des tyrans, lors même qu'elles sont bonnes, ont moins de poids qu'elles ne devraient avoir. J'abandonne donc Cassius à lui-même, surtout parce qu'il est bon général, plein de bravoure et de fermeté, et utile à la République. Car pour ce que vous me conseillez de pourvoir par sa mort à la sûreté de mes enfans, je souhaite qu'ils péris-

sent, si Cassius mérite plus qu'eux d'être aimé, et s'il est plus de l'intérêt de la République qu'il vive qu'eux.»

Cependant Avidius Cassius affecta ouvertement l'Empire. Il revêtit la pourpre, et alors, comme dit le biographe, Marc-Aurèle ne le tua pas, mais il le laissa tuer. Il ne voulut pas étendre sa vengeance sur les amis de l'usurpateur, et j'ai sous les yeux une réponse de Marc-Aurèle à Faustine qui l'engageait à sévir contre les complices d'Avidius: «Vous prenez vivement à cœur, ma chère Faustine, les intérêts de votre époux et de vos enfans. J'ai relu à Formium la lettre dans laquelle vous m'exhortez à punir les complices de Cassius. Je ferai grâce cependant à ses enfans, à son gendre et à sa femme, et j'écrirai au Sénat pour l'engager à n'aggraver ni la proscription, ni la peine. Rien ne fait plus d'honneur à un Empereur romain que la clémence; par là César a été déifié, Auguste consacré, et votre père honoré du nom de Pieux. Si on avait suivi mon conseil dans cette guerre, Cassius vivrait encore; soyez donc sans inquiétude, les Dieux me protègent, et ma piété leur est agréable. J'ai désigné mon ami Pompeïen, consul pour l'année prochaine.» Et voici le discours qu'il adressa au Sénat: «Qu'ils vivent dans une pleine assurance, et qu'ils sachent que c'est sous Marc-Aurèle qu'ils vivent. Qu'ils jouissent de la partie des biens de leur père; qu'on leur laisse, ainsi que des bijoux, de la vaisselle et des vêtemens; qu'ils soient riches, tranquilles, libres, maîtres de s'établir où ils voudront, et dans quelque lieu, chez

quelques nations qu'ils aillent, qu'ils y portent des preuves de votre humanité et de la mienne. Et certes, ce n'est pas, P. C., un grand effort que de pardonner aux enfans et aux épouses des gens proscrits. J'exige donc de vous que les complices qui pourraient être de l'ordre du Sénat, ou de l'ordre des Chevaliers, soient entièrement à l'abri de la mort, de la proscription, de la crainte, de la honte, de la poursuite, en un mot, de toute recherche; accordez-moi la grâce qu'on puisse dire que sous mon règne, il n'est mort de rebelles que ceux qui ont péri au milieu des troubles. »

Le Sénat répondit à ce bel exemple d'humanité par cette acclamation répétée trois fois : « Pieux et clément Antonin, veuillent les Dieux vous conserver, vous n'avez pas voulu ce qui était permis, et nous avons fait ce qu'il nous convenait de faire. Nous souhaitons que Commode partage l'empire avec vous; affermissez votre famille, donnez cet appui à vos enfans. »

Avidius Cassius avait rêvé de rappeler, par son usurpation du trône, les anciens souvenirs romains. Nous en avons la preuve dans une lettre qu'il écrivait pour justifier son entreprise. « Le sort de la République est déplorable d'être exposée aux vexations de ces opulens et de ces gens avides de richesses. Marc - Aurèle est sans doute un très excellent homme; mais en voulant passer pour un bon prince, il laisse vivre des sujets dont il condamne la conduite. Où est L. Cassius dont nous portons inutilement le nom? Où est Caton le censeur? Qu'est devenue toute la

discipline de nos ancêtres? Elle a disparu, et on ne pense pas même à la faire revivre. Marc-Aurèle philosophe ; il disserte sur la clémence, sur les esprits, sur le juste et sur l'honnête, et ne s'occupe pas des intérêts de la patrie. Vous voyez combien il faudrait de glaives et d'arrêts pour ramener l'Etat à son ancienne forme. Périssent à jamais nos gouverneurs de provinces ! Est-ce donc pour qu'ils s'enrichissent et se plongent dans la débauche que le Sénat et l'Empereur leur confient ces emplois ? Vous avez sans doute oui parler du préfet du prétoire de notre philosophe : trois jours avant que d'être revêtu de cette dignité, il vivait dans la misère, et tout d'un coup le voilà riche. D'où, je vous prie, a-t-il tiré cette opulence, si ce n'est en suçant le sang le plus pur de la République et des provinces ? Mais qu'ils soient riches et qu'ils remplissent le trésor public ! veuillent seulement les Dieux favoriser le bon parti et ramener les temps de Cassius.»

Il se servait de son nom, il se donnait comme vengeur des traditions romaines et républicaines ; on l'avait appelé Catilina, et il avait accepté ce surnom sans déplaisir. Il se glorifiait du nom de Cassius, parce que ce nom rappelait celui qui avait enfoncé le poignard dans le cœur de César. Telle était la situation de Rome : Marc-Aurèle, ce philosophe qui gérait l'Empire avec une popularité nouvelle, avait à se défendre contre une opposition qui revendiquait pour elle les souvenirs de la République romaine.

L'empereur en revanche était aimé de l'Orient,

et après avoir été sur le bords du Danube, il revint à Alexandrie. Pour montrer son mécontentement à Antioche, il ne la visita pas cette fois, mais plus tard il consentit à y entrer. Il était cher à l'Orient par la raison même qui faisait que les Romains, du moins ceux qui conservaient les souvenirs de la vieille Rome, répugnaient à son autorité. Il était cher à l'Orient par son originalité philosophique. Vous savez les symptômes que nous avons signalés lorsque Vespasien revêtit la pourpre et fut poussé au capitolé du fond de la Syrie. Nous avons montré la réaction du monde vaincu contre le vieil esprit latin : elle est maintenant triomphante.

Marc-Aurèle perdit Faustine, et lui rendit les honneurs divins : c'était pousser loin la longanimité et la philosophie ; j'avoue que là elle était nécessaire, mais enfin il en montra beaucoup ; un mauvais frère, un mauvais fils, une coupable épouse, voilà qui met en demeure ce pauvre Marc-Aurèle d'opposer à tous ces désastres de la vie privée une philosophie inaltérable. Il cache les vices de son frère, il ferme les yeux sur les désordres de son fils, et il divinise sa femme qui a fait entrer dans la couche impériale des gladiateurs.

Il avait toujours à la bouche cette parole : « Que les Etats seraient heureux si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes ! » C'est une sentence de Platon qu'il rappelait sans cesse. *Flo-
rere civitates si aut philosophi imperarent aut
imperatores philosopharentur.*

Il revint à Rome, lorsqu'un nouveau soulève-

ment des Marcomans le rappela ; il marcha contre eux ; au milieu de son expédition , la maladie le saisit, et il mourut.

Il meurt avec toute la tranquillité d'un sage ; il s'abstient d'alimens : il avait assez de la vie et des travaux de l'Empire ; et dans ses derniers momens , au milieu de ses amis , il leur parla ainsi : « Je ne suis nullement surpris que l'état où vous me voyez vous touche et vous attendrisse ; les hommes ont une compassion naturelle pour leurs semblables , et les malheurs dont nous sommes les témoins , nous frappent vivement. Mais j'attends quelque chose de plus que ces sentimens ordinaires qu'inspire la nature ; mon cœur me répond du vôtre , et mes dispositions à votre égard m'en promettent de pareilles de votre part. C'est à vous maintenant à justifier mon choix , à me faire voir que j'avais bien placé mon estime et mon affection , et à me prouver par des marques certaines que vous n'avez point perdu le souvenir de mes bienfaits. Vous voyez devant vous mon fils ; c'est à vos soins que je suis redevable de son éducation ; il sort à peine de l'enfance : dans les premiers emportemens de la jeunesse , comme sur une mer orageuse , il a besoin de gouverneur et de pilote , de peur que , sans expérience et sans guide , il ne s'égaré , et n'aille donner contre les écueils. Tenez-lui tous lieu de père ; qu'en me perdant , il me retrouve en chacun de vous ; ne le quittez point , donnez-lui sans cesse de bons avis et de salutaires instructions. Les plus grandes richesses ne peuvent fournir aux plaisirs

et aux débauches d'un prince voluptueux. S'il est haï de ses sujets, sa vie n'est guère en sûreté, et sa garde est pour lui un faible rempart. Nous voyons que les princes qui ont régné long-temps, et qui ont été à couvert des conjurations et des révoltes, ont plus pensé à se faire aimer qu'à se faire craindre. Ceux qui se portent d'eux-mêmes à l'obéissance, sont dans leur conduite et dans toutes les démarches au-dessus des soupçons; sans être esclaves ils sont bons sujets, et s'ils refusent quelquefois d'obéir, c'est qu'on leur commande avec trop de dureté, et qu'on joint à l'autorité l'outrage. Car il est bien difficile d'user avec modération d'une puissance qu'on possède sans partage, et qui n'a point de bornes. Donnez souvent à mon fils de semblables instructions, répétez-lui celles qu'il vient d'entendre; par là vous formerez pour vous et pour tout l'Empire un prince digne du trône, vous me marquerez votre reconnaissance, vous honorerez ma mémoire, et c'est l'unique moyen de la rendre immortelle. » En achevant ces paroles, il lui prit une si grande faiblesse, que ne pouvant continuer, il se laissa tomber sur son lit. Tous ceux qui étaient présens furent si pénétrés de ce discours qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Marc-Aurèle languit encore un jour, et mourut regretté de tous ses sujets, laissant à la postérité, dans l'histoire de sa vie, le modèle de toutes les vertus. Le peuple et les soldats furent également affligés de sa mort, et personne dans l'Empire ne l'apprit sans pleurer. Tous d'une commune voix lui donnaient les qualités de père de la

patrie, de prince habile, de vaillant capitaine, d'empereur plein de prudence et de modération, et ils ne disaient en cela que la vérité. (1) »

J'aime encore mieux cette parole du biographe Capitolin : « Lorsqu'il mourut, on ne le pleura pas : il semblait n'avoir été que prêté à la terre, et l'on disait qu'il allait rejoindre les Dieux dont il était l'image et l'égal.

L'Empire, Messieurs, était encore suffisamment tranquille et honoré : les Parthes avaient été réprimés dans leurs instincts de révolte. L'Arménie avait été pacifiée, et la Mésopotamie avait été cédée aux Romains. Les Marcomans, attaqués plusieurs fois, furent vaincus. En Espagne, en Gaule, en Angleterre, les troubles qui avaient éclaté furent réprimés; ainsi, l'Orient et l'Occident, l'Euphrate et le Rhin étaient alors paisibles. C'était au milieu de la docilité universelle du genre humain que Marc-Aurèle rendit son âme à Dieu. C'était un philosophe; il en avait les avantages, et comme maître du monde les inconvénients. Religieux disciple de la pensée et de la morale stoïque, il tenait plus à ses principes qu'à l'Empire, il semblait préférer son rôle de philosophe à son rang impérial; on le vit plusieurs fois faire publiquement des leçons de philosophie. Il avait tort : quand on est au gouvernement, on agit, on ne parle pas; il a eu l'esprit d'un philosophe, mais non le génie d'un politique. Il avait fait un acte im-

(1) Hérodien, livre premier.

mense, sans en soupçonner la portée, en associant à lui Lucius Vérus. Ce dernier eût-il été digne de l'Empire, il ne fallait pas l'y appeler, car l'Empire romain ne pouvait vivre qu'à la condition de l'unité la plus constante et la plus ferme. Marc-Aurèle avait aussi trop de faiblesse pour son fils; il fallait, puisqu'il connaissait ses vices, lui ôter le trône et faire passer sur une autre tête et dans une autre main la couronne et le sceptre du monde; il fallait que l'Empereur fût supérieur au père et aux affections du sang, que dis-je? Il n'y avait ici que le sang d'un gladiateur; c'est sa femme qui lui apporte cet indigne rejeton : et Marc-Aurèle n'a pas plus de courage envers Faustine qu'envers Commode.

Mais Messieurs, quel excellent homme, quelle ame! quelle bonté! quel résultat honorable de la philosophie pratique, quel admirable Stoïcien sur le trône, quelle sagesse sur l'origine des choses, sur la vie, sur la manière de se conduire dans la condition privée et dans la vie publique! Il ne s'est jamais démenti ce philosophe de douze ans, qui meurt à soixante-un ans; y a-t-il beaucoup d'exemples d'une pareille pratique? Marc-Aurèle avait passé sa vie à méditer, à étudier tout ce qu'on peut savoir sur Dieu, sur le monde et sur le gouvernement des choses humaines; il disait : « Il n'y a qu'un seul Dieu qui est partout, une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligens. — L'esprit de chacun est un Dieu, et une émanation de l'Être suprême. — Celui qui cultive sa raison doit être regardé comme un prêtre et un ministre

des Dieux, puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au-dedans de lui comme dans un temple. »

Y a-t-il beaucoup de différence entre cette philosophie et les vérités chrétiennes ? « Il faut se garder de faire injure à ce génie divin qui habite au fond de son cœur..... et se le conserver propice et favorable, en lui faisant modestement cortège comme à un Dieu.— Dédaigne tout le reste pour t'occuper uniquement du culte de ton guide et de ce qu'il y a de divin en toi.— Sois docile aux inspirations de ce génie émané de la substance du grand Jupiter, qui l'a donné à chacun pour gouverneur et pour guide : c'est notre esprit et notre raison.— Que le Dieu qui est au dedans de toi conduise et gouverne un homme vraiment homme. Tu ne verras rien de meilleur que le génie qui réside en toi, qui commande à tes propres désirs. Une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne; nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police.

Il faut supporter les hommes dans leurs défauts et leurs qualités ; Marc-Aurèle est à la fois le rédacteur et l'exemple de ce précepte. « Commencer le matin par se dire : aujourd'hui j'aurai à faire à des gens inquiets, ingrats, insolents, fourbes, envieux, insociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connaissent pas les vrais biens et les vrais maux. Mais moi qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, et le vrai mal dans ce qui est honteux, moi

qui sais quelle est la nature de celui qui me manque et qu'il est mon parent, non par la chair et le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne saurait dépouiller mon âme de son honnêteté. »

Le stoïcisme, la philosophie de l'antiquité est arrivée à l'amour charitable et à la sensibilité du christianisme. Maintenant voici de l'ironie et du haut comique. « O homme ! tu as été citoyen de la grande ville du monde. Que t'importe de ne l'avoir été que cinq ans ? Personne ne peut se plaindre qu'il y ait de l'inégalité dans ce qui se fait par les lois du monde. Qu'y a-t-il donc de fâcheux si tu es renvoyé de la ville, non par un tyran, ni par un juge inique, mais par la nature même qui t'y avait admis ? C'est comme si un acteur était congédié du théâtre par l'entrepreneur qui l'y avait employé. Hé ! je n'ai pas joué les actes, je n'en ai joué que trois ! Tu dis bien. Mais dans la vie, trois actes font une pièce complète ; car elle est toujours terminée à propos par celui qui, l'ayant composée, ordonne maintenant l'interruption. En tout cela tu n'as été ni l'auteur, ni la cause de rien. Va-t-en donc paisiblement, car celui qui te congédie est plein de bonté. »

C'est le maître du monde qui réfléchit ainsi sur l'humaine destinée. Ce n'est pas un penseur obscur qui médite sur la vie des humains : c'est l'Empereur. Ainsi la philosophie dont nous avons vu le berceau dans l'Inde et dans l'Égypte, qui a brillé dans la Grèce, a trouvé ses grands écri-

vains dans Aristote et Platon , qui s'est multipliée ensuite en des écoles infinies, et qui de ces écoles a passé dans Rome; la voilà dans son dernier représentant , dans le dictateur de l'Univers; elle finit avec un Empereur : c'est son dernier mot , c'est son testament impérial.

Autour de Marc-Aurèle, les écrivains ne manquaient pas : c'était Apulée , qui faisait de la magie et de la philosophie ; c'était Pausanias qui, dans sa description de la Grèce, nous apprend mieux que tout autre quelle était l'ancienne topographie de l'Hellade ; c'était Aulugelle, dont la compilation un peu indigeste est si utile à la connaissance de l'antiquité; enfin, c'était Lucien, sur lequel nous nous arrêterons : en face de l'homme sincère et grave, en face du vertueux Stoïcien, de l'excellent Empereur, qui oppose la philosophie aux nécessités publiques et aux nécessités particulières , Lucien , esprit incisif , railleur , fait aussi le testament de l'antiquité ; mais par malheur ce testament est une satire.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

24 juin 1876.

L'élément comique est assez rare dans les lettres antiques ; le premier qui l'a développé d'une manière vigoureuse est Aristophane , qui , sur la place publique d'Athènes , à la politique de son temps , aux partis , aux luttes de tribune , aux intrigues des hommes d'Etat , opposa son drame satirique , animé , allégorique , toujours mordant ; mais il ne se contenta pas de poursuivre les vices de la politique , il attaqua la philosophie , et se fit l'adversaire et le dénonciateur de Socrate . La philosophie ne fut pas entamée par ces agressions , car Socrate mourut pour elle , et si vous voulez bien reporter votre pensée à ce qui suivit , Platon et Aristote vinrent l'écrire et la constituer , après les excès d'Aristophane dont les peintures-satiriques n'avaient pas prévalu contre l'esprit humain . Après Aristophane , savez-vous quel est le dépositaire de l'élément comique , l'homme qui s'en

sert avec une industrie immortelle ? c'est Platon. Platon n'est pas seulement doué d'une intuition du premier ordre ; mais artiste, artiste grec, admirablement ironique, il s'arme du comique, pour poursuivre les sophismes des écoles.

Le génie Romain n'est pas comique : il a pesé sur le monde, et s'est montré grave et austère : il n'a pas cette spirituelle aptitude de saisir la face ridicule des choses. Tacite a de l'ironie, mais sombre et concentrée ; il arrive parfois au comique, mais par des tragédies ; Juvénal a de l'indignation, il trace des peintures qui pourront vous faire rire, mais après vous avoir fait trembler ; ce n'est pas l'élément comique qui domine à l'époque où nous sommes, à 493 ans du règne d'Auguste, entre Marc-Aurèle et Commode. Nous avons parcouru presque deux siècles ; le monde a eu des destinées souvent sanglantes, que nous avons déroulées ; vous l'avez vu paré de la nationalité italienne, vous avez assisté à la réaction plus puissante de jour en jour du monde et de l'Orient sur l'Occident ; dans ces conjonctures, un homme obscur se met à contempler le monde, le juge et s'en moque ; mais ce n'est pas un Romain, un homme né en Italie, dans les habitudes de la pensée latine, cela ne serait pas dans la nature des choses : c'est un Grec imprégné du génie de l'Orient ; occupons-nous à loisir de cet épisode.

On présume que Lucien vécut pendant le règne des deux Antonins, et même pendant une partie de celui de Commode. Il était né à Samasate en Syrie ; sa famille était peu fortunée ; elle avait besoin

du travail de ses membres et de ses enfans. Jeune, Lucien fut envoyé chez son oncle, qui était sculpteur; il devait apprendre ce rude métier qui n'achète la gloire que par le plus persévérant labeur, et qui condamne les Polyclète, les Michel-Ange, au travail des manœuvres; c'est à ce prix qu'il leur donne l'immortalité. Ces souvenirs jetés en bronze et en marbre, aux hommes, afin qu'ils imitent ce qui est grand et glorieux, ne parlaient pas à l'imagination du jeune Lucien; d'ailleurs son début dans l'atelier de son oncle n'avait pas été heureux, on lui avait donné à tailler un bloc de marbre, il fut maladroit et le brisa; grande colère de son oncle qui lui administre les écrivains, indignation de Lucien qui court se réfugier dans la maison paternelle, et ne veut plus retourner à l'atelier. Sur ces entrefaites, Lucien a un songe; il nous l'a raconté lui-même. D'un côté il voit apparaître la sculpture, et de l'autre la science; la sculpture est sale, elle a un tablier qui porte l'empreinte de ses travaux; en vain elle promet à ce jeune homme l'immortalité, trop de labeur semble à Lucien être le prix de cette gloire incertaine. La science fait au contraire à Lucien les plus gracieuses avances; elle lui annonce pour prix de ses études une existence glorieuse, les faveurs des grands, les applaudissemens du public, enfin, tout ce qui peut plaire à une jeune imagination, et l'exciter aux travaux littéraires. Le choix n'est pas douteux; il tourne le dos à la sculpture, et se livre tout entier aux lettres; cependant il fallait vivre, et ce fut le barreau qui parut à la famille.

de Lucien , et à lui-même , la carrière la plus profitable. Il plaida plusieurs causes à Antioche , mais ces discussions de faits , d'intérêts civils , d'hypothèques , d'héritages , lui déplurent , et il abandonna le barreau comme la sculpture. Au lieu de l'éloquence judiciaire , il se livra à l'éloquence appliquée à la philosophie , aux questions qui agitaient son siècle. C'était alors l'habitude des gens de lettres , de ceux qui étaient les représentans de la pensée , de parcourir le monde , d'annoncer que sur tel ou tel sujet , ils développeraient leurs idées , exposeraient les questions et les problèmes qui occupaient les ames. On parcourait la Grèce , l'Ionie , l'Asie ; on parlait à Athènes , à Antioche , en Cappadoce , en Syrie ; on rassemblait autour de soi des élèves qui apportaient des applaudissemens et de notables profits. Lucien se tourna de ce côté ; il visita l'Asie , la Grèce , l'Italie , il vit Rome , et nous a laissé la peinture des mœurs Romaines qu'il ne flatte pas. Il revint en Grèce , vécut quelque temps à Athènes , et après avoir passé l'âge de 40 ans , il sentit se révéler en lui le génie comique. Ce n'est plus un sophiste ordinaire , ce n'est plus un rhéteur revêtant quelques lieux communs d'une parole plus ou moins heureuse ; c'est un esprit hors de ligne , qui va se mettre à part , qui égayera le monde , et lui offrira le miroir dans lequel il pourra se reconnaître. Grande surprise pour le public romain et grec , car le talent de Lucien est une innovation , non pas tant par l'ironie elle-même que par l'étendue du sujet auquel elle s'applique.

Aristophanes avait raillé la place publique d'Athènes et les démagogues ; Platon avait soumis à d'ironiques discussions les écoles de la Grèce : mais Lucien fera plus encore , il se rira de tout : pour la première fois dans le monde antique l'ironie , l'élément comique , s'appliqueront à l'humanité elle-même.

Avant d'arriver aux choses dont s'est si spirituellement moqué Lucien, disons que l'étendue de son esprit comportait au ssi la gravité. Il a écrit d'une manière ferme et solide sur de nobles sujets ; il a bien senti le génie d'Hérodote , il a sympathisé avec la gravité majestueuse de Thucydide ; il a célébré Démosthènes d'une manière éclatante et nous a laissé la meilleure peinture de l'orateur grec , de son ame tragique , et de sa mort amenée par les persécutions des Macédoniens. Je n'énumérerai pas les ouvrages de Lucien, ses Dialogues des Dieux et ses Dialogues des Morts , ni les titres des différens morceaux qu'il a composés. Il vaut beaucoup mieux s'adresser aux principaux sujets de ses railleries.

Il n'y a rien de plus triste que la décadence des puissances ; elles meurent au milieu de l'inconsidération générale, elles expirent au milieu des insultes ; la moquerie a pu préparer leur chute, elle l'aggrave et l'accompagne toujours ; je veux parler du paganisme, de la religion de l'antiquité. Cette religion était la forme symbolique des idées éternelles , qui nourrissent et soutiennent l'humanité ; cette forme avait eu une admirable longévité, elle avait brillé long-temps ; main-

tenant elle était sur son déclin, la religion était dans le temple, les victimes expiraient sur les autels, mais au fond, on se moquait des Dieux. Les esprits éclairés n'y croyaient pas; on pouvait bien se mêler à la foule qui se répandait encore autour des simulacres antiques, mais par bienséance, par convenance sociale; il était d'un bon exemple de ne pas mépriser la religion de l'empire qui après tout faisait cause commune avec les institutions politiques.

Cependant cette moquerie, cette incrédulité, n'avait pas encore trouvé son interprète et son verbe jusqu'à l'avènement de Lucien, jusqu'à sa loquacité satirique; car il est diffus, et quelquefois sa plaisanterie s'affaiblit en se prolongeant; mais enfin même avec les défauts de Lucien, l'incrédulité avait trouvé son poète et son orateur.

Nous sommes dans l'Olympe, et Neptune heurte à la porte de Jupiter, il veut entrer.

Neptune. Peut-on entrer chez Jupiter, Mercure ?

Mercury. Non, Neptune.

N. Annonce-moi toujours.

M. Ne me presse pas davantage, te dis-je, le moment n'est pas favorable, et tu ne saurais le voir en cet instant.

N. Est-ce qu'il est avec Junon ?

M. Non, c'est toute autre chose.

N. Ah ! j'entends, Ganimède est là dedans.

M. Ce n'est pas cela, mais il est malade.

N. D'où lui vient, Mercure, cette incommodité ?
Ce que tu dis là est surprenant.

M. J'aurais honte de te dire de quelle nature est sa maladie.

N. Tu ne dois point en rougir vis-à-vis de moi, qui suis un Dieu.

M. Il vient d'accoucher tout à l'heure, Neptune.

N. Fi donc ! il vient d'accoucher, et de quoi ? Je ne savais pas encore qu'il fût tout à la fois mâle et femelle ; mais son ventre ne nous avait pas par son enflure annoncé sa grossesse.

M. Tu as raison , aussi n'était-ce pas là qu'il portait son enfant.

N. J'entends , c'est de la tête qu'il est encore accouché , comme lorsqu'il engendra Minerve. Ce Dieu a le cerveau terriblement fécond.

M. Point du tout, c'est dans la cuisse qu'il portait l'enfant de Sémélé.

N. Fort bien ; le brave accouche de toutes les parties de son corps ; mais quelle est cette Sémélé ?

M. C'est un Thébaine , l'une des filles de Cadmus , avec laquelle Jupiter avait un commerce amoureux , et qu'il avait rendue grosse.....

N. Ensuite il est accouché pour elle ?

M. Certainement , quoique cela te paraisse fort extraordinaire. Junon , dont tu connais la jalousie , étant allé trouvé Sémélé lui persuada de demander à Jupiter qu'il l'a vint voir avec sa foudre et ses éclairs ; celui-ci lui accorda sa demande ; il vint , armé de son tonnerre , et embrasa la maison. Sémélé périt dans l'incendie , mais Jupiter m'ordonna d'ouvrir le corps de cette femme , et de lui appor-

ter l'embryon encore imparfait, et qui n'avait que sept mois. J'exécutai ses ordres; il se fendit la cuisse et y déposa l'enfant, pour qu'il y achevât son terme. Aujourd'hui que le troisième mois est révolu, il vient de le mettre au monde. Les douleurs de l'accouchement l'ont rendu malade.

N. Où donc est à présent l'enfant ?

M. Je l'ai porté à Nissa, et l'ai donné à nourrir aux Nymphes de cette île. On l'appelle Dionysus.

N. Par conséquent Jupiter est tout à la fois le père et la mère de ce Dionysus.

M. Cela est vraisemblable; je m'en vais promptement lui porter de l'eau pour laver sa blessure, et lui faire, comme à une nouvelle accouchée, tout ce qui est usité en pareil cas.

Autre scène. Mercure vient trouver le Soleil.

Mercury. Soleil, Jupiter te défend de pousser ton char dans les cieus aujourd'hui, demain, et jusqu'au troisième jour; pendant tout ce temps il n'y aura qu'une seule nuit. Les heures vont détacher les chevaux; pour toi, éteins ton feu, et repose-toi pendant long-temps.

Le Soleil. Tu viens m'annoncer là, Mercure, des ordres bien singuliers et d'une nouvelle espèce. Eh ! quoi, me soupçonne-t-on d'avoir commis quelque faute en conduisant mon char, ou passé les bornes qui me sont prescrites ? Jupiter irrité contre moi a-t-il résolu de faire la nuit trois fois plus longue que le jour ?

M. Il n'est rien de tel, et cela ne sera pas pour toujours. Mais Jupiter demande en ce moment une nuit beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire.

Le S. Où est-il donc ? et de quel endroit t'a-t'il envoyé pour m'annoncer ces ordres ?

M. De Béotie , de chez la femme d'Amphitryon , avec laquelle il est couché.

Le S. Il en est amoureux ? Est-ce qu'une nuit n'est pas suffisante ?

M. Nullement , car de cette union doit naître un Dieu illustre par un grand nombre de travaux , et il est impossible qu'il soit achevé dans une seule nuit.

Le S. A la bonne heure , qu'on l'achève , j'y consens ; mais , Mercure , cela n'arrivait pas du temps de Saturne (car il n'y a plus que moi de ce temps-là). Ce Dieu ne découchait point d'avec Rhéa. Il ne quittait pas le ciel pour aller en bonne fortune à Thèbes. Le jour était le jour , et la nuit durait en proportion des saisons. On n'avait point alors d'intrigues avec les mortelles. Mais aujourd'hui pour une misérable femme il faut tout bouleverser. L'oisiveté va rendre mes chevaux plus rétifs ; le chemin deviendra plus difficile , en restant trois jours sans être pratiqué ; les hommes vivront malheureusement plongés dans les ténèbres , et tout le fruit qu'ils retireront des amours de Jupiter , sera de rester sans rien faire , dans une longue obscurité , en attendant qu'il ait achevé cet athlète dont tu parles. »

C'est la première fois que l'Olympe est bafoué de cette façon dans son chef , dans l'olympien , dans le porte-tonnerre , dans le maître du monde. Il faut voir encore une assemblée des Dieux , où toutes les questions de religion sont agitées.

Jupiter. Hier, Junon, Timoclès le stoïcien et l'épicurien Damis (je ne sais ce qui donna lieu à leur discours) ont long-temps disputé sur la providence en présence d'un grand nombre de gens distingués, et ce qui me fit beaucoup de peine, Damis avança qu'il n'y avait point de Dieux, qu'ils ne surveillaient et ne dirigeaient en aucune façon les actions des humains. Mais Timoclès, en galant homme, s'est efforcé de plaider notre cause. Bientôt la foule est accourue de tous côtés ; cependant la dispute n'a pu être terminée, on s'est séparé après être convenu, toutefois, d'examiner un autre jour le reste de la question. Tous les esprits sont à présent en suspens, et l'on veut entendre ces philosophes pour savoir quel sera le vainqueur et celui qui paraîtra avoir dit la vérité. Vous voyez le danger qui nous menace, combien nos affaires périclitent, et à quelle extrémité nous réduit un seul homme. Il faut en effet de deux choses l'une, ou que notre pouvoir soit méprisé et que nous ne passions pour être rien que des noms, ou que nous soyons toujours honorés comme auparavant, si Timoclès sort victorieux de la dispute. »

On convient d'assembler tous les Dieux pour être témoins de la controverse qui va s'ouvrir entre le stoïcien Timoclès et l'épicurien Damis. Les Dieux s'y rendent, et Jupiter doit présider l'assemblée ; c'est lui qui est chargé de faire la harangue d'ouverture. Il dit tout bas à Mercure que dans ce moment il ne se sent pas en verve ; Mercure lui dit : « Tu ruines par là toutes les affaires ; ton silence commence à devenir suspect à l'assemblée, qui

s'attend, d'après un tel retard, à entendre les plus grands malheurs.

Jupiter. Veux-tu que je prenne pour exorde ce vers d'Homère ?

Mercur. Lequel ?

J. Ecoutez-moi , grands Dieux , et vous, belles Déesses.....

M. Fi donc ! tu nous as parodié assez souvent ce début. Mais si tu le juges à propos , laisse là l'emphase poétique , choisis quelque'une des harangues de Démosthènes contre Philippe, et l'accommode à ton sujet, au moyen de quelques légers changemens. C'est ce que font aujourd'hui la plupart des orateurs.

J. Tu as raison. Voilà une méthode fort abrégée de paraître éloquent ; elle est facile et d'une extrême commodité pour ceux qui se trouvent dans l'embarras. Je commencerai donc sur le champ.....»

Après la harangue du maître des Dieux, Mercure, qui est l'huissier de l'Olympe, prend la parole :

Mercur. Paix là ! Silence : écoutez. Quel est celui des Dieux auquel il est permis de parler, qui ayant atteint l'âge nécessaire, veut donner son avis ? qu'est-ce que ceci ? aucun ne se lève. Vous restez dans le silence, frappés sans doute de la grandeur des périls dont vous venez d'être instruits.

Momus. Que la terre et les mers puissent tous vous confondre ! Pour moi , si la permission de parler m'était donnée, j'aurais à Jupiter bien des choses à dire.

Jupiter. Parle , Momus , parle avec confiance,

puisqu'il paraît que c'est pour le bien public que tu veux dire ton avis avec toute liberté.

M. Ecoutez donc, ô Dieux, je parle d'après mon cœur. Je m'attendais déjà depuis long-temps à la situation critique où se trouvent aujourd'hui nos affaires. Je prévoyais qu'une foule de semblables sophistes autorisant son insolence sur notre conduite, s'élèverait contre nous, et en vérité, ce n'est ni contre Epicure, ni contre ses disciples et les héritiers de sa doctrine qu'il faut se fâcher de ce que les hommes ont une opinion de nous. En effet, que veut-on qu'ils pensent lorsqu'ils voient les gens vertueux méprisés, accueillis par la pauvreté, par les maladies, par la servitude ; les fripons et les scélérats, au contraire, portés au faite des honneurs, regorgeans de richesses, et faisant ployer sous leur autorité ceux qui les surpassent en mérite ; les sacrilèges, qui, loin d'être punis, restent inconnus ; tandis que l'on crucifie, que l'on fait expirer sous le bâton des hommes qui quelquefois n'ont pas commis la moindre injustice. Il est tout naturel qu'à la vue de ces désordres, les hommes s'imaginent que nous n'existons point. »

Neptune prend la parole ; Apollon la prend à son tour et reproduit le langage obscur et énigmatique de ces oracles. Hercule aussi ouvre son avis : « Pour moi, mon père, quoique je ne sois ici qu'un intrus, je ne balancerai cependant pas à dire mon avis ; le voici : lorsque l'assemblée sera formée, et que nos philosophes seront aux prises, si Timoclès a l'avantage, laissons continuer la dispute, qui sera toute à notre honneur. Mais s'il en est

autrement, trouvez bon que j'ébranle les colonnes du portique, et le renverse sur Damis, afin que cet homme abominable ne nous outrage plus.

Momus. Hercule ! ah ! Hercule ! ton avis est bien brutal, et sent terriblement le Béotien ; faut-il pour un scélérat faire périr tout le monde, et détruire en outre le portique avec Miltiade, Marathon et Cynégire ? »

Enfin la lutte s'ouvre entre Damis et Timoclès.

Timoclès. Pourquoi dis-tu, sacrilège Damis, qu'il n'y a point de Dieux, ou que leur providence ne veille pas sur les hommes ?

Damis. Non, il n'y en a point : mais dis-moi auparavant quelle raison te porte à croire qu'ils existent ?

T. Point du tout, c'est à toi de me répondre, scélérat.

D. Nullement, c'est à toi-même.

Jupiter. Jusqu'ici le nôtre fait mieux, il crie le plus fort. A merveille ! Timoclès, couvre-le d'injures, c'est en cela seul que tu seras vainqueur. Dans tout le reste, il te rendra plus muet qu'un poisson.

T. Non, par Minerve ! je ne te répondrai pas le premier.

D. Cela étant, Timoclès, interroge-moi, tu as vaincu en faisant ce serment, mais parle du moins sans injure, je te prie.

T. Tu as raison. Dis-moi donc, homme abominable, crois-tu que les Dieux exercent une providence ?

D. Non.

T. Que dis-tu ? Rien n'est conduit par leur sagesse ?

D. Rien.

T. Et aucun Dieu n'a soin de régler l'Univers ?

D. Aucun.

T. Il est donc emporté au hasard, par une cause incertaine ?

D. Oui.

T. Eh quoi ! vous l'entendez, Athéniens, et vous le souffrez, et vous ne lapidez pas cet impie ?

D. Pourquoi exciter le peuple contre moi, Timoclès, et pour quelle raison te mets-tu si fort en colère en faveur de tes Dieux qui ne s'y mettent jamais ? ils n'ont fait encore aucun mal, quoique depuis long-temps ils m'aient entendu, si cependant ils entendent

T. Que puis-je répondre à des discours si impudens, Damis ?

D. Ce que je désire depuis long-temps apprendre de toi. Qui a pu t'engager à croire à la providence des Dieux ?

T. L'ordre et le mouvement de l'Univers : voilà ce qui m'a persuadé. Le soleil toujours fidèle à suivre la même route, la lune sujette à des révolutions régulières, le retour constant des saisons, le développement des plantes, la reproduction des animaux, qui sont si parfaitement organisés, qui se nourrissent, se meuvent, pensent, marchent, sont charpentiers et cordonniers, toutes ces mer-

veilles et mille autres semblables paraissent être les effets d'une providence.

D. Tu prends pour preuve ce qui est en question, Timoclès. Il n'est point du tout évident que ces merveilles soient l'ouvrage d'une providence. J'avouerai bien que ces faits sont tels que tu le dis, mais rien ne peut me forcer à croire que la providence en soit l'auteur. Il se pourrait que produits par le hasard, ces êtres se conservassent encore aujourd'hui dans le même état et suivissent les mêmes lois. Toi tu donnes à leur arrangement le nom de nécessité, et tu te mets ensuite en colère contre ceux qui n'adoptent point ton opinion. Il ne suffit pas de faire l'énumération de ces phénomènes et de leur donner des éloges, pour prouver que l'Univers est gouverné par une providence. Cette preuve est de *mauvais aloi*, comme dit le poète comique : donne-nous-en une autre.

T. Je ne pense pas qu'il en soit besoin ; cependant je vais t'interroger, réponds-moi : Homère te paraît-il un excellent poète ?

D. Certainement.

T. Eh bien ! c'est lui qui, en parlant de la providence des Dieux, m'a persuadé de sa réalité.

D. Mais, raisonneur admirable, tout le monde avouera sans difficulté qu'Homère est un excellent poète, cependant ni lui, ni aucun autre, ne passera jamais pour un témoin véridique de ces sortes de choses ; car les poètes ont moins à cœur de dire la vérité que de charmer leurs auditeurs. C'est pour cela qu'ils chantent en vers, qu'ils récitent des fa-

bles, enfin, toutes leurs inventions n'ont pour but que le plaisir. »

La conversation continue, voici un résumé fait par Damis. « Tu as raison, Timoclès, et tu me rappelles à propos les usages des différens peuples : ils peuvent faire connaître combien est incertain tout ce que l'on dit des Dieux. En effet, ces usages ne sont rien moins qu'uniformes ; ils sont aussi divers qu'il y a de différentes nations. Les Scythes, par exemple, offrent des sacrifices à un cimetière : les Thraces, à Zalmoxis, esclave fugitif de Samos, qui vint se réfugier chez eux ; les Phrygiens adorent Méné ; les Ethiopiens le jour ; les Cylléniens, Phalès ; les Assyriens, une colombe ; les Perses, le feu ; les Egyptiens, l'eau. Cependant l'eau est la divinité commune de l'Egypte ; mais en particulier Memphis rend hommage à un bœuf, Péluse à l'oignon, d'autres villes à l'ibis ou au crocodile. Le Cynocéphale, le chat, le singe, sont les Dieux de quelques autres. Dans les bourgades, les uns regardent l'épaule droite comme un Dieu, tandis que ceux qui demeurent vis-à-vis adorent l'épaule gauche. Ceux-ci révèrent la moitié d'une tête, et ceux-là un pot ou un plat de terre. Comment ne rirait-on pas tant d'extravagance, ô mon cher Timoclès !

Momus. Ne disais-je pas, ô Dieux, que tout cela se découvrirait un jour, et qu'on en ferait une sévère critique ?

J. Tu l'as dit, il est vrai, et tu nous en as fait de justes reproches ; aussi je tâcherai de corriger ces abus, si nous parvenons à éviter les dangers actuels.

T. Du moins, ennemi des Dieux, de qui peux-tu dire que les prédictions et les oracles soient l'ouvrage, si ce n'est celui des Dieux mêmes et la preuve de leur providence.

D. Ah ! mon ami, garde là-dessus le silence ; car je te demanderai duquel de ces oracles tu veux parler. Est-ce celui qu'Apollon Pythien donna au roi de Lydie ; oracle ambigu et ayant, comme quelques Mercures, un double visage, ressemblant des deux côtés et présentant la même figure en quelque sens qu'on se tourne ? lequel des deux empires Crésus doit-il renverser, en traversant l'Alys ; est-ce le sien, est-ce celui de Cyrus ? Cependant l'infortuné roi de Sardes avait acheté plusieurs talens cet oracle trompeur.

M. Dieux ! le voilà qui va entrer dans le détail des objets que j'ai toujours craints le plus ! Où est à présent notre joueur de cythare ? qu'il descende et se justifie envers Damis de tout ce dont il l'accuse.

J. Tu nous assassines, Momus, par tes plaisanteries hors de saison.

T. Vois ce que tu fais, scélérat, peu s'en faut que par tes discours tu ne renverses les temples des Dieux et leurs autels.

D. Je ne les renverse pas tous, Timoclès ; en effet, qu'ils soient remplis de parfums et d'encens, quel mal peut-il nous en arriver ? mais je verrais avec plaisir renverser, de fond en comble, ceux de Diane en Tauride, sur lesquels cette vierge se plaît à se régaler de festins barbares.

J. D'où nous vient encore ce malheur dont nous

ne pouvons nous défendre ? cet homme insolent n'épargne aucun des Dieux ; il parle avec autant de licence que s'il était sur un tombereau.

Il frappe tour à tour le coupable et le juste.

M. En vérité, on n'en trouverait guère parmi nous qui fussent tout-à-fait innocens, et peut-être qu'en continuant, cet homme va toucher à quelque un de nos principaux mystères.

T. Eh quoi ! ennemi des Dieux, n'entends-tu pas Jupiter lui-même tonner.

D. Et comment n'entendrais-je pas le bruit du tonnerre, Timoclès ? Mais si c'est Jupiter qui tonne, tu le peux mieux savoir que moi ; tu arrives sans doute du séjour des Dieux. Car ceux qui ont été en Crète disent qu'ils ont vu un certain tombereau surmonté d'une colonne, laquelle apprend aux puissans que Jupiter ne tonnera plus, attendu qu'il est mort depuis long-temps.

M. Voilà justement ce que j'attendais ; je me doutais depuis long-temps que notre homme allait en parler. Et quoi donc, Jupiter ! tu pâlis ; la peur te fait claquer les dents. Allons, il faut montrer plus de courage et mépriser ces homuncules.

J. Que parles-tu de les mépriser ? tu ne vois donc pas combien il a d'auditeurs, et avec quelle chaleur ils adoptent ses sentimens contre nous. Damis les entraîne, il les enchaîne par les oreilles.

M. Que t'importe ? quand tu le voudras, tu les enlèveras tous avec une chaîne. »

La harangue continue, et Damis, après avoir confondu par ses raisons Timoclès, abandonne la place.

T. Tu t'avoues donc vaincu , puisque tu te retires ?

D. Oui , Timoclès ; car , à l'exemple de ceux qui se voient maltraités par leurs ennemis , tu te réfugies aux autels. Je veux même , au nom de ton ancre sacrée , faire avec toi un pacte sur ces mêmes autels , de ne plus disputer ensemble sur de pareilles matières.

T. Tu prétends te moquer de moi , destructeur de tombeaux ! scélérat abominable ! esclave à traiter à coups de fouet , infâme ! Nous savons quel était ton père ; que ta mère était une gourgandine ; que tu as tué ton frère. Adultère , gourmand , impudent , reste donc un instant , tu ne t'en iras qu'après avoir été étrillé : je te briserai la figure avec ce tesson , monstre d'impureté. »

Ces injures ne vous rappellent-elles pas les adversaires de Pascal , qui , ne sachant que lui répondre , l'appelaient *tison d'enfer* ? Tout le Dialogue de Lucien est triomphant sur le personnel de l'Olympe ; cette biographie satirique s'attaque à toutes les traditions , les dépouille , et les raille d'une manière implacable. Mais quant à l'opinion qu'il n'y a pas de Providence dans le monde , Lucien outrepassait le but. D'ailleurs , il est probable qu'il ne disait pas sa propre pensée : mais il voulait opposer l'incrédulité la plus complète à l'orthodoxie de l'Olympe.

Voilà ce qu'étaient alors les Dieux et comment ils étaient traités : ainsi la religion est reniée ; ce n'est pas assez ; la gloire historique , les résultats de la civilisation du monde , ne sont pas plus épar-

gnés. Diogène rencontre Alexandre et lui dit : — Eh quoi ! Alexandre , tu es mort ainsi que nous tous ?

Alexandre. Tu le vois , Diogène , il n'est point étonnant qu'étant homme je sois mort à mon tour.

Diogène. Ammon disait donc un mensonge , lorsqu'il t'appelait son fils ? Tu étais réellement celui de Philippe.

A. Sans doute j'étais fils de Philippe ; je ne serais pas mort , si j'eusse été celui d'Ammon.

D. Et ce qu'on disait d'Olympias était donc également faux , qu'un serpent couchait avec elle , qu'on l'avait vu dans son lit , que c'était à lui que tu devais la naissance , et que Philippe était dans l'erreur en se croyant ton père.

A. J'ai autrefois entendu dire tout cela aussi bien que toi , mais je vois à présent que ni ma mère , ni les prophètes d'Ammon ne disaient rien de sensé. »

Alors Diogène accable Alexandre d'injures sur sa gloire , sur son existence , sur tout ce qu'il a fait , il lui dit : « Eh bien ! n'éprouves-tu aucun chagrin au souvenir de Babylone , de Bactres , de ces énormes éléphants , des honneurs qu'on te rendait , de ta haute renommée , de ce triomphe éclatant où , revêtu d'une robe de pourpre , le front ceint d'une bandelette blanche , tu te voyais trainé sur un char magnifique ? Eh quoi ! tu pleures , insensé ! Le sage Aristoste ne t'a-t-il pas appris à ne point compter sur la stabilité des faveurs de la fortune ? »

Ainsi voilà toute la mission historique d'Alexandre

ournée en dérision. Cette divinité que le monde avait adoptée , cette descendance de Jupiter qui , se réunissant à la descendance de Philippe , avait idéalisé aux yeux du monde le rôle le plus héroïque , tout cela tombe sous l'ironie de Lucien : voici la réponse d'Alexandre : « Ah! ce philosophe fut de tous mes flatteurs le plus détestable. Si tu savais seulement tout ce qu'il a fait , cet Aristote ; combien il me demandait, quelles lettres il m'écrivait, et comme il abusait de ma confiance, tantôt en me flattant sur mon amour pour les sciences , tantôt en donnant des éloges à ma beauté (comme si la beauté eût fait partie du souverain bien), en approuvant toutes mes actions , en exaltant mes richesses! Car, pour n'avoir point à rougir de toutes celles qu'il avait reçues de moi, il les mettait au rang des véritables biens. Cet homme , Diogène , n'était qu'un fourbe adroit et rusé ; tout le fruit que j'ai retiré de sa sagesse , a été de m'affliger de la perte de ces biens, comme si j'avais perdu des trésors d'un prix inestimable. »

Après la gloire , voilà la philosophie qui tombe sous la verge de Lucien. Lucien a consacré plusieurs Dialogues à la satire de la philosophie. Un jour , toutes les sectes furent mises à l'encan , et il fut question de vendre les philosophes en détail. Jupiter fait l'office d'une espèce de commissaire-priseur , qui préside à cette estimation de la sagesse dans ses premiers représentans. Mercure présente l'un après l'autre les hommes qui doivent être vendus : et alors , Messieurs, que se passe-t-il sous nos yeux ? Les plus nobles (je ne

parle pas de ceux qui par l'exagération de leur doctrine pouvaient prêter au ridicule), les plus nobles soutiens de l'humanité, Chrysispe, Socrate, Platon, sont insultés de la plus indigne façon. Lucien sentit qu'il avait été trop loin et qu'il n'était pas permis de promener l'injure sur la face des plus illustres représentans de la pensée, de la sagesse humaine; alors il imagina une espèce de rétractation d'artiste, sous le titre des *Pêcheurs et les Ressuscités*. Socrate a rassemblé tous les philosophes qui se sont mis à la poursuite de Lucien, pour venger leur injure. Lucien cherche à se justifier. Enfin on l'amène devant la Vérité et la Philosophie, et là il veut expliquer qu'il n'a pas prétendu se moquer de la véritable Philosophie, mais de la fausse. Ensuite, il propose un moyen, un moyen certain : il propose une pêche; il prend une ligne et un hameçon auquel il met des figues et de l'or pour servir d'appât, et il doit ainsi pêcher les prétendus sages les uns après les autres, que viendront reconnaître les philosophes, et dire s'ils les avouent; suivant le jugement porté sur ces sophistes péchés à l'hameçon, Lucien sera absous ou déclaré coupable. Lucien parle de lui sous le nom de Parrhésiade. « Restez en silence pendant que je pêcherai; toi, Neptune, Dieu des pêcheurs, et toi, belle Amphitrite, envoyez-moi un grand nombre de poissons. Ah! j'aperçois un saumon d'une taille prodigieuse, ou plutôt une dorade.

La Conviction. Non, c'est un chat marin. Le
Lerminier.

voilà qui court, la gueule ouverte, sur l'hameçon; il flaire l'or, il s'approche, il y a goûté, il est pris : tirens.

Parrhés. Aide-moi à soutenir la ligne. Bon, le voilà en haut ; voyons un peu : qui es-tu, beau poisson ? C'est un requin : ah Dieux ! quels dents ! Eh quoi ! tu t'es laissé prendre au moment où tu léchais les pierres, sous lesquelles tu espérais apparemment pouvoir te cacher ! Mais nous allons t'exposer aux yeux de tout le monde et te suspendre par les ouïes. Arrachons-lui de la gueule l'hameçon et l'appât. Eh, eh ! il n'y a plus rien à l'hameçon ; le drôle a avalé la ligne et l'or.

Diogène. Par Jupiter ! il faut les lui faire rendre ; nous en avons besoin pour en prendre d'autres.

P. Voilà qui est bien ; qu'en dis-tu, Diogène ? Sais-tu quel est celui-ci ? cet homme t'appartient-il ?

D. Nullement.

P. Combien crois-tu qu'il vaille ? Pour moi, je l'ai estimé dernièrement deux oboles.

D. C'est beaucoup ; on ne saurait manger d'un tel poisson. »

Après Diogène, Platon et Chrysippe désavouent également les sophistes qui se sont laissés prendre à l'appât de l'or et des voluptés.

Ainsi Lucien avait à cœur de montrer que, s'il s'était élevé contre la fausse Philosophie, il honorerait la bonne.

Dans le temps dont nous parlons il y avait un besoin immense d'occuper les esprits ; chacun cherchait les actions les plus bizarres, qui puissent fixer sur lui les regards de l'univers. On vou-

lait absolument être regardé par le monde; c'était une fantaisie. Étrange infatuation !

L'univers, mon ami, ne songe pas à toi.

Un certain Pérégrinus imagina d'annoncer qu'aux jeux Olympiques, à telle heure, à tel jour, il se brûlerait, et renouvellerait l'immolation d'Hercule. Or, à cette époque, Lucien était en Grèce, à Athènes, et il vit lui-même cette folie. Il écrivit à un de ses amis, pour lui raconter l'action de ce Pérégrinus.

« Le malheureux Pérégrinus, ou Protée (comme il aimait à se faire appeler), vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère. Le désir de se faire un nom lui avait déjà fait prendre mille formes différentes et jouer une infinité de personnages. Enfin, cet amour insensé de la gloire l'a déterminé à se changer en feu. Cet admirable philosophe s'est brûlé comme un autre Empédocle. La seule différence est que ce dernier a eu soin que personne ne le vît se précipiter dans les gouffres de l'Etna; au lieu que mon héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce, pour monter, en présence d'un grand nombre de spectateurs, sur le bûcher qu'il s'était construit lui-même, et pour avoir une foule d'auditeurs des beaux discours qu'il débita aux Grecs, quelques jours avant d'accomplir son audacieuse résolution. »

Lucien raconte la vie de Pérégrinus. Pérégrinus, né dans la religion de l'empire, imagina de se faire chrétien, et pendant un certain temps il fut estimé par tous ceux qui professèrent la foi du Christ.

Lucien fait le récit de ce moment de la vie de Pérégrinus, et vous verrez comment le Christianisme est injustement traité. « Ce fut vers ce temps qu'il apprit les secrets admirables de la religion des Chrétiens, en s'associant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs docteurs (Ici se trouve une grande lacune dans le texte). Que vous dirai-je de plus? Il (on présume que cet *il* se rapporte au fondateur du Christianisme), il leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfans en comparaison de lui. Il était tout à la fois prophète, pontife et chef de leurs assemblées, jouait à lui seul tous les rôles, expliquait leurs livres, en composait lui-même. Les Chrétiens le regardèrent comme un Dieu, en firent leur législateur et lui donnèrent le titre de Préfet. En conséquence, ils adorent ce grand homme, qui a été crucifié en Palestine, pour avoir introduit ce nouveau culte dans le monde.

» Protée ayant été arrêté comme Chrétien, fut jeté en prison. Cet événement lui procura pour le reste de sa vie une grande autorité, et lui valut la réputation d'avoir fait des miracles. Rien n'était plus capable de flatter sa vanité. Du moment qu'il fut dans les fers, les Chrétiens, qui regardaient son malheur comme le leur propre, mirent tout en œuvre pour l'enlever; et comme cela leur était impossible, ils lui rendirent du moins toutes sortes de services, avec un zèle et un empressement infatigables.

» Bien plus, quelques villes d'Asie lui envoyèrent des députés au nom de tous les Chrétiens,

pour le consoler , lui apporter des secours et défendre sa cause. Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle promptitude ils volent au secours de ceux de leur secte qui éprouvent un pareil malheur , rien ne leur coûte alors. »

Lucien rend témoignage sans le vouloir, à la foi, au prosélytisme et à la charité qui animaient les Chrétiens ; mais voici maintenant le dernier degré de la passion et de l'injustice.

« Ces malheureux croient qu'ils sont immortels, et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices, et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a persuadé qu'ils étaient tous frères. Dès qu'une fois ils ont changé de culte, ils renoncent aux Dieux des nations et adorent ce sophiste crucifié, dont ils suivent les lois. Comme ils reçoivent ses préceptes avec une conformité aveugle, ils méprisent tous les biens et les croient communs. Si donc il s'élevait parmi eux un imposteur adroit, il pourrait s'enrichir très promptement, en se moquant de ces hommes simples et crédules. »

Ensuite, Lucien nous montre Pérégrinus quittant le Christianisme, et renié par les Chrétiens, dès qu'ils se furent aperçus de son imposture. Enfin Pérégrinus arrive aux jeux Olympiques, et déclare qu'il va se brûler aux yeux de toute la Grèce.

« Lorsque j'arrivai à Olympie, je trouvai l'Opisthodomé rempli d'une foule de gens, dont les uns approuvaient, les autres blâmaient le dessein de Protée, mais avec tant de chaleur qu'ils étaient sur le point d'en venir aux mains. En cet instant,

Protée lui-même , suivi d'une multitude considérable , parut derrière l'enceinte ou s'exercent les hérauts. Là , il fit un long discours sur toutes les actions de sa vie , sur les dangers qu'il avait courus , les fatigues qu'il avait essayées par amour pour la philosophie. Je ne pus en entendre qu'une petite partie ; la foule était devenue si considérable , que je craignis d'éprouver le sort de plusieurs personnes , qui furent écrasées presque sous mes yeux. Je me retirai donc , laissant mon sophiste prononcer son oraison funèbre avant sa mort. Cependant , autant que je pus l'entendre , il disait qu'il voulait couronner une vie toute d'or par une fin également d'or ; qu'après avoir vécu comme Hercule , il voulait mourir comme ce héros , et être volatilisé dans les airs. « Je veux , ajouta-t-il , rendre en mourant service à tous les hommes et leur apprendre à mépriser le trépas : il faut qu'ils me servent tous de Philoctètes. » Il y avait là quelques imbéciles qui se mirent à pleurer et à lui crier : *Conservez-vous pour les Grecs* ; mais d'autres plus fermes lui crièrent à l'instant : *Achievez votre entreprise*. Ce discours troubla singulièrement notre vieillard , qui espérait qu'on s'opposerait à son dessein , qu'on ne le laisserait pas se précipiter dans les flammes , et qu'il aurait l'air de conserver la vie malgré lui ; mais ce mot imprévu : *Achievez votre entreprise* , le déconcerta tout-à-fait ; et quoiqu'il eût déjà la couleur livide des morts , il pâlit , trembla et cessa de parler. Tu peux juger , cher Chronius , combien cela me fit rire. Je n'avais , en vérité , nulle compassion pour un homme , le plus vain de tous ceux

qui ont été agités par la furie de la gloire. Un nombreux cortège le suivait, et sa vanité eut de quoi se repaître en jetant les yeux sur la foule qui le considérait. Le malheureux ne faisait pas réflexion que les scélérats que l'on mène à la croix et ceux qui sont entre les mains du bourreau ont souvent une suite plus nombreuse.

» Cependant les jeux finirent. Je n'en vis jamais de plus beaux. La rareté des voitures, occasionnée par le grand nombre des personnes qui étaient déjà parties, m'obligea de rester malgré moi.

» Protée différait toujours à exécuter sa promesse. Enfin, il annonça que la nuit suivante il donnerait le spectacle qu'on attendait. Un de mes amis vint me prendre vers le milieu de la nuit, et nous allâmes droit à Harpines, où était le bûcher. Cet endroit est éloigné d'Olympie de vingt stades, et situé au-dessous de l'Hyppodrome, pour ceux qui marchent vers l'Orient. En arrivant, nous trouvâmes le bûcher construit dans une fosse profonde d'une brasse, et remplie de toutes sortes de matières combustibles. La scène était éclairée par un grand nombre de flambeaux. Lorsque la lune fut levée (car il fallait bien qu'elle fût aussi témoin de cet exploit admirable), Protée s'avança dans son costume ordinaire, entouré des principaux Cyniques, et précédé de notre brave Patras, qui tenait un flambeau et s'acquittait à merveille du second rôle de la pièce. Protée portait aussi un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun de son côté y met le feu : le bois sec et les flambeaux produisirent à l'instant une grande flamme.

» C'est ici, cher Chronius, que j'ai besoin de toute ton attention. Protée déposa sa besace, mit bas sa massue d'Hercule, se dépouilla de son manteau, et parut avec une chemise horriblement sale. Alors il demanda de l'encens; on lui en donna; il le jeta dans le feu, et se tournant vers le midi (comme si le midi avait quelque rapport avec cette farce), il s'écria : *O mes génies maternels et paternels, recevez-moi avec bonté!* En disant ces mots, il s'élança dans le brasier et disparut.

» La flamme qui s'était élevée l'enveloppa et le déroba entièrement à notre vue. Je te vois rire encore une fois, cher Chronius, de la catastrophe de cette tragédie. Pour moi, lorsque je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je lui passai cette folie; mais quand il eut appelé ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant les circonstances de la mort de ce vieillard.

» La troupe des Cyniques environnait le bûcher; ils ne pleuraient pas à la vérité, mais les yeux fixés sur la flamme, ils gardaient un profond silence qui peignait leur douleur. Enfin, me sentant étouffé par la fumée, je me mis à dire : *Allons-nous-en, fous que nous sommes, n'est-ce pas un spectacle fort agréable de voir rôtir un vieillard dont l'odeur fétide nous infecte? Attendez-vous qu'un peintre vienne ici faire de nous quelque tableau semblable à celui des amis de Socrate, qu'on peignit dans la prison?*

» Ce discours irrita les Cyniques; ils me dirent des injures; quelques-uns levaient déjà le bâton; mais je les menaçai si fortement de jeter dans le

feu le premier qui remuerait , et de l'envoyer sur les traces de son maître, qu'ils se turent et restèrent tranquilles. Pour moi, je m'en allai, en réfléchissant à la violence de cette passion funeste que les hommes ont pour la gloire. C'est là, sans doute, cet amour dont les traits sont inévitables, pour ces hommes qui veulent, à quelque prix que ce soit, attirer sur eux l'admiration des autres. »

Voilà où était venu le dérèglement des esprits et des imaginations. Pérégrinus convoquait les Grecs pour le voir mourir sur le bûcher, et demandait pour cette action la gloire et l'immortalité.

Revenons à Lucien, nous l'avons vu exercer sa verve sur les Dieux de l'Olympe, sur la gloire historique et sur la philosophie, sur les opinions naissantes, sur le Christianisme.

J'ai prononcé dans une de nos dernières réunions le nom de Voltaire, pour le comparer à Lucien, mais Lucien n'est qu'une des faces de Voltaire. Voltaire est un homme immense qui, mêlait à son ironie l'enthousiasme et l'amour de l'humanité. Il a mené son siècle aux confins du nôtre et à tous les progrès que nous développons. Quant à Lucien, sans l'instinct de l'avenir, il n'a d'autre rôle que d'accabler le présent de ses inépuisables facéties.

Cependant le monde était travaillé du besoin de croire, de s'appuyer sur quelque chose de surhumain; vous avez vu Pérégrinus qui cherche à exciter autour de lui l'admiration des hommes, et si je n'a-

vais pas craint de trop encombrer cette séance de citations , j'aurais apporté l'histoire d'un certain Alexandre, qui , se disant prophète, avait ameuté autour de lui les populations en Asie et en Italie, qui dogmatisait, qui voulait passer pour avoir des entretiens avec la divinité et ne fut qu'après longues années convaincu d'imposture. Ces dépositions de l'humanité étaient satisfaites par le Christianisme; le martyre, la charité, le prosélytisme, en faisaient la force; il croissait dans l'ombre, au moment où Lucien raillait la philosophie antique, et les Chrétiens propageaient leur foi. Mais comment? par la résignation, par l'attente, par la patience et par le martyre. Ils étaient frappés et ne frappaient personne; ils vivaient dans leurs catacombes, calomniés, humiliés, mais ils duraient toujours.

Tout était donc complet à cette époque; la philosophie était sincère dans ses derniers efforts; le bon sens caustique ravivait la littérature. Lucien se moque du genre humain, qui se prend à ce qu'il rencontre, et qui, pour ne pas manquer de révélateurs, croit aux faux prophètes et aux imposteurs; tandis que les Chrétiens attendent de meilleurs jours, courbés sous l'humiliation et la calomnie, et se multiplient à l'école du malheur.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

2 juillet 1856.

Depuis Nerva, dont la débile et bienveillante vieillesse avait succédé à Domitien, la fortune avait toujours favorisé l'élection de l'empereur. Nerva avait adopté Trajan; Trajan avait eu pour successeur adoptif et nécessaire Adrien; Adrien avait transmis l'empire à Antonin-le-Pieux, qui avait eu pour successeur Marc-Aurèle; par cette continuité de princes grands et bons, l'empire avait gardé son éclat et sa dignité. Nous touchons aujourd'hui à un des momens les plus tragiques du monde; nous entrons dans de sombres destinées, et l'indignité reparait au timon des affaires. Et cependant, de qui pouvait-on attendre quelque chose de grand et de pur, si ce n'est d'un enfant de Faustine, qui était fille d'Antonin-le-Pieux, petite-fille d'Adrien et arrière petite-fille de Trajan? Il n'en fut pas ainsi: Faustine laisse échapper de ses flancs un impur gladiateur, dont l'histoire va nous occuper aujourd'hui, et qui est le terme de la pros-

périté philosophique et morale de l'empire romain. Il recommence une époque de licence et de barbarie.

Commode était sur les bords du Rhin quand son père mourut ; aussitôt que son père eût rendu le dernier soupir , il rassembla ses amis ainsi que les principaux de l'armée , et leur parla ainsi :

« Je suis très persuadé que vous partagez avec moi ma douleur , et que vous n'êtes guère moins affligés que je ne le suis , d'une perte qui nous est commune. Tant que mon père a vécu , je ne me suis en rien élevé au-dessus de vous. Pour lui , il nous aimait tous également , et m'appelait plus volontiers son compagnon de guerre que son fils ; il disait que cette dernière qualité marque seulement le rapport que met entre nous la naissance , et que la première en marque un autre qui ne vient que du courage et de la vertu. Souvent , lorsque j'étais encore au berceau , il me mettait entre vos bras , comme pour s'en remettre à vos soins et à votre zèle de mon éducation. J'espère que vous aurez tous pour moi beaucoup d'attachement. Les vieillards me le doivent comme leur élève , et les jeunes gens comme leur compagnon dans les exercices militaires ; car mon père nous aimait tous comme ses propres enfans , et nous formait avec la même application. La fortune après lui m'a appelé à l'empire ; j'y ai un droit naturel , et il ne m'a point fallu l'acheter , comme ont fait plusieurs de mes prédécesseurs. Je suis né dans le palais et près du trône ; j'ai été revêtu de la pourpre en sortant du sein maternel , et le jour qui me donna la vie m'assura l'empire. » (Vous voyez avec quel

soin Commode cherche à établir son droit à la pourpre, et à se concilier les suffrages de l'armée.) « Il est donc bien juste, si vous faites toutes ces réflexions, que vous aimiez un prince qui n'est redevable de son élévation ni à de secrètes cabales, ni aux dissensions publiques. Mon père, déjà monté dans le Ciel, a pris sa place au nombre des Dieux, et il nous a remis le soin des choses d'ici-bas. Il ne tient qu'à vous d'achever ce qu'il avait commencé, d'assurer et d'étendre ses conquêtes. Vous pouvez terminer heureusement cette guerre, et par là vous travaillerez à votre propre gloire autant qu'à celle de mon père. Ne doutez pas qu'il n'entende tout ce que nous disons, et qu'il ne voie toutes nos actions; quel bonheur pour nous de faire notre devoir sous les yeux d'un si grand témoin! Toutes les victoires que vous avez remportées jusqu'ici, on a pu en attribuer la gloire au général, à sa bonne conduite, à sa grande expérience; mais tout ce que vous ferez maintenant, sous un jeune prince, vous sera propre; vous en aurez tout l'honneur, et vous ferez paraître en même temps votre fidélité et votre courage. Vos victoires donneront à ma jeunesse du poids et de l'autorité; les Barbares réprimés dans le commencement d'un nouveau règne, et instruits par leurs pertes passées, n'oseront plus rien entreprendre. » Commode joignit à ce discours de grandes largesses et se retira dans son palais (1).

(1) Hérodien, Livre premier.

Voilà , Messieurs , le commencement d'un empire , voilà comme l'on veut se concilier la faveur. Commode se mettait sous le patronage de son père , de cet empereur devenu un Dieu. Après avoir ainsi parlé à son armée , il voulut revenir à Rome. Il avait assez du Danube , de ces rudes climats , de ces fatigues , auxquels il fallait opposer la constance et la gaité militaire. D'ailleurs , il ne manquait pas d'amis et de flatteurs qui lui disaient qu'il tardait beaucoup à revenir en Italie , qu'il se privait trop long-temps des voluptés de Rome , et qu'enfin il était de son devoir de se rendre aux désirs du peuple et du Sénat.

Commode était aisément de l'opinion de ceux qui flattaient ses désirs. On agita dans un conseil la question de savoir si l'on reviendrait à Rome. Pompéianus , ami et allié du prince , lui dit : « Je ne suis pas surpris , seigneur , que vous souhaitiez revoir votre patrie , nous n'en avons pas moins d'envie que vous ; mais les grandes affaires qui nous retiennent ici l'emportent sur cette passion naturelle. Vous pourrez , dans la suite , goûter à loisir les douceurs de Rome (quoiqu'en effet Rome soit partout où se trouve l'empereur) , mais il y a tout autant de dangers que de honte à ne point achever la guerre. Par là vous enflerez le courage des ennemis ; ils n'attribueront pas votre départ au désir de retourner dans votre capitale , mais ils le regarderont comme un effet de votre crainte , et comme une véritable fuite. Qu'il vous serait plus glorieux de dompter tous les Barbares , de porter les limites de l'empire jusques à l'Océan ,

et de rentrer dans Rome en triomphe, traînant à votre suite les rois et les chefs des peuples que vous auriez vaincus ! C'est par de tels exploits que vos prédécesseurs, que les anciens Romains, se sont fait un nom immortel. Vous n'avez d'ailleurs, aucun sujet de craindre qu'on profite de votre absence pour vous nuire : les principaux du Sénat sont ici auprès de vous ; l'armée que vous commandez met autant en sûreté votre autorité que votre personne ; tous les trésors de l'empire sont entre vos mains ; enfin la mémoire de votre père vous répond de la fidélité et de l'attachement de tous ceux qui sont en place et qui ont quelque crédit » (1).

C'était le bon génie de l'empire qui se faisait entendre, qui voulait retenir la majesté romaine sur les bords du Danube ; mais il ne fut pas écouté, et Commode se précipita dans Rome avec ses Prétoriens et avec ses flatteurs. On traita avec les Barbares ; et au moment où les Marcomans se trouvant sans vivres et sans forces, auraient offert une facile défaite aux armées romaines, Commode se contenta d'exiger des otages et demanda qu'on lui rendit les prisonniers. Il ordonna aux Marcomans de ne s'assembler qu'une fois et encore en présence d'un centurion romain ; il leur prescrivit aussi de ne plus faire la guerre aux Vandales.

A ces conditions il leva son camp, il abandonna les forts construits sur le territoire ennemi,

(1) Hérodien, Livre premier.

et Rome ne fut plus où elle devait être, en sentinelle sur les bords du Danube, en face de ces Barbares qui bientôt se jetteront sur elle.

Avant le retour de Commode à Rome, constatons quel fut, pendant ce règne de douze ans, l'état de l'empire.

Les lieutenans de Commode firent la guerre sur les points qu'avait abandonnés l'empereur, et remportèrent quelques avantages, mais il n'y eut rien de significatif de part ni d'autre. Les Bretons passèrent le mur qui les séparait des Romains, se jetèrent dans leur camp et en firent un grand carnage : Ulpien Marcellus vengea l'honneur de Rome. Niger était en Syrie et pesait sur le peuple. Il répondit à des Juifs qui lui demandaient d'alléger les impôts : « Je voudrais vous faire payer l'air que vous respirez. » Sévère commandait en Illyrie; on ignore ce qu'il y fit. Albain reçut de Commode le gouvernement d'Angleterre, et s'y conduisit convenablement. Ainsi pendant ce règne l'empire fut tranquille au dehors. Seulement il s'était compromis sur les bords du Danube, il avait perdu là sa force et son prestige; c'était aussi de là que devait venir la vengeance.

Ce fut avec enthousiasme que Commode fut reçu en Italie : le Sénat et le peuple s'empressèrent à sa rencontre. Il était l'objet des espérances populaires; il joignait à une grande jeunesse une beauté qui n'était pas sans éclat; il avait la taille bien prise, son air n'avait rien d'efféminé, son regard était doux et vif tout ensemble, ses cheveux frisés et

fort blonds ; lorsqu'il marchait au soleil, ils jetaient un éclat si éblouissant, qu'il semblaient qu'il y eût répandu de la poudre d'or. Commode parut pendant quelques instans vouloir mettre sa jeunesse à l'école des belles traditions qu'il avait reçues de son père. On fut bientôt détrompé : il ne tarda pas à tomber sous le joug d'un homme qui lui offrit de partager l'empire de cette façon : A vous les plaisirs, à moi les travaux ; à vous l'incurie, la licence et les voluptés , à moi les soucis, la gestion assidue de l'empire, le maniement des affaires. Commode accepta ce partage, et l'on vit Pérennis, soldat né en Italie, nommé commandant souverain de la garde Prétorienne. Il gouverne seul. Cependant, l'Empereur est au fond de son palais, et n'a d'autres occupations que ses voluptés : voilà la vie de Commode à son début. Peut-être cependant n'eut-il pas encore brisé tout frein de pudeur et de vertu, sans un incident domestique. Lucille sa sœur se mit à conspirer. Elle s'était flattée d'être associée à l'autorité de son frère : au théâtre elle était assise sur un trône ; on portait dans les rues le feu devant elle. Mais lorsque Commode eut épousé Crispine, il fallut lui céder le pas. Lucille ne fut plus que la seconde après l'Impératrice : de là un ressentiment qui ne pouvait s'éteindre que par la mort de celui qui l'avait outragée. Lucille engagea un jeune patricien, pour lequel elle avait quelque sensibilité, à épouser sa vengeance et à frapper. Quadratus lia une partie avec quelques sénateurs ; il s'adjoignit entr'autres un jeune homme hardi et entreprenant, Quintianus, qui

promit de porter toujours un poignard sous sa robe, et d'être à toute heure prêt à immoler l'Empereur. Il se cacha dans un passage qui conduisait à l'amphithéâtre, et lorsque Commode vint à passer, il se jeta sur lui en criant : *Voici ce que t'envoie le Sénat.* Commode, averti par ces paroles, put éviter le coup. L'assassin fut arrêté et mis à mort.

Une conspiration aussi imprudente ne fit que réveiller dans le cœur de Commode une haine implacable contre le Sénat; aussi nous revenons aux temps les plus affreux, à Caligula qui, frappant sur son épée, dit : « Voilà qui nous rendra raison du Sénat; » à Néron qui se fait dire par ses courtisans : « Je te hais, César, parce que tu es Sénateur. » Cette haine implacable contre le Sénat se retrouve dans tous les mauvais princes, parce que le Sénat était le représentant du vieil esprit de Rome, le seul instrument de liberté. Un préfet du Prétoire fut immolé; l'impératrice Crispine, convaincue d'adultère, fut déportée et mise à mort par l'ordre de l'Empereur.

La puissance de Pérénnis était sans bornes, et il songea pour lui-même à l'empire. Vous retrouvez là une imitation de Séjan : Pérénnis ne se contente plus de la seconde place, il veut la première, il aspire à la pourpre. Tout était dans ses mains, son crédit n'avait plus de bornes, il disposait de tous les ressorts de l'empire, il les faisait mouvoir, les relâchait ou les activait à son gré. Il donna à son fils encore fort jeune, le commandement des armées d'Illyrie, et lui-même

amassait des sommes immenses pour corrompre la garde Prétorienne. Son fils de son côté levait des troupes en secret pour être en état de le seconder et le soutenir quand il aurait tué l'Empereur. La conspiration était imminente, tout le monde la connaissait et personne n'osait la révéler ; car, quel serait le prix de cette découverte ? et de qui Commode se vengerait-il ? du conspirateur, ou du dénonciateur ? Le complot fut dévoilé d'une manière fort bizarre. On célébrait des jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin, où se trouvait un grand concours de monde. L'amphithéâtre était rempli de spectateurs. Tout-à-coup une espèce de sophiste à demi-nu courut au milieu du théâtre, et fit signe au peuple de l'écouter. L'Empereur venait de s'asseoir sur son trône. « Il n'est pas temps, seigneur, s'écria-t-il, de s'occuper de jeux, de fêtes et de spectacles : l'épée de Pérennis pend déjà sur votre tête ; il amasse ici contre vous de l'argent, et fait lever des troupes, pendant que son fils tâche de corrompre les armées d'Illyrie. Ce n'est point un orage qui se prépare, il est tout formé ; si vous ne le prévenez, c'est fait de vous. »

La stupéfaction fut générale et la crainte fut grande ; les courtisans n'osaient parler ; Pérennis dit que c'était un fou et le fit tuer, mais d'autres dénonciateurs arrivèrent, et un nouvel incident achève de nous découvrir la situation de l'Empire.

De l'armée de Bretagne entre un jour dans Rome un détachement de 1,500 hommes, qui avait quitté les parages de l'Angleterre, pour venir apprendre

à l'empereur qu'on conspirait contre lui. Commode ne le savait pas, il était enseveli au fond de son palais, dans ses voluptés. On lui apprit que l'armée d'Angleterre était travaillée par de sourdes menées du fait de Pérennis, et c'était une fraction de l'armée qui dénonçait à l'Empereur ce qui se tramait contre lui. La puissance militaire se révoltait à l'idée qu'on lui imposât un maître qu'elle ne connaissait pas : il y a toujours dans les armées un instinct qui les fait voter et marcher pour le pouvoir qui est debout. Toujours, quelque inconvénient que ce pouvoir présente, vous verrez que, pour le soldat, le pouvoir qui est aux affaires est plus populaire qu'un pouvoir incertain qui tend à s'élever. Ainsi, dans notre Révolution, lorsque le 9 thermidor vint finir la dictature de Robespierre, sa mort fut impopulaire aux armées, parce qu'elle parut affaiblir le nerf de l'État, le centre et l'unité nationale. L'armée romaine ne voulait pas qu'on abattit si facilement Commode, et elle dénonçait Pérennis par une députation assez considérable, par un détachement de 1,500 hommes. Pérennis fut condamné et mis à mort.

C'est un des caractères de Commode, Messieurs, d'abandonner facilement tout ceux que le peuple menace. Ici, d'ailleurs, on conspirait contre lui, il était dans son droit. Mais il semble que pour cet homme le peuple romain est un animal féroce, auquel, de temps en temps, il est contraint d'abandonner une proie pour se préserver lui-même : c'est avec la plus grande facilité qu'il laisse immo-

ler Pérennis, comme plus tard il laissera égorger Cléandre.

Après la mort de Pérennis, on espéra que Commode reviendrait à de meilleurs sentimens et à une conduite plus digne. *Et hanc quidem pœnitentiam scelerum ultra triginta dies tenere non potuit, graviora per Cleandrum faciens quàm fecerat per suprâ dictum Perennem.* Pérennis est mort, et on croit que l'Empereur va réformer sa conduite; il y eut trente jours d'amendement et d'espérance, trente jours pour un règne de treize ans! Mais bientôt il revint à ses anciennes habitudes, et il retomba sous un nouveau joug, sous le joug de l'affranchi Cléandre. C'était un Phrygien, qui avait plu à Commode par la bassesse de ses mœurs et de ses inclinations. L'esclave phrygien et le gladiateur étaient à leur aise ensemble; ils n'avaient pas de reproches à se faire, et cette conformité de caractère et de mœurs entretenait entre le favori et l'Empereur une intimité inaltérable. Ainsi, c'est maintenant le règne de Cléandre qui nous occupera.

Cléandre avait rêvé, lui aussi, une immense fortune, et il avait imaginé, pour se faire le plus puissant dans Rome, un moyen qui lui devint funeste. Il avait amassé beaucoup d'argent et entassé des magasins de blé considérables, ce qui fit monter le pain à un prix excessif. Il croyait qu'il se rendrait très populaire, parce que, dans un moment de famine, il ferait au peuple et au Sénat des largesses; déjà, dans le même but, il avait fait bâtir à ses dépens des Bains publics et une Acadé-

mie. Mais point : le peuple s'irrita contre lui, au lieu d'attendre ses bienfaits et de l'en remercier : il se forma une émeute furieuse, et Cléandre fut menacé. Où'était en ce moment Commode? il était au fond de son palais, vaquant à ses plaisirs. Les clameurs et la colère du peuple s'élèvent de plus en plus contre Cléandre, qui profite de l'absence de l'Empereur et de son ignorance de ce qui se passait, pour faire avancer des cavaliers de la garde Prétorienne; les soldats ont d'abord l'avantage, mais ensuite l'émeute revient plus forte et plus vigoureuse, et de part et d'autre il se fait un grand carnage. La guerre civile est allumée dans Rome. Commode était dans son palais, ignorant ces scènes affreuses; personne n'osait l'en instruire. Enfin une de ses sœurs, qui depuis la mort de Lucille était dans son intimité, Phadilla, arrive, court à l'Empereur et lui dit : « Vous êtes ici en repos, seigneur, vous ignorez ce qui se passe et à quel danger vous êtes exposé. Vous venez de perdre une partie de votre peuple et de vos soldats, et nous-mêmes, votre propre sang, nous ne sommes pas en sûreté. Vos domestiques nous font éprouver des maux que les Barbares ne nous ont jamais fait craindre, et ceux que vous avez comblés de bienfaits, sont vos plus grands ennemis. Cléandre vient d'armer contre vous le peuple et les soldats; animés, les uns, par la haine qu'ils lui portent, et les autres, par l'affection qu'ils ont pour lui, ils se font une cruelle guerre, et le sang des citoyens coule dans les places de Rome. Mais les malheurs des deux partis retomberont sur nous,

si vous ne sacrifiez au plutôt ce vil esclave, qui a déjà causé la mort de tant de personnes et qui nous fera périr après eux (1). »

Commode apprend en même temps le péril et le moyen d'en sortir ; il n'hésite pas, il ordonne qu'on tue Cléandre. On prend la tête de cet homme, on la montre au peuple, qui se disperse, et Commode est sauvé.

Désormais cet homme est seul, il va devenir plus intolérable, plus fou que lorsqu'il avait un ministre, ou un favori, que je n'ai pas nommé et qu'il avait dans son char lorsqu'il triompha des Germains. Antérus avait eu pour successeur Pérennis, et Pérennis avait été remplacé par Cléandre ; Antérus, Pérennis, Cléandre avaient disparu, Commode est seul. Ici nous avons encore le spectacle d'une de ces aberrations monstrueuses, d'une de ces extravagances hissées au faite de l'humanité et au sommet du Capitole. Commode est infatué de lui-même ; il veut tout changer dans Rome : d'abord il veut détruire le calendrier qui lui semble mal formulé ; les noms de mois seront remplacés par des dénominations nouvelles. Le mois de janvier s'appellera *amazonius* ; — le mois de février, *invictus* ; — le mois de mars, *felix* ; — le mois d'avril, *pius* ; — le mois de mai, *lucius* ; — le mois de juin, *celius* ; — le mois de juillet, *aurelius* ; — le mois d'août, *commodus* ; — le mois de septembre, *augustus* ; — le mois d'octobre,

(1) Hérodien, Livre premier.

hercules ; — le mois de novembre , *romanus* ; — le mois de décembre , *exuperatorius*. Il veut tout changer , tout renouveler.

Néron a été artiste ; celui-là est gladiateur ; arrière le nom d'Empereur ! la gloire de Commode est d'être gladiateur , de frapper et de s'exposer aux coups ; je me trompe , de s'y dérober et d'en porter à d'autres. Quand il faisait descendre un gladiateur en lice , il ordonnait qu'on lui donna une épée de plomb , et , lui , s'armait de la plus longue et de la plus aiguë qu'il avait pu trouver. Le lâche ! il n'avait pas même la vertu de l'état qu'il affectionnait.

Un gladiateur d'une stature énorme , gigantesque , obligé de lutter avec l'Empereur , lui dit : « *Je ne prendrai pas d'épée , la tienne nous servira à tous deux.* » Il était tellement sûr de sa force qu'il avait dessein de désarmer l'Empereur , et de rétablir ainsi les chances du combat. Commode ne jugea pas à propos d'accepter la partie.

Il avait imaginé de confier à des registres publics la mention et les détails de toutes ses actions ; c'est ainsi que nous savons le nombre immense des combats de gladiateurs , et des parades qu'il donna dans le cirque et dans l'amphithéâtre ; nous savons aussi qu'il n'avait pas honte de s'habiller en femme , et de s'enivrer dans cet appareil.

Toutes les folies lui paraissaient pouvoir être imposées aux Romains ; et d'ailleurs , comment pourraient-ils se plaindre du règne de Commode ? c'est l'âge d'or ; Commode l'a déclaré par un édit.

Le temps où l'on vit sous Commode s'appelle *sæculum aureum* ; mieux encore, c'est le *sæculum Commodianum*. Et jusqu'où va la folie de cet homme ? Rome n'est plus pour lui Rome, c'est la *colonia Commodiana*. Il fait prendre son nom à la ville éternelle. Savez-vous quelle fut la réponse du Sénat ? Le Sénat, par une de ces raileries de désespoir, par une de ces démissions amères de la dignité humaine, lui répondit que lui-même était le Sénat de Commode, *Senatus Commodianus*. Ainsi, Sénat, empire, patrie, tout portait le nom, le stigmaté de Commode.

Épouvantable démençe ! cet homme s'insurge contre ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, contre l'autorité du nom, contre ce qu'il y a de plus difficile à construire dans l'histoire, ce qui élevé une fois est immortel ! le nom qu'il n'est pas donné à la fantaisie humaine de faire ! le nom que tout le monde reçoit et que personne ne donne ! le nom mystérieux, qui ne peut être créé par l'homme ! le nom, qui atteste le sens, la valeur, la force et la gloire des États, des hommes et des empires !

Commode vend des provinces, car il a besoin d'argent pour ses prodigalités. On vend les procès et l'issue d'un débat devant les tribunaux. On vend la mort d'un ennemi, et quiconque a besoin d'une vengeance doit s'adresser à l'empereur, qui lui en donnera le tarif.

Un jour Commode paraît devant le peuple, qui l'applaudit à outrance. Il soupçonne cette explosion

d'une secrète ironie ; il se met en colère et veut massacrer les spectateurs. Une autre fois il veut brûler Rome ; il en donne une excellente raison : *ut pote coloniam suam* ; c'est sa colonie, pourquoi ne la brûlerait-il pas ? c'est son bien.

Commode s'énorgueillissait d'un grand nombre de surnoms ; voici comment il écrivait au Sénat, suivant Dion : « L'Empereur Césarien , l'Heureux , le Lion , l'Auguste , le Pieux , le Sarmatique , le Britannique , le Germanique , le Pacificateur de l'univers , l'Invincible , l'Hercule romain , le Père de la patrie , le Consul , le Préteur , le Tribun , aux illustres Sénateurs Commodiens , salut ! »

Qu'est-ce qui précipita la mort de Commode ? ce fut précisément sa manie de gladiateur : il arriva à scandaliser sa propre maîtresse , ses amis , ses favoris , et à les exciter à tramer sa perte. Il était d'une insigne adresse à tirer de l'arc ; on le voyait quittant l'habit romain et la pourpre impériale , se montrer en public avec une peau de lion : dessous il portait une tunique brodée d'or ; c'était une chose ridicule de le voir faire parade de la toilette des femmes , sous l'emblème de la force. Ainsi affublé , il se plaisait à diriger ses flèches contre des cerfs , des daims et des lions. Son adresse était insigne : un léopard s'étant lancé sur un homme descendu dans le cirque , Commode tua le monstre sans atteindre l'homme. Une autre fois on fit sortir cent lions , et Commode les atteignit tous avec la même justesse. Ce n'était pas assez ; tireur d'arc , c'est bien , mais gladiateur , c'est encore mieux ! Messieurs , le maître du

monde descend tout nu dans l'arène. Hérodien dit que le peuple romain en eut horreur, et que tant de bassesse fit reculer les spectateurs. L'empereur se fit à lui-même cette inscription : *Commode victorieux de mille gladiateurs.*

On célébrait dans Rome le premier jour de l'année, une fête, en l'honneur de Janus, le plus ancien des Dieux ; fête que nous célébrons encore au 1^{er} janvier. Le jour de cette solennité les Romains se rendent des visites mutuelles et se font des présens. C'est encore ce jour que les consuls désignés entrent en charge et prennent les insignes de leur dignité. Qu'imagine Commode ? il veut se montrer non comme empereur, ni comme consul, mais avec les habits et les insignes de gladiateur ; puis, au lieu de quitter son palais, il imagine de sortir de l'arène précédé de tous les gladiateurs. Ce projet révolte Marcia : cette femme qui avait succédé à Crispine, et qu'il chérissait le plus de toutes ses concubines, se jette à ses pieds, veut le détourner de ce dessein, lui crie qu'il se perd, qu'il compromet l'empire en le souillant, qu'il va indigner Rome, et qu'en se dépouillant si follement de la pourpre, il doit craindre un dénouement tragique. Les amis de Commode appuient le discours de Marcia, mais on ne persuade pas l'Empereur, on l'irrite. Il rentre au fond de son appartement, et là, pour toute réponse, il écrit une liste : c'était le nom de ceux qu'il voulait mettre à mort. Il y inscrit d'abord le nom de sa maîtresse, ensuite Lætus et Electus, qui avaient appuyé le conseil de Marcia, et puis (l'occa-

sion étant favorable) tous ceux qui lui déplaisaient. Il avait auprès de lui, comme tous les Romains, un jeune esclave, espèce de favori, qui se promenait en toute liberté dans le palais, et dont on ne s'inquiétait nullement; cet enfant s'empara de la liste et sortit pour se livrer à quelques jeux. Il rencontra Marcia, qui le prit dans ses bras; en lui faisant quelques caresses, elle remarqua le papier; l'écriture de Commode excita sa curiosité, elle lut et vit le péril : « Courage, Commode, ne te démens point; voilà donc les récompenses de ma tendresse et de la longue patience avec laquelle j'ai supporté tes brutalités et tes débauches? Mais il ne sera pas dit qu'un homme enseveli dans le vin, préviendra une femme sobre et qui a toute sa raison. » Elle appelle Électus et lui dit : « Voyez quelle fête il nous prépare. » Électus en fut surpris; c'était un homme violent et capable de tout. Il envoya chercher Lætus, et tous trois résolurent l'immolation de l'Empereur. Il n'y a pas d'instant à perdre; Commode va se mettre à table; on lui verse du poison, mais l'effet en est lent et incertain; il vomit et ne meurt pas; on est épouvanté; on appelle un esclave vigoureux, Narcisse, et l'empereur, affaibli par un vomissement, est facilement étranglé.

Commode, Messieurs, était l'homme le plus habile de l'empire à tirer de l'arc; voilà la gloire que lui décerne Hérodien.

Aussitôt qu'on apprend la mort de l'indigne fils de Marc-Aurèle, le Sénat exhale sa colère et son indignation publique, dans une imprécation déclamatoire, qu'il est bon de lire, car elle

montre l'état des esprits et la faiblesse de ceux qui se lamentaient si longuement : « Qu'on dépouille des honneurs l'ennemi de la patrie, le parricide, et que son corps soit traîné; que l'ennemi de la patrie, que le parricide, le gladiateur soit déchiré dans le spoliaire; l'ennemi des Dieux, le bourreau du Sénat; l'ennemi des Dieux, le parricide du Sénat; qu'on traîne ce gladiateur dans le spoliaire, qu'on y jette le meurtrier du Sénat, qu'il soit traîné à un croc, qu'on y traîne celui qui a fait mourir des innocens, l'ennemi, le parricide, le cruel, qu'on y traîne celui qui n'a pas épargné son propre sang, qu'on traîne à un croc celui qui t'aurait fait périr, tu as partagé nos craintes et nos dangers, grand et puissant Jupiter; conserve-nous Pertinax pour notre salut. Prospérité à la fidélité des Prétoriens ! Prospérité aux cohortes Prétoriennes, aux armées romaines, prospérité à la piété du Sénat ! Qu'on traîne le parricide; prince auguste, nous le demandons; oui, nous vous conjurons de faire traîner le parricide, consentez-y, César! César, qu'on livre les délateurs aux lions; les délateurs aux lions, Spératus aux lions. Prospérité à la victoire du peuple Romain, à la fidélité des soldats, à la foi des Prétoriens et à leurs cohortes ! Que les statues de cet ennemi, de ce parricide, de ce gladiateur, soient renversées de tous côtés, qu'on traîne le meurtrier et le parricide des citoyens, qu'on abatte les statues du gladiateur. Sous vos auspices nous sommes tranquilles et hors de toute inquiétude, vraiment tranquilles et libres à l'abri de toute crainte; que les délateurs tremblent, afin que nous, nous n'appré-

hendions plus rien, qu'ils disparaissent du Sénat. Nous vous saluons tous, fléau des délateurs! Sous vous on les jettera aux bêtes; vous serez leur supplice.

» Que la mémoire du parricide gladiateur soit abolie; que ses statues soient renversées; que le souvenir de cet impur gladiateur soit détruit, et qu'on le jette à la voierie. Exaucez-nous, César; qu'à la manière de nos ancêtres le bourreau soit traîné; ce bourreau du Sénat, plus cruel que Domitien, plus impur que Néron, qu'il soit traité comme eux, puisqu'il a vécu comme eux; que le souvenir des innocens qui ont péri soit conservé; que leur mémoire soit réintégrée. Nous supplions que le cadavre du gladiateur soit traîné et qu'il soit exposé à la voierie; prenez les avis, nous-y consentons tous; qu'on traîne celui qui a fait périr tant de malheureux de tout âge et de tout sexe, qui n'a pas même épargné sa famille, qui a pillé les temples, cassé les testamens, dépouillé les vivans. Nous avons été obligés d'obéir à des esclaves, qu'on traîne celui auquel il fallait payer le droit de vivre, et qui manquait à ses engagements, qui a vendu le Sénat, privé les enfans de la succession de leurs pères. Chassez du Sénat les espions et les délateurs, chassez-en ceux qui débauchent les esclaves: vous avez partagé nos craintes, vous êtes au fait de tout, vous connaissez les gens de bien et les méchans. Vous connaissez tous les abus, corrigez-les: nous avons craint pour vous. Faites rapport du parricide, allez aux voix, nous vous conjurons de paraître. Les innocens qui ont péri sont encore sans sépulture, qu'on traîne le parri-

cide. Il a exhumé les morts , que son cadavre soit à son tour traîné.»

Je demande pardon de cette prolixité , mais il fallait constater où en étaient venus les successeurs des Pères Conscrits. Maintenant voici ce que disait le souverain pontife Cingius Sévère : « Commode a été injustement enterré : ce que je dis en qualité de Pontife, tout le Collège des Pontifes le dit avec moi. Après avoir parlé de ce qui fait le sujet de notre joie, je vais dire ce qu'il me paraît nécessaire qu'on fasse : je crois donc qu'il faut abattre les statues de celui qui n'a rien fait que pour la ruine des citoyens et pour sa propre honte, et qui n'a arraché que par la force les honneurs qu'il s'est fait décerner. Qu'on les arrache donc ces statues, ainsi que son nom qui se trouve sur les monumens tant publics que particuliers ; qu'on rende enfin aux mois les noms qu'ils portaient avant que cette peste désolât la République. »

Le pontife demande la restitution des usages, des mœurs et de la religion si brusquement interrompue par Commode. Plus tard, Sévère fera au milieu du Sénat et devant le peuple, l'éloge de Commode ; il l'appellera un Dieu, et vouera ses meurtriers à l'exécration : tant il était facile de se jouer des vœux et de l'opinion de ce Sénat si déclamatoire et si impuissant ! Nous voici maintenant aux limites de cette période de 493 ans, de ces deux siècles où se préparèrent lentement les révolutions qui devaient changer la face des sociétés humaines. Nous jetterons, avant de nous séparer cette année, un coup-d'œil sur le monde.

VINGTIÈME ET DERNIÈRE LEÇON.

9 juillet 1856

Dans notre histoire moderne, tous les empires sont contemporains les uns des autres dans leur origine ; ils ont assisté réciproquement à leur naissance et à leur destinée ; ils se voient, ils se regardent continuellement, et ce synchronisme vivant est un des progrès de l'humanité. Dans l'histoire de l'antiquité, il n'en est pas ainsi. Les peuples disparaissent les uns après les autres, je dis dans leurs formes historiques, dans ce qui les constitue nations connues dans le livre du genre humain, et il n'a été donné qu'à un seul peuple de durer, témoin persistant et victorieux, assistant aux ruines des peuples auxquelles il travaillait lui-même : 750 années de grande existence, 300 ans de conservation laborieuse, voilà ce qui a été donné au Peuple Romain, fortune unique dans l'histoire de l'antiquité.

Parcourons rapidement les annales humaines. L'Asie a l'initiative de la pensée et de la science ;

l'Asie qui découvre les meilleurs procédés de la vie humaine ; c'est l'Asie qui enseigne à l'homme comment il doit labourer la terre, naviguer, observer les astres, les consulter, pressentir les révolutions qu'ils annoncent ; c'est l'Asie qui, mettant la science sous la protection de la religion, pose les fondemens de la sociabilité humaine.

L'Inde n'est pas connue dans sa primitive histoire ; l'Égypte et l'Éthiopie, Thèbes et Méroé, se disputent ensemble et disputent en commun à l'Inde, l'honneur d'avoir commencé l'histoire.

Après la civilisation indostane, dont nous ne pouvons que soupçonner les caractères primitifs, après la civilisation éthiopienne et égyptienne, d'autres développemens se manifestent ; Cécrops vient importer chez un peuple en travail quelques germes de la société égyptienne ; Moïse sort de la même Égypte, conduit sa peuplade, la tire du désert et travaille à en faire une nation.

Tyr la phénicienne brillait à la même époque ; Tyr qui est chargée, non du spiritualisme, non des pensées spéculatives du genre humain, mais de son bien-être, de son commerce, de sa navigation ; et qui côtoie le rivage des mers, pour y fonder des villes et des empires.

Tyr enfantera Carthage, dont la naissance précédera de peu l'origine de Rome, qui plus tard doit la frapper au cœur.

Cependant Rome paraît sept siècles et demi avant Jésus-Christ ; elle prend possession de l'histoire, et elle gardera son théâtre et son empire.

jusqu'aux portes de l'histoire moderne. A quoi doit-elle cette insigne fortune ? Elle la doit à elle-même et aux desseins providentiels décrétés par la cause suprême.

Quel admirable théâtre de l'histoire que l'Italie ! quelle position ! Cette terre, jetée entre les mers, avoisine tout ce qui doit grandir plus tard, la Gaule et la Germanie. Elle est à quelques journées de l'Orient et de l'Afrique, et peut porter son génie partout : sa situation géographique est admirable ; pendant long-temps son existence est simple, patiente et laborieuse.

Quand Rome est à sa naissance, que fait la Grèce ? elle se constitue. Dracon veut régir violemment la société athénienne, mais il échoue, et le peuple se charge lui-même de ses propres destinées. La constitution solonienne se développe presque contemporaine de l'origine de Rome, tandis que, de leur côté, les Lacédémoniens luttent contre les Messéniens. Cependant Rome grandit sous ses rois ; elle contracte de la force par l'opposition du plébéianisme et du patriciat. A la même époque l'Asie se jetait sur la Grèce, et elle en était héroïquement reçue ; elle succombait dans les étreintes vigoureuses de la vertu hellénique. Rome devient républicaine, elle expulse ses rois. Athènes a le commandement de la Grèce, et promène sur toute l'Hellade l'autorité reconnue de son influence et de son génie.

Rome continue ses progrès, elle pose sa constitution politique, elle écrit la loi des Douze Tables : de factions en factions, de discordes en discordes,

elle enfante péniblement sa République, à la fois patricienne et populaire.

La Grèce préparait la révolution morale dont nous sortons nous-mêmes, et Socrate mourait pour avoir dit la vérité; mouvement de la constitution politique en Italie, mouvement de la pensée en Grèce.

Rome guerroyait en Italie, et vous savez avec quel soin nous avons suivi ses efforts toujours renaissans, toujours patiens, contre les peuples qui l'environnaient; vous avez vu sa guerre avec les Samnites, ses plus terribles ennemis. Pendant cette guerre, qui succédait en Grèce à Socrate, à la philosophie? C'est Alexandre, ce fils de Jupiter et de Philippe, qui illumine l'univers de sa gloire, dont les rayons tomberont sur le champ de bataille obscur des Samnites et des Romains.

Les Romains combattent toujours, ils continuent, ils persévèrent; ce sont eux qui succéderont à Alexandre. La lutte de Rome avec les peuples Italiens est près de finir. La Grèce vient la chercher sur son propre champ de bataille, et Pyrrhus, roi d'Épire, vient lui dénoncer des hostilités aventurières et héroïques; elle les accepte, elle pousse ses légions jusqu'aux frontières de l'Italie, et elle entre en rapport avec ce qui n'est plus italien, avec quelque chose d'un peu grec, avec Pyrrhus, qui se présente à elle comme pour lui donner le plaisir de changer d'adversaires.

Rome, Messieurs, est maîtresse de l'Italie. Il y aura bien encore quelques révoltes, mais elle en triomphera facilement. Désormais ce qui occu-

pera la place publique et le Sénat, c'est la guerre avec l'Afrique, avec Carthage, qui, fondée peu avant Rome, touche à sa ruine. Vers le même temps la Grèce cherche à raviver son héroïsme, à rassembler toutes ses traditions, à former pour se défendre la Ligue Achéenne, à demander de nouvelles forces à la fédération et à la solidarité de différens peuples. Messieurs, la tentative fut noble, mais ce n'était plus le temps de l'épée et du génie de Thémistocle, et, véritablement, à voir ces efforts avortés, on se rappelle les vers que Claudien écrivait sur la Grèce à une époque encore plus dégradée, en célébrant une campagne de Stilicon :

His si tunc animis acies collata fuisset,
 Proditæ non tantas vidisset Græcia clades ;
 Oppida semoto Pelopeia Marte vigerent,
 Starent Arcadiæ, starent Lacedæmonis arces,
 Nec mare fumasset geminum flagrante Corintho,
 Nec fera Cæcropias traxissent vincula matres.

Voilà toute la Grèce récapitulée dans ses infortunes et dans ses disgrâces. Eh bien ! même avec Aratus et Philopœmen, ses efforts étaient impuissans et ses succès impossibles. La deuxième guerre punique opposa à Rome un plus rude adversaire, c'est Annibal. Au moment où elle réparait ses défaites par d'éclatantes prospérités, l'Asie se dégradait, sous le sceptre d'Antiochus, et le monde commençait à s'avilir, pour se préparer à être plus facilement vaincu. A cette époque, entre la deuxième et la troisième guerre punique, la Macédoine soumise devient province romaine. Les

Romains, par une sanglante ironie, proclament d'abord la liberté de la Grèce, puis, sous le nom d'Achaïe, ils en font une autre province; Athènes garde seule une indépendance nominale. Enfin Carthage succombe et Rome est définitivement maîtresse de tout le monde phénicien et africain. Ainsi, seule, elle dure entre toutes les nations antiques; seule, elle persiste; seule, elle est toujours victorieuse : qu'est-ce à dire? N'est-elle donc pas chargée d'une mission, n'est-elle pas chargée d'absorber en elle toutes les nations connues et d'imposer son nom et sa suzeraineté au monde, afin que ce monde romain, représentant de l'humanité tout entière, puisse plus facilement être converti par une révolution morale?

L'Asie ne se trouve pas vaineue sans retour; elle en appelle à Mithridate, le dernier barbare de génie, le dernier homme qui jeta aux yeux du monde, avec toute l'audace d'une résolution déterminée, les vices et la grandeur de l'esprit oriental; il a les voluptés de son pays, il en a la férocité et les vertus. Il a une indomptable haine de Rome, qui le pousse à se passionner seul pour le monde et à porter dans son cœur tous les ressentimens de l'Orient contre l'Italie. Nous avons vu sa biographie, nous avons vu les proportions gigantesques de cet homme, auquel l'élégance de Racine a bien fait perdre quelque chose de sa réalité. Le Pont, la Syrie, la Judée sont soumises; l'Égypte, ce berceau de la civilisation, n'est pas sauvée par ses pyramides et par son Sphinx, de la domination romaine, et c'est la belle Cléopâ-

tre qui est chargée d'offrir cette conquête de plus à la ville du Latium. Sur ces entrefaites, quelqu'un vient au monde, c'est Jésus-Christ.

Toutes les nations sont romaines, tout ce qui est historique est soumis à l'empire de Rome : c'est dans cette situation que nous avons trouvé le monde au mois d'avril; nous sommes restés longtemps à étudier l'empire; la conservation est plus difficile que la conquête, et c'est à dessein que nous nous sommes donnés le spectacle long et détaillé de ces deux siècles de l'empire romain, et de l'humanité depuis Auguste jusqu'à la mort de Commode, cent quatre-vingt-treize ans, période féconde en leçons sociales et politiques.

La constitution romaine s'était formée au moment où Socrate dogmatisait, et elle tombe au moment où Jésus-Christ vient au monde; elle enferme son existence entre le philosophe et le martyr crucifié. Il y avait impossibilité pour le peuple romain de garder plus long-temps la vieille liberté républicaine; jamais chute de constitution ne fut plus inévitable, plus nécessaire et plus fatale. César fut l'homme de la nécessité au plus haut point; il fut empreint de ce caractère qui ne manque jamais aux hommes qui viennent accomplir de grandes missions; il donna la victoire à la démocratie contre l'aristocratie, aux besoins et aux intérêts nouveaux contre le parti aristocratique et Pompéien, qui ne voulait pas que l'état intérieur de la société fût soumis à des changemens nécessaires; voilà pourquoi César est l'homme de l'esprit nouveau; tandis que, par un mal-entendu qui a

élevé Brutus à l'héroïsme et à la tragédie, celui-ci est l'homme du passé; il eut plus de vertu que de génie.

L'empire romain dans la forme nouvelle fut fondé par César et Auguste; l'un le garda six mois, l'autre quarante-quatre ans; Octave sut donner de la stabilité à une situation que le génie de César avait créé d'un seul coup.

Nous avons vu sous la pourpre des monstres et des hommes illustres, des vices énormes et de grandes vertus. La part de la personnalité impériale est un mélange de bien et de mal, mais enfin telle est la force du bien, qu'il n'était pas donné aux extravagances qui désolaient le monde, de prévaloir contre le bien que faisaient des hommes de cœur et de génie. La puissance militaire a eu pour représentans, pendant cette période, Vespasien, Titus qui n'a brillé que deux ans, mais qui a pris Jérusalem, Achille d'une autre Ilion. J'oubliais Germanicus qui, sous Tibère, offrait un héroïsme rappelant l'ancienne grandeur romaine; enfin on ne saurait trop célébrer Trajan, qui, résumant les conceptions de César et d'Alexandre, pense comme César qu'il faut faire bonne guerre aux Parthes, et qui vient à Babylone sacrifier aux mânes d'Alexandre : ainsi Germanicus, Vespasien, Titus, Trajan, voilà des généraux encore dignes de conserver à Rome sa fortune intacte. Le génie civil nous montre aussi des efforts heureux; Vespasien se recommande encore par les mérites de l'administration civile, ainsi que Trajan, Adrien,

les deux Antonins. La situation s'agrandissant toujours, elle demandait aux maîtres du monde plus d'intelligence. Ce n'était pas assez d'avoir l'entente de l'Italie, il fallait avoir le génie du genre humain; c'est ce que deux hommes surtout eurent excellemment, chacun à sa façon, Adrien et Marc-Aurèle; ces hommes-là sont humains avant d'appartenir à une nation, et s'ils appartiennent à une nation, ils sont plus Asiatiques et plus Grecs que Romains, tant le monde se venge de l'Italie par une influence qui l'envahit tous les jours !

Le génie philosophique de l'antiquité n'est pas resté inactif, mais signalons sur-le-champ une plaie de l'époque dont nous parlons, qui devait avancer la ruine de l'empire. La religion n'était qu'une institution politique, elle ne se séparait pas comme croyance de la forme impériale, elle faisait corps avec elle, elle suivait ses destinées, et la solidarité qui les unissait devait être fatale. Ce qui caractérise aujourd'hui la religion de l'Europe, c'est qu'elle est éminemment spiritualiste. C'est un sentiment qui revêt toutes les formes, qui se prête à toutes les révolutions historiques, à tous les changemens d'état. Le christianisme (et c'est sa gloire), le christianisme (je parle de son essence et non de ce qu'on lui fait dire quelquefois), le christianisme s'accommode de toutes les formes, de la forme monarchique comme de la forme républicaine, et des institutions tant aristocratiques que démocratiques. C'est sa force de comprendre qu'il est supérieur à tous les accidens historiques, à tous ces costumes des

peuples qui s'appellent des gouvernemens.

Au temps dont nous parlons, il n'en était pas ainsi, et la religion faisait cause commune avec l'Etat; elle en était la pompe et la police, elle en était le symbole. La philosophie, au contraire, se séparait tant de la religion que du gouvernement. Elle avait ses penseurs et ses grands écrivains, comme Sénèque; sa plus grande expression fut le Stoïcisme, dont il est bon de dire un mot.

Le Stoïcisme fut une admirable protestation de l'humanité. Il enseignait à l'homme à se tenir debout, à se draper, mais il semblait qu'il l'empêchait d'agir; l'homme restait immobile, il pensait, il délibérait entre le bien et le mal, il optait pour la vertu, mais il n'allait pas à l'action; il n'était déterminé qu'à l'abstinence du vice, il n'était pas porté en avant dans l'intérêt de la société, dans l'intérêt de l'avenir; ce qui a tué le Stoïcisme, c'est que l'idée de l'avenir ne lui a jamais été donnée, c'est qu'il s'est toujours enfermé dans la situation présente et qu'il n'a jamais aspiré au-delà des limites tant de la constitution établie que de la vie terrestre elle-même. Il y a beaucoup de protestations vertueuses, d'excellens préceptes, jamais de volonté résolue à prendre un parti, à faire un changement dans l'Etat, à produire une révolution morale dans l'Empire. « Veux-tu voir, dit Epictète, un homme content de tout, et qui veut que tout arrive comme il arrive, c'est Agrippinus. On lui vint annoncer que le Sénat était assemblé pour le juger. — A la bonne heure, dit-il, et moi je vais me préparer pour le bain, à mon ordinaire. A peine était-il

sorti du bain, qu'on lui vint dire qu'il était condamné.— Est-ce à la mort ou à l'exil?—A l'exil.—Et mes biens sont-ils confisqués?—Non, on vous les laisse.—Partons donc sans difficulté, allons dîner à Arricia ; nous y dînerons aussi bien qu'à Rome.

C'est accepter le sort, mais voilà tout. « Vespasien ordonna un jour à Helvidius Piscus de ne pas venir au Sénat. — Il dépend de lui de m'ôter ma charge, dit Helvidius, mais j'irai au Sénat, tant que je serai sénateur.— Si vous y venez, lui dit le prince, n'y venez que pour vous taire. — Ne demandez pas mon avis, dit Helvidius, et je me tairai. — Mais si vous êtes présent, repartit le prince, je ne puis me dispenser de vous demander votre avis. — Ni moi, répondit Helvidius, de vous dire ce qui me paraîtra juste.— Mais si vous me le dites, je vous ferai mourir. — Quand vous ai-je dit que je fusse immortel, répliqua Helvidius ; nous ferons tous deux ce qui dépend de nous ; vous me ferez mourir, et je mourrai sans regret.» Voilà le plus bel exemple de stoïcisme, mais en même temps vous en voyez l'abus. Écoutons quelque chose sur la liberté. « Puisque l'homme libre est celui à qui tout arrive comme il le désire, me dit un fou, je veux aussi que tout m'arrive comme il me plaît.—Eh ! mon ami, la folie et la liberté ne se trouvent jamais ensemble. La liberté est une chose non seulement très belle, mais très raisonnable, et il n'y a rien de plus vilain, ni de plus déraisonnable que de désirer témérairement et de vouloir que les choses arrivent comme nous les avons pensées. Quand j'ai le nom de Dion à écrire,

il faut que je l'écrive, non pas comme je veux, mais tel qu'il est, sans y changer une seule lettre. Il en est de même dans tous les arts et dans toutes les sciences, et tu veux que sur la plus grande et la plus importante de toutes les choses, je veux dire la liberté, on voye régner le caprice et la fantaisie ? Non, mon ami. La liberté consiste à vouloir que les choses arrivent, non comme il te plaît, mais comme elles arrivent.»

Vous voyez l'admirable côté du Stoïcisme : la reconnaissance de la nécessité des choses humaines et le respect de la sainteté humaine, mais une fois ces choses reconnues, une inaction complète ; mourir était toute leur vertu ; mourir, mais sans agir, sans aspiration vers l'avenir, soit dans une autre vie, soit pour un avenir social qu'il fallait procurer aux peuples. Les Stoïciens disaient que les philosophes étaient d'excellens gouvernans ; et cependant, une fois à la tête du gouvernement, ils n'ont rien fait. Vous avez entendu l'esclave, nous avons vu l'Empereur, ces deux représentans du Portique : Epictète et Marc-Aurèle. Marc-rèle a donné le saint exemple d'une vie belle et pure, mais quelle impulsion nouvelle a-t-il imprimée à son temps, à son siècle et à la civilisation ? Tous ceux qui, dans l'Empire, tenaient aux traditions de l'Italie et de Rome, murmuraient contre lui : Marc-Aurèle était philosophe pour lui, pour ses amis, pour l'enchantement de son ame ; mais il ne l'était pas socialement, et j'arrive à un fait qui dénote surtout l'infirmité de l'époque dont nous nous occupons, c'est que la philosophie n'a pu pénétrer dans

la législation. Le Stoïcisme a affecté la législation romaine comme forme, comme style, comme économie d'idées, comme langue, mais il ne l'a pas affectée comme fond. La science philologique a constaté l'influence du Stoïcisme comme art, comme science, comme forme de la pensée, son influence logique sur la législation romaine, mais son influence morale n'existe pas; condamnation éclatante pour la philosophie antique, qui était tout entière dans l'abstraction, mais ne passait pas dans la pratique. Cependant Sénèque avait prononcé des mots nouveaux, il avait dit *Jus humanum*, il avait écrit de nombreux passages, pleins de l'esprit de la fraternité humaine, mais toujours la loi était d'un côté, et la pensée de l'autre, et l'intelligence n'investissait pas la société de plus de droits et de bonheur.

Ce n'est pas assez que la législation civile n'ait pas été pénétrée par la pensée. Le droit international ne l'était pas davantage. Les Grecs considéraient les étrangers comme des barbares, et les Romains, comme des esclaves; ce fait avait persisté au milieu du développement de la pensée, au milieu des plus grands hommes, et des sentimens les plus généreux; le droit international ne devait être amolli que par le sentiment chrétien. Nous avons assisté à l'immolation des Romains par les Juifs, des Juifs par les Romains; c'est toujours la même barbarie, la même férocité, que la civilisation antique n'a pu corriger.

Si Auguste fût revenu à la fin du 2^e siècle, il

n'aurait au premier aspect trouvé rien de changé ; l'Empereur était souverain, le Sénat nommait la plupart du temps l'Empereur, ou confirmait le choix des armées, et les adoptions, qui étaient de véritables élections. La surface officielle était la même, mais au fond, Messieurs, que de changemens ! C'est qu'il y avait au sein de la société des hommes qui ne spéculaient pas et qui écrivaient fort peu, mais qui avaient d'autres mœurs, d'autres sentimens et d'autres croyances que le reste du monde. Ils étaient profondément novateurs et révolutionnaires, mais d'une manière calme, patiente et pacifique ; ils croyaient que lorsqu'on sort de la terre, c'est pour entrer dans une autre vie ; ils croyaient qu'on est autre chose que sénateur ou chevalier, et qu'avant tout on est homme, et qu'un homme se doit à son frère. Ils avaient en horreur la multiplicité des Dieux ; ils savaient que la plupart ne devaient leur origine qu'au hasard, qu'à des mal-entendus ou à des vices ; ils avaient sur l'Olympe une effrayante érudition ; pour eux ils croyaient à l'unité de Dieu ; ils disaient encore que, sous Tibère, quelqu'un était mort pour attester qu'il n'y avait qu'un Dieu. C'était leur fondateur, leur chef, leur révélateur ; car ils disaient qu'avant eux, si cette idée avait paru dans quelques écrits, elle n'avait jamais été affirmée que par J.-C. ; c'était pour eux le fils de Dieu, le représentant et le martyr de la vérité, et comme il avait été sacrifié pour elle, ils croyaient à sa parole. Ces hommes aussi aiment à mourir, mais autrement que le stoïque ; le disciple de Zénon meurt pour l'honneur de sa propre nature,

le chrétien meurt dans l'espérance d'une autre vie, d'une immortalité qui sera sa récompense et qui lui a été promise par Jésus-Christ mort sur la croix. Il a foi quand il meurt; il est heureux de ses souffrances et trouve la volupté dans le martyre; il meurt, mais avec une contagion d'héroïsme et de prosélytisme qui doit un jour remplir le monde. Ce n'est pas l'éclat littéraire qui le distingue; il y avait bien quelques apologistes qui traçaient quelques lignes en faveur des chrétiens, mais il n'y a pas encore d'œuvre littéraire retentissante, pas de pamphlets populaires; la religion nouvelle est dévouée à la réprobation de la religion antique. On se contente de mourir dans les catacombes, dans l'arène. On fait précéder les luttes de la pensée par le martyre et le dévouement. Cependant Lucien se moque et de ceux qui meurent, et de ceux qui font mourir. Voilà la société dans sa peinture la plus vraie et la plus complète.

Je n'oubliais qu'une chose, ce sont les races nouvelles qui, sur les bords du Danube et du Rhin, s'agitent, commencent à mépriser Rome, à lui opposer la fierté de leurs mœurs vigoureuses; elles sentent qu'elle devient tous les jours plus facile à vaincre, et si elles ne l'ont pas encore battue, c'est qu'elles-mêmes sont occupées à se déchirer entr'elles; ainsi, pendant quelques momens, fut exaucé ce vœu de Tacite : *Mancat, quæso, duretyque gentibus, si non amor nostri, ut certe odium sui, quando urgentibus imperii fatis, nihil jam præstare fortuna majus potest quam hostium discordiam!* Puissent les nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer

dans cette haine d'elles-mêmes , puisqu'au point où les destins ont amené l'Empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de nos ennemis !

Voilà, Messieurs, la société composée des quatre élémens que je vous avais annoncés dans notre première réunion : le génie politique des Empereurs, le génie philosophique et littéraire de l'antiquité, les croyances nouvelles, les mœurs barbares.

On a dit que nous ressemblions à ce temps et qu'il y avait la même analogie et la même juxtaposition d'éléments différens. Oui, au premier abord, il y a des ressemblances et des analogies. Mais, perçons cette surface, et nous trouverons de notables différences. La loi du christianisme était l'amour et non pas la pensée, et cela était si vrai qu'on disait : « Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des Cieux est à eux ». Le mot est profond, quand on le comprend ; cela voulait dire : N'étudiez pas Platon, Cicéron, les stoïques, les épicuriens, mais croyez et vivez comme un croyant ; alors à vous le royaume des Cieux.

La charité, l'amour, étaient les éléments prédominans. La passion avait le pas sur l'idée. Aujourd'hui, je dis qu'il ne s'agit pas d'établir un divorce entre la passion et l'idée, mais un rapport intime, et que l'intelligence est la loi de notre époque : non pas cette intelligence égoïste, cette intelligence négative, qui s'abstient et n'ose pas prendre parti, mais une intelligence ardente, se mêlant à la passion, la pénétrant et l'éclairant ; l'intelligence

est la loi de notre siècle. Rien n'est plus triste, rien n'est plus douloureux, que des actions accomplies sans l'intelligence complète du siècle où l'on vit; ce sont alors des mal-entendus lamentables; mais unissez l'intelligence à la passion, répandez la science tous les jours et sous toutes les formes; vous vivifierez ainsi la société : *hoc fac et vives*. Le christianisme et la philosophie sont deux traditions nécessaires à l'humanité et qui ne peuvent pas être anéanties. Eh bien! que la pensée, une dans son essence, différente et parallèle dans ses deux sources et dans ses deux traditions, que la pensée se donne à tous sans partage, à tous comme le pain symbolique du fondateur du christianisme. Dira-t-on que, parce que la science sera plus répandue, le cœur sera plus égoïste et moins dévoué? Anathème sur une pareille idée! Ce qu'il faut, c'est que l'intelligence vienne éclairer la passion, et c'est dans cette sainte union que vous trouverez, non pas aujourd'hui ni demain, mais en vous enchainant les uns aux autres, car l'égoïsme n'est pas plus permis aux générations qu'aux individus, c'est dans cette sainte union que vous trouverez le remède aux douleurs sociales. Serait-il vrai qu'il y eût incompatibilité entre la souveraineté du peuple et la souveraineté de la science? non, c'est la même chose. C'est par la souveraineté du peuple intelligent et par la souveraineté de la science populaire, que vous résoudrez les questions sociales. Il est impossible d'abolir l'un des deux termes, il faut les accepter tous les deux. Il y a un abîme entre

nous et ceux qui voudraient que la science restât le monopole de quelques-uns ; nous , nous voulons en faire le partage de tous , et c'est là le devoir du XIX^e siècle. Mais , Messieurs , songez-y bien , peut-on pour une pareille œuvre se passer du temps ? Dieu n'a-t-il pas toujours voulu que les grands résultats de l'histoire fussent achetés par de persévérans travaux ?

Je vous remercie de votre profonde attention , attention d'autant meilleure , qu'elle a été plus persévérante ; que vous me jugez non pas sur un fragment , mais sur l'ensemble : or , la raison de toute œuvre , de la vie d'un homme , comme de l'histoire d'une nation , est dans l'intelligence et l'harmonie de l'ensemble. La généralité est le génie et la loi de notre siècle : tout voir , tout comprendre , tout sentir , travailler à tout résoudre , voilà la réalité , voilà la vie ; et l'avenir n'appartiendra jamais ni aux cœurs qui se découragent , ni aux esprits qui ne savent pas tout embrasser.

(*Applaudissemens prolongés.*)

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Première leçon.....	1
Deuxième leçon.....	47
Troisième leçon.....	39
Quatrième leçon.....	54
Cinquième leçon.....	77
Sixième leçon.....	97
Septième leçon.....	111
Huitième leçon.....	130
Neuvième leçon.....	144
Dixième leçon.....	161
Onzième leçon.....	177
Douzième leçon.....	195
Treizième leçon.....	213
Quatorzième leçon.....	232
Quinzième leçon.....	251
Seizième leçon.....	275
Dix-septième leçon.....	293
Dix-huitième leçon.....	316
Dix-neuvième leçon.....	347
Vingtième et dernière leçon.....	368

FIN.